

La ruse du serpent

Tremayne, Peter

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Peter Tremayne

La ruse du serpent

GRANDS DÉTECTIVES

10
18



Les *Annála Ulaid*, les « Annales d'Ulster », sont une des grandes chroniques d'Irlande, une compilation effectuée en 1498 à partir de sources plus anciennes, par Cathal Mac Magnusa, l'archidiacre de Clogher. D'autres scribes travaillèrent à ces annales jusqu'au XVII^e siècle, quand la chronique fut utilisée comme une des principales sources des *Annála Ríoghachta Éireann*, plus connues sous le nom d'« Annales des quatre maîtres », compilées entre 1632 et 1636 par un certain nombre d'historiens conduits par Micheál Ó Cléirigh.

À la date du mois de janvier de l'an 666 après J.-C., il est écrit :

« Lourdes pertes en Irlande. La bataille d'Áine entre les Arada et les Uí Fidgenti... »

Ceci est le récit des événements ayant provoqué le conflit de Cnoc Áine, maintenant appelé Knockainey, à deux miles à l'ouest d'Hospital dans le comté de Limerick, et du rôle que Fidelma y a joué.

Les romans précédents ont mis en évidence certaines des différences entre Rome et l'Église irlandaise du VII^e siècle, maintenant communément appelée l'Église celtique. Leurs philosophies et leurs liturgies présentaient des différences notables. Il a déjà été démontré que le célibat chez les religieux n'était pas un concept très répandu, que ce soit dans l'Église celtique ou dans l'Église romaine. Il faut se rappeler que du temps de Fidelma de nombreux établissements religieux abritaient indifféremment des personnes des deux sexes, souvent mariées, qui élevaient leurs enfants au service de la foi. Même les abbés et les évêques étaient autorisés à convoler et ils ne s'en privaient pas. Cette précision est essentielle si l'on veut comprendre le monde de Fidelma.

La plupart des lecteurs risquant d'être dépayés par l'Irlande du VII^e siècle, ils trouveront ici une carte du royaume de Muman. J'ai préféré ce terme à celui qui fut forgé au IX^e siècle après J.-C. en ajoutant à Muman le suffixe norrois de *stadr*, ce qui donnera Munster. Pour que le lecteur s'habitue aux noms irlandais du vif siècle, j'ai également établi une liste des principaux personnages qui interviennent dans le roman.

D'autre part, le lecteur doit se rappeler que Fidelma est affiliée à l'ancienne organisation sociale irlandaise qui obéit aux lois de Fénechus, plus connues sous le nom de « lois des Brehons » (de *breaitheamh* : juge). Elle est dotée du titre d'avocate des cours de justice, une position qui n'était pas rare chez les Irlandaises de l'époque.

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Sœur Fidelma de Kildare, *dálaigh* ou avocate des cours de justice du VII^e siècle en Irlande.

Frère Eadulf, moine saxon de Seaxmund's Ham, dans les terres du South Folk.

Ross, capitaine d'une *barc*, un vaisseau qui suivait les côtes.

Odar, son timonier.

À l'abbaye du Saumon des trois sources

Abbesse Draigen

Sœur Síomha, rechtaire ou hôtelière de l'abbaye

Sœur Brónach, doirseór ou sœur portière de l'abbaye

Sœur Lerben, membre de la communauté *Sœur Berrach*, membre handicapé de la communauté

Sœur Comnat, bibliothécaire

Sœur Almu, assistante de la bibliothécaire

À la forteresse de Dún Boí

Adnár, bó-aire ou chef local

Frère Febal, *anam-chara* ou âme sœur d'Adnár

Olcán, fils de Gulban Œil-de-Faucon, chef des Beara

Torcán, fils d'Eoganán, prince des Uí Fidgenti et invité d'Adnár

Beccan, chef brehon ou juge des Corco Loígde

Frère Cillín, de Mullach

Máil, guerrier des Loígde

Barr, un fermier

CHAPITRE PREMIER

Les vibrations d'un gong qui avait retenti douze fois sortirent sœur Brónach de sa contemplation. Puis une ultime note, aiguë et claire, se détacha des autres. Il se faisait tard. La sœur en prière soupira, se releva, et après une gémflexion distraite devant la statue du Christ en croix qui lui faisait face, elle sortit de la *duirthech*, la chapelle en bois de l'abbaye.

Sur le seuil de la porte, dans le corridor pavé de grandes dalles de pierre, elle marqua une pause en percevant le curieux pas traînant de pieds chaussés de sandales à semelle de cuir. À l'autre bout du couloir sinistre, éclairé par des chandelles de suif à la fumée nauséabonde, fichées dans des supports en fer fixés au mur, se profilait un cortège de silhouettes sombres revêtues de longues robes de bure qui avançaient deux par deux. Les religieuses, conduites par l'imposante matriarche de leur ordre, leur capuchon rabattu sur le visage, semblaient des apparitions venues hanter ces lieux plutôt lugubres. Les sœurs de la communauté du Saumon des trois sources, une métaphore pour le Christ, avançaient tête baissée, frottant le sol de leurs sandales. Aucune ne leva la tête quand elles passèrent près de sœur Brónach qui se tenait en retrait. Pas même l'abbesse Draigen. Les nonnes défilèrent en silence. Elles se rendaient à la chapelle pour les prières de la journée et quand elles y furent toutes entrées, la dernière se tourna pour refermer la porte avec un bruit sourd.

Tandis qu'elles passaient près d'elle, sœur Brónach avait attendu, les bras ballants et la tête inclinée en signe de respect. Puis elle se redressa. Son maintien était à l'évidence empreint de tristesse. Cette femme entre deux âges était réputée pour son sérieux, dont elle ne se départait en aucune circonstance. Elle ne manifestait jamais d'émotion, ses traits semblant figés pour toujours en une méditation douloureuse. Les autres sœurs prétendaient même, avec irrévérence, qu'un sourire de Brónach l'Affligée annoncerait le retour du Sauveur.

Voilà cinq ans que Brónach occupait la fonction de *doirseór*, portière de la communauté fondée par Necht la Très Pure, trois générations auparavant. Le monastère, perché sur une péninsule reculée du sud de Muman, un des cinq royaumes d'Éireann – celui situé au sud-ouest, se dressait au pied des montagnes dans un paysage boisé au bord d'une crique. Brónach avait rejoint la communauté trente ans auparavant, quand elle n'était qu'une jeune femme timide et sans ambitions. Elle avait cherché refuge dans cette confrérie pour fuir la vie difficile et semée d'embûches de son village isolé. Maintenant qu'elle avait largement dépassé la quarantaine, sœur Brónach n'avait

rien perdu de sa timidité, elle prenait peu d'initiatives et son existence s'écoulait au rythme du gong de la petite tour où la gardienne du temps veillait sur l'horloge à eau de la communauté. Cette congrégation était réputée dans tout le royaume pour l'exactitude de sa mesure du temps. Chaque percussion du gong correspondait pour sœur Brónach à une tâche précise à accomplir dans le cadre de son office de portière. Mais en ce qui la concernait, sa fonction de *doirseór* s'apparentait davantage à celle de servante, ce qui ne semblait pas la perturber, car sœur Brónach était apparemment contente de son sort.

Le gong venait de sonner midi et sœur Brónach devait aller puiser de l'eau et l'apporter aux appartements de l'abbesse Draigen. Après les prières et le repas de midi, l'abbesse aimait prendre un bain chaud. Et donc, au lieu d'assister au service avec les sœurs, Brónach se dirigea vers le puits.

Les mains dans les manches de sa robe de bure, elle marchait à pas rapides, ses sandales de cuir claquant sur les dalles de granit qui pavaient le corridor de la *duirthech*, littéralement la maison de chêne, car c'est ainsi qu'on appelait les lieux de culte. Quand elle déboucha dans la cour principale entourée des bâtiments de la communauté, elle constata que, tôt ce matin-là, il était tombé de la neige, mais elle avait rapidement fondu et la religieuse fit attention à ne pas glisser. Elle passa devant le cadran solaire central en bronze, monté sur un socle recouvert d'ardoises polies.

Le vent avait chassé les nuages, un soleil pâle brillait dans un ciel d'un bleu translucide où s'étiraient des voiles de brume opalescents. À l'horizon, de gris nuages bas annonçaient de nouvelles chutes de neige et Brónach sentit la bise glacée lui pincer les oreilles. Elle ajusta sa coiffe.

À l'entrée de la cour se dressait une grande croix de granit qui veillait sur la fondation. Brónach la contourna et se retrouva sur un plateau rocheux qui surplombait la baie abritée où la congrégation avait choisi de s'établir. Sur ce promontoire dominant de dix pieds à peine les plages de galets, la bienheureuse Necht avait découvert, dans une faille du sol, une source qu'elle consacra aussitôt. Une cérémonie indispensable, car cet endroit avait servi de lieu de célébrations pour les druides qui eux aussi puisaient à cette même source maintenant entourée d'une margelle.

Sœur Brónach s'avança prudemment jusqu'au puits. Un mécanisme y était fixé qui permettait de plonger un seau dans les eaux noires en contrebas, bien au-dessous du niveau de la mer. Tout en actionnant la manivelle, sœur Brónach se rappelait l'époque où il fallait deux ou trois personnes pour remonter de l'eau. Aujourd'hui, grâce à ce système, une sœur âgée y parvenait sans qu'il lui en coûtât un effort démesuré.

Sœur Brónach s'immobilisa un instant et jeta un coup d'œil autour d'elle. À cette heure du jour, il régnait une tranquillité délicieuse sur le paysage bucolique. Les oiseaux se taisaient, pas un animal ne bougeait et le temps semblait suspendu, comme si la nature retenait son souffle dans l'attente d'un événement imminent. Les vents glacés étaient retombés et avaient cessé de hurler dans les pics granitiques s'élevant derrière l'abbaye. Au loin, des moutons paissaient sur le sol aride, pareils à des pierres blanches en mouvement, tandis que de petites vaches noires broutaient l'herbe rase au goût de sel. Entre les collines, des nappes de brouillard d'un bleu mystique montaient de la terre.

Sœur Brónach se sentait souvent intimidée, éblouie par ce qui l'entourait en cette heure de paix ineffable. Comme si allaient bientôt retentir les sonneries des antiques cors de chasse qui sommeraient les dieux païens de l'Irlande de se manifester en descendant des montagnes poudrées de blanc. Et les pierres lisses, qui affleuraient çà et là à flanc de colline, n'étaient-elles pas des hommes étendus face contre terre qui allaient se redresser dans la lumière cristalline ? Ces guerriers du temps jadis, armés de lances, d'épées et de boucliers, se rassembleraient derrière les dieux pour exiger des explications. Pourquoi les enfants de l'Éire avaient-ils renié la foi de leurs ancêtres et la déesse souveraine de la fertilité dont le nom avait été donné à cette terre des origines ?

La gorge sèche, sœur Brónach déglutit et, prise d'un accès de culpabilité, balaya les environs du regard, comme si elle craignait que ses sœurs en Christ n'entendent ses pensées sacrilèges. Aussitôt, elle fit une gémissement afin de s'absoudre de sa nostalgie pour le monde ancien. Oui, mais comment renier ses émotions ? Sa propre mère, paix à son âme, avait refusé de recevoir la parole du Christ et était restée obstinément ancrée dans ses croyances. Suanach ! Voilà bien longtemps qu'elle n'avait pensé à elle. Et maintenant Brónach regrettait d'avoir évoqué son souvenir qui la blessait profondément, même si la mort de Suanach remontait à une vingtaine d'années. Pourquoi donc l'avait-elle invoquée ? Ah, oui. Les anciens dieux. Ils manifestaient souvent leur présence à cette heure, qui était celle de la mélancolie païenne. Un écho douloureux montait des racines mêmes de la conscience du peuple, un désir éperdu de retrouver le temps passé, une lamentation pour les générations disparues des habitants de l'Éire.

Au loin, le gong de la communauté retentit, une seule note isolée, frappée par la gardienne de la clepsydre.

Sœur Brónach sursauta.

Depuis l'appel à la prière de la mi-journée, il s'était donc écoulé un *pongc*, l'unité irlandaise égalant un quart d'heure. Et à chaque heure

correspondait un nombre de coups équivalant à son chiffre. Toutes les six heures, le *cadar*, ou quart du jour, était lui aussi signalé par une cadence particulière. Et on remplaçait alors la gardienne du temps qui n'était pas autorisée à rester à son poste plus d'un *cadar*.

Brónach pinça les lèvres. L'abbesse Draigen n'aimait pas l'indolence. Aussitôt, elle chercha le seau, mais il n'était pas à sa place habituelle. C'est alors qu'elle remarqua que la corde était complètement déroulée. Elle fronça les sourcils. Quelqu'un avait pris le seau, l'avait suspendu au crochet et l'avait descendu sans le remonter, l'abandonnant au fond du puits. Une telle négligence était inexcusable.

Elle réprima un soupir d'irritation et se pencha pour tourner la manivelle glacée. Elle poussa de toutes ses forces en découvrant qu'elle résistait, comme si un poids énorme était attaché à son extrémité. Quelque chose la bloquait. Puis le mécanisme se mit très progressivement en marche, mais la corde s'enroulait avec une lenteur décourageante.

Elle marqua une pause et chercha du regard une de ses compagnes afin de l'appeler à l'aide. Jamais un seau n'avait pesé aussi lourd. Souffrirait-elle d'une faiblesse anormale ? Non, elle se sentait en parfaite santé. Levant les yeux sur les montagnes maussades, elle frissonna. Non pas de froid mais poussée par la superstition. Dieu la punissait-il pour ses regrets hérétiques de la religion séculaire ?

Elle jeta un coup d'œil anxieux vers le ciel avant de s'atteler à nouveau à la tâche tout en murmurant une prière de contrition.

— Sœur Brónach !

Une ravissante jeune fille qui venait de sortir de l'enceinte de l'abbaye se dirigeait d'un pas vif vers la source.

Brónach se lamenta en son for intérieur en reconnaissant sœur Síomha, la *rechtaire* ou hôtelière de la communauté, qui était sa supérieure directe. Dommage, songea-t-elle, que les manières de Síomha ne s'harmonisent pas avec ses grands yeux naïfs et ses traits angéliques. Malgré son jeune âge, elle avait la réputation bien ancrée d'un tyran domestique.

Brónach marqua une nouvelle pause, pesa sur la manivelle pour la bloquer, et accueillit la nouvelle venue avec une indifférence polie. Sœur Síomha s'arrêta face à elle et la toisa avec un petit reniflement belliqueux.

— Vous êtes en retard, sœur Brónach, se plaignit la jeune religieuse. Notre abbesse m'envoie vous rappeler à vos devoirs. *Tempori parendum*.

Brónach demeura impassible.

— Je suis consciente de l'heure, ma sœur, répliqua-t-elle d'une voix posée.

Qu'on lui rappelle l'obligation de « se soumettre au temps » alors que

sa vie était rythmée par les perpétuelles résonances du gong en accord avec la clepsydre était des plus irritants, même pour un caractère aussi docile que le sien. Mais son commentaire, pourtant des plus pondérés, sonnait dans sa bouche comme une quasi-rébellion.

— Je me permets cependant de vous signaler que je ne parviens pas à remonter le seau, reprit-elle. Quelque chose semble entraver sa course. Sœur Síomha émit de nouveaux reniflements réprobateurs. Peut-être s'imaginait-elle que sœur Brónach cherchait une excuse pour son retard.

— Sottises. J'ai tiré de l'eau pas plus tard que ce matin et le mécanisme fonctionnait parfaitement.

Elle s'avança vers le puits et sa compagne plus âgée s'écarta pour lui laisser le champ libre. Les mains fortes et délicates de Síomha empoignèrent la manivelle et son visage trahit un étonnement passager en rencontrant une résistance.

— Vous avez raison, concéda-t-elle. À deux, nous y arriverons peut-être plus facilement. Poussez avec moi quand je vous le dirai.

Elles joignirent leurs forces. Peu à peu, au prix d'efforts renouvelés, elles parvinrent à remettre en mouvement le mécanisme tout en s'arrêtant régulièrement pour reprendre leur souffle qui formait de petits nuages de vapeur, aussitôt dissous dans l'air glacé. Ceux qui avaient conçu le dispositif avaient prévu un frein. Ainsi, quand on touchait au but, il suffisait d'une seule personne pour immobiliser le seau et s'en saisir sans craindre qu'il ne retombe. Donc, quand la corde arriva en bout de course, sœur Síomha actionna le frein.

Puis elle se redressa et remarqua une étrange expression sur le visage de Brónach. Debout devant la margelle, ses yeux exprimaient une terreur sans nom, ce qui formait un contraste frappant avec ses traits habituellement empreints d'une morne obéissance. D'un geste lent, Síomha se détourna de Brónach, regarda et porta la main à sa bouche en réprimant un cri d'effroi.

Pendant par une cheville, le cadavre d'une femme était apparu, blanc et luisant après son immersion dans les eaux glacées. On ne distinguait pas la tête et les épaules, mais par endroits la chair, maculée d'une boue rougeâtre que le froid avait conservée en l'état, était marquée d'innombrables blessures, semblables à des égratignures. La mort ne faisait aucun doute.

Síomha plia le genou en se signant.

— Que Dieu nous protège du mal ! murmura-t-elle.

Puis elle s'écria :

— Vite, sœur Brónach, aidez-moi à couper le lien qui retient cette malheureuse !

Síomha s'appuya à la margelle, baissa les yeux, tendit les mains pour soulever le corps, poussa un hurlement et se détourna. Ses traits

s'étaient figés en un masque de stupeur.

Brónach se pencha à son tour. Le cadavre avait été décapité. Le cou n'était plus qu'un moignon ensanglanté et il restait des traces de sang coagulé sur les épaules.

Elle eut un haut-le-cœur et recula précipitamment.

Après avoir maîtrisé sa nausée, elle comprit que Síomha, trop bouleversée, n'était plus en mesure de prendre des décisions. S'armant de courage, elle saisit le cadavre à bras-le-corps et tenta de le hisser sur le bord du puits. Mais la tâche était au-dessus de ses forces.

Elle jeta un rapide coup d'œil à Síomha.

— Il faut que vous m'aidiez, ma sœur. Si vous parvenez à saisir cette malheureuse, je couperai le lien qui la retient à la corde, dit-elle d'une voix douce.

Síomha avala sa salive, luttant pour recouvrer une contenance. Puis, avec un bref hochement de tête, elle attrapa la morte par la taille, frissonnant au contact de sa chair glacée.

Utilisant le petit couteau que toutes les sœurs portaient sur elles, Brónach trancha les attaches et aida sa compagne à hisser le corps sans tête sur la margelle et à le faire basculer sur le sol. Puis les deux religieuses restèrent là à fixer cette vision irréelle, indécises quant aux décisions à prendre.

— Disons une prière pour les morts, ma sœur, marmonna Brónach en plein désarroi.

Ensemble, elles entonnèrent une prière dont les mots avaient brusquement perdu leur sens. Quand elles eurent terminé, elles se recueillirent en silence quelques instants.

— Qui a bien pu faire une chose pareille ? murmura Síomha, interrompant leur méditation.

— Le mal rôde partout dans le monde, répliqua sœur Brónach en soupirant. Je me demande qui est cette infortunée jeune femme.

Elle parvint avec difficulté à s'arracher à la contemplation du moignon ensanglanté qui avait supporté la tête. Il exerçait sur elle une fascination mêlée d'effroi. Cette très jeune fille, sans doute à peine sortie de la puberté, semblait de constitution vigoureuse. Elle présentait une marque à la poitrine et une meurtrissure bleuâtre, juste au-dessus. Et si on y regardait de plus près, on constatait qu'un instrument aiguisé lui avait perforé le cœur. Mais la plaie avait depuis longtemps cessé de saigner.

Surmontant sa répugnance, sœur Brónach se baissa. Avant que la raideur cadavérique ne rende cette tâche impossible, elle tenta de replier le bras droit de la morte sur sa poitrine et le relâcha brusquement en laissant échapper une exclamation étouffée. Un peu comme si elle avait reçu un coup.

Sœur Síomha sursauta en voyant Brónach pointer du doigt le bras

gauche, que la position du corps avait dérobé à leur vue. Une baguette avec des encoches y était attachée. Même si elle n'en comprenait pas la signification, Brónach reconnut aussitôt un texte en ogham, l'ancien alphabet. Dans les cinq royaumes, l'ogham avait été progressivement supplanté par l'alphabet latin, maintenant couramment utilisé pour écrire l'irlandais.

En se penchant pour examiner le bâton de bois, elle s'aperçut que le cadavre serrait dans sa main droite un objet relié à son poignet par une lanière en cuir. Brónach se saisit de la main blanche, mais, malgré tous ses efforts, elle ne parvint pas à en écarter les doigts. La morte brandissait le poing pour l'éternité. Cependant, l'insistance de Brónach n'avait pas été inutile car on voyait maintenant que le lien en cuir était rattaché à un petit crucifix de métal.

Elle laissa échapper un gémissement. À ses côtés, Síomha, comme hypnotisée, ne parvenait pas à détacher les yeux du modeste objet en cuivre grossièrement sculpté. Une personne de haut rang n'aurait jamais possédé un crucifix d'aussi peu de valeur.

— À votre avis, qu'est-ce que cela signifie ? dit-elle d'une voix rauque. Brónach, qui avait recouvré son calme, affichait un visage grave.

— Cela signifie que nous devons sur-le-champ aller quérir l'abbesse Draigen. Quel que soit le nom de cette pauvre petite, elle était à coup sûr l'une d'entre nous. Une sœur de la foi.

Au loin, dans la petite tour qui dominait la communauté, elles entendirent le gong qui rythmait l'écoulement du temps. Les nuages s'étaient brusquement amoncelés dans le ciel et il neigeait dans les montagnes.

CHAPITRE II

Le *Foracha*, la *barc* côtière de Ross, originaire de Ros Ailithir, longeait à vive allure la rive sud du royaume irlandais de Muman. Une bise glacée soufflant de l'est gonflait les voiles, menaçant de coucher l'embarcation sur les flots, et sifflait dans les filins tendus comme les cordes d'une harpe. C'était une belle journée, mais les vents violents qui soufflaient en direction de la côte leur revenaient en tourbillons. Une foule d'oiseaux faisait escorte au petit bateau en poussant des cris plaintifs. Ici et là, des cormorans piquaient dans les vagues, d'où ils émergeaient avec leur proie, tandis que les mouettes et les pétrels des tempêtes manifestaient leur jalousie à grands cris. Les guillemots – qui avaient donné leur nom au *Foracha* –, reconnaissables à leur plumage marron et à leur ventre d'un blanc neigeux, avançaient en formations serrées pour inspecter le navire avant de rejoindre leurs colonies très denses sur les falaises abruptes.

Ross, le capitaine du vaisseau, se tenait à la barre près du timonier. Les jambes écartées, il tenait le cap tandis que les vagues venaient s'écraser contre le navire qui prenait de la gîte par tribord, s'inclinait lentement, semblait frôler l'océan, puis l'étrave se soulevait au-dessus des flots, plongeait vers l'avant et la *barc* se redressait vers bâbord. Ross parvenait à garder l'équilibre sans aucun appui. Quarante ans de mer lui permettaient d'anticiper chaque mouvement de l'embarcation et de s'adapter instinctivement au roulis. Sur terre, Ross se montrait ombrageux et irritable, mais en mer il se trouvait dans son élément. Son corps tout entier se métamorphosait en un prolongement du bateau, et ses yeux verts reflétaient les changements d'humeur de l'océan tandis qu'il surveillait avec une approbation méfiante les six hommes d'équipage s'affairant à leurs tâches.

Rien ne lui échappait, ni dans le ciel, ni sur le pont. Il avait déjà remarqué certains des oiseaux qui gravitaient autour d'eux pour la bonne raison qu'ils apparaissaient rarement en cette saison. Leur présence était certainement due à un réchauffement passager, ce qui arrivait parfois au cœur de l'hiver.

Ross était un petit homme trapu, plutôt austère, avec des cheveux gris coupés court, un visage buriné par le soleil et le vent, et quand il avait motif à mécontentement, il s'égosillait à pleins poumons.

Le grand marin qui tenait la barre dans ses mains noueuses plissa les paupières et jeta un coup d'œil en biais à Ross.

— Capitaine...

— Je l'observe depuis une demi-heure, Odar, répliqua l'autre avant qu'il ait pu ajouter un mot.

Odar hochâ la tête en silence. L'objet de leurs préoccupations était un vaisseau de pleine mer avec de hauts mâts, à un mile devant eux. Comme Ross l'avait souligné, il était apparu dans leur champ de vision depuis un certain temps déjà. Mais voilà quelques minutes que le timonier de la *barc* côtière jugeait que ce bateau se comportait bizarrement, toutes voiles dehors et naviguant haut. Donc ses cales devaient être vides. Mais le plus étrange, c'était son cours erratique. Il venait de changer de cap à deux reprises et de façon tellement capricieuse que le timonier crut un instant qu'il allait chavirer. Odar avait aussi remarqué que le hunier semblait mal arrimé et battait à tous les vents. C'est alors qu'il avait parlé au capitaine.

Quant à Ross, il avait compris au premier coup d'œil que soit ce vaisseau était manœuvré par une bande d'incapables, soit il y avait un problème à bord. Les voiles se gonflaient et retombaient avec les changements de direction du vent sans que personne, apparemment, n'intervienne pour corriger le cap.

— À ce rythme-là, grommela Odar, il va bientôt se fracasser sur les rochers.

Ross ne répondit rien. Il en était arrivé à la même conclusion. À un peu plus d'un mile devant eux s'élevaient des écueils au-dessus des flots écumants tandis que les vagues déferlaient sur ces blocs noirs dans un bruit de tonnerre. Et Ross savait aussi que là où sa *barc*, au tirant d'eau modeste, passait facilement, un navire de haute mer ferait naufrage.

Il poussa un soupir.

— Pare à virer, Odar, lança-t-il à son timonier, puis, à l'adresse de son équipage : Prêts à déferler la grand-voile !

Le *Foracha* vira de bord, prit le vent et s'élança, volant sur les flots. Il se retrouva bientôt à une encablure du vaisseau. Ross s'avança alors vers le bastingage, les mains en porte-voix.

— *Hóigh ! Hóigh !* Ohé !

Aucune réponse ne vint de la masse sombre qui les dominait de toute sa hauteur.

À cet instant, le vent versatile changea de direction, l'étrave du navire pointa vers la *barc*, les voiles se gonflèrent et voilà qu'il fonçait droit sur eux tel un monstre marin ayant repéré une proie.

— Barre à tribord toute ! s'égosilla Ross.

Puis il contempla les bras ballants le géant qui labourait les flots, avalant à une vitesse effroyable la distance qui les séparait.

Avec une lenteur exaspérante, la proue du *Foracha* se détourna, vira comme à regret, et l'imposant navire frotta au passage le flanc bâbord de la *barc* qui s'inclina dangereusement et dansa dans son sillage, ballottée par les vagues.

Ross, blanc de colère, fixait la poupe du navire. Le vent retomba

soudain, les voiles se dégonflèrent, il ralentit et s'immobilisa.

— Que le capitaine de ce naufrageur ne revoie plus jamais la caille et l'hirondelle ! Qu'il soit dévoré tout cru par les démons des mers ! Je lui souhaite de crever dans les plus atroces souffrances et de pourrir dans sa tombe !

Un flot d'injures s'échappait de la bouche de Ross qui brandissait le poing en direction du navire.

— Et aucun prêtre pour lui donner l'absolution dans une ville sans clergé...

— Capitaine !

La voix qui l'avait interrompu, posée et autoritaire, était celle d'une femme.

— Je crois que Dieu a entendu suffisamment de blasphèmes pour l'instant et qu'il a compris que vous étiez bouleversé. Expliquez-moi ce qui a provoqué votre courroux.

Ross se retourna. Il avait oublié sa passagère, qui était censée se reposer dans la cabine principale du *Foracha*.

Elle se tenait maintenant sur le pont arrière près d'Odar, le timonier. Cette jeune femme, grande et bien proportionnée – sa robe de religieuse et son manteau doublé de castor ne pouvaient le dissimuler-, toisait Ross avec un froncement de sourcils réprobateur. Des mèches rebelles d'un roux flamboyant s'échappaient de sa coiffe et dansaient dans le vent. Ses traits réguliers et sa peau laiteuse ne manquaient pas de charme ; ses yeux verts virant au bleu suivant le temps et ses changements d'humeur exerçaient un attrait irrésistible sur ses interlocuteurs.

Ross désigna le vaisseau fantôme d'un geste de la main.

— Je regrette de vous avoir offensée, sœur Fidelma, mais ce bateau a failli nous faire passer par le fond.

Sœur de Colgú, le roi de Muman, cette passagère n'avait rien d'une religieuse ordinaire. Ross savait, pour l'avoir déjà escortée[1], qu'elle était *dálaigh*, avocate des cours de justice des cinq royaumes d'Éireann, avec la qualification *d'anruth*, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges ecclésiastiques et les universités.

— Ne vous excusez pas auprès de moi, Ross, répliqua Fidelma avec un petit sourire figé, mais plutôt auprès du Seigneur qui ne doit guère apprécier votre agitation. La colère est un tel gaspillage d'énergie quand on peut agir de façon positive...

Ross hocha la tête à contrecœur. Il ne s'était jamais senti à l'aise avec les femmes, ce qui expliquait qu'il ait choisi de vivre sur la mer. Il s'était bien marié, il y avait longtemps de cela, mais sa femme l'avait quitté et il s'était retrouvé en charge d'une petite fille, aujourd'hui du même âge que Fidelma. Contre toute attente, cela n'avait pas facilité

ses relations avec le sexe opposé. Et cette jeune nonne le décontenançait, avec son assurance en toute chose qui ne cessait de le surprendre. Avec elle, il avait la désagréable impression d'être un enfant dont le comportement était sans arrêt soumis à examen. Le pire, c'est qu'elle avait raison. Maudire le capitaine inconnu n'aiderait personne.

— Que se passe-t-il ? s'enquit Fidelma.

Ross résuma la situation et désigna le vaisseau maintenant immobile après ses brefs démêlés avec des vents contraires.

Fidelma étudia le navire avec curiosité.

— Je vous ai entendu le héler, il me semble.

— Oui, et je n'ai obtenu aucune réponse.

Il se tourna vers Odar.

— Le mieux serait de l'accoster.

Le timonier, un homme taciturne, célèbre sur les côtes de Muman pour ses qualités de marin, hocha la tête et manœuvra en priant pour que l'accalmie se prolonge. Bientôt, la coque de la petite *barc* heurtait celle du navire et, aussitôt, les hommes de Ross se saisirent des cordes qui pendaient sur les flancs.

Sœur Fidelma, appuyée à la rambarde du *Foracha*, observait la scène avec un intérêt distant.

— Un navire marchand qui nous vient de Bretagne si on en juge par ses lignes ! lança-t-elle à Ross. Le hunier n'est-il pas bizarrement fixé ? Ross lui jeta un regard d'admiration agacé. Plus rien ne le surprenait venant de cette jeune avocate. C'était la deuxième fois qu'elle louait ses services et pour son âge, autant l'admettre, elle possédait des connaissances qui dépassaient l'entendement.

— Oui, il nous arrive bien de Bretagne, concéda-t-il. La lourdeur de la charpente et celle du gréement sont typiques des ports de là-bas. Et vous avez raison, ce hunier n'est pas arrimé correctement, ce qui représente un danger certain.

Il jeta un coup d'œil anxieux au ciel nuageux.

— Excusez-moi, ma sœur, mais nous devons nous presser et monter à bord pour voir ce qui ne va pas.

Fidelma eut un signe d'assentiment.

Ross donna l'ordre à Odar de laisser le gouvernail à un homme d'équipage et de l'accompagner avec un ou deux marins. Ils se lancèrent avec agilité par-dessus bord et grimpèrent prestement aux cordages avant de disparaître sur le pont. Fidelma les entendit qui s'interpellaient et bientôt ils montaient dans la mâture pour ramener les voiles et immobiliser le navire. Puis Ross regagna la *barc*, sautant sur le pont avec la souplesse d'un chat. Son visage exprimait un grand étonnement.

— Que se passe-t-il, Ross ? demanda Fidelma. Une épidémie aurait-

elle éclaté à bord ?

Ross s'avança vers elle et tout son comportement trahissait la perplexité et la peur.

— Cela vous dérangerait-il de m'accompagner, ma sœur ? J'aimerais que vous examiniez ce navire.

Fidelma haussa les sourcils.

— Pour quelle raison ? Des personnes malades auraient-elles besoin de mon assistance ?

— Non, en réalité, voyez-vous... nous n'avons rencontré âme qui vive.

Fidelma cligna des yeux, seule manifestation de sa surprise.

— Eh bien, allons-y, Ross.

— Je passe avant vous.

Tout en parlant, il noua une des cordes.

— Ensuite, vous n'aurez qu'à poser le pied sur cette boucle et vous tenir bien droite. Accrochez-vous pendant que je vous hisserai à bord.

L'opération se déroula sans incident et Fidelma se retrouva sur le bateau désert avec les hommes d'équipage dont l'un d'eux avait pris la barre. Fidelma jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle. Les ponts étaient parfaitement briqués.

— Vous êtes certain qu'il n'y a personne ? demanda-t-elle d'une voix où perçait l'incrédulité.

Ross hocha la tête.

— Mes hommes ont fouillé le navire de fond en comble. Comment expliquez-vous ce mystère ?

— Je ne possède pas assez d'informations pour avancer une hypothèse.

Tout était propre et rangé, et les cordes enroulées avec soin.

— N'avez-vous pas remarqué d'anomalies ? Un détail qui indiquerait que l'équipage a été forcé d'abandonner le bateau ?

Nouvelles dénégations de Ross.

— La barque de sauvetage est toujours en position par le travers du navire. Dès l'instant où je l'ai vu, j'ai remarqué sa ligne de flottaison particulièrement élevée, ce qui indique des cales vides et l'absence de dommage à la coque. Il ne menaçait pas de couler. Et les voiles étaient hissées correctement. À part le hunier.

— Peut-être a-t-il été déchiré par un coup de vent ?

— Ce n'est pas une raison pour que les hommes s'évaporent dans la nature.

Fidelma leva les yeux sur le mât, se mordit la lèvre et appela Odar qui avait ramené les voiles.

— Qu'est-ce que c'est que ce bout de tissu dans le gréement, à vingt pieds au-dessus de nous ? lui demanda-t-elle.

Odar jeta un rapide coup d'œil à Ross.

— Aucune idée. Vous voulez que j'aille le chercher ?

— Vas-y, Odar, ordonna le capitaine.

L'autre s'élança, s'éleva dans les airs avec une agilité déconcertante et un instant plus tard, il sautait près d'eux, son trophée à la main.

— Tenez, il a été accroché par un clou dans le mât.

Fidelma constata qu'il s'agissait d'un morceau de toile de lin. Peut-être arraché à une chemise. Ce qui retint son attention fut une tache de sang relativement fraîche.

Fidelma réfléchit une seconde, le nez en l'air, puis elle examina la base du gréement et le hunier ferlé. Elle allait se détourner quand elle nota un détail qui lui avait échappé : l'empreinte sanglante, en partie effacée, d'une main sur la rambarde. Et la personne qui avait empoigné le bastingage se tenait non pas du côté du pont mais du côté de la mer. Elle glissa avec un soupir la pièce de lin dans son *marsupium*, la grande bourse qu'elle transportait toujours avec elle, accrochée à sa ceinture.

— Emmenez-moi à la cabine du capitaine, ordonna Fidelma, se désintéressant brusquement des ponts supérieurs.

Ross l'y accompagna. Sous le pont de poupe, elle trouva deux réduits très bien rangés, avec des couchettes sans un pli sur les couvertures. Dans l'un, sur une table, des écuelles et des tasses, visiblement disposées pour un repas, avaient été déplacées. Ross, suivant le fil de sa pensée, expliqua que les mouvements capricieux du vaisseau les avaient certainement fait glisser.

— C'est un miracle qu'il ne se soit pas fracassé sur les récifs, ajouta-t-il. Dieu seul sait depuis combien de temps il erre, sans maître pour le guider. Les voiles portaient bien et en toute logique, sans personne pour les diminuer ou prendre un ris, il aurait dû chavirer.

Fidelma réfléchissait.

— C'est comme si l'équipage s'était volatilisé, poursuivit Ross, escamoté comme par enchantement...

Fidelma haussa les sourcils d'un air amusé.

— Dans le monde réel, ces choses-là n'arrivent jamais, Ross. Tout événement a une explication. J'aimerais visiter le reste du navire.

Ross lui montra le chemin.

Dans l'entrepont, des relents oppressants dus à tous ces hommes qui avaient cohabité, dormi et mangé dans des espaces clos, se substituaient à l'odeur revigorante et salée de l'océan. En vérité, le plafond était si bas que Fidelma dut se baisser pour ne pas se cogner aux poutres. Des remugles douceâtres de sueur et d'urine, que le récupage à l'eau de mer ne parvenait jamais à dissiper, imprégnaient les quartiers où l'équipage était confiné.

Là aussi, tout était en ordre, bien que moins propre et accueillant que le pont de poupe, mais Fidelma ne releva aucun indice d'un départ précipité. Quant aux magasins d'approvisionnement, ils étaient

méticuleusement tenus.

Puis Ross ouvrit le chemin jusqu'à la cale centrale, suivi de Fidelma. Elle huma l'air. Les effluves avaient encore changé. Elle repéra différentes épices mais la note dominante lui échappait... mais oui, ça sentait le vin ! Sauf que la soute plongée dans la pénombre était vide.

À côté d'elle, Ross, équipé de silex et d'amadou, fit jaillir une étincelle qui lui permit d'allumer une lampe à huile. Il poussa un soupir.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, la ligne de flottaison très basse de ce bateau, qui le rendait difficile à manier par gros temps, laissait supposer une cale vide. Je ne suis donc pas étonné.

— Comment expliquez-vous l'absence de cargaison ? demanda Fidelma.

Ross fit la moue.

— Aucune idée.

— Est-il plausible que ce vaisseau soit arrivé vide ?

— Non. Un navire marchand est toujours rempli de marchandises qu'il décharge dans un port irlandais d'où il repart avec un nouveau chargement.

— Nous n'avons aucune idée du moment où l'équipage l'a abandonné ? Se dirigeait-il vers l'Irlande ou en arrivait-il ? Et si la cargaison avait disparu en même temps que l'équipage ?

Ross se gratta la tête.

— Voilà de bonnes questions auxquelles je n'ai pas de réponse.

Fidelma fit quelques pas.

— Un bateau comme celui-ci, que transporte-t-il ?

— Du vin, des épices et d'autres denrées que l'on trouve difficilement dans nos contrées. Regardez ces casiers destinés aux barils de vin... ils sont vides.

Autour des casiers étaient éparpillés des morceaux de bois, des débris de provenances diverses et même une roue de charrette ferrée dont l'un des rayons était brisé. Un autre objet attira l'attention de Fidelma. Il s'agissait d'un cylindre en bois de deux pieds de long et de six pouces de diamètre autour duquel s'enroulait un fil rugueux et épais. Apparemment un écheveau de boyau animal.

— Ça sert à quoi ? demanda-t-elle.

Le marin se baissa, l'examina et haussa les épaules.

— Aucune idée. Je n'en vois pas l'utilité sur un bateau et on ne peut l'utiliser pour attacher quoi que ce soit. Ce fil est trop rigide, il ne présente aucune élasticité.

Fidelma, qui s'était agenouillée, s'intéressait maintenant à des taches d'argile d'un brun rougeâtre qui maculaient le plancher.

— Vous avez trouvé quelque chose ? interrogea Ross en levant sa lampe.

Fidelma effrita un peu de terre humide entre ses doigts.

— Non, rien. Juste de l'argile rouge. Je suppose qu'elle a été apportée par ceux qui ont pénétré dans cette cale.

Elle se releva et traversa l'espace vide pour rejoindre une écouteille. Puis elle s'arrêta brusquement et se retourna vers Ross.

— Quelqu'un pourrait-il se cacher là-dessous ? demanda-t-elle en indiquant le plancher.

Ross grimaça un sourire dans la pénombre.

— Dans le fond de cale ? Impossible, ma sœur, à moins d'être un rat.

— J'estime cependant qu'il serait préférable de fouiller chaque recoin de ce bateau.

— Je m'en occupe, déclara Ross en se soumettant de bonne grâce à l'autorité naturelle de la jeune femme.

— Donnez-moi la lampe, je poursuivrai seule mon exploration.

Elle leva la lanterne et passa par l'écouteille pour rejoindre l'entrepont de proue tandis que Ross, gagné par une nervosité superstitieuse, appelait un de ses hommes d'équipage.

Fidelma franchit un petit escalier et, ce faisant, passa devant le réduit où l'ancre du vaisseau était entreposée. En haut des marches, elle tomba sur deux autres cabines, aussi impersonnelles que les précédentes. Et brusquement, Fidelma comprit ce qui la gênait. Si tout semblait si rangé, c'est que les objets intimes avaient disparu. Pas de vêtements ou d'instruments de rasage ayant appartenu au capitaine, à l'équipage ou aux éventuels passagers. Juste un navire inhabité.

En empruntant un deuxième escalier pour remonter sur le pont afin de parler à Ross, elle laissa sa main courir sur la rampe cirée et perçut un changement de texture. Elle n'eut pas le temps de pousser plus loin ses investigations car quelqu'un l'appelait. Elle déboucha alors en pleine lumière, face à Ross.

— Rien dans le fond de cale, annonça-t-il. Nous n'avons trouvé que des rats et de la saleté. Et aucun corps, vivant ou mort.

Fidelma contemplait maintenant sa paume qui avait pris une teinte brunâtre. Elle comprit immédiatement de quoi il s'agissait et montra sa main à Ross.

— Du sang séché, versé il n'y a pas si longtemps. C'est la seconde trace de ce genre que je découvre sur ce navire. Venez avec moi.

Fidelma redescendit les marches, Ross sur les talons.

— Je pense que nous devrions fouiller les cabines juste au-dessous, lança-t-elle.

Elle s'arrêta et leva sa lampe. Il y avait du sang tout le long de la rampe, sur les marches et même sur les murs, mais il n'était pas aussi frais que celui qu'elle avait découvert sur le morceau de tissu et le bastingage.

— Vu que nous n'avons pas repéré de traces sur le pont, dit Ross, la personne blessée l'a forcément été sur ces marches avant d'être

entraînée en bas.

— Ou alors elle a été blessée en bas, puis elle est remontée se faire soigner. Voyons d'abord où tout cela nous mène.

Au pied de l'escalier, Fidelma se pencha pour examiner le plancher à la lumière de sa lanterne, plissa les paupières et poussa une exclamation étouffée.

— Là, encore du sang séché !

— Je n'aime pas ça, ma sœur, grommela Ross en jetant des regards anxieux autour de lui. Cette embarcation est hantée par le mal.

Fidelma se redressa.

— Si mal il y a, il vient forcément de l'homme, le réprimanda-t-elle.

— Vous en connaissez, vous, des hommes capables d'escamoter un équipage et une cargaison ? protesta Ross.

Les lèvres de Fidelma s'étirèrent en un petit sourire ironique.

— Qu'est-ce qui les en empêcherait ? Regardez, ils ont mal fait leur travail en laissant des traces de sang. Cela ne signe-t-il pas une intervention humaine ? Les esprits ou le malin n'ont nul besoin de verser le sang pour supprimer des hommes ou parvenir à leurs fins.

Maintenant elle s'apprêtait à fouiller les deux cabines situées au pied de l'escalier.

Le sang provenait à coup sûr d'une personne gravement blessée à l'aide d'un couteau ou d'un instrument pointu, et ça s'était passé près de l'escalier ou à l'intérieur d'une des cabines. Elle se dirigea vers la première et s'arrêta sur le seuil.

— Capitaine !

Un des hommes de Ross dégringolait les marches derrière eux.

— Capitaine, c'est Odar qui m'envoie. Le vent se lève et la marée nous entraîne vers les rochers.

Ross allait ouvrir la bouche pour pousser quelques jurons bien sentis quand il croisa le regard de Fidelma. Du coup, il se contenta d'émettre un grognement discret.

— Très bien. Dis à Odar de rester à bord pour prendre la barre et accrochez un filin à ce navire. On va le remorquer dans un mouillage abrité.

L'homme s'éclipsa et Ross se tourna vers Fidelma.

— Il faut regagner la *barc*, ma sœur, vous y serez plus en sécurité. Ce ne sera pas une mince affaire que de ramener ce bâtiment à bon port, croyez-moi.

Fidelma s'apprêtait à obtempérer à contrecœur quand un objet attira son attention. En se retournant, elle avait aperçu, derrière la porte ouverte de la cabine, une patère d'où pendait un *tiag liubhair*, qui servait à ranger les livres. Un tel objet était pour le moins inhabituel dans la cabine d'un navire. Les Irlandais ne gardaient pas leurs ouvrages sur des étagères mais accrochés le long des murs de leurs

bibliothèques, dans des sacs en cuir qui contenaient un ou plusieurs livres manuscrits. On les utilisait également pour voyager. Les prêtres missionnaires y mettaient leur Bible, leur missel ou leurs livres de prières. Le *tiag liubhair* de la cabine pouvait aussi se porter à l'épaule, grâce à une courroie.

Tandis que Ross manifestait des signes d'impatience, Fidelma s'empara de la sacoche, y glissa la main et en retira un missel.

À peine l'avait-elle ouvert qu'elle faillit s'évanouir et dut s'appuyer au mur, la bouche sèche et le cœur battant. Le volume semblait inoffensif avec ses feuilles de vélin assemblées par une solide reliure en cuir repoussé où se détachaient des lettres à la calligraphie ornementée, mais Fidelma avait reconnu un missel dont elle connaissait par cœur le texte de la page de garde.

Cela faisait maintenant plus de douze mois qu'elle l'avait eu entre les mains pour la dernière fois, et c'était par une chaude soirée d'été à Rome où le jardin du palais du Latran embaumait. Le lendemain, elle s'embarquerait pour l'Irlande. Elle avait tendu le livre à son compagnon, frère Eadulf de Seaxmund's Ham, qui l'avait aidée à résoudre le mystère du meurtre de l'abbesse Etain à Whitby[2], et plus tard l'assassinat à Rome de Wighard[3], l'archevêque de Cantorbéry.

Ce livre qui lui était revenu par des voies impénétrables, dans ce mystérieux navire abandonné, avait été son cadeau d'adieu à son plus proche ami. Un cadeau symbolique et chargé d'émotion à l'instant de cette séparation.

Tout tournait autour de Fidelma. Elle tenta en vain d'empêcher son esprit de s'emballer, de calmer par des arguments rationnels la soudaine terreur qui s'était emparée d'elle. Le souffle coupé, elle tituba, partit en arrière et tomba brusquement sur la couchette.

CHAPITRE III

— Sœur Fidelma, vous êtes sûre que ça va aller ?

Quand elle reprit conscience, Ross, penché sur elle, l'observait d'un air anxieux. Elle cligna des yeux. Elle ne s'était pas vraiment évanouie, non, juste absentée quelques instants et elle s'admonesta en silence pour cette faiblesse. Mais inutile de nier la réalité du choc. Que faisait ce livre dans la cabine d'un navire marchand breton au large des côtes de Muman ? Elle savait qu'Eadulf y tenait, il était impossible qu'il l'ait laissé par inadvertance. Et elle avait la preuve qu'il avait séjourné dans cette cabine en tant que passager.

— Sœur Fidelma !

Ross commençait à sérieusement s'inquiéter.

— Je suis désolée, murmura Fidelma en se redressant avec des gestes maladroits.

Ross lui prit le bras.

— Vous vous sentez mal ? s'enquit-il d'une voix angoissée.

Elle secoua la tête. Un tel étalage de ses émotions la gênait au plus haut point. Mais les nier ne reviendrait-il pas à se trahir elle-même ? Jamais elle n'avait connu un tel trouble depuis qu'elle avait laissé Eadulf dans le port de Rome. Il ne pouvait alors quitter la ville car on lui avait assigné la fonction de conseiller de Théodore de Tarse¹, le nouvel archevêque de Cantorbéry, tandis qu'elle-même était attendue en Irlande.

Cependant, au cours de l'année qui venait de s'écouler, elle avait été assaillie par les souvenirs d'Eadulf de Seaxmund's Ham : il lui manquait et quand elle pensait à lui, elle éprouvait souvent un sentiment de solitude qui ressemblait au mal du pays. Elle vivait à nouveau sur sa terre, au milieu de son peuple, mais elle ne parvenait pas à oublier Eadulf. Elle regrettait leurs discussions passionnées, leurs divergences d'opinion et leurs querelles philosophiques. Elle adorait le taquiner. Il tombait avec une telle bonne humeur dans les pièges qu'elle lui tendait ! Mais leurs controverses n'étaient jamais allées jusqu'à l'inimitié, oh, non !

Eadulf avait été formé en Irlande, à Durrow et à Tuaim Brecain, mais en reconnaissant la suprématie de Rome pour tout ce qui concernait les questions théologiques, il avait rejeté la règle de Colomba.

Eadulf de Seaxmund's Ham était le seul homme de son âge dont elle recherchait la compagnie. Avec lui, elle se sentait à son aise, elle s'exprimait librement, sans se cacher derrière son rang et ses responsabilités sociales, sans se sentir obligée de jouer un rôle.

Depuis un certain temps déjà, elle était bien obligée d'admettre que ses sentiments envers Eadulf allaient au-delà d'une simple amitié.

Et découvrir son présent abandonné sur ce vaisseau déserté la paralysait de terreur.

— Ross, un mystère entoure ce navire.

Il fit la grimace.

— Je ne vous contredirai pas sur ce point.

Fidelma lui tendit le missel.

— Ceci appartenait à un de mes amis que j'ai laissé à Rome il y a maintenant plus d'un an. Un ami très cher.

Ross se pinça le nez d'un air perplexe.

— Une coïncidence ? offrit-il d'un air peu convaincu.

— Oui, et quelle coïncidence ! s'exclama Fidelma d'un ton solennel. Qu'a-t-il pu advenir aux gens de ce bateau ? Je ne dormirai pas en paix avant de l'avoir découvert.

Ross détourna les yeux.

— Il faut qu'on retourne sur la *barc*, ma sœur. Des vents contraires se sont levés.

— Très bien. J'enquêterai plus à mon aise quand nous aurons gagné des eaux plus tranquilles. Quel port avez-vous donc choisi ?

Ross se frotta le menton.

— Le plus proche est justement celui où je devais vous conduire, celui de la communauté du Saumon des trois sources.

Fidelma poussa un soupir. Sa découverte lui avait momentanément fait oublier les raisons de son voyage. La veille au matin, l'abbé de Ros Ailithir, chez qui elle séjournait, avait reçu un message de l'abbesse du Saumon des trois sources, un petit monastère de religieuses perché à l'extrémité d'une des péninsules les plus à l'ouest de Muman. Un corps y avait été découvert, sans doute celui d'une religieuse. L'abbesse avait sollicité l'assistance d'un brehon, un officier des cours de justice des cinq royaumes, afin de l'aider à tirer cette affaire au clair.

La communauté était placée sous la juridiction de l'abbé Brocc de Ros Ailithir, qui avait aussitôt demandé à Fidelma si elle acceptait de se charger de cette affaire. Le Saumon des trois sources n'étant qu'à une journée de navigation en suivant la côte fort découpée, Fidelma avait requis les services de Ross.

Avec tous ces événements, le but de sa mission lui était complètement sorti de l'esprit.

— Pressez-vous, je ne peux plus attendre, l'exhorta Ross.

Elle acquiesça à regret et glissa le missel dans la sacoche qu'elle jeta sur son épaule.

Les hommes de Ross avaient relié par des filins la poupe de leur petit bateau à la proue du navire breton, dont le commandement fut confié à Odar, secondé par un de ses compagnons. Les autres regagnèrent le *Foracha* avec Fidelma et Ross.

Celui-ci dirigea la manœuvre. Le *Foracha* prit le vent, les filins se

tendirent et le petit bateau s'élança avec vaillance, traçant laborieusement sa route dans une mer agitée et entraînant l'autre dans son sillage, et il ne faisait aucun doute que, sans l'intervention de Ross, le navire aurait déjà sombré après s'être fracassé sur les récifs environnants.

Ross surveillait les cordages et la distance qui le séparait du navire breton d'un air inquiet, mais Odar était un timonier hors pair qui maîtrisait la situation. Le capitaine, l'esprit plus tranquille, se concentra sur la navigation. Il avait mis le cap sur une baie enclose entre deux péninsules orientées au sud-ouest et entourée de montagnes dont un dôme bombé dominait les pics environnants. Non loin d'une des presqu'îles, à l'entrée de la baie, s'élevait une île trapue, de forme arrondie, et Ross donna l'ordre à son timonier de guider la *barc* dans le bras de mer qui séparait l'île de la côte.

La tête basse, les bras croisés sur le bastingage de poupe, Fidelma semblait indifférente au paysage grandiose qui se déployait devant elle. Le roulis et le tangage ne semblaient pas l'affecter tandis que la *barc*, propulsée par le vent, remorquait sa prise vers le chenal.

— Nous aurons bientôt gagné des eaux abritées, l'informa Ross, pris de compassion pour la jeune religieuse qu'il avait vue tellement bouleversée par sa récente découverte.

— Croyez-vous qu'il s'agissait d'une cargaison d'esclaves ? demanda-t-elle sans préambule.

Ross réfléchit un instant. On savait que des forbans pénétraient régulièrement à l'intérieur des eaux irlandaises, attaquaient des villages côtiers ou des bateaux de pêche, et capturaient des habitants pour les vendre sur les marchés d'esclaves des royaumes saxons ou même en Ibérie, en pays franc ou en Germanie.

— Peut-être des marchands d'esclaves ont-ils attaqué ce navire ? insista Fidelma en le voyant hésiter.

Ross secoua la tête.

— Excusez-moi, ma sœur, mais cela m'étonnerait. Si jamais des bandits avaient capturé le navire, ils auraient forcé l'équipage à faire voile vers leur port d'attache. Pourquoi enlever l'équipage et emporter la cargaison en abandonnant le navire, qui vaut plus cher que les hommes et la marchandise réunis ?

Fidelma dut admettre que le raisonnement de Ross était logique. Mais enfin pourquoi ces hommes avaient-ils quitté un vaisseau qui n'avait pas subi la moindre avarie ? Les questions se bousculaient dans sa tête, mais elle n'avait aucune réponse à leur apporter.

Elle décida donc de cesser de gaspiller son énergie en vaines émotions et en hypothèses contradictoires qui l'épuisaient sans lui rapporter aucun bénéfice. Selon l'enseignement de son maître, le brehon Morann de Tara, il ne servait à rien de se tourmenter en cherchant des

solutions à des problèmes qu'on était incapable de formuler correctement. Mais elle avait beau se concentrer pour faire le vide dans son esprit en utilisant l'art du *dercad*, la méditation qui avait permis à d'innombrables générations de mystiques irlandais d'enrayer les pensées confuses et les colères inutiles, elle n'y parvenait pas.

Quand elle releva la tête, ils venaient de pénétrer dans la grande baie et se dirigeaient vers la rive sud de la péninsule montagneuse. La mer et les bourrasques se calmèrent lorsque Ross contourna l'île par l'ouest, la terre les protégeant de la violence du vent. Le ciel, traversé de nuages floconneux, était d'un bleu très doux et si le soleil pâle et lointain ne répandait aucune chaleur, il rehaussait les teintes pastel du paysage.

— L'abbaye du Saumon des trois sources se trouve à une courte distance devant nous, en bordure de cette crique. C'est là que je vais jeter l'ancre.

Malgré les angoisses qui l'assaillaient, Fidelma n'était pas insensible à la beauté tranquille de l'anse marine, entourée d'une forêt de chênes qui s'élevait par paliers, bordée d'arbres à feuilles persistantes. L'aura de sérénité qui s'en dégageait agit comme un baume sur le cœur meurtri de Fidelma. Elle imagina ce paysage en été, recouvert de fleurs aux couleurs vives et de feuilles déclinant toutes les nuances de vert. Derrière la forêt s'élevaient les montagnes aux sommets neigeux dont les pentes semblaient incrustées de blocs granitiques. Un cours d'eau bouillonnant se jetait dans la crique, au pied du promontoire où s'élevait une petite forteresse circulaire. Alors qu'elle plongeait son regard dans les eaux cristallines, Fidelma frissonna à la pensée de leur température glacée.

— La forteresse d'Adnár, le *bó-aire* de ce district, annonça Ross en désignant l'édifice.

Un *bó-aire*, littéralement un chef des troupeaux, ne possédait pas de terre. Sa richesse s'évaluait au nombre de ses vaches. Dans les régions pauvres, le *bó-aire* endossait la fonction de magistrat local. Il prêtait allégeance à un chef d'un rang plus élevé que le sien et lui payait un tribut.

Fidelma se força à ramener son esprit à la mission qui l'attendait en ces lieux.

— Et elle a un nom, cette forteresse ?

— Oui, on l'appelle *Dún Boí*, car elle a été construite sous l'égide de la déesse-vache.

— Mais où se trouve le monastère ? s'enquit Fidelma.

Ross désigna un autre petit promontoire, de l'autre côté du cours d'eau, juste en face de la forteresse d'Adnár.

— Au milieu de ces arbres, là, sur la crête. On en aperçoit la tour. Et aussi l'appontement qui mène à une plate-forme rocheuse. On y

distingue même le puits principal de l'abbaye.

Fidelma vit des personnes qui s'agitaient sur l'appontement.

— Capitaine ! appela le timonier. Deux bateaux viennent à notre rencontre, l'un de la forteresse et l'autre de l'abbaye.

Ross donna l'ordre d'amener les voiles et fit signe à Odar, sur le navire breton, de jeter l'ancre lui aussi afin que les deux embarcations n'entrent pas en collision. Les voiles claquèrent tandis qu'on les ferlait et les ancres tombèrent à grand fracas dans des gerbes d'eau. Alarmés, des oiseaux s'enfuirent. Puis ce fut le retour au calme.

Pendant un instant, Fidelma se tint immobile, consciente de la beauté de cet endroit où se mêlaient les bleus et les verts, les bruns et les gris des montagnes au loin, et le miroitement du ciel dans les eaux tranquilles de ce début d'après-midi. Au fond de la baie une ceinture d'algues déposées par les marées cernait les rochers blanc et gris et au pied des arbres bordant la rive fleurissaient le séneçon et les fleurs blanches des capselles. Fidelma remarqua même, çà et là, des arbousiers. Dans le silence, le plus petit bruit était amplifié. Un héron gris s'éleva d'un battement d'ailes paresseux, tourna autour des navires avec curiosité tout en orientant son long cou arqué avec indolence, puis il se détourna et s'éloigna le long de la côte. Et maintenant, elle entendait les rames des bateaux qui approchaient, frappant en rythme la nappe d'eau chatoyante.

Elle poussa un profond soupir. Cette paix n'était qu'un leurre qui masquait un monde cruel. S'arrachant à ses réflexions, elle décida de s'atteler immédiatement au travail.

— Je vais monter à bord du navire marchand, ainsi je m'y promènerai à loisir sans être dérangée, annonça-t-elle à Ross qui lui adressa un regard surpris.

— Sauf votre respect, si j'étais vous, j'attendrais un peu.

Le front de Fidelma se plissa sous l'effet de la contrariété.

— Mais pourquoi...

Il la coupa en désignant du menton les deux barques.

— Cela m'étonnerait que ce soit moi qu'ils viennent accueillir, ma sœur. L'embarcation qui arrive de la forteresse transporte le *bó-aire*, l'autre, l'abbesse Draigen.

Fidelma haussa les sourcils. Effectivement, dans une des barques, deux religieuses ramaient tandis qu'une troisième trônait, raide, assise à la poupe. C'était une belle femme, emmitouflée dans un manteau de renard. L'autre barque, qui avançait à grande vitesse, était manœuvrée par deux solides guerriers, et à la poupe se tenait un homme grand, à la chevelure sombre, enveloppé d'un manteau de castor. Sa chaîne d'argent proclamait sa fonction et sa haute position dans la société. Il aboyait des ordres dont on devinait bien, malgré la distance, qu'ils exhortaient ses hommes à accélérer la cadence.

— Ils font la course ou je me trompe ? fit observer Fidelma avec un petit sourire.

— Apparemment, c'est à celui qui vous saluera le premier, répliqua Ross d'un ton maussade. Pour quelle raison, je l'ignore, mais j'en déduis qu'ils ne s'aiment guère.

Ce fut l'embarcation de l'abbaye qui gagna, battant sa rivale d'une courte longueur. La belle religieuse s'élança sur le pont avec une agilité surprenante et l'homme aux cheveux de jais sauta sur le *Foracha* juste derrière elle.

De haute taille, le dos droit, l'abbesse avait un port de tête magnifique. Son manteau largement ouvert révélait sa robe de bure, tissée au monastère, mais son crucifix d'or rouge, orné de pierres semi-précieuses et résultat d'un travail de joaillerie raffiné, laissait entendre qu'elle n'avait pas encore renoncé aux biens de ce monde. Il lui restait encore du travail avant d'accomplir ses vœux de pauvreté et d'obéissance. Elle avait dépassé la trentaine et son visage autoritaire, ses lèvres rouges et ses pommettes hautes suscitaient l'admiration et un certain recul, car ses traits exprimaient une dureté indéniable. Quand elle jeta un regard derrière elle, en direction de l'homme à la crinière noire, ses yeux sombres s'éclairèrent du feu caché de la colère. Elle repéra immédiatement Ross, qu'à l'évidence elle connaissait de longue date. Le marin faisait du commerce le long de la côte de Muman et il avait déjà traité avec le monastère.

— Ah, Ross. J'ai reconnu le *Foracha* à l'instant où il est entré dans la baie.

Sa voix manquait de chaleur et l'accueil était réservé.

— Je suppose que vous arrivez de chez l'abbé Brocc ? J'espère que vous m'avez amené ce brehon que j'ai fait mander.

Avant que Ross ait eu le temps de répondre, le *bô-aire* les avait rejoints, un peu essoufflé de s'être ainsi précipité à la poursuite de l'abbesse. Cet homme séduisant avait la quarantaine bien sonnée, un visage avenant et des yeux qui ressemblaient étrangement à ceux de l'abbesse. Fidelma remarqua qu'il arborait un sourire de bienvenue, mais son comportement trahissait une certaine anxiété.

— Où est le brehon, Ross ? Où est-il ? Il faut que je le voie le premier. L'abbesse se tourna promptement vers lui.

— Vous n'avez aucune autorité ici, Adnár, lui lança-t-elle avec acrimonie.

Adnár s'empourpra.

— En tant que *bô-aire* du district, j'ai toute autorité en ces lieux. Ma parole...

— ... vous est dictée par Gulban, le chef de clan des Beara, ricana l'autre. S'il se tait, vous restez coi. Et s'il parle, vous répétez ses discours sans y changer une virgule. J'ai demandé à l'abbé Brocc de

Ros Ailithir de m'envoyer un brehon qui ne répondra de ses actes que devant le roi de Cashel, le suzerain de Gulban.

Elle revint à Ross.

— Mais où est donc ce brehon ?

Ross jeta un coup d'œil en biais à Fidelma et eut un léger haussement d'épaules, comme pour s'excuser de la grossièreté de cette réception.

Ce geste attira l'attention sur Fidelma. Pour la première fois, le visage austère de l'abbesse sembla remarquer sa présence et elle fronça les sourcils.

— Qui êtes-vous, ma sœur ? s'écria-t-elle d'un ton impérieux. Êtes-vous venue vous joindre à notre communauté ?

Fidelma se força à sourire.

— Je crois que je suis la personne que vous cherchez, mère abbesse, répondit-elle avec une douceur feinte. L'abbé Brocc m'a priée de satisfaire votre requête.

Le visage de l'abbesse exprimait maintenant une stupéfaction non dissimulée, et un* rire rauque fit converger les regards sur Adnár.

— Vous demandez un brehon et Brocc vous envoie cette damoiselle ! Malgré vos beaux discours, votre précieux abbé ne semble pas vous tenir en très haute estime !

L'abbesse tenta de maîtriser sa colère mais ses yeux jetaient des éclairs. Elle fixa Fidelma, les lèvres pincées.

— S'agirait-il d'un divertissement de l'abbé Brocc à mes dépens ? De quel droit m'insulte-t-il ainsi ?

Fidelma, que cette comédie commençait à fatiguer, eut un geste de dénégation.

— Je ne pense pas que mon cousin...

Elle marqua une pause pour souligner sa parenté avec l'abbé.

— ... soit du genre à se moquer en pareilles circonstances.

Le visage de l'abbesse se tordit en une expression de mépris et Ross estima qu'il était temps d'intervenir.

— Permettez-moi de vous présenter sœur Fidelma, qui est avocate des cours de justice. Elle a la qualification d'*anruth*.

Le silence se fit, puis l'abbesse demanda :

— Comment vous appelez-vous, déjà ?

— Fidelma, et j'appartiens à la communauté de Kildare.

L'abbesse plissa les paupières.

— Kildare se trouve dans le royaume de Laigin, et pourtant vous affirmez que vous êtes parente de l'abbé Brocc. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Je suis la sœur de Colgú, roi de Cashel.

Fidelma ne put s'empêcher de glisser un regard en coin à Adnár pour juger de sa réaction. Elle ne fut pas déçue : la bouche ouverte et les yeux écarquillés, il ressemblait à un poisson hors de l'eau.

— Je sers la foi, qui ne connaît aucune des frontières des royaumes de ce monde, ajouta-t-elle.

L'abbesse poussa un petit soupir de contrition avant de tendre la main à Fidelma. Son arrogance semblait domptée, mais Fidelma n'aurait pas parié sur la sincérité de la religieuse.

— Au nom de notre communauté, je vous souhaite la bienvenue, ma sœur. Je suis l'abbesse Draigen, qui dirige le monastère du Saumon des trois sources.

Elle agita une main en direction du rivage.

— Excusez cet accueil peu chaleureux. Nous traversons une période difficile. J'attendais de Brocc qu'il m'envoie une personne expérimentée en ce qui concerne le... les...

Fidelma lui sourit.

— La résolution des crimes violents et des mystères non élucidés ? Ne craignez rien, mère abbesse. Il y a un proverbe qui dit : *Usus le plura docet*, l'expérience est le meilleur des maîtres. J'ai acquis une certaine pratique dans le domaine qui vous intéresse. En tant qu'avocate des cours de justice.

Adnár s'avança en toussotant. Il avait beau s'efforcer de regagner une contenance avantageuse, quand il croisa le regard de Fidelma dont les yeux verts brillaient de malice, son embarras ne fit que croître.

— Bienvenue, ma sœur. Je suis Adnár.

Fidelma l'étudia attentivement. Elle n'était pas certaine de l'apprécier. L'homme était beau, mais les individus sûrs d'eux et au physique avantageux l'avaient toujours mise mal à l'aise.

— Vous êtes le *bó-aire* de cette contrée, dit Fidelma avec un rien d'insolence.

Elle s'amusait de la gêne de son interlocuteur tout en se morigénant pour son manque de charité. Son comportement allait contre les enseignements de la foi mais elle avait ses faiblesses, comme tous les êtres humains.

— Je ne voulais pas... enfin... euh...

— Vous teniez cependant à me voir, ce me semble ? poursuivit Fidelma d'un air innocent.

Adnár adressa un coup d'œil ennuyé à l'abbesse Draigen et quand il s'adressa à Fidelma, il prit soin de choisir ses mots.

— Comme vous ne l'ignorez pas, de par ma fonction, ma sœur, je suis magistrat et juge des cours de justice placées sous la juridiction de mon chef, Gulban. Personne sur ce territoire n'a besoin de demander une assistance extérieure en matière de droit. Cependant, je crois que l'endroit est mal choisi pour discuter d'un tel sujet. Voici ma forteresse...

Il désigna l'édifice d'un geste large de la main.

— Et je serais très honoré de vous recevoir à dîner chez moi ce soir.

L'abbesse Draigen émit une exclamation de protestation étouffée.

— Nous vous attendons à l'abbaye, sœur Fidelma, afin que je vous expose plus en détail les raisons qui ont motivé ma requête, s'empessa-t-elle de dire.

Le regard de Fidelma passa de l'un à l'autre, puis elle secoua la tête.

— Mon devoir m'appelle en priorité à l'abbaye, Adnár. Cependant, je vous rendrai visite demain matin et romprai mon jeûne nocturne en votre compagnie.

Adnár prit note avec mauvaise humeur du petit sourire satisfait de l'abbesse et adressa un bref hochement de tête à Fidelma.

— Je suis impatient de vous recevoir dans ma demeure.

Il s'apprêtait à tourner les talons quand son regard tomba sur le navire marchand.

— Vous arrivez en bien étrange compagnie, Ross. Quelle avarie a subie ce vaisseau pour que son capitaine vous ait prié de le remorquer jusqu'ici ?

Ross se balançait d'un pied sur l'autre.

— Qu'entendez-vous par « étrange compagnie » ?

— Ce navire est breton. Je vous ai vu l'amener jusqu'ici. Qu'est-il arrivé au capitaine ? Ne peut-il naviguer par ses propres moyens ? Qu'importe, je vais demander à mes hommes de m'amener à son bord pour m'entretenir avec lui.

— Vous ne l'y trouverez pas.

— Comment cela ?

— Nous avons découvert ce vaisseau abandonné à quelques miles des côtes, intervint Fidelma.

La stupéfaction se peignit sur le visage d'Adnár.

— Alors nous aurons deux sujets de conversation demain, conclut-il.

Et après un bref salut en direction de l'abbesse et de Ross, il redescendit dans sa barque qui s'éloigna au rythme des rameurs pour rejoindre son domaine.

— Quel homme irritant ! soupira l'abbesse. Je vous félicite d'avoir pris la bonne décision, ma sœur. Et maintenant nous allons gagner le monastère et je vous raconterai tout.

À la grande surprise de Draigen, Fidelma refusa d'un signe de la tête.

— Je vous rejoindrai pour le dîner, mère abbesse, mais pour l'instant d'autres problèmes réclament mon attention.

— Comment cela ?

La voix de la belle dame était aussitôt montée d'un ton.

— Nous nous retrouverons plus tard, s'obstina Fidelma sans l'éclaircir davantage sur ce qui la retenait là.

— Très bien, répliqua Draigen d'un ton aigre. La cloche sonne pour l'angélus et nous dînons juste après les prières. Un gong résonne deux fois à l'instant où nous nous mettons à table.

Sur ces mots, elle descendit par l'échelle de corde accrochée au flanc de la *barc* pour rejoindre son embarcation.

Ross se pencha avec une grimace par-dessus la rambarde, et regarda ramer les religieuses qui reconduisaient leur abbesse de l'autre côté du bras de mer.

— Eh bien, ma sœur, on peut dire que vous n'avez pas éveillé beaucoup de sympathie dans le cœur du *bó-aire* et de la supérieure.

— Rien ne m'oblige à me faire aimer dans le cadre de mes fonctions, répliqua Fidelma avec indifférence. Et maintenant, retournons sur le bateau.

Pendant deux bonnes heures, Fidelma et Ross passèrent le vaisseau au peigne fin sans découvrir un seul indice sur le sort qui avait été réservé à l'équipage. À part les taches de sang séché, pas la moindre indication sur ce qui était arrivé à ces malheureux. Mais Odar, le timonier, n'était pas resté inactif et, peu après leur retour à bord, il s'avança vers Fidelma et le capitaine.

— Je vous demande pardon, capitaine, mais j'aimerais vous montrer quelque chose, commença-t-il sur un ton hésitant.

— Eh bien ?

— Je vous ai entendus, avec la sœur, vous étonner que tout soit si propre et ordonné. Or il y a deux choses qui me gênent.

Fidelma dressa l'oreille.

— Expliquez-vous, Odar.

— Les cordes d'amarrage, à l'avant et à l'arrière, ont été coupées.

Ross se dirigea aussitôt vers la bitte de chêne la plus proche, à la proue.

— J'ai laissé pendre les filins afin que vous puissiez vérifier par vous-même, expliqua Odar. J'ai noté cela alors que nous étions en train de nous amarrer.

Ross se pencha, là où le solide cordage en lin s'enroulait autour de la bitte, et tira à lui le bout pendant, long d'une vingtaine de pieds, qui se balançait sur le flanc du navire. L'extrémité s'était défaite en de nombreux torons. Fidelma la prit des mains de Ross et l'examina attentivement. Si on en jugeait par la manière dont elle s'effilochait, elle avait certainement été tranchée d'un coup de hache. D'ailleurs, vu l'épaisseur du cordage, aucun autre instrument n'aurait pu en venir à bout.

— La seconde corde d'amarrage se présente-t-elle de façon identique ? demanda-t-elle à Odar.

— Oui. D'ailleurs vous pouvez le constater par vous-même, répondit le marin.

Fidelma le remercia d'avoir attiré son attention sur ce détail peut-être essentiel et alla se percher sur la lisse de couronnement. Là, elle regarda au loin d'un air sombre. Près d'elle, Ross la contemplait sans

mot dire.

Enfin, après avoir laissé échapper un soupir, Fidelma se tourna vers lui.

— Récapitulons ce que nous savons, proposa-t-elle.

— Cela se résume à peu de chose.

— Nous avons là un navire breton.

Ross hocha la tête avec emphase.

— Exact. À l'évidence, sa réalisation est en tout point conforme aux méthodes de construction utilisées en Bretagne.

— Ce qui laisse supposer qu'il nous arrive d'un port de cette contrée.

— Je ne vous contredirai pas. Des navires semblables font du commerce avec l'Irlande.

— Ils apportent essentiellement du vin qu'ils troquent ici contre des marchandises.

— Tout à fait.

— Imaginons qu'il ait déchargé sa cargaison dans un port irlandais. Cela expliquerait qu'il soit vide.

— Peut-être, admit Ross en se frottant le menton.

— Je vous accorde que nous n'avons aucune certitude. Cependant, transférer des barils de vin en pleine mer relève de l'exploit. Ne serait-il pas plus raisonnable d'en déduire qu'il avait déjà déchargé dans un port irlandais et retournait en Bretagne, vide ou avec une cargaison plus facile à transborder au large ?

— Votre suggestion ne manque pas de logique.

— Alors je pense que nous progressons, déclara Fidelma d'une voix triomphante. Et maintenant passons aux taches de sang. Certaines d'entre elles se trouvaient dans l'entrepont et d'autres, plus fraîches, sur une pièce de lin accrochée dans la mâture et sur la rampe sous le gréement. Ce sang a été versé au cours des douze ou vingt-quatre dernières heures. Il appartenait sans doute à un membre de l'équipage ou alors...

Elle marqua une pause en songeant à Eadulf et sa voix se brisa.

— ... ou alors à un passager.

— Et pourquoi pas à l'un des forbans ? À l'un de ceux qui ont débarqué la cargaison ou l'équipage ?

Fidelma réfléchit un instant et concéda que c'était une possibilité.

— Oui, pourquoi pas ? À condition que ces pillards existent vraiment. L'équipage lui-même a très bien pu confisquer la cargaison et quitter le navire.

Elle leva la main pour prévenir les objections de Ross.

— L'élément principal, c'est que le sang semble avoir été versé au moment où l'équipage a disparu et où des événements que nous ignorons se sont produits sur le bateau.

Ross attendit, pendant qu'elle réfléchissait en silence.

— D'autre part, les cordes d'amarrage ont été tranchées à la hache, tant à l'arrière qu'à l'avant. Donc le navire était simplement amarré car si les filins ont été coupés, l'ancre est toujours en place. Pourquoi ne pas les avoir simplement détachés ? Quelqu'un à bord était-il pressé de partir ? À moins que ce vaisseau ne se soit libéré d'un autre navire auquel il était relié.

Ross contemplait Fidelma tandis qu'elle énumérait les différentes hypothèses.

— Depuis combien de temps l'aviez-vous remarqué quand nous sommes montés à bord ? lui demanda-t-elle brusquement.

— Cela faisait une demi-heure que je m'étonnais de son allure et de sa navigation quand Odar a attiré mon attention sur lui. Et la préparation à l'abordage nous a pris une autre demi-heure.

— Cela signifie que ce navire était sans doute proche de ce rivage quand quelque chose s'est passé. Êtes-vous d'accord ?

— Pourquoi ?

— Il a été attaqué entre douze et vingt-quatre heures avant que nous le repérions.

Elle se redressa.

— Vous connaissez bien la côte, n'est-ce pas, Ross ?

— Je la connais, affirma-t-il sans forfanterie. Cela fait quarante ans que je navigue dans ces eaux.

— D'après les vents et les marées, pourriez-vous juger d'où arrivait ce bateau quand vous l'avez repéré ?

Fidelma semblait tout excitée à cette pensée et Ross ne voulait pas la décevoir.

— C'est difficile, les vents étaient louvoyants et peu fiables.

Le visage de Fidelma s'allongea et devant sa réaction, Ross s'empressa d'ajouter :

— Mais je peux toujours essayer de deviner. Les deux provenances les plus vraisemblables sont l'entrée de cette baie ou alors un peu plus loin, au sud de cette péninsule. En imaginant que le navire vienne de là, il aurait certainement été poussé dans la direction qui nous a permis de le localiser pour la première fois.

— Cela nous donne un vaste territoire à explorer, soupira Fidelma, visiblement déçue.

— Cet ami, celui à qui appartenait la sacoche, dit Ross en changeant de sujet, c'était...

Il hésita.

— Vous le connaissiez bien ?

— Oui.

Dans cette brève réponse, Ross perçut une note d'émotion contenue. Il resta un instant silencieux.

— J'ai une fille de votre âge, ma sœur, reprit-il. Elle est mariée et vit

sur la côte. Sa mère s'est mise en ménage avec un autre. Je ne prétends pas connaître les femmes, mais quand le mari de ma fille s'est perdu en mer, le matin où on est venu lui annoncer la nouvelle à Ros Ailithir, j'ai lu dans ses yeux une douleur et une angoisse semblables à celles que je lis dans les vôtres.

Fidelma se drapa dans sa dignité et émit un reniflement agacé.

— Frère Eadulf est juste un ami. Il a des ennuis, et je tiens à tout mettre en œuvre pour l'aider.

Ross hocha la tête, imperturbable.

— Certes.

Elle comprit que ses protestations ne le trompaient pas.

— Et pour l'instant, poursuivit Fidelma, mon devoir m'appelle ailleurs, auprès de l'abbesse Draigen. Il se peut que je sois retenue plusieurs jours à l'abbaye avant d'être libre de partir à sa recherche. Et pour aller où ?

— Bien sûr, votre devoir l'emporte sur toute autre considération. Cependant, si cela vous agréé, je peux très bien mener ma *barc* dans les endroits que je vous ai signalés, pour y chercher la solution à ce mystère. Je laisserai Odar et un de mes hommes à bord de ce vaisseau pour le surveiller. Ainsi, ils se tiendront à votre disposition si vous avez besoin d'eux.

Fidelma s'empourpra. Puis, dans un mouvement irréfléchi, elle se pencha et embrassa le vieux marin sur la joue.

— Que Dieu vous bénisse, Ross, fit-elle d'une voix pleine de gratitude.

Ross lui sourit.

— Ce n'est rien. Nous partirons avec la marée du matin et nous reviendrons d'ici un jour ou deux. Si nous découvrons quelque chose...

— Venez m'en avertir.

— Je n'y manquerai pas.

Le tintement d'une cloche résonna sur les eaux sombres du bras de mer.

— Il est temps que je me rende à l'abbaye.

Fidelma s'avança vers la rambarde du navire, s'arrêta et jeta un coup d'œil à Ross par-dessus son épaule.

— Que les saints vous protègent.

Son visage devint grave.

— Je crains que des hommes possédés du démon ne travaillent à nous nuire et je ne veux pas vous perdre.

CHAPITRE IV

— Et maintenant, ma sœur, je suppose que vous aimeriez examiner le corps ?

Fidelma fixa l'abbesse Draigen avec de grands yeux. Elles sortaient du réfectoire de l'abbaye où la plupart des membres de la communauté du Saumon des trois sources avaient pris leur repas du soir.

La nuit était déjà tombée sur le petit monastère et les bâtiments émergeaient vaguement de l'obscurité grâce à des lampes allumées dans quelques endroits stratégiques pour permettre aux sœurs de circuler. Le sol était recouvert d'un épais verglas, de la fumée s'échappait des cheminées, et Fidelma compta une douzaine de bâtiments rassemblés autour d'une cour pavée où se dressait une grande croix. D'un côté de la cour se trouvait un cloître, qui faisait face à un haut bâtiment en bois, la *duirthech*, ou maison de chêne, la chapelle. La plupart des bâtiments étaient en bois, surtout du chêne, car cette essence poussait en abondance aux alentours. Quant aux rares constructions en pierre, Fidelma supposa qu'il s'agissait de remises où l'on entreposait les réserves. Dominant le monastère, à une extrémité de la *duirthech*, s'élevait une tour trapue, en bois elle aussi, mais avec des fondations en pierre.

L'abbaye du Saumon des trois sources n'était pas très différente de tous les monastères que Fidelma avait déjà visités au cours de ses nombreux voyages dans les cinq royaumes, mais elle ne possédait pas de muraille extérieure, comme celle de Ros Ailithir. Fidelma avait cru comprendre, au cours du repas où les conversations étaient autorisées, contrairement à d'autres fondations où un *lector* lisait des passages des Évangiles, que la communauté se limitait à une cinquantaine de religieuses. Sous la direction de l'abbesse Draigen, une des principales vocations de cette congrégation consistait à entretenir une clepsydre et à marquer le passage du temps. Les sœurs semblaient également très fières de leur bibliothèque où certaines d'entre elles s'appliquaient à recopier des livres pour d'autres monastères. C'était un endroit paisible et retiré, où l'on se consacrait davantage à l'étude et à la contemplation qu'à la controverse philosophique et religieuse.

— Eh bien, ma sœur, s'enquit à nouveau l'abbesse, voulez-vous voir le corps ?

— Oui, bien sûr, répondit Fidelma, mais je suis surprise que vous ne l'ayez pas encore enterré. Depuis combien de temps a-t-il été découvert ?

En sortant du réfectoire, l'abbesse traversa la cour en direction de la chapelle.

— Six jours se sont écoulés depuis que cette infortunée a été retirée de notre puits. Si vous aviez tardé à arriver, nous aurions été dans l'obligation de procéder à l'inhumation. Cependant, nous sommes en hiver, et nous disposons d'un endroit où la température est particulièrement basse, sous la chapelle, là où nous conservons la nourriture. Nous avons déposé le corps dans ce *subterraneus* qui comprend plusieurs caves, sous les bâtiments de l'abbaye, mais même dans ces conditions, nous n'aurions pas pu attendre éternellement. Cette malheureuse sera ensevelie demain matin, dans le cimetière de l'abbaye.

— Avez-vous découvert son identité ?

— Je compte sur vous pour résoudre cette énigme.

Elles franchirent les arches du cloître, empruntèrent un couloir pavé, passèrent devant les portes de la chapelle et se retrouvèrent dans l'entrée d'un petit bâtiment en blocs de granit épannelés, simplement posés les uns sur les autres, comme les murs en pierres sèches. Ce bâtiment communiquait avec la tour en bois et servait apparemment de réserve. Un parfum puissant d'herbes et d'épices assaillit les sens de Fidelma. C'était une fragrance agréable et rafraîchissante.

L'abbesse Draigen se dirigea vers une étagère, prit une jarre remplie d'un liquide dont elle imprégna deux carrés de lin prélevés sur une pile de linge. Alors que l'abbesse Draigen lui tendait solennellement une des deux pièces de tissu, Fidelma reconnut la piquante odeur de la lavande.

— Prenez cela, ma sœur, vous en aurez besoin.

Draigen la mena dans l'angle de la pièce, d'où partait une volée de marches en pierre qu'elles descendirent. Elles se retrouvaient maintenant dans une caverne de trente pieds sur vingt environ et dont la voûte naturelle s'élevait à dix pieds ou plus. Fidelma remarqua des éraflures sur l'arche d'entrée et réalisa qu'il s'agissait du dessin gravé d'un taureau, ou plutôt d'un veau. L'abbesse Draigen suivit son regard.

— On nous a dit que cet endroit était autrefois utilisé pour les célébrations païennes. La source que bénit Necht, par exemple. Nous avons quelques vestiges des temps anciens, comme ce tracé d'une vache, ou d'un animal de la même famille.

Fidelma recueillit ces informations en silence. Puis elle avisa des marches qui s'élevaient dans l'ombre, peu après l'entrée.

— Cet escalier communique avec la tour de l'abbaye, expliqua l'abbesse avant qu'elle ait eu le temps de formuler sa question. C'est là que nous avons installé notre modeste bibliothèque, et au sommet de la tour, notre fierté... une clepsydre.

Elles pénétrèrent plus avant dans la grotte. Il faisait un froid glacial. Fidelma calcula que ce *subterraneus* devait se trouver au-dessous du niveau de la mer. La caverne était éclairée par la lumière vacillante de

quatre cierges de taille imposante, à l'autre extrémité de la salle.

Fidelma devina aussitôt ce qui gisait sous le linceul posé sur une table dont les quatre coins étaient illuminés par les cierges. Les contours en étaient facilement reconnaissables, sauf que le corps paraissait raccourci. Elle s'en approcha avec circonspection tout en notant, non loin de là, des caisses empilées contre un mur et des alignements d'amphores et de récipients en terre cuite qui dégageaient une faible odeur : celle du vin et des alcools forts.

L'abbesse Draigen avait raison. Le tissu imprégné de lavande se révélait bien utile. Malgré les herbes et les plantes aromatiques placées autour du corps, il s'en élevait une puanteur aigre qui indiquait que la décomposition avait commencé depuis longtemps. Instinctivement Fidelma retint son souffle et porta la pièce de lin à ses narines. Rigueurs de l'hiver ou pas, le cadavre empestait.

L'abbesse, qui se tenait de l'autre côté de la table, eut un petit sourire derrière sa pièce de tissu.

— Le service funèbre sera célébré demain à la première heure, ma sœur, enfin, si vous ne désirez pas garder le corps ici pour votre enquête. Mais plus tôt nous en aurons terminé, mieux ce sera.

Fidelma ne répondit rien et, prenant son courage à deux mains, elle fit glisser le linceul.

Elle avait beau avoir croisé la mort violente à de nombreuses reprises, elle abominait toujours la sauvagerie qu'elle impliquait. Elle essayait de considérer les cadavres comme des objets abstraits, s'empêchant de penser aux personnes vivantes qui avaient aimé, ri et apprécié la vie. Elle serra les dents et se força à examiner la chair blanche dans un état de putréfaction avancée.

— Comme vous le voyez, ma sœur, souligna l'abbesse d'un geste inutile, la tête a été tranchée. Nous n'avons aucun moyen d'identifier cette malheureuse.

Fidelma avait tout de suite repéré la blessure au-dessus du cœur.

— Elle a d'abord été poignardée, dit-elle à mi-voix, comme si elle se parlait à elle-même. La meurtrissure prouve que le coup n'a pas été porté après le décès. Mais la décollation a été pratiquée *post mortem*.

Impassible, l'abbesse Draigen observait la jeune *dálaigh*.

Fidelma surmonta sa répugnance et examina la chair autour du cou. Puis elle recula de quelques pas et étudia la défunte à une certaine distance.

— Pas plus de dix-huit ans et peut-être plus jeune. À mon avis, elle n'avait pas dépassé de beaucoup l'âge du choix.

Attirée par une décoloration de la chair autour de la cheville droite, elle fronça les sourcils.

— Est-ce par cette cheville qu'elle était liée à la corde du puits ? demanda-t-elle.

L'abbesse Draigen secoua la tête.

— Non, l'autre, d'après les sœurs qui l'ont trouvée.

Fidelma tourna son attention vers la cheville gauche et constata qu'elle était marquée de sillons. Effectivement, de tels stigmates étaient plus compatibles avec l'empreinte d'une corde et il n'y avait pas de bleu. Elle avait donc été attachée après la mort. Fidelma revint à la cheville droite encerclée d'une empreinte régulière, décolorée, de deux pouces de large. Cette marque remontait à une période où cette jeune fille était encore en vie et n'était pas due à des liens.

Elle se pencha sur les pieds. La plante en était épaisse et entaillée d'innombrables coupures et ulcérations indiquant que la victime ne menait pas une existence oisive et protégée. Et elle ne portait pas souvent de chaussures. Les ongles étaient peu soignés, plusieurs fendillés ou cassés, et la crasse sous les ongles avait résisté au nettoyage du corps : d'une teinte rougeâtre plutôt inattendue, elle semblait incrustée dans la peau, comme si les orteils étaient imprégnés d'argile.

— Je suppose que le corps a été lavé depuis qu'on l'a retiré du puits ? demanda Fidelma en levant les yeux.

— Bien entendu.

L'abbesse semblait irritée par cette question. La toilette avant la mise en terre était un rituel immuable.

Fidelma ne fit pas d'autre commentaire, mais se concentra sur les jambes et le torse. Elle n'en retira pas de renseignements particuliers, si ce n'est que cette jeune fille était bien proportionnée. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle étudia les mains : elles étaient douces, étrangères aux travaux manuels, sans le moindre cal et avec des ongles propres et soignés. Quel contraste avec les pieds ! Une étrange tache bleue s'étendait sur le côté de l'auriculaire et la tranche de la main droite, sur le pouce et l'index aussi. L'autre main ne portait aucune trace de ce genre.

— On m'a rapporté qu'il y avait des objets. Où sont-ils ? demanda enfin Fidelma.

L'abbesse se balança d'un pied sur l'autre.

— Quand les sœurs ont préparé le corps, elles me les ont confiés. Je les garde dans mes appartements.

Fidelma faillit lui répondre qu'on ne devait jamais déplacer des éléments de preuve de cette importance mais elle se retint.

— Ayez l'obligeance de me dire où ils étaient sur le corps.

L'abbesse Draigen renifla, mécontente. Elle n'avait visiblement pas l'habitude de recevoir des ordres, et surtout pas d'une jeune religieuse.

— Les sœurs Síomha et Brónach, qui ont découvert le cadavre, vous informeront mieux que moi sur ce sujet.

— Je leur parlerai plus tard, répliqua Fidelma, s'armant de patience.

Pour le moment, j'aimerais savoir où ces objets ont été découverts.

L'abbesse pinça la bouche puis elle se détendit un peu, mais sa voix était froide.

— Il y avait un crucifix de cuivre avec une lanière en cuir, de facture assez grossière, qu'elle tenait dans sa main droite. La lanière était enroulée autour du poignet.

— Quelqu'un l'avait-il placé ici ?

— Non. La main l'enserrait avec tant de force que les sœurs ont dû briser deux doigts pour parvenir à l'ôter.

Fidelma vérifia aussitôt ses dires.

— Et à part ça, quand on a procédé aux ablutions, a-t-on accordé une attention particulière aux mains ? Ont-elles été traitées avec un soin particulier ?

— Je l'ignore. Le corps a été préparé selon la coutume.

— Avez-vous une idée sur ce qui aurait pu causer ces taches bleuâtres ?

— Aucune.

— Et quel autre objet a-t-on trouvé ?

— Il s'agit d'une baguette en bois gravée d'un texte en ogham et attachée à l'avant-bras gauche, que l'on a pu retirer sans difficultés particulières.

— Et vous l'avez toujours, ainsi que le lien qui va avec ?

— Bien sûr.

Fidelma se redressa.

Maintenant, on en arrivait à la partie la plus déplaisante de l'examen.

— Il faut que je retourne le corps, abbesse Draigen. Pouvez-vous m'assister ?

— Est-ce vraiment nécessaire ?

— Oui. Mais si vous le désirez, vous pouvez m'envoyer une de vos religieuses.

L'abbesse secoua la tête. Elle inspira profondément, le nez sur le tissu imprégné de lavande qu'elle fourra dans sa manche avant d'aider Fidelma à manipuler le cadavre. Des traces de coups récents zébraient la peau blanche, comme si la jeune fille avait été flagellée jusqu'au sang avant la mort.

Fidelma prit une profonde inspiration qu'elle regretta aussitôt. Prise d'un haut-le-cœur, elle toussa et chercha son carré de toile parfumé.

— Vous en avez assez vu ? demanda froidement l'abbesse.

Fidelma hocha la tête, entre deux quintes.

Ensemble, elles remirent le cadavre dans sa position initiale.

— Je suppose que vous désirez maintenant examiner les fameux objets ? demanda l'abbesse tandis qu'elle reconduisait Fidelma à la réserve principale.

— Après quelques ablutions, mère abbesse, si cela ne vous dérange

pas, dit-elle d'un ton prudent.

Les yeux de l'abbesse Draigen pétillèrent d'une lueur malicieuse.

— Naturellement. Venez par ici, ma sœur. C'est l'heure où nos sœurs se lavent. L'eau sera à bonne température.

On avait déjà conduit Fidelma au *tech-óired*, l'hôtellerie de l'abbaye, où elle resterait pendant son séjour dans la communauté. C'était un long bâtiment en bois divisé en une demi-douzaine de chambres avec une pièce centrale, la salle des bains. Là, dans une bassine en bronze posée sur un feu, on chauffait l'eau que l'on versait ensuite dans un *dabach* en bois, une cuve.

L'abbaye se conformait à un usage, très répandu dans les cinq royaumes, qui voulait qu'après le dîner les gens prennent un bain, *lefothrucud*. Le matin, on se lavait le visage, les mains et les pieds, une pratique baptisée du nom d'*indlut*. Le bain quotidien n'était pas une simple coutume de ce peuple mais plutôt un rituel religieux. Chaque hôtellerie des cinq royaumes possédait une salle des bains.

L'abbesse laissa Fidelma à la porte du *tech-óired* et elles convinrent de se retrouver une heure plus tard dans ses appartements. Le *tech-óired* n'abritait aucun autre invité et Fidelma avait le bâtiment pour elle seule. Alors qu'elle se rendait dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la salle des bains située au centre du bâtiment.

Elle parcourut un corridor sombre et ouvrit la porte.

Une sœur d'un certain âge, qui entretenait le feu sous la bassine, se redressa. En voyant Fidelma, elle baissa la tête d'un air obséquieux et joignit les mains sur son tablier.

— *Bene vobis*, dit-elle d'une voix douce.

Fidelma pénétra dans la pièce.

— *Deus vobiscum*, répondit-elle. Excusez-moi, mais j'ignorais qu'il y avait d'autres invités ici.

— Oh, mais il n'y en a pas ! Je suis la *doirseór* de l'abbaye, mais je m'occupe également des hôtes. J'étais en train de préparer un bain.

— Je vous remercie infiniment, ma sœur.

— C'est mon devoir, répliqua la religieuse sans lever les yeux.

Fidelma jeta un rapide coup d'œil à la pièce, d'une propreté méticuleuse. La cuve en bois était déjà presque pleine et il régnait une température agréable. Des senteurs d'herbes aromatiques emplissaient l'air. Un drap de lin avait été préparé sur une table, avec un morceau de *sléic*, un savon odorant. À côté étaient posés un miroir et un peigne, ainsi que des étoffes pour sécher le corps. Tout était net et à sa place. Fidelma sourit.

— Vous vous acquittez magnifiquement de votre tâche, ma sœur. Comment vous appelez-vous ?

— Sœur Brónach.

— Brónach ? Alors vous êtes une des deux sœurs qui ont découvert le

corps.

La religieuse frissonna en évitant le regard de Fidelma.

— Oui, avec sœur Síomha.

Elle fit une rapide génuflexion.

— Alors vous me ferez gagner du temps si, pendant que je prends mon bain, vous me racontez ce qui s'est passé.

— Pendant que vous vous baignez, ma sœur ?

Le ton de Brónach était réprobateur et cela éveilla la curiosité de Fidelma.

— Cela vous gêne ?

— Moi ? Non.

La femme se retourna et, avec une force surprenante, souleva la bassine et en versa le contenu dans le *dabach*.

— C'est prêt, ma sœur.

— Très bien. J'ai amené mon *cíorbholg* et des vêtements de rechange.

Au sens littéral, le *cíorbholg* était un « sac à peigne », indispensable aux femmes d'Irlande car dans cette petite poche elles transportaient les articles nécessaires à leur toilette. Les anciennes lois du *Livre d'Acaill* précisaient même que, dans certaines procédures, une femme pouvait être dégagée de sa responsabilité si elle montrait son « sac à peigne » et sa quenouille, le bâton fendu de trois pieds de long avec lequel on filait la laine et le lin. Ces objets symbolisaient la féminité.

Fidelma, qui était d'une propreté méticuleuse et veillait à ce que ses vêtements soient lavés régulièrement, alla chercher son sac. Sur le petit bateau de Ross, la toilette était sommaire et elle était ravie de se changer. Quand elle retrouva sœur Brónach, celle-ci avait remis de l'eau à chauffer.

— Si vous me donnez vos habits sales, ma sœur, dit-elle à Fidelma, je pourrai les nettoyer. Et je les mettrai à sécher devant le feu.

Fidelma la remercia de nouveau mais ne parvint pas à croiser le regard de la religieuse à la mine affligée. Elle se déshabilla, frissonnant malgré le feu, et se glissa aussitôt dans l'eau tiède avec un soupir de contentement.

Elle prit le *sléic* et se savonna tandis que Brónach ramassait son linge, le mettait dans la bassine en bronze et le remuait avec un grand bâton.

— Et donc, commença Fidelma qui jouissait avec délices de la mousse parfumée, c'est vous et sœur Síomha qui avez découvert le corps ?

— C'est cela.

— Et qui est sœur Síomha ?

— L'hôtesse de l'abbaye, la *rechtaire* ou, comme disent certaines grandes abbayes de ce pays, *dispensâtes* c'est le terme latin.

— Racontez-moi quand et comment ça s'est passé.

— Les sœurs étaient en prière et on venait de frapper le troisième *cadar* de la journée sur le gong.

Le troisième *cadar* commençait à midi.

— Comme l'abbesse se baigne à cette heure-là, je me suis rendue au puits principal.

Fidelma s'immergea à nouveau dans l'eau tiède.

— Il y en a donc plusieurs ici ?

Brónach hocha la tête d'un air lugubre.

— Ne sommes-nous pas la communauté *d'Eó na dTrí dTobar* ?

— Oui, le Saumon des trois sources. Mais c'est une métaphore qui sert à désigner le Christ.

— Sans doute, mais nous avons ici trois sources. Celle de la bienheureuse Necht, qui fonda cette communauté, et deux plus petites, dans les bois derrière l'abbaye. En ce moment nous y puisons toute notre eau en attendant que l'abbesse Draigen ait terminé les rituels de purification de la source principale.

Fidelma était ravie d'apprendre qu'elle ne boirait pas une eau contaminée par un cadavre.

— Donc vous êtes allée au puits ?

— Oui, et j'avais du mal à mettre le mécanisme en route. C'était dur. À cause du poids du corps, je l'ai compris plus tard. Alors que je m'efforçais de remonter le seau, sœur Síomha est venue me réprimander pour mon retard. Et quand je lui ai fait part de mes difficultés, je ne pense pas qu'elle m'ait crue.

— Pourquoi donc ?

La nonne s'arrêta de brasser le linge dans le chaudron et réfléchit un instant.

— Elle m'a dit qu'elle avait récemment puisé de l'eau et que le mécanisme fonctionnait.

— Quelqu'un d'autre l'avait-il utilisé ce matin-là -soit avant sœur Síomha, soit avant le moment où vous êtes allée au puits ?

— Non, je ne le pense pas. Nous n'avons pas besoin de tirer de l'eau avant midi.

— Continuez.

— Eh bien, à deux, nous sommes parvenues à tourner la manivelle jusqu'à ce que le corps apparaisse.

— Bien sûr, vous avez été très choquées.

— Oh, oui ! Sans compter qu'il manquait la tête. Nous avions très peur.

— Quelque chose d'autre vous a-t-il frappée ?

— Oui, le crucifix. Et aussi la baguette de tremble. Attachée au bras gauche, avec une inscription en ogham dessus.

— Qu'en avez-vous conclu ?

— Que vouliez-vous qu'on en déduise ?

— Que disaient ces caractères que vous avez aussitôt reconnus ?

Brónach haussa les épaules.

— Hélas, si je sais reconnaître l'ogham, je ne sais point le lire.

— Et sœur Síomha ?

— Pas davantage.

Brónach ôta la bassine du feu. Elle retira avec son bâton les vêtements qu'il contenait et les plongea dans un baquet d'eau froide.

— Donc aucune de vous n'a rien compris à cette inscription et à sa fonction ?

— J'ai signalé à l'abbesse qu'à mon avis il s'agissait de pratiques païennes. Les anciens n'attachaient-ils pas des ramilles à un cadavre pour le protéger des âmes tourmentées dans l'au-delà ?

Fidelma fixa attentivement Brónach qui lui tournait le dos et s'employait à battre le linge.

— J'ignorais cette coutume, sœur Brónach. Qu'a donc répondu l'abbesse à votre suggestion ?

— L'abbesse Draigen garde ses commentaires pour elle.

— A-t-elle paru fâchée ?

Fidelma se redressa, enjamba la cuve, tendit la main vers les étoffes et se sécha énergiquement. Puis, revigorée et détendue, elle enfila des vêtements propres. Depuis son séjour à Rome, elle s'autorisait à porter à même la peau des chemises blanches en *sída*, ou soie, qu'elle avait rapportées dans ses bagages. Elle remarqua que sœur Brónach lui jetait un regard où elle crut discerner une lueur de jalousie. La première émotion que Fidelma lisait sur son visage. Puis elle enfila une *inar*, une longue robe marron qu'elle serra à la taille avec une cordelière à glands. Enfin, elle chaussa des *cuaran* en cuir, ajustés à son pied, et dont la couture suivait le contour. Ces chaussures ne nécessitaient pas de lanières pour les fermer.

Pour terminer sa toilette, elle se tourna vers le miroir, coiffa ses longs cheveux roux et frisés qui avaient tendance à s'échapper en mèches rebelles et les attacha solidement.

Tandis que sœur Brónach terminait sa lessive en silence, Fidelma lui sourit.

— Maintenant, je me sens à nouveau un être humain, lui dit-elle aimablement.

L'autre hocha la tête sans faire de commentaires.

— Qu'est-il arrivé après que vous avez sorti le corps du puits avec sœur Síomha ?

— Nous avons dit une prière pour les morts, murmura Brónach, toujours tête basse, et je suis allée chercher l'abbesse pendant que sœur Síomha restait auprès du cadavre.

— Et vous êtes revenue avec elle ?

— Dès que je l'ai trouvée.

— Je suppose que l'abbesse Draigen s'est occupée de tout ?

— Oui.

Fidelma prit son sac, se dirigea vers la porte et se retourna.

— Je vous suis reconnaissante de tenir aussi bien votre hôtellerie, ma sœur.

— Je ne fais que mon devoir.

— Mais pour qu'il ait un sens, il faut prendre du plaisir à son accomplissement. Mon mentor, le brehon Morann de Tara, m'a un jour déclaré : « Quand le devoir n'est qu'une loi que l'on subit, alors le plaisir s'enfuit, car il n'y a pas de plus grand impératif que le bonheur. » Bonne nuit, sœur Brónach.

Draigen contempla avec une approbation réticente le joli visage de Fidelma, encore enflammé par la chaleur du bain. L'abbesse, assise à sa table de travail dans ses appartements, referma l'Évangile relié de cuir qu'elle tenait ouvert devant elle.

— Asseyez-vous, ma sœur, dit-elle à Fidelma. Puis-je vous offrir un verre de vin chaud pour vous garder de la froidure de la nuit ?

Fidelma n'hésita qu'un instant.

— Volontiers, mère abbesse.

Quand elle avait traversé la cour, conduite par une jeune novice, l'assistante personnelle de l'abbesse qui s'était présentée comme sœur Lerben, une rafale de neige lui avait fait comprendre que la nuit serait glaciale.

L'abbesse se leva et alla prendre une cruche sur une étagère. Puis, grâce à un carré de cuir, elle se saisit d'une barre de métal qui chauffait dans les flammes, la sortit du feu et plongeait sa pointe chauffée au rouge dans le pichet. Ensuite, elle versa le liquide dans deux gobelets de terre cuite et en tendit un à Fidelma.

— Et maintenant, ma sœur, lui dit-elle après qu'elles eurent goûté leur breuvage avec des murmures approbateurs, revenons-en à ce qui vous intéresse.

Elle prit un objet enveloppé dans du tissu, le posa sur la table, et but une gorgée de liquide brûlant tout en observant Fidelma.

Celle-ci déplaça le tissu, qui révéla un petit crucifix en cuivre et sa lanière en cuir.

Elle les fixa puis porta pensivement son gobelet à ses lèvres.

— Eh bien, ma sœur ? dit l'abbesse.

— Oh, c'est un crucifix très ordinaire, confectionné par un artisan local et bien des religieuses en possèdent de semblables. S'il appartenait à la jeune femme dont vous avez trouvé le cadavre, cela indique qu'elle vivait en communauté.

— Nous sommes d'accord. Des crucifix de ce genre sont très courants dans nos congrégations. Cette région abonde en cuivre et les artisans locaux l'utilisent pour fabriquer quantité d'objets. Mais l'inconnue ne semble pas venir de nos contrées. Un fermier des environs s'était imaginé qu'il s'agissait peut-être de sa fille, qui a disparu. Il est venu

voir le corps, mais son enfant avait une cicatrice qu'il n'a pas retrouvée.

Fidelma releva la tête.

— Ah bon ? Et quand ce fermier est-il venu ici ?

— Le lendemain du jour de cette triste découverte. Il s'appelle Barr.

— Comment avait-il été informé ?

— Les nouvelles vont vite dans cette partie du monde. En tout cas, Barr a passé un long moment à examiner le cadavre pour bien s'assurer qu'il ne se trompait pas. Il s'agit sans doute d'une religieuse venant d'un autre district.

Fidelma réfléchit. Si cette jeune femme avait appartenu à une congrégation religieuse, cela expliquait l'état des mains. Les hommes et les femmes qui ne travaillaient pas dans les champs se targuaient d'avoir des mains soignées avec des ongles courts, coupés en rond. Des ongles sales éveillaient une certaine répugnance et *créchtingnech* ou « ongles fissurés » comptait parmi les insultes les plus blessantes.

Mais comment rattacher les mains soignées de l'inconnue à ses pieds abîmés, à la marque d'une entrave à sa cheville et aux traces de flagellation sur son dos ?

L'abbesse avait pris une autre pièce qu'elle posa avec circonspection sur la table.

— C'est la baguette de tremble qui était attachée à l'avant-bras gauche, fit-elle en retirant le tissu.

Fidelma observa la baguette, longue de dix-huit pouces environ. La première chose qu'elle remarqua, c'étaient les encoches régulières d'un côté, qui signalaient des mesures, tandis que de l'autre une inscription en ogham, l'ancienne écriture irlandaise, courait sur toute la longueur. Elle examina avec attention les caractères, qui remontaient à une date plus récente que les degrés, ses lèvres articulant les mots en même temps qu'elle les déchiffrait.

— Enterrez-la bien. La Morrigane s'est réveillée !

Fidelma pâlit, se redressa, la nuque raide, et croisa le regard de l'abbesse qui ne la quittait pas des yeux.

— Vous reconnaissez cet objet ? demanda Draigen d'une voix douce.

Fidelma hocha la tête.

— C'est un *fé*.

Le *fé*, ou baguette de tremble, qui portait généralement une inscription en ogham, était un instrument servant à déterminer la longueur d'une tombe en fonction de la taille d'un défunt. Attribut du croque-mort, il provoquait chez tout le monde une réaction d'horreur et personne, sous aucun prétexte, n'aurait accepté de le toucher et encore moins de s'en saisir. L'usage en était réservé à celui dont le travail consistait à auner les cadavres et les sépulcres. Au temps des anciens dieux, le *fé*, symbole de mort, avait la réputation de porter malheur. Et cela n'avait

pas changé. « Que le *fé* te toise bientôt » demeurait la pire des invectives, l'imprécation ultime.

Fidelma leva la tête après un lourd silence, quand elle entendit l'abbesse Draigen pousser un petit soupir d'exaspération. À l'expression de son visage on comprenait bien qu'elle partageait le trouble de son invitée.

— Vous savez maintenant, Fidelma de Kildare, pourquoi je ne pouvais permettre au *bó-aire* local d'exercer ses pouvoirs de magistrat dans cette affaire. Cela justifiait pleinement la requête auprès de l'abbé Brocc afin qu'il m'envoie un *dálaigh* des cours des brehons, ne répondant de ses actes que devant le roi de Cashel.

Le regard sérieux de Fidelma croisa celui de l'abbesse.

— Je comprends, murmura-t-elle. Il y a là beaucoup de mal à l'œuvre.

Elle eut des difficultés à s'endormir. La neige tombait maintenant en flocons serrés, mais ce n'était pas sa cellule glaciale qui l'empêchait de trouver le sommeil, ni l'énigme du corps sans tête, tandis qu'elle essayait vainement d'apaiser son angoisse. Par deux fois, elle prit le missel posé sur sa table de chevet, le tournant et le retournant dans ses mains comme si elle en attendait des réponses aux questions qui ne la laissaient pas en repos.

Qu'était-il arrivé à Eadulf de Seaxmund's Ham ?

Elle se revoyait lui tendant ce livre de prières, plus d'un an auparavant, quand ils s'étaient séparés sur le quai de bois, près du pont de Probi, à Rome. Il y avait sa dédicace sur la page de garde.

Par deux fois, elle avait été amenée à conduire des enquêtes avec Eadulf sur le décès de membres de leurs Églises respectives. Bien que de tempéraments très différents, ils avaient éprouvé une mutuelle sympathie et découvert que leurs talents se complétaient quand il s'agissait de résoudre les énigmes qu'ils rencontraient. Puis chacun était parti de son côté, poussé par son destin. Fidelma avait regagné son pays natal et Eadulf avait été nommé conseiller et *scriptor* – secrétaire – de Théodore de Tarse, archevêque de Cantorbéry nouvellement nommé et chargé par Rome des intérêts de l'Église dans les royaumes saxons. Théodore, récemment converti à l'Église de Rome, était grec et on lui avait adjoint Eadulf pour l'instruire sur ses nouvelles charges spirituelles. À l'époque, Fidelma était persuadée qu'elle ne reverrait jamais son compagnon. Cela ne l'avait pas empêchée de penser fréquemment à lui et les souvenirs qu'elle partageait avec le moine saxon lui revenaient de plus en plus souvent à la mémoire. Elle en était même venue à souffrir d'une certaine solitude et, depuis peu, elle avait fini par s'avouer qu'Eadulf lui manquait cruellement.

Et voilà qu'elle était confrontée à un mystère bien plus exaspérant que toutes les énigmes qu'on lui avait soumises jusqu'alors.

Que faisait ce missel sur un navire marchand breton désert, au large des côtes de l'Irlande du Sud-Ouest ? Si Eadulf était un passager de ce vaisseau, qu'était-il advenu de lui ? Et sinon, qui lui avait dérobé ce livre dont il n'aurait jamais accepté de se séparer de son plein gré ? Malgré ces questions lancinantes, elle finit par glisser dans le sommeil.

CHAPITRE V

Fidelma fut réveillée par sœur Brónach. Il faisait encore nuit, mais des signes avant-coureurs dans le ciel annonçaient l'arrivée imminente de l'aube. Une cuvette d'eau chaude attendait sur sa table, éclairée par une bougie. À cette heure, il faisait un froid terrible. À peine avait-elle fini ses ablutions et s'était-elle habillée qu'une cloche sonna sur un rythme lent : la cadence annonçant qu'une âme avait quitté le corps d'un chrétien. Un instant plus tard, sœur Brónach revint, tête basse et les yeux fixés au sol.

— Le temps de l'observance, ma sœur, murmura-t-elle.

Fidelma acquiesça et la suivit hors de l'hôtellerie jusqu'à la *duirthech*, où toute la communauté s'était rassemblée. Elle fut surprise de constater que la neige de la veille avait fondu sur le sol, mais elle poudrait les forêts, les collines alentour et le petit matin rayonnait d'une étrange luminosité.

À l'intérieur de la chapelle, on avait allumé un feu dans un brasero, non loin de la porte. Une forte humidité s'élevait du dallage en pierre. L'abbesse Draigen était agenouillée derrière l'autel surmonté par une magnifique croix en or qui rayonnait dans l'espace sacré. Devant l'autel trônait le *fuat*, le cercueil où reposait le corps de l'inconnue.

Fidelma prit place sur le dernier banc, près de sœur Brónach et non loin du brasero dont elle apprécia la chaleur. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, admirant l'opulence de l'ameublement ainsi que les nombreuses statuettes en or sur leurs supports en bois. Elle supposa que les obsèques avaient commencé la veille. Le cadavre était maintenant enveloppé d'un *racholl*, un linceul en lin blanc. Quatre cierges dont les flammes vacillaient dans les courants d'air éclairaient la bière.

L'abbesse Draigen se leva et frappa lentement dans ses mains pour marquer la mesure du traditionnel *lámh-comairt*, ou lamentation pour les morts. Les sœurs entonnèrent les douces plaintes du *caoine*, l'affliction. Bien qu'elle les ait entendues des dizaines de fois, à ces lamentations lugubres dans le demi-jour Fidelma ressentit des frissons dans le cou. Le *lámh-comairt* remontait à bien avant l'arrivée de la nouvelle foi, qui avait remplacé les anciens dieux et déesses.

Le *caoine* s'arrêta au bout de dix minutes et l'abbesse Draigen s'avança pour l'*amra*, l'élégie consacrée au défunt.

À cet instant s'éleva un bruit étrange, dont on aurait juré qu'il montait de sous les dalles, un bruit sourd, pas très fort, une sorte de raclement, comme le feraient deux bateaux se cognant l'un contre l'autre, au gré des vagues, sauf qu'ici il se répétait à l'infini. Les membres de la

communauté se regardèrent d'un air effrayé.

L'abbesse Draigen leva la main et le silence se fit.

— Mes sœurs, vous vous oubliez, les admonesta-t-elle.

Puis elle entama son discours, tête baissée.

— Nous pleurons la perte d'une personne que nous ne connaissons pas, et donc aucune élogie ne peut célébrer son départ. Une âme vient de s'envoler vers l'étreinte sacrée de Dieu qui, lui, la connaît et cela suffit. Il connaît aussi la main qui a tranché le fil de sa courte vie. Nous pleurons la perte d'une sœur, mais nous nous réjouissons car nous savons qu'elle a rejoint Notre-Seigneur qui la tient en Sa sainte garde.

À un signal de l'abbesse, six des sœurs de la communauté s'avancèrent et hissèrent le cercueil sur leurs épaules, puis, menées par Draigen, elles sortirent de la chapelle suivies par le reste de la congrégation.

Les nonnes cheminaient deux par deux et Fidelma venait en dernier. Une autre religieuse se tenait elle aussi en retrait, que sœur Brónach attendait pour marcher avec elle. Tout d'abord, Fidelma pensa que cette femme était de petite taille, mais en la voyant s'appuyer sur un bâton et s'avancer en se contorsionnant bizarrement, elle comprit qu'elle avait les jambes déformées malgré un buste tout à fait normal. La jeune fille avait un visage large, assez ordinaire, et de grands yeux bleus larmoyants. Elle se balançait d'un côté sur l'autre, se déplaçant par à-coups à l'aide de son bâton afin de suivre la procession. Fidelma ressentit une grande compassion pour la jeune sœur et se demanda ce qui lui valait cette infirmité.

Le ciel s'était éclairci et le cortège se fraya un chemin entre les bâtiments pour se diriger vers la forêt. Une des sœurs, qui possédait une jolie voix, entama des psalmodies en latin que les autres reprenaient en chœur.

Cantemus in omni die concinentes uarie, conclamantes Deo dignum hymnum sanctae Mariae

Tout en avançant, Fidelma en murmura la traduction : « Clamons chaque jour notre foi, que nos voix s'élèvent vers Dieu en diverses harmonies, chantons un hymne digne de Marie la très sainte. »

Elles s'arrêtèrent dans une clairière où un cimetière avait été aménagé. Il s'y pressait une multitude de croix et de pierres commémoratives sur un sol recouvert d'une neige poudreuse. L'abbesse avait conduit le cercueil vers un coin isolé du cimetière. Là, les sœurs qui portaient la bière avec l'aisance et la force de l'habitude soulevèrent le corps qu'elles descendirent dans la fosse creusée la veille.

Fidelma connaissait le rituel qui allait suivre et remontait aux temps anciens. Deux sœurs munies de marteaux briseraient le cercueil en menus morceaux de crainte que de mauvais esprits l'utilisent pour emmener la défunte dans leurs excursions nocturnes. Des superstitions

que la foi n'avait pas encore vaincues.

Une sœur toute jeune au physique agréable s'avança avec un énorme bouquet de rameaux aux feuilles persistantes. C'était sœur Lerben, la novice qui la veille avait conduit Fidelma aux appartements de l'abbesse. En passant devant elle, chaque sœur prenait un rameau qu'elle jetait dans la tombe après s'être recueillie un instant, puis regagnait sa place. Fidelma et la religieuse infirme, aidée de sœur Brónach, arrivaient en dernier. Fidelma s'effaça avec un sourire pour les laisser passer. Les branches de bouleau, que l'on appelait *ses sofais*, recouvraient le corps avant qu'il ne disparaisse sous la terre. Elles étaient censées le protéger des forces du mal.

L'abbesse Draigen s'avança pour jeter la dernière branche dans la fosse. Puis, alors que deux sœurs s'employaient à la combler, elle entonna les paroles du *Biait*, «béné» en irlandais, qui désignait le psaume 118, considéré comme l'invocation la plus puissante pour apaiser les souffrances de l'âme. L'abbesse ne récita pas le *Biait* dans son entier mais se contenta de quelques passages.

De mon angoisse, j'ai crié vers Yahvé,

il m'exauça, me mit au large.

Yahvé est pour moi,

plus de crainte, que méfait l'homme, à moi ?

Yahvé est pour moi,

mon aide entre tous, j'ai toisé mes ennemis.

Mieux vaut s'abriter en Yahvé

que se fier en l'homme ;

mieux vaut s'abriter en Yahvé

que se fier aux puissants.

Fidelma fronça le sourcil devant le ton véhément de l'abbesse, comme si les mots qu'elle prononçait recouvraient une signification cachée.

Maintenant, la cérémonie était terminée, la pauvre jeune fille sans tête avait reçu une inhumation décente et les prières qui convenaient avaient été dites en accord avec les rituels de la foi.

Le temps s'était réchauffé et Fidelma accueillit avec reconnaissance les rayons du soleil d'hiver sur son visage. Dans les bois, les oiseaux chantaient, éblouis par la lumière cristalline, et la brise bruissait dans les arbres d'où tombaient dans un léger chuchotement des amas de neige poudreuse. La solennité de la liturgie s'était changée en sérénité joyeuse.

Les sœurs retournaient sans se presser vers les bâtiments de l'abbaye tandis que l'infirme, toujours aidée par Brónach, se traînait péniblement sur le chemin. Quelqu'un toussa près de Fidelma. Elle se retourna et vit l'abbesse, accompagnée d'une jeune religieuse qui

s'était tenue à sa droite au cours de la cérémonie.

— Bonjour, ma sœur, dit l'abbesse.

Fidelma lui retourna son salut.

— Quel était cet étrange bruit dans la chapelle qui a perturbé la communauté ? demanda-t-elle aussitôt.

Draigen fit une moue dédaigneuse.

— Depuis le temps, les sœurs devraient y être habituées. Je vous ai montré notre *subterraneus*.

— Mais, il ne s'étend pas jusqu'à la *duirthech*, et les bruits qui y résonnent ne devraient pas parvenir jusqu'à la chapelle.

— Cela est vrai, mais nous pensons que l'abbaye a été construite sur des grottes dont nous n'avons jamais trouvé l'entrée, sauf pour celle qui nous sert de cave. Je suppose qu'il y en a une sous la chapelle et qu'elle se remplit d'eau avec la marée, produisant les sons que nous avons perçus.

Fidelma reconnut que c'était possible.

— Donc vous les avez déjà entendus auparavant ?

L'abbesse Draigen parut brusquement agacée.

— Oui, à plusieurs reprises pendant les mois d'hiver. Un sujet sans intérêt, vraiment.

À l'évidence, cette histoire l'exaspérait. Elle se tourna vers sa compagne.

— Je vous présente sœur Síomha, notre hôtelière, qui a découvert le cadavre avec sœur Brónach.

Fidelma étudia avec surprise le joli visage de sœur Síomha. Sa beauté angélique convenait mal à la *rechtaire* d'une congrégation, une fonction généralement occupée par une personne expérimentée. Fidelma, surmontant son étonnement, adressa un sourire tardif à la jeune fille qui la toisa d'un air sévère.

— De nombreuses tâches m'attendent, ma sœur. Pourriez-vous être assez bonne pour me poser vos questions sans plus tarder ?

Le ton abrupt, à la limite de la courtoisie, contrastait tellement avec le physique de la demoiselle que Fidelma battit des cils, momentanément réduite au silence.

— Impossible, répliqua-t-elle enfin avec nonchalance.

Le malaise qu'elle lut dans les yeux de son interlocutrice la récompensa de sa petite comédie. Elle tournait les talons quand Síomha s'écria d'une voix aiguë :

— Je vous demande pardon ? tout en la suivant d'un pas hésitant.

Fidelma jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Je vous verrai à midi, à l'hôtellerie.

Puis elle s'éclipsa sans laisser à l'autre le temps de réagir.

Un instant plus tard, l'abbesse Draigen la rejoignait, légèrement essoufflée.

— Je ne comprends pas, ma sœur, déclara-t-elle tout en cheminant aux côtés de Fidelma. Hier soir, vous avez exprimé le désir de parler avec mon hôtelière.

— Tout à fait, mère abbesse. Mais vous n'avez pas oublié que ce matin je romps mon jeûne de la nuit avec Adnár. Il est d'ailleurs grand temps que je me mette en route.

Draigen la fixa d'un air désapprobateur.

— Je ne pense pas que cette visite à Adnár soit nécessaire. Dieu soit loué, cette affaire ne relève pas de sa juridiction.

— Pourquoi tant d'animosité, mère abbesse ?

— Parce que c'est un homme mesquin, rancunier, qui ne recule pas devant d'infâmes calomnies.

— Des médisances qui vous concernent ?

L'abbesse Draigen haussa les épaules.

— Je l'ignore et je ne m'en occupe guère. Les commérages d'Adnár me laissent indifférente. Mais il ne manquera pas d'essayer de vous entraîner dans ses complots.

— Cela explique-t-il qu'il ait tenté de rejoindre le bateau de Ross avant vous ?

— Évidemment. En tant que *bó-aire*, il est certainement contrarié d'avoir été privé de cette affaire. Il cherche par tous les moyens à exercer son pouvoir sur cette communauté.

— Pourquoi donc ?

L'abbesse pinça les lèvres d'un air fâché.

— Parce que cet homme présomptueux ne manque jamais une occasion de faire valoir son autorité.

Fidelma s'immobilisa brusquement et étudia l'abbesse avec attention.

— Adnár est le chef de ce territoire. Sa forteresse se dresse juste de l'autre côté de cette crique et cette abbaye fait partie de sa juridiction. Cependant, je crois deviner de graves différends entre lui et l'abbaye. Fidelma s'était exprimée en choisissant ses mots, afin que l'abbesse ne prenne pas ses remarques pour une critique personnelle.

Draigen s'empourpra.

— Vous êtes libre de penser ce qu'il vous plaira, ma sœur, et d'interpréter à votre guise les événements dont vous serez le témoin. Elle se détourna, changea d'avis et revint vers Fidelma.

— Si vous vous rendez chez Adnár à pied par le rivage, vous arriverez en retard. Mieux vaut emprunter la barque amarrée à notre quai. Elle vous permettra de rejoindre la forteresse en un quart d'heure.

Fidelma n'eut pas le temps de remercier l'abbesse qui s'éloignait déjà à grands pas.

Fidelma prit grand plaisir à la traversée. On passait devant l'embouchure de la petite rivière qui se déversait dans la crique, avec d'un côté l'élévation où se dressait l'abbaye et de l'autre le

promontoire rocheux dénudé sur lequel avait été construite la forteresse ronde. Comment Ross l'appelait-il, déjà ? la forteresse de la déesse-vache - Dún Boí. Fidelma admira la prévoyance des constructeurs du fort, qui commandait l'entrée du bras de mer et aussi de la baie de plusieurs miles de large. Les forêts qui couvraient le promontoire et faisaient obstacle à la surveillance des bateaux avaient été abattues, et le bois mis à profit pour édifier les bâtiments qui s'élevaient au-delà du mur d'enceinte de granit gris.

Alors qu'elle ramait, Fidelma entendit un cri lancé par une silhouette sombre debout sur le mur du bastion. En bas de la muraille, un homme se mit à courir. On l'avait repérée et on allait annoncer son arrivée à Adnár.

Le temps que Fidelma amène sa barque le long de l'appontement en bois en contrebas de la forteresse, Adnár lui-même l'y attendait avec deux de ses guerriers. Il lui sourit et lui tendit la main pour l'aider à sauter à quai.

— Bienvenue, ma sœur. Le voyage n'a pas été trop dur ?

Fidelma ne put s'empêcher de rire.

— J'y ai survécu, merci.

— Il me semble avoir entendu sonner la cloche de l'abbaye pour un enterrement.

— Vous avez entendu juste. C'était le service pour l'inconnue.

— Cela signifie-t-il que vous avez découvert son identité ?

Fidelma secoua la tête. Elle avait cru détecter une note d'inquiétude dans la voix d'Adnár.

— L'abbesse a décidé que le cadavre serait inhumé sans que l'on inscrive de nom sur sa tombe. Si elle avait attendu plus longtemps, elle plaçait la communauté dans une situation qui risquait de la mettre en péril.

— En péril, vraiment ?

Adnár semblait distrait, plongé dans ses pensées, puis il s'exclama :

— Ah ! je vois. Donc vous n'avez pas encore rendu vos conclusions ?

— Non.

Adnár désigna d'un geste de la main le sentier qui menait à une porte en bois encastree dans la muraille.

— Par ici, ma sœur. Je suis enchanté que vous soyez venue. Je n'étais pas certain que vous tiendriez votre promesse.

— Je vous avais promis de venir rompre le jeûne de la nuit avec vous et je n'ai qu'une parole, s'étonna Fidelma.

Le grand *bó-aire* au physique avantageux et aux cheveux de jais ouvrit les mains en un geste d'excuse tout en s'effaçant pour la laisser passer avant de refermer la porte derrière eux.

— Ne vous méprenez pas, c'est juste que l'abbesse Draigen ne m'apprécie guère.

— Je m'en suis aperçue hier, répliqua Fidelma.

Elle suivit Adnár qui grimpa un escalier en pierre donnant sur un grand bâtiment en chêne aux doubles portes sculptées. Elle nota que les deux guerriers qui les avaient accompagnés à une certaine distance montaient maintenant la garde au pied des marches.

Une fois à l'intérieur, Fidelma resta interdite devant la scène qui s'offrait à elle. Dans la chaleureuse salle des banquets d'Adnár, un feu ronflait dans une énorme cheminée, au milieu d'une pièce richement décorée et d'un luxe peu habituel chez un simple *bó-aire*, un chef qui ne possédait que des vaches et aucune terre. Sur les murs lambrissés de bois d'if brillaient des bouchers de bronze et d'argent entre de riches tapisseries importées de l'étranger. Elle remarqua des sacoches suspendues à des patères et un lutrin pour lire les ouvrages qu'elles contenaient. Des peaux de loutre, de daim ou d'ours étouffaient les bruits de pas. Sur une table circulaire étaient disposés des fruits, des viandes froides, différents fromages et des pichets d'eau et de vin.

— Voilà une magnifique demeure, Adnár, commenta Fidelma, perplexe devant l'abondance de nourriture.

— Ne vous fiez pas à la munificence de sa table, elle a été dressée en votre honneur, d'ordinaire, il a des goûts plus simples.

Fidelma s'était vivement retournée en entendant une voix claire et bien timbrée.

Un jeune homme au visage fin venait d'entrer dans la pièce. En le voyant, Fidelma eut un mouvement de recul. Ce garçon lui était profondément antipathique. Une barbe de deux jours bleuissait ses joues creuses. Mince, le nez busqué, les lèvres rouges et peu charnues, il avait de grands yeux noirs en perpétuel mouvement, constamment sur le qui-vive, qui vous mettaient mal à l'aise et lui donnaient un air sournois. Il portait une pelisse de mouton sans manches avec un ceinturon sur une chemise safran, et un collier d'or rouge autour du cou. Fidelma nota également la dague à poignée incrustée de pierreries dans un fourreau de cuir à sa ceinture. Arborer une dague dans une salle de banquet était le privilège des hommes et des femmes de haut rang, et aucune autre arme n'était tolérée dans un tel lieu.

Le jeune homme n'avait pas dépassé de beaucoup « l'âge du choix », celui de la maturité. Fidelma lui donnait dix-huit ou dix-neuf ans tout au plus.

Adnár s'avança d'un pas.

— Sœur Fidelma, permettez-moi de vous présenter Olcán, fils de Gulban Œil-de-Faucon, prince et souverain des Beara, sur le territoire duquel nous nous trouvons.

Olcán lui tendit une main moite et sans vie, et Fidelma fut parcourue d'un frisson de dégoût. Elle avait l'impression de toucher la chair d'un cadavre.

Juger quelqu'un selon son physique était répréhensible. Que disait déjà Juvenal à ce sujet ? *Fronti nulla fides*. Il ne faut pas se fier à l'aspect extérieur. Et elle était bien placée pour savoir qu'un verdict hâtif, prononcé en s'appuyant sur les apparences, ne plaiderait pas en faveur de la justice.

— Bienvenue, ma sœur. Adnár m'a averti de votre arrivée et m'a expliqué les raisons qui motivaient votre visite.

Elle n'avait jamais rencontré Olcán auparavant, mais elle savait que son père, Gulban, se targuait de descendre du grand roi de Muman, Ailill Olum, qui avait régné trois ou quatre siècles auparavant et dont sa propre lignée était issue. Elle n'ignorait pas non plus que Gulban n'était le chef que d'un « sept » du grand clan des Loígde.

— J'ignorais que vous résidiez ici, Olcán.

Le jeune homme secoua la tête.

— Je n'y réside pas. Je ne suis qu'un invité venu ici pour pêcher et chasser. Je profite de la généreuse hospitalité d'Adnár.

Pris d'une quinte de toux, il se détourna légèrement.

Derrière lui, un bel homme aux larges épaules d'une quarantaine d'années s'avança, vêtu de l'habit des religieux. Fidelma ne pouvait nier son pouvoir de séduction. Il arborait la tonsure de saint Jean. Ses cheveux d'un roux flamboyant, qui brillaient dans la lumière se déversant des fenêtres, étaient rasés sur le devant de la tête. De grands yeux bleus, un nez fort, une bouche sensuelle et prête à sourire lui donnaient un visage avenant, mais ses paupières teintées d'un jus de baies rouges y ajoutaient une note sombre. Il s'agissait d'une ancienne coutume que perpétuaient certains religieux et qui remontait au temps des druides. De nombreux missionnaires irlandais voyageant dans des terres étrangères avaient adopté cet usage pour mieux se reconnaître entre eux.

Adnár se précipita pour faire les présentations.

— Frère Febal, mon *anam-chara*, qui veille sur la spiritualité de ma communauté.

La tradition voulait que l'on ait une « âme sœur » à qui confier ses problèmes et ses angoisses. L'Église de Rome fonctionnait différemment puisqu'elle encourageait ses fidèles à confesser leurs péchés à un prêtre. Mais dans les cinq royaumes, l'*anam-chara* correspondait à un confident et à un guide spirituel plutôt qu'à un confesseur chargé de vous punir pour vos transgressions. Le visage du beau religieux s'éclaira d'un sourire chaleureux, sa poignée de main était ferme, et pourtant il n'inspirait aucune confiance à Fidelma. Il évoquait irrésistiblement des images de chambres à coucher féminines et de boutons de porte tournés à la dérobée. Elle essaya de chasser cette impression malséante de son esprit.

Olcán, qui assumait maintenant délibérément le rôle d'hôte dans la

salle des banquets, fit signe à Fidelma de prendre place à ses côtés tandis qu'Adnár et frère Febal s'asseyaient en face d'eux. Aussitôt, un jeune serviteur s'avança pour leur verser du vin.

— Comment va votre frère Colgú ? s'enquit Olcán. Le règne de notre nouveau souverain s'annonce-t-il bien ?

— Il était en parfaite santé quand je l'ai vu pour la dernière fois à Ros Ailithir, répliqua Fidelma. Lorsque je me suis embarquée pour l'abbaye du Saumon des trois sources, il venait de partir pour Cashel.

— Ah ! Ros Ailithir ! lança Olcán. Tout Muman a été transporté d'admiration devant la façon exemplaire dont vous y avez résolu le mystère du meurtre du vénérable Dacán.

Fidelma esquissa un sourire embarrassé. Elle n'aimait pas que l'on considère son travail comme une tâche sortant de l'ordinaire.

— Il s'agissait d'une affaire assez complexe mais en tant qu'avocate des cours de justice, il est de mon devoir de sonder les cœurs et de dévoiler la vérité. Cependant, quand vous dites que *tout* Muman s'extasiait devant ma résolution de l'énigme, je doute que vous parliez pour votre peuple, les Loígde. Salbach, votre ancien chef, n'a pas été épargné par mon enquête.

— Salbach était un imbécile qui ne refrénait pas son ambition, répliqua Olcán avec un mépris non dissimulé. Mon père, Gulban, s'est plus d'une fois querellé avec lui lors des assemblées du clan. Il n'était pas le bienvenu sur cette terre.

— Pourtant, le peuple de Beara appartient aux Loígde, fit remarquer Fidelma.

— Notre fidélité et notre obéissance vont d'abord à Gulban, dont le suzerain siège à Cúan Dóir. Enfin, peu importe, maintenant Salbach a été destitué et remplacé par Bran Finn Mael Ochtraighe. Personnellement, je m'intéresse assez peu à ces questions et de ce point de vue, mon père et moi...

Il grimaça un sourire.

— ... sommes brouillés. Voyez-vous, j'estime que la vie nous a été accordée pour que nous en profitions et quelle meilleure manière de lui rendre honneur que la chasse ?

B s'arrêta brusquement après cette belle envolée et hésita une seconde.

— Toujours est-il que vous nous avez débarrassés d'un incompetent dangereux, conclut-il abruptement.

— Je n'ai rien fait d'autre que mon devoir d'avocate.

— Voilà qui n'est pas à la portée de tout le monde, votre réputation vous précède, Fidelma. Adnár m'a appris qu'une nouvelle affaire nous valait l'honneur de votre visite. Est-ce vrai ?

Il lui offrit un plat de viandes froides qu'elle refusa pour se servir de l'avoine, des noix et des pommes.

— Mais oui, intervint Adnár.

Frère Febal, concentré sur son assiette, semblait ne pas s'intéresser au tour que prenait la conversation.

— Je me suis déplacée à la demande de l'abbesse Draigen qui avait prié l'abbé Brocc de lui envoyer un *dálaigh*, confirma Fidelma.

— Ah !

Olcán poussa un profond soupir tout en étudiant avec attention la lie qui s'était déposée dans le gobelet de vin qu'il venait de vider. Puis il leva les yeux sur Fidelma.

— On m'a assuré que sur cette terre, l'abbesse a une certaine réputation. On considère qu'elle n'est pas... comment dirais-je ? très avancée spirituellement. Qu'en dites-vous, frère Febal ?

Febal leva les yeux de son assiette, fixa un instant Fidelma de ses yeux bleu azur, et baissa à nouveau la tête.

— C'est exact, mon prince, on prétend que l'abbesse Draigen manifesterait des tendances contre nature.

Fidelma plissa les paupières et se pencha vers lui.

— Cela vous dérangerait-il d'être plus explicite ?

Frère Febal parut surpris, coula un regard interrogateur en direction d'Olcán et Adnár, et son expression se fit distante.

— *Sua cuique sunt vitia*, entonna-t-il.

— Je vous accorde que nous avons tous nos vices, mais si vous précisiez ceux que vous attribuez à l'abbesse ?

— Je crois que nous savons tous à quoi frère Febal fait allusion, intervint Adnár d'un ton irrité, comme s'il reprochait à Fidelma de faire exprès de ne pas comprendre. En d'autres termes, si le corps d'une jeune fille était découvert à l'abbaye et que je sois chargé de l'enquête, je chercherais la coupable dans l'enceinte même du monastère. Le mobile est certainement né d'une passion pervertie.

Fidelma s'adossa dans son fauteuil et le regarda avec curiosité.

— Et c'est pour me dire cela que vous m'avez invitée en ces lieux ?

Adnár inclina la tête.

— Tout d'abord, je vous avais conviée ici afin que vous enregistriez ma plainte, puisque l'Église avait dépêché un des siens pour traiter cette affaire à la demande de la principale suspecte. J'étais persuadé que vous aviez pour mission d'exonérer l'abbesse de toute charge pesant contre elle.

— Et maintenant ?

Mal à l'aise, Adnár jeta un coup d'œil à Olcán.

— Eh bien, Olcán se porte garant de votre réputation. Il m'a rapporté que le haut roi en personne vous avait accordé sa confiance, ainsi que des rois et des princes étrangers. Je suis donc très heureux de votre médiation, ma sœur, et persuadé que toute personne que vous estimerez coupable sera jugée selon ses fautes.

Fidelma réfléchissait. Une accusation de cette gravité portée contre le chef d'une communauté religieuse donnait à penser.

— Que les choses soient claires, Adnár, dit-elle en détachant ses mots. Vous affirmez ouvertement que l'abbesse Draigen est responsable de la mort de cette jeune fille. Selon vous, cet acte visait donc à empêcher que ses goûts sexuels ne soient révélés au grand jour ?

Adnár allait répondre quand Olcán l'en empêcha.

— Loin d'Adnár l'idée de porter une accusation officielle. Il n'a fait qu'indiquer une piste possible pour vos investigations. Il est de notoriété publique que l'abbesse Draigen a une prédilection pour les séduisantes jeunes religieuses et les encourage à rejoindre sa congrégation. Il ne s'agit peut-être que de médisances. Cependant, ce cadavre découvert à l'abbaye autorise Adnár à vous informer de ces rumeurs insistantes afin que vous les preniez en compte dans votre enquête.

Tandis qu'il parlait, Fidelma étudiait attentivement le jeune homme. Il respirait la franchise et semblait animé par le désir de bien faire, mais, mine de rien, son intervention était suffisamment habile pour sortir Adnár d'un mauvais pas. Car vu la façon dont la conversation s'était engagée, Adnár pouvait très bien avoir à répondre devant la loi du délit de calomnie. Pendant qu'Olcán jouait à l'homme intègre, soucieux d'informer Fidelma le plus fidèlement possible sur la situation, frère Febal ne semblait pas concerné par l'affaire. Il s'était resservi et continuait de manger, imperturbable.

Fidelma poussa un profond soupir.

— Très bien. Cet entretien ne sortira pas de ces murs, dit-elle enfin. En retour, je m'engage à suivre toutes les pistes qui me seront proposées pour découvrir le ou les coupables, quels que soient leur rang et leur position.

Olcán se renversa sur son fauteuil, visiblement soulagé.

— Ai-je bien résumé la situation, Adnár ?

— Très bien, acquiesça celui-ci. Je suis certain, Fidelma, que vous trouverez, au cours de vos investigations, des personnes qui appuieront notre point de vue sur l'abbesse Draigen. Frère Febal parle en tant qu'homme d'Église. Il est contrarié par les rumeurs qui lui sont parvenues et soucieux de la réputation de l'Église.

Fidelma adressa un regard aiguisé au religieux.

— Ainsi, les rumeurs seraient multiples ?

— Elles ne sont pas isolées.

— Une seule a-t-elle été prouvée ?

Frère Febal haussa les épaules d'un air nonchalant.

— *Valeat quantum valere potest.*

Autrement dit, rien n'avait jamais été démontré et « prenez-le pour ce que ça vaut », déclarait le pieux religieux.

Fidelma marque sa méfiance d'un claquement de langue agacé.

— Bon. Imaginons que votre accusation soit fondée. Cela suppose que de nombreuses personnes à l'abbaye sont complices de l'abbesse. Et si nous allons jusqu'au bout de cette logique, quelqu'un d'autre savait nécessairement que l'abbesse avait une liaison avec la jeune fille assassinée. Si ce corps est celui d'une religieuse appartenant à la congrégation, il y a eu collusion. Ou alors la jeune fille était originaire de la région, auquel cas on se demande pourquoi personne ne vous a signalé sa disparition, Adnár, puisque vous exercez ici la fonction de *bó-aire*. Troisième hypothèse, elle venait d'ailleurs et résidait à l'abbaye. Là encore, la communauté de l'abbaye en aurait été collectivement informée.

Frère Febal jeta un rapide coup d'œil à Fidelma.

— Nous voyons là un superbe échantillon de vos pouvoirs de déduction, ma sœur, lança-t-il d'un ton faussement admiratif. Tout ce que demande notre seigneur c'est que vous usiez de votre talent avec impartialité pour découvrir l'assassin. *Res in cardine est*.

Le ton protecteur et condescendant du religieux commençait à énerver Fidelma. Et ses sempiternelles citations latines la fatiguaient. Déclarer qu'« il suffit d'ouvrir la porte » pour trouver la vérité impliquait que Fidelma ne manquerait pas de la découvrir rapidement. Et il avait fait précéder cette remarque d'une insulte délibérée qu'elle ne pouvait laisser passer, car il doutait ouvertement de sa probité.

— La validité de mon serment en tant qu'avocate des cours de justice des cinq royaumes n'a jamais été remise en question jusqu'à aujourd'hui, répliqua-t-elle d'un ton sec.

Aussitôt, Olcán lui posa la main sur le bras pour l'apaiser.

— Ma chère sœur, je crois que frère Febal a mal formulé sa pensée. Il exprime simplement ses inquiétudes sur cette affaire. D'ailleurs, Adnár et moi sommes également très troublés. Après tout, ce crime horrible a eu lieu sur le territoire d'Adnár, et vous conviendrez qu'en tant que magistrat, il est habilité à vous notifier son désarroi et ses appréhensions. Adnár a prêté allégeance à mon père, Gulban, dont par la force des choses je représente les intérêts. Et donc je partage son émotion.

Fidelma se repentait intérieurement d'avoir manifesté son irritation. Parfois, elle se laissait trop facilement aller à la colère.

— Bien sûr, répliqua-t-elle avec un bref sourire. Cependant, je suis très susceptible quant à ma réputation de *dálaigh*.

— Nous sommes très heureux de nous en remettre à vous et à votre compétence en ce qui concerne ces événements. Et je suis certain que frère Febal regrette que ses paroles aient pu prêter à une interprétation déplaisante.

Les lèvres charnues de frère Febal s'étirèrent en un sourire douxereux.

— *Peccavi*, déclara-t-il, la main sur le cœur.

Fidelma ne prit pas la peine de lui répondre et Olcán s'empessa de passer à un autre sujet.

— C'est votre première visite à la terre de Beara ?

Fidelma répondit que c'était la première fois qu'elle visitait cette péninsule.

— C'est un endroit magnifique, même au cœur de l'hiver, et le berceau de nos ancêtres, s'enthousiasma Olcán. Saviez-vous que c'est sur ce rivage que les fils de Mil, le premier des Gaëls, ont accosté ? C'est ici qu'Amairgen, le druide, a promis aux trois déesses du Dé Danaan, Banba, Fodhla et Éire, que le pays porterait à jamais leurs noms.

Fidelma fut soudain amusée par l'enthousiasme du jeune homme pour son pays natal.

— Quand j'en aurai terminé avec ma mission, peut-être prendrai-je le temps de faire plus ample connaissance avec cette région, répondit-elle avec le plus grand sérieux.

— Alors je serai ravi de vous accompagner, dit Olcán. Regardez, depuis cette montagne, derrière vous, je vous indiquerai l'île, à peine visible à l'œil nu, où le dieu de la mort, Donn, rassemblait les âmes des défunts pour les transporter vers l'ouest, vers l'autre monde, dans son grand vaisseau noir. Adnár est également féru d'histoire locale. N'est-ce pas, Adnár ?

Le chef hochait docilement la tête.

— Si vous désirez visiter ces anciens sites, nous serons très heureux de vous servir de guides.

— Vous m'en voyez ravie, dit Fidelma qui parlait avec sincérité, car elle avait toujours été fascinée par les légendes. Mais maintenant, il est temps que je rejoigne l'abbaye pour y poursuivre mes recherches. Elle se leva et les trois hommes l'imitèrent à regret.

Olcán posa négligemment sa main sur le coude de Fidelma et la guida hors de la salle des banquets. Frère Febal se rassit et poursuivit son repas sans ébaucher un seul geste en direction de l'invitée tandis qu'Adnár la suivait avec empressement.

— J'ai été très content de vous rencontrer, Fidelma, dit Olcán alors qu'ils s'arrêtaient un instant en haut des marches. Quel dommage que l'on doive votre visite à un événement aussi tragique !

Le paysage baignait dans une lumière opalescente. Olcán fixa le navire breton ancré dans la baie, trapu et solitaire.

— C'est bien le vaisseau qui vous a amenée de Ros Ailithir ? demanda-t-il en l'examinant avec un soudain intérêt.

Fidelma lui résuma le mystère qui entourait le bâtiment.

— Cet après-midi, j'enverrai mes hommes à bord, affirma Adnár d'un ton décidé.

Surprise, Fidelma se tourna vers lui.

— Pour quoi faire ?

Adnár lui adressa un sourire suffisant.

— Vous n'êtes pas sans connaître les lois qui régissent les objets récupérés sur la mer ?

La réaction de Fidelma ne se fit pas attendre.

— C'est une plaisanterie ou vous parlez sérieusement ? Le sarcasme n'a jamais gagné la partie contre la logique. Je connais les lois auxquelles vous faites allusion et donc permettez-moi d'insister. À quel titre vous permettrez-vous d'envoyer vos hommes sur ce navire breton afin d'en revendiquer la propriété ?

Piqué au vif, Adnár s'était empourpré et Olcán le contemplait d'un air d'ironie désabusée.

Vexé, le *bó-aire* pinça les lèvres.

— Je suis féru des textes des *muir-bretha*, ma sœur. En tant que magistrat d'une partie de cette côte, je les ai étudiés de près. Tout navire en perdition qui aura été sauvé m'appartient.

Olcán se tourna vers Fidelma avec un sourire d'excuse.

— Il n'a pas tout à fait tort. Mais cela n'est valable que dans la mesure où l'objet ainsi récupéré n'excède pas cinq *séts*, un *sét* correspondant à la valeur d'une vache. Dans le cas contraire, le surplus est divisé en trois, un tiers pour le *bó-aire*, un tiers pour le dirigeant de ce territoire, mon père, et un tiers attribué aux chefs des principaux clans de la région.

Fidelma toisa Adnár qui exultait et se tourna vers Olcán.

— Vous avez oublié de préciser, déclara-t-elle d'un ton grave, que dans cette éventualité, votre père devrait également donner un quart de sa part au roi de la province, mon frère, qui à son tour remettrait un quart de son butin au haut roi. Telle est la loi des objets récupérés sur la mer.

— Par mon âme, votre réputation n'est pas usurpée, sœur Fidelma.

En vérité, Fidelma venait de lire les textes des *muir-bretha* pour l'affaire qu'elle avait eu à traiter à Ros Ailithir. Elle avait alors découvert qu'elle était très ignorante en la matière. Son étude récente expliquait la concision de son exposé.

— Et donc vous admettez également, ajouta Adnár d'un air matois, qu'en tant que *bó-aire*, je me vois dans l'obligation de mettre Ross à l'amende pour ne pas m'avoir immédiatement prévenu, ainsi que les chefs de ce district, qu'il avait ramené ce navire en perdition dans ce port. Cela aussi est notifié dans les lois.

Fidelma contempla le visage rayonnant d'Adnár, à l'évidence très content de lui. Mais comme elle demeurait impassible et secouait lentement la tête, il parut désarçonné.

— Vous n'avez pas étudié avec suffisamment d'attention les lois des

frith-fairrgi ou « prises de mer ».

— Comment cela ? s'exclama Adnár, visiblement intimidé par l'assurance de Fidelma.

— Voyez-vous, si un homme s'empare d'un objet de valeur flottant sur les flots, et cela vaut pour les embarcations et les épaves, et s'il a opéré à une distance de plus de neuf vagues comptées à partir du rivage, il en devient l'unique propriétaire. Personne ne peut exiger de lui la moindre part du butin, pas même le haut roi. Et donc je suis au regret de vous apprendre que ce navire appartient à Ross et à lui seul. Vous n'avez aucun droit sur lui.

La distance de neuf vagues correspondait à la longueur de la mesure appelée *forrach*, chaque *forrach* correspondant à cent quarante-quatre pieds. Or Ross avait repéré le navire en haute mer et non près de la côte.

Le symbole des neuf vagues remontait au temps des païens. Et aujourd'hui, même chez ceux qui avaient embrassé la nouvelle foi du Christ, le symbole magique des neuf vagues perdurait. Deux années auparavant, quand la redoutable peste jaune avait dévasté les cinq royaumes d'Irlande, Colmán, le professeur principal du collège du bienheureux Finbarr, à Cork, s'était enfui avec ses élèves sur une île afin de mettre neuf vagues entre lui et la terre irlandaise. Il affirmait que « la peste ne peut pas se frayer un chemin au-delà de neuf vagues ».

Atterré, Adnár fixait Fidelma.

— Vous moquez-vous ? lança-t-il d'un air mauvais.

En voyant la tête de Fidelma, Olcán éclata d'un rire plein de gaieté qui détendit l'atmosphère.

— Cela m'étonnerait, Adnár. Aucun officier des cours de justice ne plaisante avec la loi. Vous aurez été mal informé sur ces textes, mon cher *bó-aire*.

Ce dernier adressa un regard outragé au jeune prince.

— Mais... commença-t-il, ce qui lui valut un froncement de sourcils courroucé d'Olcán.

— Assez ! Cette histoire commence à me fatiguer, de même que sœur Fidelma, j'en suis sûr.

Puis, tout sucre et tout miel, il se tourna vers Fidelma.

— Nous n'allons pas vous retenir plus longtemps. Vous n'oublierez pas les avis d'Adnár et de frère Febal, n'est-ce pas ? Mais je n'ai aucun doute là-dessus, poursuivit-il sans lui laisser le temps de répondre. Et si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit au cours de votre séjour sur la terre de Beara, je suis à votre disposition, je parle en mon nom et en celui de mon père Gulban, naturellement.

— Olcán, vos paroles me vont droit au cœur, répondit Fidelma avec beaucoup de sérieux. Et maintenant, je dois accorder mon attention à

des tâches plus urgentes. Adnár, je vous remercie pour votre hospitalité... et pour vos conseils.

Elle sentit leurs regards peser sur elle tandis qu'elle rejoignait l'appontement et qu'un guerrier silencieux l'aidait à monter dans son embarcation. Tandis qu'elle ramait sur les eaux tranquilles, ils continuaient de l'observer du haut des murailles et cette insistance la mit mal à l'aise. Décidément, quelque chose la dérangeait dans cette visite à la forteresse.

Ces deux-là l'avaient bien accueillie et elle avait du mal à analyser sa méfiance à leur égard. Physiquement, Olcán était assez repoussant, mais il s'était montré aimable et d'un commerce agréable. Adnár avait tenté de s'approprier le navire breton, ce qui en soi répondait à un désir assez ordinaire. Elle ne lui en tenait pas rigueur. Non, ce qui la gênait le plus, c'est cette antipathie qu'ils suscitaient chez elle, et qui ne reposait sur aucune logique. Ils la hérissaient sans que rien ne le justifie. Peut-être leur en voulait-elle de leur connivence pour répandre des calomnies sur Draigen ? Vérifier leurs histoires ne lui prendrait pas longtemps. Et s'il apparaissait qu'ils disaient la vérité, cela justifiait-il que ces accusations retombent sur toute la communauté ?

Elle manœuvra sa barque pour l'amener le long du quai de l'abbaye. Alors qu'elle amarrait l'embarcation, elle entendit le gong.

CHAPITRE VI

À midi et demi, alors qu'elles avaient rendez-vous à midi, sœur Síomha n'était toujours pas apparue à l'hôtellerie et Fidelma décida de partir à sa recherche. Comme elle traversait la cour, Fidelma vérifia l'heure au cadran solaire central. Il était magnifiquement ouvragé et portait une citation latine : « *Horas non numero nisi serena* – je ne compte que les heures lumineuses. » Les nuages chargés de neige qui s'étaient attardés au-dessus de l'abbaye pendant la nuit s'étaient depuis longtemps enfuis, et le soleil brillait.

Ce fut la ravissante sœur Lerben qui orienta Fidelma vers la tour carrée s'élevant derrière la chapelle. Fidelma avait découvert que la jeune nonne travaillait moins comme assistante de l'abbesse que comme domestique attachée à son service. D'après Lerben, sœur Síomha veillait sur la clepsydre dans la tour, une construction en bois aux fondations en pierre qui s'élevait à une hauteur de trente-cinq pieds, juste à côté de la réserve où Fidelma s'était rendue la veille. Tout au sommet, qui était plat, elle apercevait la cloche principale, celle qui appelait la communauté à la prière.

En grimpant l'escalier, Fidelma se sentit envahie par la contrariété en songeant à l'arrogance de l'hôtesse qui s'était permis d'ignorer sa convocation. Si un *dálaigh* exigeait la présence d'un témoin, ce dernier était tenu d'obéir sous peine d'amende et Fidelma était bien décidée à donner une leçon à cette petite prétentieuse.

Les étages consistaient en une série de grandes pièces superposées avec un plancher de bouleau étayé par de lourdes poutres en chêne d'où partaient, dans un coin, des volées de marches permettant d'accéder aux différentes salles. Chacune était percée de quatre petites fenêtres qui laissaient filtrer une pauvre lumière mais donnaient accès à l'ensemble du paysage environnant. On avait expliqué à Fidelma que le premier et le deuxième étage étaient occupés par la *tech-sceptrá* ou maison des manuscrits, la bibliothèque. Ces pièces étaient traversées de cadres en bois auxquels avaient été fixées des patères ; à chaque patère était accroché un *tiag liubhair*, une sacoche à livre.

Fidelma s'arrêta un instant, émerveillée par le nombre d'ouvrages que recelait l'abbaye du Saumon des trois sources. Elle en compta une bonne cinquantaine, répartis sur deux étages. Elle en examina quelques-uns avec attention et, à sa grande surprise, découvrit des copies des œuvres de l'éminent érudit irlandais Longarad de Sliabh Marga. Une autre sacoche contenait les travaux de Dallán Forgaill de Connacht, qui avait présidé les grandes assemblées de bardes de son époque avant d'être assassiné, soixante-dix ans auparavant. On avait

soupçonné Guaire l'Hospitalier, roi de Connacht, de ce meurtre mais aucune preuve n'était venue étayer cette hypothèse. Fidelma avait longuement réfléchi à cette énigme de l'histoire, regrettant de ne pas avoir vécu à cette époque pour tenter de percer le mystère de la mort de Dallán.

Elle ouvrit une troisième sacoche et en sortit une copie du *Teagasc Rí*, « Les Instructions du roi ». L'auteur de cet ouvrage, le haut roi Cormac Mac Art, s'était éteint à Tara en 254 après J.-C. Il n'appartenait pas à la vraie foi, mais était réputé pour sa sagesse et s'était révélé un excellent monarque. Il avait rédigé un traité sur la santé physique et mentale, le mariage, les bonnes manières et la meilleure façon de conduire son existence. Fidelma sourit en se rappelant son premier jour d'étude sous la férule du brehon Morann de Tara. Cette rencontre avec un maître célèbre l'avait tellement intimidée qu'elle en était restée muette. Malgré tous ses efforts, aucun son ne sortait de sa bouche et Morann avait alors cité Cormac : « Si vous êtes trop bavarde, on vous prêterait peu d'attention et si vous vous enfermez dans le silence, on vous accordera peu d'importance. »

Elle fronça les sourcils en remarquant des taches d'argile rouge sur certaines feuilles en vélin du livre. Comment une bonne bibliothécaire pouvait-elle tolérer qu'un tel trésor soit ainsi maltraité ? Elle le remit en place en se promettant de parler de sa condition lamentable à la bibliothécaire. Puis elle reprit son ascension en se reprochant de s'être laissé distraire de sa mission.

Arrivée au deuxième étage, elle déboucha sur une pièce destinée aux scribes et aux copistes de la communauté. Elle était vide mais sur les tables, à côté de flacons remplis d'une encre noire que l'on obtenait grâce à du charbon, s'empilaient les plumes d'oie, de cygne et de corbeau prêtes à être aiguisées. Sur des planchettes étaient tendus des vélin, des peaux de mouton, de chèvre ou de veau.

Fidelma supposa sur les scribes qui occupaient cette salle s'étaient rendues au réfectoire après l'angélus de midi. La lumière pâle qui arrivait des fenêtres exposées au sud et à l'ouest réchauffait la pièce et lui donnait un aspect chaleureux et confortable, malgré l'air glacé. Elle songea que cet endroit spacieux et serein était propice au travail et à l'étude, et la vue magnifique. Elle vit la mer chatoyante qui enserrait l'île et les caps de la baie. Le navire breton, voiles ferlées, était toujours au mouillage, mais elle ne voyait aucun signe d'Odair et de son compagnon. Elle supposa qu'ils se reposaient ou prenaient leur repas de la mi-journée. L'eau qui reflétait le ciel clair étincelait autour du vaisseau. À l'ouest, elle distinguait la forteresse d'Adnár, puis, se tournant vers le nord-est, elle contempla les forêts derrière l'abbaye et les montagnes aux sommets neigeux, qui couraient le long de la péninsule. On aurait dit le dos strié d'un lézard.

Elle rejoignit la fenêtre orientée au nord. Tout en bas, les bâtiments de l'abbaye encerclaient la grande clairière du promontoire peu élevé. L'endroit semblait désert et Fidelma en déduisit que les sœurs étaient bien allées se restaurer. L'abbaye du Saumon des trois sources s'élevait dans un site superbe. Juste au-dessous de Fidelma, la grande croix blanche resplendissait à l'entrée de la cour avec son cadran solaire central. Les bâtiments qui la délimitaient ne communiquaient pas entre eux. La *duirthech*, la chapelle, occupait tout un côté de la cour pavée. Derrière les principaux bâtiments s'étendaient plusieurs constructions, la majorité en bois et quelques-unes en pierre, où vivait et travaillait la communauté.

Fidelma allait se détourner de la fenêtre quand quelque chose attira son attention, sur un chemin à environ un demi-mile de là. Le sentier, qui menait sans doute à la forteresse d'Adnár, serpentait à flanc de montagne et disparaissait dans la forêt. Fidelma plissa les paupières. Une douzaine de cavaliers y guidaient précautionneusement leurs chevaux, suivis par des hommes à pied. Elle eut pitié d'eux car, pour ne pas se laisser distancer, ils devaient presser le pas sur un terrain pentu et accidenté.

Les cavaliers qui menaient le cortège étaient richement vêtus, le soleil éclairait les couleurs vives de leurs vêtements et se réverbérait sur leurs boucliers. À la tête de la colonne, un des cavaliers brandissait, au bout d'une perche, une bannière en soie qui claquait au vent et dont Fidelma ne parvenait pas à distinguer l'emblème. Elle fronça les sourcils. De loin, on aurait cru qu'un des cavaliers avait deux têtes. Puis elle réalisa qu'un faucon était perché sur son épaule. Et la file de cavaliers suivie par les hommes à pied passa derrière les arbres et disparut de son champ de vision.

Fidelma attendit un instant qu'ils réapparaissent un peu plus loin, mais l'épaisse forêt de chênes les avait escamotés. Elle se demanda qui ils étaient et ce qu'ils faisaient là, puis les chassa de son esprit. À quoi bon s'embarrasser de questions dont elle n'avait pas les réponses ? Et elle gagna le troisième et dernier étage où l'on pénétrait par une trappe.

Fidelma fit son entrée sans s'annoncer.

Sœur Síomha, qui était penchée sur un grand bassin en bronze chauffant dans une cheminée en pierre, leva les yeux avec un froncement de sourcils irrité. En voyant Fidelma, son emportement céda la place à la méfiance.

— Je vous attendais, dit-elle d'un ton sec.

Devant cet accueil, Fidelma resta muette d'étonnement, ce qui lui arrivait rarement.

La *rechtaire* posa un récipient de cuivre sur la surface de l'eau, le regarda flotter et fit face à Fidelma.

Une fois de plus, cette dernière trouva que l'attitude désinvolte et le visage angélique, en forme de cœur, de cette jeune personne convenaient mal à la fonction d'hôtesse. En l'examinant de plus près, elle admira ses grands yeux couleur d'ambre, ses lèvres pleines et ses cheveux d'un brun chaud dont une mèche s'était échappée de sa coiffe. Avec son nez et ses joues éclaboussés de taches de rousseur, cette jeune nonne était l'image même de l'innocence. Pourtant, tout au fond de ses yeux candides brillait un feu que Fidelma avait du mal à définir, entre inquiétude et nervosité.

Fidelma se ressaisit et fixa la jeune fille d'un air sévère.

— Nous avons convenu de nous retrouver à l'hôtellerie à midi.

La religieuse secoua la tête.

— Du tout, répliqua-t-elle avec insolence. Vous m'avez dit que vous m'attendiez à midi et vous avez disparu sans me donner le temps de répondre.

Fidelma n'en croyait pas ses oreilles. Voilà une interprétation de leur conversation qui la laissait pantoise, surtout si l'on songeait que Fidelma avait imposé cette rencontre à la nonne pour répondre à ses impertinences, à son attitude peu coopérative et à son manque de respect pour la fonction de son interlocutrice. Apparemment, la leçon n'avait pas porté.

— Vous n'avez pas l'air de comprendre, sœur Síomha. Je suis avocate devant les cours de justice et en tant que telle, je jouis d'un certain nombre de droits. Dans la mesure où je vous ai convoquée comme témoin et où vous ne vous êtes pas présentée devant moi, vous êtes passible d'une amende.

Sœur Síomha poussa une exclamation de mépris.

— Votre loi ne me concerne pas. Je suis hôtesse de cette communauté et mes responsabilités réclament mon attention. Je ne réponds de mes actes que devant mon abbesse et n'obéis qu'à la règle de cette congrégation.

Stupéfaite, Fidelma se demanda si le comportement de la religieuse était à mettre sur le compte d'une obstruction à la loi ou d'un simple entêtement.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, Síomha, répliqua Fidelma avec mordant. Vous serez condamnée à me payer une amende dont je fixerai le montant, et pour m'assurer de votre obéissance, cela vous sera signifié en présence de l'abbesse. En attendant, veuillez me raconter comment vous avez découvert le corps avec sœur Brónach.

Sœur Síomha ouvrit la bouche pour protester puis se ravisa et se laissa tomber sur une chaise dans une position qui convenait mal à une religieuse. Apparemment elle ignorait tout de la modestie, de l'attitude effacée et des mouvements mesurés, elle n'avait pas croisé les mains et la soumission contemplative lui semblait étrangère. Son

maintien respirait l'hostilité et l'arrogance.

Comme elle occupait l'unique siège de la pièce, Fidelma n'eut pas d'autre recours que de rester debout. Elle jeta un regard circulaire. Cette pièce était percée de quatre fenêtres, plus grandes que celles des étages inférieurs. Contre un des murs s'empilaient des bûches et des fagots. En face se trouvait la cheminée en pierre dont la fumée s'échappait par la fenêtre, à l'ouest. En changeant de direction, le vent la rabattait à l'intérieur où se répandait un parfum âcre de bois brûlé. Le seul autre meuble était une table où étaient posées des tablettes et quelques *graib* ou styles de métal. Et la fenêtre orientée au nord était à moitié obstruée par un immense gong en cuivre et un bâton.

Une échelle dans un coin donnait accès au toit plat de la tour où Fidelma savait que se dressait la structure d'où pendait une grosse cloche en bronze. En temps utile, une sœur grimpaît là-haut pour appeler à la prière et aux services religieux.

Après cette rapide inspection, Fidelma se tourna vers Síomha, toujours affalée sur sa chaise.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, dit-elle d'une voix calme.

— Sœur Brónach vous a déjà raconté ce qui s'était passé, répondit Síomha, le front buté.

Une étincelle brilla dans le regard de Fidelma.

— Et maintenant vous allez me le dire.

L'hôtesse réprima un soupir et récita sur le ton monocorde d'un enfant répétant une leçon apprise par cœur :

— Sœur Brónach est chargée de tirer l'eau du puits. Normalement, quand l'abbesse Draigen remonte dans ses appartements après les prières de midi, Brónach y a déjà apporté de l'eau. Ce jour-là, ni eau ni sœur Brónach. J'étais avec l'abbesse qui m'a demandé d'aller voir ce qui se passait...

— Sœur Brónach occupe la charge de portière de cette abbaye, c'est bien cela ? l'interrompit Fidelma, qui connaissait très bien la réponse mais voulait la déstabiliser.

La *rechtaire* la fixa, interdite, et eut un bref hochement de tête.

— Elle a passé ici bien des années. Elle est plus âgée que la plupart des femmes de cette communauté, à l'exception de notre bibliothécaire, notre doyenne. Elle porte ce titre par respect pour son âge plus que pour ses capacités.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup, remarqua Fidelma d'une voix cassante.

— L'aimer ?

La question semblait surprendre la jeune fille.

— Esope n'a-t-il pas écrit que l'amour est quasiment inexistant chez des êtres dissemblables ? Or je n'ai aucune affinité avec sœur Brónach.

— Il n'est pas nécessaire d'être son âme sœur pour ressentir de

l'affection pour un autre.

— La pitié n'est pas une base saine pour l'affection, répliqua la jeune fille. Or c'est la seule émotion que m'inspire sœur Brónach.

Fidelma comprit qu'en dépit de sa vanité, Síomha n'était pas dénuée d'intelligence. Elle maniait assez bien la rhétorique, ce qui lui permettait de dissimuler ce qu'elle ressentait en son for intérieur. Mais Fidelma était néanmoins parvenue à la faire dévier de son récit préparé d'avance. Et Síomha ne se rendait pas compte qu'en s'animant, elle se trahissait bien plus qu'elle ne le croyait. Fidelma décida de l'attaquer par un autre angle.

— J'ai l'impression que vous avez établi peu de liens avec vos compagnes. Est-ce que je me trompe ?

Cette question lui avait été suggérée par les propos de sœur Brónach et à sa grande surprise, Síomha n'émit aucune protestation.

— En tant qu'hôtelière, je ne cherche pas à les séduire. Je dois prendre de nombreuses décisions qui ne sont pas toutes populaires et j'assume mes responsabilités.

— Bien sûr, vous prenez ces décisions en accord avec l'abbesse Draigen ?

— L'abbesse m'accorde toute sa confiance, dit la jeune fille avec un rien de forfanterie.

— Je vois. Revenons à la découverte du corps. Donc, à la requête de la mère abbesse, vous êtes partie à la recherche de sœur Brónach.

— Elle se tenait près du puits et m'a déclaré que la corde résistait. J'ai d'abord cru qu'elle essayait de trouver un prétexte à son retard.

— Et pourquoi donc ?

— J'avais tiré de l'eau une heure ou deux auparavant sans rencontrer de difficultés.

Fidelma se pencha en avant.

— Pourriez-vous être plus précise ?

Sœur Síomha inclina la tête. Elle semblait réfléchir.

— En tout cas, pas plus de deux heures auparavant.

— Et bien sûr, à ce moment-là, vous n'avez rien remarqué d'anormal ?

— Non, sinon je l'aurais dit, répliqua l'autre avec une pointe d'ironie.

— Certes, mais permettez-moi néanmoins d'insister : vous n'avez constaté aucun détail inhabituel autour du puits ? Pas de traces de sang dans la neige ?

— Non.

— Quelqu'un vous accompagnait ?

— Pourquoi quelqu'un m'aurait-il accompagnée ?

— Cela ne fait rien. Je veux simplement définir avec certitude le moment où l'on a descendu le corps dans le puits. Il semble que ce soit peu avant sa découverte. Ce qui signifie que la personne qui s'en est chargée a agi en plein jour et n'importe qui, dans l'abbaye, pouvait la

remarquer. Vous ne trouvez pas cela étrange ?

— Je n'ai pas d'idée sur la question.

— Très bien. Poursuivez.

— Nous avons tiré la corde à grand-peine et découvert le cadavre qui y était attaché. Après l'avoir libéré nous sommes allées chercher l'abbesse.

Cette déposition correspondait à celle de sœur Brónach.

— Vous avez reconnu le corps ?

— Non. Pourquoi ? s'écria-t-elle d'une voix aiguë.

— Quelqu'un a-t-il disparu de cette communauté ?

Les yeux couleur d'ambre s'agrandirent imperceptiblement. Un court instant, Fidelma fut certaine d'avoir repéré une lueur de crainte dans leurs profondeurs insondables.

— Le nom de cette personne ? insista Fidelma, espérant l'intimider.

Sœur Síomha cligna des paupières et se reprit aussitôt.

— J'ignore de quoi vous voulez parler. Personne n'a *disparu* – l'inflexion qui soulignait le verbe n'avait pas échappé à Fidelma – de notre communauté. Si vous essayez d'insinuer que le corps était celui d'une de nos sœurs, alors vous vous trompez.

— Réfléchissez bien. Et rappelez-vous les sanctions qu'encourent ceux qui dissimulent la vérité à un officier de justice.

Síomha bondit sur ses pieds.

— Je n'ai aucun besoin de mentir. De quoi m'accusez-vous ?

— Mais de rien... pour l'instant, répliqua Fidelma, peu impressionnée par ses gesticulations. Donc vous affirmez qu'il ne manque personne dans la congrégation ? Toutes les sœurs sont bien là ?

— Oui.

Avant de répondre, elle avait marqué un léger temps d'hésitation, mais il ne servirait à rien d'insister davantage.

— Quand vous avez envoyé quérir l'abbesse, vous a-t-il semblé, par certains détails, qu'elle reconnaissait le corps ?

L'hôtesse la fixa, comme si elle s'efforçait de comprendre les motifs qui se cachaient derrière la question.

— Comment l'abbesse aurait-elle reconnu un cadavre décapité ?

— Donc l'abbesse Draigen a été surprise et horrifiée devant la vision qui s'offrait à elle ?

— Oui, et nous avons toutes eu la même réaction.

— Et vous n'avez vraiment aucune idée de l'identité de la victime ?

— Sur mon âme ! s'écria la jeune fille avec colère. Décidément, je trouve vos questions insultantes et j'en référerai à l'abbesse Draigen.

Fidelma lui adressa un petit sourire ironique.

— Ah, oui. L'abbesse Draigen. Quel type de relation entretenez-vous avec elle ?

Le regard furibond de l'hôtesse vacilla.

— Qu'entendez-vous par là ? répondit-elle d'un ton sec, un peu menaçant.

— J'ai pourtant été assez claire, il me semble.

— Je jouis de la confiance de l'abbesse.

— Depuis combien de temps exercez-vous la fonction de *rechtaire* en ces lieux ?

— Une année.

— Quand avez-vous rejoint la congrégation ?

— Il y a deux ans.

— Le poste de *rechtaire* est le plus important après celui d'abbesse. Ne trouvez-vous pas votre nomination un peu rapide pour un aussi court séjour dans ce monastère ?

— L'abbesse Draigen se fie à moi.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Elle apprécie mes compétences. Si quelqu'un est apte à remplir une charge, son jeune âge importe-t-il autant que vous semblez le penser ?

— Quelle que soit la façon dont on envisage le problème, entre le moment où vous êtes entrée au service de la foi et celui où vous avez été désignée pour ce poste, il s'est écoulé un laps de temps remarquablement bref.

— Je n'ai pas de point de comparaison pour en juger.

— Avant de venir ici, avez-vous séjourné dans une autre communauté religieuse ?

Sœur Síomha secoua la tête.

— Quel âge aviez-vous quand vous êtes arrivée ?

— Dix-huit ans.

— Donc vous n'avez pas plus de vingt ans ?

— J'en aurai vingt et un dans un mois, répliqua Síomha, maintenant sur la défensive.

— Alors vous jouissez vraiment de *toute* la confiance de l'abbesse. Quels que soient vos talents, vous êtes très jeune pour occuper la position de *rechtaire*, martela Fidelma d'un ton solennel et, avant que l'autre ait eu le temps de répondre, elle ajouta : De votre côté, avez-vous une confiance absolue dans l'abbesse ?

Le front de la jeune fille se plissa sous l'effet de la tension.

— Bien entendu. N'est-elle pas mon abbesse et ma supérieure ?

— Vous l'aimez ?

— Elle est un conseiller sage et avisé.

— Vous n'avez rien à dire en sa défaveur ?

— Non et je vous répète que je n'apprécie guère vos questions !

Le visage de la jeune fille reflétait une suspicion mêlée d'irritation.

— Les questions ne sont pas destinées à être appréciées ou méprisées. On doit répondre quand un *dálaigh* de la cour des brehons les pose, répliqua sèchement Fidelma.

Sœur Síomha battit des cils et Fidelma en déduisit qu'elle n'était guère accoutumée à être contrariée.

— Je... je n'ai aucune idée des raisons qui vous poussent à agir ainsi, mais votre interrogatoire suppose des critiques à mon égard et à celui de l'abbesse.

— Pour quels motifs vous critiquerais-je ?

— Essayez-vous de jouer au plus fin avec moi ?

— Nullement, dit Fidelma d'une voix posée. Mon attitude n'a rien de retors, je vous assure, je ne cherche qu'à me faire une idée très précise de ce qui s'est passé. Cela vous contrarie-t-il autant que vous l'affirmez ?

— Cela ne me dérange pas le moins du monde. Plus tôt ce mystère sera résolu, plus vite nous retournerons à la sérénité de notre vie monacale.

Fidelma regretta que sa tentative d'entamer l'arrogance de Síomha ait échoué.

— Très bien. Je constate que vous êtes une personne intelligente et douée de discernement, ma sœur. Si la victime ne faisait pas partie de ce couvent, d'où venait-elle, selon vous ?

Síomha haussa les épaules.

— N'est-ce pas à vous de le découvrir ? lança-t-elle d'un ton sarcastique.

— Je fais de mon mieux pour y parvenir. Quoi qu'il en soit, vous m'avez affirmé que ce n'était pas un membre de votre communauté. Aurait-elle pu appartenir à une autre de la région ?

— Il n'y avait pas la tête. Je vous ai déjà dit que je ne l'avais pas reconnue.

— Mais c'est une possibilité. Cette jeune fille aurait-elle pu appartenir à la maison d'Adnár ?

— Non !

La réponse avait jailli sans l'ombre d'une hésitation et Fidelma haussa les sourcils.

— Pourquoi ? Connaissez-vous très bien les gens de la forteresse ?

— Non... non... ; c'est juste que je ne le pense pas...

— Ah.

Fidelma sourit.

— Dans ce cas, autant dire que vous n'en savez rien. Vous imaginez. Avez-vous aussi imaginé les réponses aux questions que je vous ai posées précédemment ?

— Comment osez-vous suggérer... ! s'écria Síomha d'un air outragé.

— L'indignation n'est pas une réponse, répliqua Fidelma. Ni l'arrogance...

Quelqu'un frappa timidement à la trappe et sœur Brónach fit son apparition.

— De quoi s'agit-il ? dit Síomha d'un ton brusque.

Devant cet accueil, la sœur battit des paupières.

— C'est la mère abbesse, ma sœur. Elle vous demande de la rejoindre immédiatement.

Sœur Síomha laissa échapper un long soupir.

— Et qui va s'occuper de la pendule à eau ? lança-t-elle avec un geste théâtral en direction de la bassine.

— On m'en a chargée, répliqua sœur Brónach avec calme.

Sœur Síomha se tourna vers Fidelma.

— Je suppose que je suis autorisée à sortir ? Je n'ai rien de plus à ajouter.

Fidelma inclina la tête en silence et la jeune hôtelière s'en alla, martelant le plancher d'un pas rageur. Au cours de leur affrontement verbal, Fidelma n'était pas parvenue à la dominer et le regrettait. Elle avait espéré percer les défenses de Síomha par un interrogatoire serré, mais elle avait échoué.

Ce fut sœur Brónach qui brisa le silence.

— Elle est contrariée, fit-elle observer d'une voix douce tandis qu'elle se dirigeait vers la cheminée et se penchait sur la bassine fumante.

À cet instant, le récipient en cuivre qui flottait sur la surface de l'eau coula comme une pierre. Sœur Brónach se tourna aussitôt vers la fenêtre ouverte et frappa le gong d'un coup sec avec le bâton. Les vibrations du son donnaient l'impression de se répercuter jusqu'aux soubassements de l'abbaye. Puis elle prit une paire de pinces en bois d'une vingtaine de pouces de long dont elle saisit le récipient qu'elle vida avant de le reposer sur la surface de l'eau où il recommença à flotter.

Intriguée par cette opération, Fidelma, qui avait déjà vu une ou deux clepsydres auparavant, chassa sœur Síomha de son esprit.

— Expliquez-moi comment fonctionne ce système, demanda-t-elle à la sœur portière.

Brónach jeta un regard dubitatif à Fidelma, se demandant sans doute si sa question avait un sens caché. Voyant qu'il n'en était rien et qu'elle semblait sincèrement intéressée, elle pointa le mécanisme du doigt.

— La clepsydre exige une attention de tous les instants.

— Cela, je l'avais compris.

— Cette bassine en bronze remplie d'eau chaude – il faut sans arrêt alimenter le feu – reçoit ce récipient de forme ronde percé d'un petit trou à sa base.

— Oui, je le vois.

— L'eau pénétrant par le trou remplit graduellement le récipient qui finit par tomber au fond du bassin, marquant l'écoulement d'un *pongc* équivalant à un quart d'heure. C'est alors que la sœur de garde frappe

le gong. Il y a quatre *pongc* dans l'*uair* et six *uair* dans un *cadar*. Quand on sonne le quatrième *pongc*, la sœur marque un temps et frappe le chiffre correspondant à l'*uair*. Au sixième *uair*, il faut frapper le chiffre du *cadar*, le quart du jour. C'est une méthode assez simple, quand on y pense.

Fidelma s'émut du naïf enthousiasme de sœur Brónach. Il lui semblait qu'elle voyait la portière pour la première fois et aussitôt, elle pressentit qu'elle tenait là un moyen de pousser plus avant ses investigations.

— Est-ce grâce à cette clepsydre que vous avez été en mesure de préciser l'heure où vous avez découvert le corps ?

Sœur Brónach hocha distraitement la tête tout en vérifiant la température de l'eau et en alimentant le feu sous le bassin.

— C'est assez ennuyeux de veiller sur cette pendule, non ?

— Assez monotone, oui.

— N'est-il pas surprenant que la *rechtaire* de la communauté soit assignée à cette tâche ? s'étonna Fidelma.

— Non, dans la mesure où notre communauté accorde une grande importance à l'exactitude de la clepsydre. Quand elle se joint à la congrégation, chaque religieuse est informée qu'elle devra prendre son tour dans l'entretien de la pendule. C'est écrit dans notre règle. Et sœur Síomha tient à ce qu'elle soit appliquée. Par exemple, au cours de ces dernières semaines, elle a insisté pour prendre la plupart des gardes de nuit – qui vont de minuit jusqu'à l'angélus du matin. Même la mère abbesse prend parfois un tour de garde, qui ne peut jamais dépasser un *cadar*, c'est-à-dire six heures.

Fidelma fronça soudain les sourcils.

— Si sœur Síomha prend les veilles nocturnes, que faisait-elle ici cet après-midi ?

— Je n'ai pas dit qu'elle les prenait toutes. Ce ne serait pas autorisé car chaque sœur doit concourir à cette tâche. Mais la plupart lui reviennent. C'est une personne très méticuleuse.

— Se trouvait-elle ici la nuit qui a précédé la découverte du corps ?

— Il me semble que oui.

— Le temps doit paraître long. Attendre que le récipient tombe, le vider, se rappeler combien de coups on doit frapper...

— Quand on est en contemplation, il s'écoule vite, au contraire. Il n'y a rien de plus apaisant que de passer ici le premier *cadar*, qui va de minuit jusqu'à l'angélus du matin, à la sixième heure. C'est le moment que je préfère. Cela explique sans doute que sœur Síomha aime elle aussi prendre les gardes de nuit. On reste là, seule avec ses pensées...

— Justement, à trop penser, on est distraite, persista Fidelma. On peut oublier un *pongc* ou s'emmêler dans les chiffres.

Sœur Brónach prit une tablette, un cadre de bois autour d'un rectangle

d'argile, y pratiqua une marque avec le style posé à côté, et la tendit à Fidelma.

— Cela arrive parfois, avoua-t-elle. Mais nous sommes tenues, à chaque fois que nous frappons le gong, de noter le *pongc*, l'*uair* et le *cadar*.

— Mais cela n'empêche pas les erreurs ?

— Non. D'ailleurs, la nuit dont vous parlez, celle qui a précédé la découverte du corps, même sœur Síomha s'était trompée dans ses calculs.

— Ah bon ?

— C'est un travail très astreignant, d'être le gardien du temps, mais si on a un trou de mémoire, il nous suffit de consulter la tablette et quand elle est pleine, on l'efface et on recommence. Síomha a dû faire plusieurs erreurs car ce matin-là, quand j'ai pris la relève derrière elle, la tablette était inexacte et à moitié effacée.

Fidelma étudia la tablette avec attention. Ce qui l'intéressait, ce n'étaient pas les chiffres qui s'y alignaient mais la texture de l'argile, d'une curieuse couleur rouge vaguement familière.

— Il s'agit d'une argile locale ? demanda-t-elle.

Sœur Brónach hocha la tête.

— D'où tire-t-elle cette teinte inhabituelle ?

— Nous ne sommes pas très éloignées des mines de cuivre, ce qui explique sa qualité très particulière. Nous avons découvert qu'elle était* d'une excellente qualité pour les tablettes. On obtient une surface très douce qui nous permet de faire des économies en nous épargnant d'utiliser du matériel plus cher. Et cela convient parfaitement pour tenir le registre temporaire de la clepsydre.

— Du cuivre, murmura Fidelma. Des mines de cuivre.

Elle passa un doigt sur la surface lisse et humide, puis enfonça brusquement un ongle dans la terre et en préleva un fragment.

— Attention, ma sœur ! protesta Brónach. Vous allez brouiller les énumérations.

Contrariée, elle retira doucement la tablette des mains de Fidelma et en égalisa la surface.

— Excusez-moi, dit Fidelma d'un air absent.

Fascinée, elle observait la matière rougeâtre au bout de son ongle.

CHAPITRE VII

Sœur Fidelma quitta la tour en repassant par la bibliothèque. Elle avait traversé la moitié de la cour quand elle s'aperçut qu'une sœur à la démarche pesante venait vers elle, se dandinant et s'appuyant sur un bâton. Elle reconnut la religieuse infirme rencontrée à l'enterrement en compagnie de sœur Brónach et il était clair qu'elle s'était lancée à sa poursuite. Fidelma s'arrêta pour lui laisser le temps de la rejoindre. Tandis qu'elle observait la jeune fille au visage large et aux grands yeux larmoyants d'un bleu délavé – mais un visage jeune, intelligent –, Fidelma ressentit la même poignante compassion que lors de leur premier contact. Quand la sœur lui adressa la parole, Fidelma réalisa qu'elle était également affligée d'un bégaiement nerveux. Elle tordait la bouche et faisait des grimaces pénibles, comme si parler était un exercice douloureux.

— Sœur Fi-i-delma ? Sœu-œur Lerben vou-ous cherche. La mère abbesse vous mande dans ssses appartements.

Fidelma demeura impassible mais en son for intérieur, elle se félicita de sa manœuvre. Elle avait prévu que Síomha se plaindrait immédiatement de son comportement et que l'abbesse la convoquerait aussitôt.

— Très bien. Cela vous dérangerait-il de me montrer le chemin, sœur... ?

— Berrach, répondit la nonne avant de hocher plusieurs fois la tête. Puis elle se mit en branle. Son corps aux jambes torses se balançait d'un côté, puis de l'autre, tandis qu'elle se dirigeait vers le bâtiment de pierre où logeait l'abbesse Draigen. Là, elle s'arrêta devant une lourde porte en chêne et y frappa timidement avec l'extrémité de son bâton avant de l'ouvrir.

— Sssœur Fi-idelma, mère abbesse, balbutia la jeune fille avant de repartir en sens inverse, visible ment soulagée d'avoir mené sa mission à bien.

Fidelma entra et referma la porte derrière elle.

La pièce d'aspect sinistre était faiblement éclairée par des fenêtres qui laissaient passer peu de lumière. En ce début d'après-midi, à la lueur d'une chandelle en suif posée sur une grande table de travail en chêne, l'abbesse Draigen lisait. Elle leva vers Fidelma un visage plissé par la contrariété.

— Il m'a été rapporté que vous vous étiez montrée très désagréable avec ma *rechtaire*. Une hôtelière mérite le respect, je m'étonne d'avoir à vous le rappeler.

Fidelma s'avança et prit un siège en face de l'abbesse qui la fixa d'un

air outragé.

— Vous vous oubliez, ma sœur. Je ne vous ai pas priée de vous asseoir.

Fidelma, habituellement respectueuse des règles de la bienséance, ne reculait pas devant l'affirmation de son rang quand cela pouvait servir ses intérêts.

— Excusez-moi, abbesse Draigen, mais je ne suis pas d'humeur à perdre mon temps avec des formalités. Sans compter que mon titre d'*anruth* m'autorise à m'asseoir devant les rois des provinces, je traite avec eux sur un pied d'égalité et le haut roi lui-même peut m'inviter à prendre un siège en sa présence s'il le souhaite. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas ici pour débattre avec vous de problèmes de civilité, mais pour mener une enquête sur un assassinat.

Si l'abbesse espérait que Fidelma se soumettrait à son autorité, elle s'était trompée. La froideur de la réponse la laissa sans voix et les yeux noirs qu'elle fixa sur elle exprimaient une franche hostilité.

Fidelma se sentit vaguement honteuse de son comportement. Elle savait qu'elle se conduisait avec irrévérence, mais il venait toujours un moment où elle devait affirmer ses droits en tant que *dálaigh*. Néanmoins, elle décida de se radoucir et se pencha d'un air conciliant vers Draigen.

— Abbess Draigen, je dois être brutale car le temps nous est compté. Je me suis montrée abrupte avec sœur Síomha afin de l'amener à répondre à mes questions, car sa vanité faisait obstacle à ma recherche de la vérité. Elle est très jeune pour occuper la position d'hôtesse. Trop jeune peut-être ?

Tout d'abord, l'abbess Draigen ne répondit rien, puis elle laissa tomber d'un ton brusque :

— Remettez-vous mon choix en cause ?

— Vous êtes la mieux placée pour prendre de telles décisions, mère abbess. Je tenais simplement à vous faire remarquer que sœur Síomha manque d'expérience quant aux usages du monde. Elle tente de combler ces lacunes par l'arrogance. Ne disposez-vous pas d'autres religieuses en mesure d'assumer les responsabilités de *rechtaire* ? Sœur Brónach, par exemple ?

L'abbess Draigen plissa les paupières.

— Sœur Brónach est une femme renfermée qui n'a pas les capacités que vous lui prêtez et j'ai fait mon choix en toute connaissance de cause. Si vous êtes *dálaigh* des cours de justice, ici c'est moi qui prends les décisions.

Fidelma ouvrit les mains en un geste d'apaisement.

— J'entends bien. Loin de moi l'idée de me mêler de votre façon de diriger ce monastère. Mais je vous rapporte ce que je vois. Et c'est l'orgueil et l'impertinence de sœur Síomha qui m'ont amenée à agir

comme je l'ai fait.

— Vous sembliez insinuer que sœur Síomha était d'une manière ou d'une autre directement concernée par ce cadavre. Dois-je mettre ces soupçons sur le compte d'une appréciation de sa personnalité ?

Bref sourire de Fidelma. Sœur Síomha avait apparemment fait un rapport très complet à sa supérieure.

— Certaines de ses réponses ne me satisfaisaient guère. Et puisque nous en sommes là, j'aimerais vous poser quelques questions à vous aussi.

L'abbesse Draigen pinça les lèvres.

— Je n'en ai pas terminé avec les doléances de sœur Síomha.

— Nous y reviendrons plus tard, lança Fidelma avec un geste désinvolte de la main. Depuis combien de temps occupez-vous ici le poste d'abbesse ?

Le changement de sujet était tellement abrupt que Draigen eut un sursaut d'incrédulité. Puis, lisant dans les yeux de Fidelma que sa résolution était inébranlable, elle changea d'attitude.

— Depuis six ans et avant cela, j'exerçais les fonctions de *rechtaire*.

— Pendant combien de temps ?

— Quatre ans.

— Et auparavant ?

— J'ai appartenu à la communauté pendant dix ans.

— Vous comptez donc vingt ans d'ancienneté au Saumon des trois sources. Vous êtes originaire de ces terres ?

— Je ne vois pas en quoi cela concerne votre enquête.

— Je veille toujours à ce que mes investigations s'inscrivent sur une toile de fond, déclara Fidelma d'une voix enjôleuse. Êtes-vous née dans cette région ?

— Oui. Mon père était un *óc-aire*, il appartenait à un clan de cette région et possédait une terre qui ne suffisait pas à le faire vivre.

— Vous avez donc rejoint cette communauté.

Les yeux de l'abbesse jetèrent des éclairs.

— Je n'y étais pas contrainte, si c'est ce que vous sous-entendez ! Je pouvais choisir le destin qui me convenait !

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Mon père était un homme fier, que l'on appelait Adnár Mhór, Adnár le Grand.

Elle s'arrêta brusquement, comme si elle en avait trop dit.

— Adnár ?

Fidelma s'avança sur son siège et étudia attentivement le visage de Draigen. Maintenant, elle comprenait ce qui l'avait intriguée lors de sa première rencontre avec l'abbesse et le *bó-aire*.

— Adnár de Dún Boí serait-il votre frère ?

L'abbesse Draigen le reconnut.

— Vous vous entendez très mal.

L'abbesse ne dissimulait pas son aversion.

— Mon frère ne ressemble en rien à ce que son nom laisserait supposer, dit-elle d'un ton rogue.

Fidelma sourit, car Adnár se traduisait par «le modeste ».

— Si nous nous en tenons à la signification des noms, je suppose que vous étiez le bâton de soutien de votre famille ?

L'abbesse eut un sourire en coin. « Draigen » désignait le bâton, et elle s'amusa de la sagacité de Fidelma qui s'y connaissait elle aussi en jeux de mots.

— Quand mon frère Adnár a quitté mon père, il avait besoin d'aide pour cultiver ses champs. Ma mère était morte et mon père sans forces... l'énergie et la volonté nécessaires pour gagner sa vie l'avaient déserté. Adnár s'est enrôlé sous la bannière du chef des Beara, Gulban Œil-de-Faucon, qui guerroyait contre les clans du Nord. Quand Adnár est revenu avec du bétail pour récompense de ses services, mon père était déjà mort. Quant à moi, j'avais rejoint cette communauté. La terre de mon père avait été vendue et l'abbaye l'avait reçue en donation. Voilà pourquoi mon frère est devenu *bó-aire*, un chef de troupeaux, qui ne possède pas de terre, certes, mais dont les richesses ne cessent de croître depuis qu'il est au service de Gulban.

La véhémence de Draigen, le choix de ses mots et le flux irrégulier de ses paroles persuadèrent Fidelma qu'elle n'avait encore jamais raconté cette histoire. En s'épanchant, Draigen se libérait de sa colère à l'égard de son frère.

— En vous écoutant, je ne parviens cependant pas à comprendre ce qui motive une telle haine entre vous et Adnár. A moins que vous ne vous soyez querellés au sujet de l'héritage de votre père ?

Draigen fit la moue.

— N'exagérons rien, disons plutôt que je méprise Adnár. Mon père et ma mère auraient dû vieillir en paix pendant que leur fils les récompensait de sa bonne santé et de son excellente éducation en continuant de cultiver ce qu'ils avaient arraché à la nature. Ils sont morts trop jeunes. Mon père s'est tué à la tâche. Mais il est vrai que l'inimitié a véritablement commencé quand Adnár a exigé la terre de mon père à son retour.

— Vous reprochez à votre frère la mort de votre père... quant à lui, il vous tient responsable de la perte d'un bien qu'il estimait lui appartenir.

— Il a été débouté de ses revendications devant la cour des brehons.

— Mais il n'en demeure pas moins que vous l'accusez d'avoir causé la mort de votre père. Cela manque de logique.

— La logique ? Cette affreuse prison pour les sentiments humains ?

Fidelma secoua la tête.

— Je la considère plutôt comme la mécanique permettant de faire prévaloir la vérité. Sans elle, on vivrait dans un monde irrationnel.

— Je m'arrange très bien des sentiments que j'éprouve à l'égard de mon frère, rétorqua Draigen.

— Ah... *facilis descensus Averno*, soupira Fidelma.

— Vos citations de *l'Énéide* ne m'impressionnent guère, ma sœur, inutile de me prévenir que la descente aux enfers est facile. Prêchez donc votre latin à mon frère.

Fidelma s'excusa.

— Cette phrase a soudain surgi dans mon esprit. Je suis désolée pour vous, Draigen, la haine est un tel gaspillage de forces spirituelles ! Mais dites-moi, vous m'avez donné les raisons de votre haine...

Elle se reprit en voyant l'expression du visage de Draigen.

— ... de votre mépris pour votre frère, mais lui, pourquoi vous détestait-il autant ?

Elle hésitait à informer Draigen des accusations d'Adnár, selon lesquelles elle entretiendrait des relations illicites avec les plus jeunes membres de sa congrégation, sans compter qu'il allait jusqu'à la suspecter d'avoir fait assassiner une ancienne amante pour éviter un scandale. Elle se demanda ce qui expliquait la haine d'Adnár – là il n'y avait pas d'autre mot – à l'égard de sa sœur. Une querelle au sujet d'un champ ne pouvait guère la justifier.

— Ce qu'il ressent pour moi m'importe peu, déclara Draigen, lui et sa prétendue âme sœur peuvent aller au diable et pourrir de mort lente. Je prie pour le malheur de sa maison !

— Donc vous connaissez Febal ?

— Le connaître ?

Draigen éclata d'un rire amer.

— Il a été mon mari.

Pour la seconde fois en un temps très bref, Fidelma reçut un choc. D'abord les liens de parenté entre Draigen et Adnár, et maintenant Febal, qui était son ancien époux. Cette histoire virait à l'absurde. Quelque chose lui échappait.

L'abbesse Draigen, qui s'était recomposé une contenance, interrompit le fil de ses pensées.

— Je crois que vous avez suffisamment fouillé dans ma vie privée, ma sœur. Comme vous l'avez si bien résumé vous-même, vous êtes ici pour mener une enquête sur un meurtre. Or il semblerait que vous déployez un talent particulier pour vous montrer désagréable envers vos interlocuteurs, dont mon hôtelière et moi-même. Peut-être devriez-vous mieux cerner vos objectifs.

Fidelma hésitait à envenimer la situation davantage. Mais elle se résigna à suivre le chemin où ses recherches la menaient.

— Ne croyez pas que je m'égare, abbessse Draigen. Cela vous intéresse-

t-il d'apprendre que Febal et votre frère m'ont suggéré que vous étiez sans doute impliquée dans le meurtre de cette fille que l'on a trouvée dans le puits ?

Les yeux de l'abbesse étincelèrent de colère.

— Oui ? Et pour quelles raisons, s'il vous plaît ?

— Ils prétendent que vous avez une mauvaise réputation.

— De quel ordre ?

— Sexuel. Le crime aurait pu être commis pour couvrir vos écarts de conduite.

Le visage de l'abbesse exprimait maintenant un dégoût non dissimulé.

— Cela ne m'étonne pas de la part de mon cher frère et du lèche-bottes qui ne le quitte pas d'une semelle. Puissent-ils périr de la mort des chatons !

Fidelma poussa un profond soupir. Cette malédiction signifiait que l'on souhaitait la noyade à ses ennemis.

— Mère abbesse, il ne sied guère à quelqu'un dans votre position de blasphémer ainsi. Essayez de m'éclairer sur les raisons qui poussent Febal et votre frère à proférer de telles accusations vous concernant. Pourquoi font-ils courir ces rumeurs ? Votre réaction semble cependant indiquer clairement qu'elles ne sont pas fondées.

— Demandez donc à Adnár et à son acolyte. Ils sauront bien inventer une histoire.

— Mère abbesse, depuis mon arrivée ici, j'ai découvert beaucoup d'orgueil et de tromperies. Le mal et la malveillance nous environnent. Si vous avez autre chose à me signaler sur les circonstances qui ont vu l'accomplissement d'un meurtre, je vous supplie de m'en informer. De toute façon, je finirai par l'apprendre, cela je vous le garantis.

Les traits de l'abbesse Draigen semblaient gravés dans la pierre.

— Je puis vous assurer, sœur Fidelma, que la découverte d'un cadavre non identifié dans cette abbaye n'a rien à voir avec l'antipathie réciproque entre mon frère, mon ex-mari et moi-même.

Fidelma essaya en pure perte de déchiffrer le visage de Draigen.

— Si je ne posais pas ces questions, dit-elle en se levant lentement, je manquerais à mes devoirs.

Draigen la suivit du regard.

— Faites comme bon vous semble. Je comprends mieux, maintenant, le sens de vos questions à sœur Síomha. Mais je vous assure que je ne suis coupable d'aucun crime. Sinon, pourquoi aurais-je demandé à l'abbé Brocc, de Ros Ailithir, de me dépêcher un avocat des cours de justice pour se charger de cette affaire ?

— Ce n'est pas si simple, mère abbesse. D'autres que vous ont tenté de détourner les soupçons en utilisant des stratagèmes que vous auriez du mal à imaginer.

Draigen poussa une exclamation d'exaspération.

— Agissez à votre guise. Ni moi ni sœur Síomha n'avons rien à cacher. Sœur Fidelma, qui allait sortir, se figea en entendant ces mots.

— À ce propos, dit-elle en se retournant, quand j'ai demandé à sœur Síomha si elle reconnaissait le cadavre, j'ai lu la peur au fond de ses yeux...

Elle leva la main pour prévenir les protestations de Draigen.

— On peut reconnaître un corps même s'il est décapité.

— Je suis certaine que sœur Síomha ne l'a pas identifié.

— Dans ce cas, comment expliquez-vous sa réaction ?

L'abbesse Draigen haussa les épaules.

— Adressez-vous à elle.

— D'autre part, sa frayeur s'est accrue quand je lui ai demandé de me confirmer qu'il ne manquait aucune sœur dans la communauté.

Draigen émit un petit rire rauque.

— Vous pensez que le cadavre est celui d'une de nos religieuses ? Allons, sœur Fidelma, vous êtes suffisamment avisée pour vous douter que si une de nos sœurs avait été assassinée, décapitée et jetée au fond du puits d'où nous tirons l'eau que nous buvons... nous l'aurions su.

— La logique voudrait qu'il en soit ainsi. Bien que les membres d'une congrégation soient difficilement en mesure de reconnaître le corps nu et décapité d'une personne qu'ils connaissent essentiellement par son visage.

— Cela est vrai. Mais personne ici n'a été oublié, confirma l'abbesse Draigen.

— Donc tous les membres de l'abbaye sont ici ?

L'abbesse Draigen hésita.

— Non. Ce n'est pas ce que j'ai dit, mais qu'aucun membre de notre communauté n'avait été oublié.

Fidelma commençait à perdre patience.

— Expliquez-moi cette formulation sibylline, je vous prie !

— Souvent, des membres de notre fondation se rendent en mission dans d'autres abbayes environnantes.

— Ah. Donc des religieuses seraient en voyage.

— Seulement deux.

— Pourquoi ne m'en a-t-on pas informée ?

— Vous n'avez pas posé la question.

Les mâchoires de Fidelma se crispèrent.

— Cette affaire est déjà suffisamment compliquée sans que les équivoques et les devinettes s'en mêlent.

Donnez-moi le nom des absentes et expliquez-moi les raisons qui les ont appelées hors de vos murs.

Devant la rudesse du ton de Fidelma, l'abbesse Draigen battit des cils.

— Les sœurs Comnat et Almu se sont rendues à l'abbaye du bienheureux Benainn à Ard Fhearta.

- Quand cela ?
- Il y a trois semaines.
- Pour quoi faire ?

L'abbesse Draigen semblait maintenant la proie d'une irritation grandissante.

— Cette abbaye jouit d'une certaine réputation quant à ses travaux d'écriture. Nous recopions des livres pour d'autres maisons. Nos sœurs venaient de terminer une vie du bienheureux Patrick d'Ard Macha par Murchú. Sœur Comnat est notre *leabhar coimedach*, notre bibliothécaire, et Almu son assistante. Elles ont porté l'ouvrage à Ard Fhearta.

- Pourquoi sœur Síomha ne l'a-t-elle pas mentionné ? s'écria Fidelma.
- Sans doute parce que...

— Je suis fatiguée de tant de présomptions, abbesse Draigen. Appelez sœur Síomha !

L'abbesse se figea un instant pour contrôler sa colère à l'égard de Fidelma, puis tendit la main vers la clochette en argent posée sur sa table. Sœur Lerben entra peu après et l'abbesse lui demanda d'aller immédiatement chercher la *rechtaire*.

Un silence de plomb régnait dans la pièce quand on frappa à la porte qui s'ouvrit devant Síomha.

- Vous m'avez mandée, mère abbesse ? demanda-t-elle en coulant un regard en coin à Fidelma avec un petit sourire ouvertement méprisant.
- Non, c'est moi qui vous ai convoquée, répliqua Fidelma avec dureté.

Saisie, sœur Síomha perdit contenance.

— Je vous avais demandé si des membres de cette communauté manquaient. Vous m'avez affirmé que non. Or je viens d'apprendre que deux religieuses ont été oubliées. Comnat et Almu. Pourquoi m'avez-vous trompée ?

Sœur Síomha rougit et jeta un coup d'œil en direction de l'abbesse qui inclina légèrement la tête.

— Vous n'avez nul besoin de demander la permission de l'abbesse pour répondre à mes questions, intervint Fidelma d'un ton brusque.

— Je n'ai oublié aucun membre de cette communauté, répliqua Síomha sur la défensive, et en aucun cas je ne vous ai induite en erreur.

— Vous n'avez pas mentionné Comnat et Almu.

— Qu'y avait-il à vous dire ? Elles sont en mission à Ard Fhearta.

— Elles ne sont pas ici.

— Mais je ne les ai pas oubliées.

Fidelma poussa une exclamation d'exaspération.

— Ne jouez pas sur les mots ! Je m'intéresse à la vérité qui n'a que faire des tracasseries de ce genre.

— Vous ne m'avez pas...

— Nous devons mettre tout en œuvre pour aider sœur Fidelma, qui est *dálaigh* des cours de justice, intervint promptement Draigen.

Surprise, Síomha la regarda.

— Très bien, mère abbesse, dit-elle enfin en inclinant la tête en signe de soumission.

— Si j'ai bien compris, reprit Fidelma d'un ton résolu, deux religieuses sont absentes de l'abbaye ?

— Oui.

— Sont-elles les seules que vous ayez oubliées ?

— Je n'ai pas...

Devant la fureur qu'exprimait le visage de Fidelma, Síomha s'interrompt.

— Il n'y a personne d'autre hors de l'abbaye, dit-elle précipitamment.

— On m'a rapporté qu'elles étaient parties pour Ard Fhearta il y a trois semaines. Le voyage aller-retour prend-il autant de temps ? Quand les attendait-on ?

— Elles ont du retard, confessa l'abbesse Draigen.

— Et personne n'a songé à m'en avertir ? demanda Fidelma en haussant les sourcils d'un air dédaigneux.

— Cela n'a aucun rapport avec ce qui nous préoccupe, répliqua l'abbesse.

— Il me revient d'en décider. Avez-vous eu des nouvelles des sœurs depuis leur départ ?

— Aucune, dit Síomha.

— Et quand devaient-elles rentrer ?

— Dix jours après leur départ.

— Avez-vous informé le *bó-aire* de leur disparition ?

La question était adressée à l'abbesse.

— Quoi que vous pensiez d'Adnár, c'est le magistrat local.

— Il ne nous sera d'aucune aide, grommela Draigen sur la défensive, mais vous avez raison. Il sera prévenu. Des messagers font souvent la navette entre sa forteresse et celle de Gulban, sur la route d'Ard Fhearta.

— Je me rendrai moi-même chez Adnár pour débattre de ces problèmes, mère abbesse. Et maintenant, donnez-moi une description des sœurs, et la plus précise possible, je vous prie.

— Sœur Comnat, notre bibliothécaire et copiste en chef depuis quinze ans, a passé ici une trentaine d'années. Elle a la soixantaine, des cheveux gris et des sourcils aussi noirs que dans sa jeunesse. Elle est petite et mince, ses yeux sont marron et elle porte une cicatrice sur le front, rappel fâcheux d'un coup d'épée.

Mentalement, Fidelma élimina la bibliothécaire des victimes possibles.

— Et sœur Almu ?

— Elle avait été choisie pour accompagner sœur Comnat, en tant qu'assistante, mais aussi pour sa force et sa jeunesse. Elle a dix-huit ans, des cheveux blonds, des yeux bleus, un visage agréable, et elle est plutôt petite.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Le corps décapité pourrait correspondre à une personne de dix-huit ans, blonde et plutôt petite, dit-elle enfin.

— Vous affirmez que ce cadavre était celui d'Almu ? s'exclama l'abbesse sur un ton incrédule.

— C'est impossible ! s'écria sœur Síomha.

— Almu est très proche de mon hôtelière, expliqua Draigen. Ne croyez-vous pas qu'elle aurait reconnu le corps de son amie ?

Fidelma croisa les bras avec détermination.

— Puisque vous semblez apprécier les nuances, mère abbesse, je vais préciser ma pensée. J'ai dit qu'il *pourrait* s'agir de sœur Almu. Vous m'avez rapporté qu'en tant qu'assistante de la bibliothécaire, elle retranscrivait des livres.

— Oui, elle promet de devenir une de nos meilleures scribes car elle est hautement compétente dans l'art de l'écriture et de la calligraphie.

— Les doigts du cadavre portaient des taches bleues à la main droite. J'en déduis que cette personne travaillait avec une plume, pas vous ?

— Quelles taches ? l'interrompt Síomha d'un air fâché.

— Ne me dites pas que vous n'avez pas remarqué que le pouce, l'index et le côté de l'auriculaire, là où il touche le papier, étaient bleutés ? Du bleu-noir comme l'encre. Aux endroits mêmes qui signalent les scribes.

— Mais Almu et Comnat sont à Ard Fhearta, protesta l'abbesse.

— En tout cas, je constate qu'elles ne se trouvent pas parmi nous, commenta sèchement Fidelma. Êtes-vous certaine que personne n'a identifié le corps ?

— Comment reconnaître un corps privé de tête ? s'obstina Síomha. Et si c'était Almu, je le saurais. Comme vous l'a dit l'abbesse, nous sommes très liées.

— Vous avez peut-être raison, concéda Fidelma. Quant à reconnaître un corps mutilé, je viens, il me semble, de vous indiquer une méthode d'identification. Je vous accorde cependant que dans une communauté religieuse, les contacts avec l'autre se limitent souvent aux traits du visage. Mais ne vous a-t-il pas traversé l'esprit, vu l'absence prolongée d'Almu, que ce cadavre qui portait les signes d'appartenance à l'Église était le sien ?

— Pas un seul instant, répliqua Síomha avec raideur. Et votre suggestion ne me convainc nullement. Vous n'apportez aucune preuve concluante à ce que vous avancez.

— Je vous l'accorde. Je ne fais que formuler une hypothèse à partir

des informations que vous me fournissez avec beaucoup de retard. Des informations...

Fidelma tint un instant Draigen sous son regard puis se tourna vers Síomha qui baissa les yeux.

— ... dont j'attendais qu'elles me soient fournies spontanément. Vous m'avez fait perdre du temps pour des questions d'amour-propre.

— Mais qui aurait pu vouloir poignarder et décapiter sœur Almu pour ensuite la précipiter dans un puits ? protesta l'abbesse.

— Nous ne sommes pas en mesure de prouver qu'il s'agit d'Almu. Pour cela, il nous faudrait retrouver la tête de la victime. On m'a dit que depuis les tragiques événements, personne n'a été autorisé à puiser de l'eau dans le puits. Donc vous utilisez maintenant d'autres sources ?

Draigen opina du chef.

— Quelqu'un est-il descendu dans ce puits pour vérifier que la tête ne s'y trouvait pas ?

— Sœur Síomha ? dit l'abbesse.

— Oui, en tant qu'hôtesse en charge de la purification, j'ai envoyé une de nos religieuses les plus robustes explorer le fût.

— De qui parlez-vous ?

— De sœur Berrach.

Fidelma la fixa d'un air stupéfait.

— Mais sœur Berrach est...

— Infirme et alors ? se moqua sœur Síomha.

— Vu sa relative impotence, je ne m'explique pas sa force.

— Elle est parmi nous depuis l'âge de trois ans, intervint l'abbesse, et a été adoptée peu de temps avant mon arrivée au monastère. Elle a donc été élevée par la congrégation. Or si la croissance de ses jambes s'est arrêtée, elle a développé une force dans les bras et le torse proprement surprenante.

— Et qu'a-t-elle trouvé ? Peut-être devrais-je l'entendre de sa bouche ? Draigen agita la clochette d'argent et une fois de plus, la jeune et séduisante sœur Lerben se présenta.

— Allez chercher sœur Berrach, lui lança l'abbesse, et la novice fit diligence.

Un instant plus tard, le visage craintif de Berrach apparut par l'entrebâillement de la porte.

— Entrez, ma sœur, dit Draigen d'une voix douce. Surtout ne vous effrayez point. Vous connaissez sœur Fidelma ?

— Que-que puis-je faire pou-our vous ? bégaya la nonne qui s'avança dans la pièce en s'aidant de son bâton.

— Voilà, commença Síomha, la responsabilité m'est incombée d'examiner le puits de la bienheureuse Necht après qu'on y eut découvert un cadavre décapité. Vous vous rappelez qu'à cette occasion j'ai fait appel à vos services ?

À l'évidence désireuse de plaire, la religieuse hocha gravement la tête et chantonna sa réponse comme une leçon bien apprise :

— Vous m'avez demandé de descendre dans le puits attachée à une corde avec une lanterne et je devais nettoyer les parois avec l'eau spéciale bénite par notre mère abbesse.

Fidelma remarqua que son bégaiement avait disparu. Elle se demanda si la pauvre sœur Berrach n'était pas un peu simplette, une adulte avec un corps déformé et l'esprit d'un enfant.

— C'est cela, oui, dit Síomha d'un air approbateur. Et qu'avez-vous vu tout au fond ?

Sœur Berrach sembla réfléchir un instant puis son visage s'éclaira d'un brusque sourire.

— Sombre. Oui, c'était très très sombre, là, en bas.

— Mais vous aviez une lampe ? dit Fidelma en posant une main amicale sur le bras de la jeune fille.

Elle sentit les muscles noueux sous la manche de la robe de bure tandis que la nonne lui jetait un regard apeuré avant de lui rendre son sourire.

— Oh, oui, avec la lan-lanterne, je voyais, mais paaas bien.

— Je comprends, sœur Berrach. Mais quand vous avez atteint le fond du puits, avez-vous remarqué quelque chose ?

Pensive, la nonne inclina la tête.

— Il fallait pas que j'aie là en bas ?

— Y avez-vous trouvé la tête du cadavre ? interrogea sœur Síomha sur un ton où perçait maintenant l'exaspération.

Sœur Berrach frissonna.

— Y avait rien. Rien. L'eau, l'eau noire. Rien vu.

— Parfait, la réconforta Fidelma. Vous pouvez aller.

Après le départ de sœur Berrach, l'abbesse se renversa sur son siège et étudia Fidelma avec attention.

— Et maintenant, sœur Fidelma, croyez-vous toujours que le corps soit celui d'Almu ?

— À ce stade de mon enquête je ne fais qu'émettre des suppositions, répliqua Fidelma. Le retard de Comnat et d'Almu n'est peut-être qu'une coïncidence et pour avancer dans mes recherches, je dois glaner tous les indices et les renseignements possibles. Plus de petits jeux agaçants pour les nerfs. Désormais, quand je poserai des questions, j'entends qu'on me réponde de façon claire et dans un esprit de collaboration.

Elle regardait sœur Síomha mais s'adressait en réalité à Draigen. Toute l'attitude de la *rechtaire* de l'abbaye du Saumon des trois sources exprimait une colère rentrée.

— Vous avez été très explicite, répliqua sèchement l'abbesse. Et maintenant, dans le respect de nos dignités blessées et de nos amours-

propres respectifs, peut-être pourrions-nous retourner à nos occupations ?

— Volontiers. Une dernière petite chose cependant...

— Oui ?

— On m'a raconté qu'il y avait des mines de cuivre dans la région.

L'abbesse ne s'attendait pas à cette question.

— Des mines de cuivre ?

— Hmm.

— Elles ne sont pas rares sur cette péninsule.

— Entretiennent-elles des relations avec l'abbaye ?

— Les plus proches sont situées de l'autre côté des montagnes, au sud-ouest.

— Et à qui appartiennent-elles ?

— À Gulban Œil-de-Faucon. Fidelma hochla la tête.

— Merci. Je ne vous retiendrai pas plus longtemps. En se retournant vers la porte, elle surprit le regard de Síomha. Si des yeux pouvaient tuer, songea Fidelma, elle serait morte sur-le-champ.

CHAPITRE VIII

Ce même jour, pour se rendre à la forteresse sans qu'Adnár puisse être averti de sa venue, Fidelma décida de ne pas traverser en barque le bras de mer mais de passer par les bois. Cela lui prendrait plus longtemps mais un peu d'exercice la réchaufferait et lui éclaircirait les idées. Le paysage de bord de mer et la présence des grands chênes la rassérénaient.

Elle informa sœur Brónach de ses intentions et quitta l'abbaye au milieu de l'après-midi. Par cette belle journée, le soleil brillait à travers les branches dénudées et chauffait doucement sa peau. Tout là-haut, dominant le toit de la forêt poudré de neige, le ciel était d'un bleu très doux, traversé de nuages floconneux poussés par la brise. Le sol givré, durci par le froid et recouvert d'humus et de brindilles, crissait sous les pas.

Depuis les portes de l'abbaye partait un sentier qui longeait la baie à une certaine distance, et l'océan n'apparaissait que par instants aux yeux du promeneur, étincelant sous le soleil d'hiver. Fidelma tendit l'oreille pour percevoir le bruit des vagues, mais les hauts chênes, entre lesquels s'efforçaient de survivre des buissons de noisetiers, formaient une barrière qui étouffait les sons. Ça et là se détachaient des bouquets d'arbousiers aux feuilles vertes dentées, au tronc court et aux branches tordues qui s'élevaient jusqu'à plus de vingt pieds.

De temps à autre, on entendait un bruissement dans les buissons, un petit animal qui vaquait à ses occupations, le craquement sec d'une branche morte tandis qu'un chevreuil bondissait à son approche, ou bien le glissement furtif d'un écureuil au pelage roux en quête d'une cache où il avait entreposé des noisettes. Les bruits variés étaient facilement identifiables pour ceux qui vivaient en accord avec la nature.

En cours de route, Fidelma tomba sur un chemin qui se perdait en direction des montagnes, et elle repéra du crottin de cheval à plusieurs endroits. Elle se rappela alors la procession de cavaliers et la cohorte d'hommes qui suivaient à pied qu'elle avait aperçus ce matin-là depuis la fenêtre de la tour, et elle comprit qu'ils avaient dû passer par là. C'est en ce point précis qu'elle les avait perdus de vue.

Pour quelque obscure raison, cela la ramena à Eadulf de Seaxmund's Ham, et elle se demanda pourquoi elle pensait à lui. Ross avait-il découvert le port de débarquement du navire abandonné ? C'était beaucoup attendre de son expédition. Comment explorer des centaines de miles de côte et rassembler suffisamment d'indications pour comprendre ce qui était arrivé à ce navire ?

D'ailleurs, Eadulf n'était peut-être même pas à bord.

Elle secoua la tête. Non, il n'aurait jamais donné son missel à quelqu'un – pas de son plein gré.

Et si on le lui avait retiré sur son lit de mort après l'avoir assassiné ? Fidelma frissonna et se mordit la lèvre. Celui qui avait perpétré un tel crime serait traîné en justice. Elle y veillerait.

Soudain, elle s'arrêta.

Des piailllements d'oiseaux s'élevèrent, dominant les bruits de la forêt. Ils émettaient un étrange « caaarg-caaarg ». Elle vit un couple de geais s'envoler vers les hautes branches d'un chêne, reconnaissables à leur croupion blanc et leur plumage beige rosé. Et non loin de là, dans un bouquet d'aulnes, de petits oiseaux au bec conique et au plumage strié qui picorait des cônes ligneux pépiaient à tue-tête, pris d'une agitation soudaine.

Quelque chose les avait effrayés.

Fidelma fit un pas en avant.

Cela lui sauva la vie.

Elle sentit le souffle d'une flèche qui lui frôlait la tête avant de se ficher avec un bruit sourd dans un arbre derrière elle.

Tombant à genoux, elle chercha autour d'elle un endroit où s'abriter.

Alors qu'elle hésitait sur l'attitude à adopter, un cri retentit et deux grands guerriers barbus armés surgirent des sous-bois. Avant qu'elle ait eu le temps de s'enfuir, ils lui empoignaient les bras tandis que l'un d'eux brandissait une épée, comme s'il s'apprêtait à frapper. Fidelma tressaillit.

— Arrêtez ! hurla une voix.

Le guerrier abaissa son épée d'un geste hésitant tandis qu'une silhouette à cheval surgissait de l'ombre. L'homme tenait un arc dans une main et les rênes de sa monture dans l'autre. Il ressortait clairement de son attitude qu'il avait été l'organisateur de sa rencontre manquée avec la mort.

Fidelma n'eut pas le temps d'exprimer son indignation car déjà on la traînait vers le cavalier qui se pencha par-dessus sa selle pour examiner ses traits avec attention.

— Nous nous sommes fourvoyés ! tonna-t-il.

Fidelma rejeta la tête en arrière pour l'étudier à son tour. L'inconnu était impressionnant. Dans sa longue crinière rousse rejetée en arrière brillait, au sommet de la tête, un cercle de cuivre poli incrusté de pierres précieuses. Le visage était long et chevalin, le front large, et le nez aquilin à l'arête fine ressemblait à un bec, quant à la bouche... mince, rouge, cruelle, c'est du moins ainsi que la voyait Fidelma. Les grands yeux tirant sur le violet semblaient dépourvus de pupilles. Sans doute un jeu de lumière, songea-t-elle.

Ce guerrier musclé comptait une trentaine d'années et même s'il

n'avait pas porté le cercle de cuivre de sa fonction dans ses cheveux, ses vêtements de soie et de lin doublés de fourrure auraient immédiatement indiqué son rang. Une épée, à la poignée elle aussi incrustée de pierreries, pendait à sa ceinture, un carquois de flèches était accroché à sa selle et Fidelma remarqua l'arc qu'il tenait à la main, un magnifique travail d'artisan.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il aux deux hommes qui la retenaient prisonnière.

— Votre gibier, monseigneur, dit le premier guerrier en riant.

— Encore une fille de cette abbaye, intervint le deuxième.

Puis il ajouta d'une voix forte :

— Elle a dû faire fuir le chevreuil que nous poursuivions.

Fidelma retrouva sa voix.

— Il n'y avait pas le moindre chevreuil à trois cents pieds alentour ! s'exclama-t-elle avec colère. Dites à vos hommes de me relâcher ou vous entendrez parler de moi !

Stupéfait, le cavalier haussa les sourcils tandis que les deux rustres éclataient d'un rire obscène et resserraient leur emprise sur leur captive.

— Celle-là a du cran, monseigneur ! s'exclama le plus laid.

Puis il approcha sa figure de celle de Fidelma qui sentit sur elle son haleine pestilentielle et beugla :

— Silence, friponne ! Sais-tu bien à qui tu parles ?

— Non, car personne n'a eu la bonté de nous présenter, dit Fidelma, les dents serrées. Mais permettez-moi de corriger ce manquement à la courtoisie. Je suis Fidelma, *dálaigh* des cours de justice et sœur de Colgú, le roi de Cashel. Cela vous suffit-il pour me lâcher ? Vous êtes déjà coupables de violences devant la loi.

Il y eut un silence puis le cavalier aboya :

— Relâchez-la immédiatement !

Ils s'exécutèrent, tels des chiens bien dressés obéissant à leur maître, et Fidelma sentit le sang circuler à nouveau dans ses membres.

C'est alors que les sabots d'un cheval sonnait sur le givre les firent se retourner. Un second cavalier, son arc à la main, arrivait au trot de sa monture. C'était Olcán, le visage enflammé par la chasse. Quand il reconnut Fidelma, il en resta bouche bée, puis il glissa de sa monture et s'avança vers elle, les mains tendues.

— Sœur Fidelma ! Êtes-vous blessée ?

— Non, mais ces guerriers m'ont manquée de peu, répliqua-t-elle d'un ton irrité en se massant les bras.

Le cavalier aux cheveux flamboyants se tourna vers ses sbires.

— Filez à la forteresse ! gronda-t-il.

Les deux autres s'éloignèrent sans un mot tandis que le cavalier s'inclinait avec raideur devant Fidelma.

— Je regrette cet incident.

Olcán, qui les regardait tous deux le front plissé par la contrariété, sembla se réveiller.

— Fidelma, je vous présente mon ami Torcán. Torcán, voici Fidelma de Kildare.

Fidelma plissa les paupières.

— Vous êtes le fils d'Eoganán des Uí Fidgenti ?

— Vous me connaissez ?

— J'ai entendu parler de vous, répliqua Fidelma d'un ton sec. Vous êtes bien éloigné des terres des Uí Fidgenti, Torcán.

Les Uí Fidgenti occupaient le nord-ouest du royaume de Muman. Elle savait par son frère qu'ils étaient les plus remuants de ses sujets. Leur prince, l'ambitieux Eoganán, ne cachait pas son désir de dominer les clans alentour et d'étendre son pouvoir.

— Vous-même êtes bien éloignée de Kildare, sœur Fidelma.

— En tant qu'avocate, je parcours le pays pour faire respecter la loi. Et vous, qu'est-ce qui vous amène en cette partie du royaume ?

Olcán s'empressa d'intervenir.

— Torcán est un invité de mon père, Gulban de Beara, et il profite avec moi de l'hospitalité d'Adnár.

— Et qu'est-ce qui vous a poussé à me décocher une de vos flèches, je vous prie ?

Olcán parut choqué.

— Mais ma sœur...

Torcán souriait d'un air narquois.

— Voyons, Fidelma de Kildare, que je sois pendu si j'ai jamais eu une telle intention, protesta-t-il. Je vous ai prise pour un chevreuil. Cependant, je vous accorde que mes hommes manquent de savoir-vivre, et je crois que c'est là qu'il faut chercher l'offense, non dans ma flèche qui s'est égarée, ce dont je vous demande expressément pardon. Torcán était complètement myope, ou alors un fieffé menteur, car Fidelma savait pertinemment qu'aucun animal ne gâtait près d'elle quand il avait tiré. Aucun chasseur expérimenté n'aurait pu confondre ses mouvements avec ceux d'un chevreuil dans une forêt d'hiver. Mais comme une confrontation sur ce thème n'amènerait rien de positif, elle prétendit croire à l'explication qu'on lui proposait.

— Très bien, Torcán, j'accepte vos excuses et ne porterai pas plainte contre vous pour m'avoir mise en danger de mort. Cependant, le comportement de vos guerriers n'avait rien de fortuit. Ils sont donc condamnés à une amende de deux sêts chacun, pour m'avoir maltraitée. En cela, vous conviendrez que j'agis en accord avec les *Bretha Déin Chécht*, qui fixent le montant des réparations exigées en de telles circonstances.

Des sentiments contradictoires s'étaient emparés de Torcán, mais son

admiration pour l'attitude froide et détachée de Fidelma l'emporta. Il eut un rire bref.

— Je paierai ces amendes, dont le montant sera déduit de la solde de ces imbéciles.

— Il sera reversé au fonds destiné aux bonnes œuvres de l'abbaye du Saumon des trois sources.

— Dès demain matin, un de mes hommes se présentera à l'abbaye pour régler cette affaire, vous en avez ma parole.

— Parfait, et maintenant je vous serai obligée de me laisser poursuivre mon chemin.

— Dans quelle direction vous dirigez-vous ? demanda Olcán.

— Je me rendais à la forteresse d'Adnár.

— Alors laissez-moi partager ma selle avec vous, proposa Torcán.

Fidelma déclina l'offre de monter derrière le fils du prince des Uí Fidgenti.

— Je vous remercie, mais je préfère continuer à pied.

Torcán haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Peut-être nous reverrons-nous plus tard à la forteresse.

Puis il tourna la bride de son cheval dont il frappa le flanc du plat de son arc, et partit au galop sur le chemin de la forteresse. Olcán s'attarda un instant, comme s'il désirait prolonger cette discussion avec Fidelma, puis il se remit en selle et se contenta d'un geste d'adieu avant de lancer sa jument à la poursuite de son invité. Immobile, Fidelma le regarda disparaître, hésitant sur la signification à accorder à cette rencontre. Torcán n'était pas sérieux quand il prétendait l'avoir confondue avec un chevreuil au milieu de ces arbres dénudés ! Et s'il s'était agi d'un accident, il n'aurait pas laissé ses hommes la maltraiter de la sorte. Une chose était claire : il ne la connaissait pas, car aussitôt qu'elle l'avait informé de son nom et de son rang, il avait ordonné qu'on la libère. Mais alors, qui donc attendait-il sur cette route ? Personne ne pouvait se méprendre sur son sexe, et son habit de religieuse indiquait clairement la congrégation à laquelle elle appartenait. Pourquoi un visiteur, le fils du prince des Uí Fidgenti, aurait-il voulu tuer une nonne ?

Un froid glacial l'envahit.

Quelqu'un avait déjà exécuté un membre de la communauté, puis l'avait décapité et avait attaché son corps à la corde du puits de l'abbaye. Fidelma était convaincue que ce cadavre était celui d'une religieuse. Elle frissonna. Avait-elle failli rejoindre l'inconnue dans l'autre monde du Christ ?

Elle releva brusquement la tête en entendant le trot d'un cheval sur la piste devant elle. Torcán reviendrait-il sur ses pas ? Elle se raidit quand un cavalier dissimulé par un massif d'arbustes apparut au grand

jour. Adnár.

Le chef au physique avantageux et à la crinière de jais sauta de sa monture d'un mouvement souple avant même qu'elle se soit arrêtée, puis il s'avança vers Fidelma, l'air inquiet.

— Olcán m'a raconté votre rencontre avec Torcán alors que vous veniez me rendre visite.

Il l'examina avec anxiété.

— Vous n'avez rien ?

— Disons que l'accident a été évité de justesse.

— Vous n'êtes pas blessée ?

— Je vais bien et me félicite de votre venue qui me fera gagner du temps.

Elle désigna le tronc d'un arbre abattu par une tempête.

— Asseyons-nous ici un instant.

Adnár accrocha les rênes de son cheval à une branche et la rejoignit.

— Vous n'avez pas été tout à fait honnête avec moi, Adnár, commença Fidelma.

Le chef rejeta la tête en arrière d'un air surpris.

— Comment cela ? s'exclama-t-il, sur la défensive.

— Vous ne m'aviez pas dit que l'abbesse Draigen était votre sœur de sang. Et frère Febal s'est bien gardé de m'apprendre qu'il avait été son époux.

— Ah, ça ! lança-t-il d'un ton léger.

Fidelma aurait juré qu'il avait l'air soulagé.

— Vous ne semblez pas y accorder grande importance...

— Je le reconnais, et me vante rarement de ma parenté avec Draigen. Je suis heureux qu'elle ait hérité des cheveux roux de mon père et moi, de la chevelure sombre de ma mère.

— Ne pensez-vous pas que vous auriez dû mentionner ce lien de parenté lors de nos discussions ?

— Le hasard nous a fait naître d'une même matrice et nous le regrettons amèrement tous les deux. Quant à frère Febal, je me garderai bien de répondre à sa place.

— Alors parlez en votre nom. Hâissez-vous votre sœur autant que vous le paraissez ?

— Elle m'est indifférente.

— Vous avez pourtant insinué qu'elle entretenait des amours illicites avec ses compagnes.

— Mais c'est la vérité !

Adnár parlait avec calme et respirait l'honnêteté. Fidelma, qui se rappelait son comportement agressif, fut surprise de le voir aussi serein et détendu à ses côtés, les mains entre les genoux, le regard fixé sur le sol, son beau visage pensif.

— Peut-être vaudrait-il mieux que vous me racontiez votre histoire

plus en détail ?

— Je crains que cela ne vous aide guère dans vos recherches.

— Il vous a pourtant semblé que les goûts sexuels de Draigen m'intéressaient au premier chef. Comment voulez-vous que je juge de la pertinence de vos propos si vous ne m'aidez pas à comprendre vos relations ?

Adnár amorça un geste de défense, puis il changea d'avis.

— Vous a-t-elle dit que notre père, dont je porte le nom, était un *óc-aire*, un roturier cultivant un lopin de terre pas assez étendu pour lui permettre de gagner correctement sa vie ? Avec notre mère, il s'est échiné à longueur d'année sur un domaine inhospitalier, à flanc de montagne. L'été, ma mère moissonnait seule notre maigre récolte tandis que mon père louait ses services au chef local afin que nous ne mourions pas de faim.

Il s'interrompt, le regard perdu au loin, puis il reprit son récit.

— Je suis de deux ans plus âgé que Draigen. Nos parents, que nous aidions aux champs, n'avaient que peu de temps et d'argent à consacrer à notre éducation.

Il avait prononcé ces dernières paroles sur un ton de regret amer, mais Fidelma ne fit aucun commentaire.

— Puis j'ai grandi et refusé de prendre la succession de mon père. À quoi cela sert-il de s'user sur une terre ingrate pour gagner à peine de quoi subsister ? J'avais de l'ambition. Et dès que j'apprenais qu'un guerrier traversait notre territoire, je m'échappais en cachette pour aller rôder du côté de l'hôtellerie du clan. J'essayais de persuader l'homme de me parler de sa vie, des codes de la guerre et de m'apprendre comment on devient guerrier. Je me fabriquais des armes en bois et j'allais dans les forêts affronter les buissons avec mon épée. Puis je me confectionnai un arc et des flèches et fus bientôt très habile au tir. Devenir un guerrier était l'unique recours pour échapper à la misère.

« À dix-sept ans, j'avais atteint l'âge du choix et aucune loi ne pouvait plus me retenir. Je quittai mes parents et partis en quête de Gulban des Beara. Il livrait une guerre contre les Corco Duibhne pour une question de frontières. Je me distinguai en tant qu'archer et me retrouvai bientôt à la tête d'une centaine d'hommes. À l'âge de dix-neuf ans, Gulban me nomma *cenn-feadhna*, capitaine. Ce fut le plus beau jour de ma vie.

« Les guerres m'avaient rapporté du bétail et quand elles se terminèrent, je revins ici où je fus nommé *bó-aire*, chef de troupeau. Je ne possédais aucune terre, mais mes nombreuses têtes de bétail faisaient de moi un homme riche et influent. Je n'ai pas honte d'avoir échappé à la pauvreté. Au contraire, j'en tire une certaine fierté.

— Voilà une histoire digne d'éloges, Adnár. Tout homme qui surmonte

des épreuves mérite le respect. Mais cela ne m'explique pas l'animosité qui vous oppose à votre sœur, ni les raisons qui vous poussent à l'accuser d'entretenir des relations contre nature.

Adnár fit la grimace.

— Draigen parle beaucoup de sa loyauté à l'égard de nos parents, elle clame que je les ai abandonnés. Or elle désirait tout autant que moi échapper à son sort. Alors qu'elle approchait l'âge du choix, elle a même essayé d'invoquer les esprits païens – les déesses des anciens temps – afin qu'ils lui viennent en aide.

Fidelma l'étudia attentivement. Adnár semblait perdu dans ses souvenirs et parlait sans aucun effet oratoire.

— Que faisait-elle exactement ?

— Une vieille femme qui vivait dans les bois non loin de chez nous se réclamait de l'ancienne religion dont elle affirmait être une adepte. Je me souviens qu'elle s'appelait Suanach. Les enfants la craignaient. Elle se prétendait adoratrice de Boí, la femme de Lugh, le dieu des arts et de l'artisanat, Boí, également connue sous le nom de déesse-vache ou vieille femme de Beara. Aux temps obscurs, cette terre était son domaine. C'est d'elle que ma forteresse tient son nom, Dún Boí.

— Les gens âgés ne manquent pas qui sont restés fidèles aux dieux ancestraux, fit remarquer Fidelma.

Voilà seulement deux siècles que la vraie foi avait fait son apparition dans les cinq royaumes, et Fidelma connaissait l'existence d'endroits isolés où les croyances attachées à « Ceux qui vivent toujours », les dieux et les déesses, étaient toujours vivaces.

— Ici, même les montagnes portent des noms de dieux et de déesses, précisa Adnár.

— Donc votre sœur a été influencée par cette vieille femme païenne, reprit Fidelma. Quand est-elle revenue à la vraie foi pour finalement entrer en religion ?

Les lèvres d'Adnár se contractèrent en un sourire forcé.

— Qui a dit qu'elle était retournée à la vraie foi ?

Fidelma sursauta.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Rien. Sinon que depuis qu'elle a connu cette sorcière, elle a toujours agi de façon bizarre.

— J'attends que vous avanciez une preuve de vos accusations. Je ne parviens pas à comprendre ce qui vous dresse l'un contre l'autre.

— Cette bonne femme lui a tourné la tête avec ses histoires et...

Il s'arrêta et haussa les épaules.

— Pendant que je servais dans l'armée de Gulban, mon père et ma mère moururent. Draigen alla vivre avec cette vieille dans la forêt.

— Vous l'avez haïe pour ça ?

Il secoua la tête.

— Non. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais Draigen a été condamnée par la loi pour une action criminelle et elle a dû payer des compensations. Elle a donc vendu la terre que nous possédions et est entrée à l'abbaye du Saumon des trois sources. Je ne vous cacherai pas que la perte de cette terre m'a contrarié. Il s'agissait aussi de mon héritage. J'ai déposé une plainte contre Draigen pour récupérer ce qui me revenait mais un brehon m'a débouté.

— Je vois. Cela justifie-t-il votre animosité ?

Adnár haussa les épaules.

— Non, j'étais furieux, mais je m'étais suffisamment enrichi pour ne pas y accorder trop d'importance. Il s'agissait d'une question de principe. Non, cette haine est venue de Draigen. Peut-être m'en voulait-elle pour ma demande de réparation. Après cela, elle m'a toujours évité. Quand je suis devenu *bó-aire* de ce district, elle s'est retrouvée dans l'obligation d'entrer en contact avec moi, mais j'ai toujours usé d'un intermédiaire dans nos relations. Ce qui n'a pas désarmé son aversion à mon égard.

— Draigen vous a-t-elle donné des raisons pour son hostilité ?

— Oh, oui ! Elle m'accuse d'être responsable de la mort de nos parents. Mais en ce qui me concerne, cela sonne faux. En tout cas, quelle que soit la raison de son comportement, les années n'ont fait qu'aggraver son ressentiment.

— Elle le nie et dit que cette violence vient de vous.

— Disons que je me suis senti blessé et furieux. Rien de plus. Et puis il y avait ces histoires de Draigen, à l'abbaye, qui recherchait les jolies novices. Et quand on m'a annoncé qu'on avait trouvé le corps d'une jeune femme dans le puits, j'ai craint le pire.

— Pourquoi ?

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Adnár releva la tête et la regarda droit dans les yeux.

— Pourquoi ? répéta-t-il comme s'il n'avait pas compris la question.

— Qu'est-ce qui a bien pu vous amener à la conclusion que c'était votre propre sœur qui avait assassiné cette fille à la suite de relations illicites ? Excusez-moi, mais d'après les informations que vous m'avez données, le rapport est loin d'être évident.

Adnár parut gêné.

— Il est vrai que je ne peux pas vous fournir de raisons logiques. C'est juste que d'une certaine façon, cela corrobore mes pires pressentiments.

— Votre *anam-chara*, frère Febal, vous a-t-il suggéré cette explication ?

La question était directe et brutale.

Adnár cligna des yeux et son visage se colora légèrement, ce qui pour Fidelma confirmait qu'elle avait touché juste.

- Depuis combien de temps connaissez-vous frère Febal ?
- Depuis que je suis revenu au pays et que j'ai pris mes fonctions de *bó-aire*.
- Que savez-vous de lui ?
- Autrefois, l'abbaye du Saumon des trois sources était une communauté double, un *conhospitae*. Frère Febal y résidait ainsi que d'autres moines. Febal et Draigen se sont mariés. Sous l'égide de Marga, la vieille abbesse, Febal exerçait la fonction de portier. Puis ma sœur a été nommée au poste de *rechtaire*, qui est, comme vous le savez, le plus important après celui d'abbesse. La brusque séparation de Draigen et Febal date de cette époque. Draigen, profitant de la fragilité et du grand âge de l'abbesse, commença à expulser les moines de l'abbaye afin de la transformer en communauté de religieuses. Frère Febal a été le dernier à être démis de ses fonctions. Il m'a alors rejoint pour me servir de conseiller spirituel. La mère abbesse est morte peu de temps après. Je n'ai pas été autrement surpris d'apprendre que Draigen avait été désignée pour diriger le monastère.
- Insinuez-vous que Draigen est ambitieuse et impitoyable ?
- Je vous laisse juger.
- En tout cas, j'en déduis que frère Febal a de bonnes raisons de détester Draigen, d'attiser les dissensions entre vous, et de faire courir des rumeurs concernant la découverte de ce cadavre.
- Si on envisage ces problèmes d'un point de vue objectif, votre raisonnement est justifié, admit Adnár. Et je ne tenterai point de vous amener à partager mon sentiment. Si je voulais vous parler avant Draigen, lors de votre arrivée hier, c'était pour vous mettre en garde et vous pousser à enquêter sur un certain nombre de sujets. Que vous suiviez ces pistes ou non n'est plus de mon ressort. En tant qu'avocate devant les cours de justice, votre cri de guerre n'est-il pas *quaere verum* ?
- La recherche de la vérité est notre maxime et non un cri de guerre, le corrigea Fidelma. Et je m'efforce de me montrer à la hauteur de cette injonction. Mais tant qu'elle n'est pas démontrée, une accusation demeure une proposition en l'air. Pour avancer, il faudrait que je m'entretienne avec frère Febal.
- Adnár passa la main dans sa chevelure bouclée.
- Rien ne vous empêche de revenir avec moi à la forteresse, bien qu'en ce moment précis, je ne sois pas certain que Febal s'y trouve. Quand je suis parti, il me semble qu'il s'apprêtait à conduire Torcán et ses hommes à un lieu de pèlerinage, de l'autre côté de cette montagne.
- Quand reviendra-t-il ?
- Plus tard dans la soirée, je suppose.
- Dans ce cas, je le verrai demain. Dites-lui de venir me retrouver à l'abbaye.

Adnár parut gêné.

— Cela m'étonnerait qu'il accepte, car Draigen risque de lui réserver un accueil plutôt déplaisant.

— En l'occurrence, mes désirs priment sur ceux de Draigen, répliqua Fidelma d'un ton sec. Je l'attendrai à l'hôtellerie après la rupture du jeûne de la nuit. Transmettez-lui mon message.

— Très bien, soupira Adnár avant de se redresser brusquement.

Quelqu'un s'avavançait sur le chemin. Bientôt apparut la silhouette d'une religieuse, la tête baissée et coiffée d'un capuchon. Elle portait un *sacculus* à l'épaule. Alors qu'elle n'était qu'à trente pieds d'eux, Fidelma la héla.

— Bonjour, ma sœur.

La jeune fille sursauta en levant les yeux et Fidelma reconnut sœur Lerben.

— Bonjour, balbutia Lerben.

Adnár se leva avec un sourire.

— Il semblerait qu'aujourd'hui plus d'une religieuse emprunte ce chemin. N'avez-vous pas peur de vous retrouver seule dans les bois alors que la nuit va bientôt tomber, ma sœur ?

Un éclair de contrariété brilla dans les prunelles de Lerben qui baissa aussitôt les paupières.

— J'étais en chemin pour aller trouver...

Elle hésita et jeta un regard ennuyé à Fidelma.

— ... Torcán des Uí Fidgenti.

Adnár, toujours souriant, secoua la tête.

— Hélas, comme je l'ai expliqué à sœur Fidelma, il vient de quitter ma forteresse et ne sera pas de retour avant ce soir. Puis-je lui transmettre un message ?

Lerben parut indécise, puis hocha la tête.

— Pourriez-vous lui remettre ceci ? Il désirait emprunter cet ouvrage à notre bibliothèque.

Elle retira de son *sacculus* un petit objet oblong enveloppé de tissu.

— Très volontiers, ma sœur.

Fidelma tendit la main, intercepta prestement le paquet avant qu'Adnár ait eu le temps de s'en saisir, et déroula l'étoffe.

— Mais il s'agit là d'une copie des annales de Clonmacnoise, la grande abbaye fondée par le bienheureux Ciarán...

Elle interrogea Lerben du regard. La jeune religieuse semblait gênée. Quant à Adnár il ne s'était toujours pas départi de son sourire.

— J'ignorais que le jeune Torcán s'intéressait d'aussi près à l'histoire, dit-il. Cela promet des entretiens passionnants.

Il tendit la main mais Fidelma tournait maintenant les feuilles de vélin. Elle eut tout juste le temps de remarquer des taches d'un rouge boueux sur l'une d'elles avant qu'Adnár, d'un geste doux mais ferme,

ne lui prenne les annales des mains qu'il enveloppa à nouveau dans le carré de lin.

— Ce n'est pas un endroit pour l'étude, lança-t-il d'un ton jovial. Il fait bien trop froid. Ne vous inquiétez pas, ma sœur, reprit-il à l'adresse de Lerben, ce livre sera remis en main propre à Torcán.

Fidelma se leva et brossa sa robe du plat de la main pour la débarrasser des brindilles et de la poussière qui s'y étaient attachées.

— Torcán s'est aventuré bien loin des terres des Uí Fidgenti. Vous le connaissez depuis longtemps ?

Adnár cala le livre sous son bras.

— Je le connais à peine. Il était l'invité de Gulban, dans sa forteresse, et aujourd'hui, il a été convié ici par Olcán, qui désirait l'emmener chasser et visiter certains des anciens sites de la région réputés dans tout le royaume.

— J'ignorais que les Uí Fidgenti étaient les bienvenus chez les Loígde.

Adnár se mit à rire.

— Nous nous sommes effectivement livré quelques batailles, mais je crois qu'il est temps d'oublier ces vieilles querelles et nos préjugés.

— Sans doute. Mais il n'en demeure pas moins qu'Eoganán, le prince des Uí Fidgenti, a plus d'une fois conspiré contre les Loígde.

— Nous nous sommes affrontés pour nous approprier des terres, lui concéda Adnár. Si tout le monde restait à l'intérieur de ses frontières sans chercher à se mêler des affaires des autres clans, les combats cesseraient faute de motifs.

Il prit un air faussement innocent.

— Mais je remercie Dieu d'avoir été recruté comme guerrier quand j'étais jeune, sinon, je ne me serais pas hissé à la situation qui est la mienne aujourd'hui.

Fidelma pencha la tête de côté tout en l'observant attentivement.

— Si je comprends bien, vous qui avez gagné vos richesses en luttant contre les Uí Fidgenti êtes maintenant l'organisateur des plaisirs du prince de ce clan ?

Adnár hocha la tête.

— Ainsi va le monde. Les ennemis d'hier sont les amis d'aujourd'hui, mais je vous ferai tout de même remarquer que Torcán est l'invité d'Olcán, pas le mien.

— Et le frère et la sœur d'hier sont aujourd'hui les ennemis les plus acharnés, ajouta Fidelma d'une voix douce.

Adnár haussa les épaules.

— Croyez bien que je le regrette, mais je n'y puis malheureusement rien changer.

— Je vous remercie de votre franchise, Adnár, et n'oubliez pas, j'attends frère Febal demain.

Elle se tourna vers sœur Lerben qui semblait nerveuse et se tenait là,

incapable de se décider à partir ou à se joindre à la conversation. Fidelma lui adressa un sourire chaleureux. Lerben n'avait pas plus de seize ou dix-sept ans.

— Venez, ma sœur. Nous deviserons sur le chemin de retour à l'abbaye.

Elle se mit en route et Lerben s'attarda un instant auprès d'Adnár avant de rejoindre Fidelma. Le *bó-aire* les regarda s'éloigner, debout près de son cheval dont il caressa le museau d'un air distrait. Puis il prit l'ouvrage, le dégagea de son enveloppe, le fixa longtemps d'un air sombre avant de le remballer et de le jeter dans le sac accroché à sa selle. Enfin, saisissant les rênes de sa monture, il l'enfourcha et enfonça ses talons dans ses flancs.

CHAPITRE IX

Sœur Fidelma se réveilla avant même que la voix étranglée ne déchire l'obscurité. Son sommeil avait été dérangé quand on avait touché à la poignée de sa porte et son esprit, toujours réceptif au danger, fut aussitôt pleinement conscient. Une ombre s'encadrait dans le chambranle. Il faisait encore nuit, et seule la lumière irréaliste de la lune éclairait la cellule glacée. Son haleine se cristallisa en petits nuages tandis qu'elle se redressait maladroitement dans la pâle lumière bleue.

— Sœur Fidelma !

La voix résonnait comme un cri angoissé.

Bien qu'altérée, Fidelma la reconnut comme étant celle de l'abbesse Draigen.

Elle tendit vivement la main vers le silex et l'amadou pour allumer la chandelle.

— Mère abbesse ? Mais que se passe-t-il ?

— Venez avec moi, vite, dit Draigen, à l'évidence très bouleversée.

Fidelma parvint à allumer la bougie et se tourna vers l'abbesse, habillée comme à l'ordinaire. À la lueur jaune et vacillante de la chandelle, son visage était pâle et ses traits exprimaient une horreur sans nom.

— Il est arrivé quelque chose ?

Sans attendre la réponse à sa question superflue, Fidelma sauta de son lit, oublieuse du froid. Il s'était passé un drame.

L'abbesse, en état de choc, tremblait de tous ses membres et semblait incapable de répondre de façon cohérente.

Fidelma jeta sa cape sur ses épaules et glissa les pieds dans ses chaussures.

— Allons-y, Draigen, je vous suis, déclara-t-elle d'une voix calme.

L'abbesse ne tarda qu'un instant avant de se tourner, se dirigeant vers la cour. Dehors, il faisait presque aussi clair qu'en plein jour car il était tombé de la neige qui brillait sous la lune, dont Fidelma nota aussitôt la position. Elle indiquait quelques heures après minuit, mais l'aube était encore loin. Dans la nuit d'une absolue tranquillité, Fidelma ne percevait que le crissement de leurs chaussures de cuir sur la neige.

Elles allaient maintenant vers la tour.

Fidelma avançait en silence, tenant la bougie d'une main et protégeant la flamme de l'autre. Dans la nuit glacée, il n'y avait pas un souffle d'air.

L'abbesse pénétra à l'intérieur de la tour et ne marqua aucun arrêt

dans la bibliothèque et la salle des copistes, grimpant les marches si vite que Fidelma dut se presser pour éclairer son chemin. Au pied de l'escalier qui menait au troisième étage, Fidelma remarqua une bougie qui gisait près de son support, sur le sol. Là, Draigen s'arrêta brusquement et Fidelma faillit la heurter. Le visage de l'abbesse faisait peur. Puis, elle sembla reprendre progressivement le contrôle d'elle-même.

— Préparez-vous à voir un spectacle peu plaisant, dit-elle enfin. C'étaient ses premiers mots depuis qu'elle avait sorti Fidelma de son sommeil.

Quand elle entreprit l'ascension de la dernière volée de marches, Fidelma ne fit aucun commentaire et suivit l'abbesse dans la pièce où était entreposée la clepsydre. Là, le feu rougeoyait dans la cheminée, l'eau fumait dans le bassin en bronze et les deux lanternes qui brûlaient éclairaient un corps étendu sur le sol : une femme revêtue de l'habit de la communauté.

Draigen, silencieuse, se tint sur le côté.

Fidelma posa précautionneusement sa chandelle sur un banc et s'approcha. Même si elle avait été témoin de nombreuses morts violentes dans le monde violent où elle vivait, elle frissonna, révoltée. La tête avait été tranchée. On ne la voyait nulle part.

Quant au corps, allongé sur le ventre et les bras en croix, Fidelma remarqua aussitôt qu'il tenait un petit crucifix dans la main droite. Une baguette de tremble portant une inscription en ogham était attachée au bras gauche. Une mare de sang, rouge et gluant, avait coulé du cou, et aussi de la poitrine. On ne distinguait pas la blessure mais le sang dégouttait de part et d'autre du torse.

Fidelma prit une profonde inspiration et expira lentement.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle à l'abbesse.

— Sœur Síomha.

Fidelma cligna des paupières.

— Comment en avez-vous acquis la certitude ?

L'abbesse émit un cri étranglé qui se voulait un éclat de rire cynique.

— Vous nous avez récemment donné une leçon sur les moyens de reconnaître un corps en l'absence du visage. J'ai reconnu ses vêtements. D'autre part, vous trouverez une cicatrice sur sa jambe gauche, résultat d'une mauvaise chute, et cette nuit elle était de garde auprès de la clepsydre pour le premier *cadar* de la journée.

Fidelma pinça les lèvres et se pencha. Elle releva le bas de la robe et vit, sur la chair blanche de la jambe gauche, la cicatrice d'une blessure profonde. Puis Fidelma fit rouler le cadavre sur le côté gauche et jugea, d'après la quantité de sang versé et les vêtements tailladés, que Síomha avait été poignardée au cœur avant d'être décapitée. Elle remit doucement le corps dans sa position initiale puis s'intéressa aux

main de la victime. Comme elle s'y attendait, les ongles avaient retenu de la boue rouge, qui tachait également les doigts. Pour finir, elle détacha la baguette de tremble et lut l'inscription en ogham :

— La Morigane est réveillée !

Elle fronça les sourcils, puis se releva, la baguette à la main, et fit face à Draigen.

Les yeux rouges, le teint pâle, les lèvres tremblantes, l'abbesse ne s'était pas encore remise du choc qu'elle avait reçu. Fidelma se sentit désolée pour elle.

— Il faut que nous parlions, lui dit-elle à voix basse. Préférez-vous que nous nous rendions ailleurs ?

— Je dois réveiller les sœurs, répliqua Draigen.

— D'abord les questions.

— Alors mieux vaut ne pas bouger d'ici.

— Très bien.

— Autant vous en informer tout de suite, lança brusquement Draigen. Je connais le nom de la sorcière qui a commis ce crime abominable.

Fidelma ne broncha pas.

— C'est sœur Berrach. Je l'ai surprise sur le fait.

Devant cette révélation, Fidelma resta sans voix.

— Je crois, dit-elle après un long silence, qu'il est grand temps que vous me racontiez votre histoire.

L'abbesse Draigen se laissa tomber sur le banc, et, détournant le regard, fixa un point éloigné à l'autre bout de la pièce, au-delà de la fenêtre qui laissait filtrer la lumière de la lune jouant sur les eaux de la baie où se profilait le navire breton au mouillage.

— Síomha était donc de garde ici pour le premier *cadar* qui commence à minuit et s'achève avec l'angélus du matin. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil car j'étais de plus en plus tourmentée à l'idée qu'il était peut-être arrivé quelque chose à nos sœurs sur le chemin de retour d'Ard Fhearta. Et comme je ne dormais pas, je remarquai que les coups de gong avaient cessé de retentir depuis longtemps déjà. Cela m'étonna de la part de sœur Síomha, habituellement si méticuleuse dans l'accomplissement de ses tâches. Je décidai de me lever et de m'habiller pour me rendre à la tour.

— Vous teniez une chandelle ? l'interrompt Fidelma.

L'abbesse fronça les sourcils.

— Effectivement. J'en avais allumé une dans mes appartements. Je suis entrée dans la tour, j'ai traversé la bibliothèque puis la salle des copistes et là, je n'ai pu m'empêcher d'appeler sœur Síomha. Tout était si tranquille... ça n'était pas normal.

— Poursuivez, ordonna Fidelma voyant qu'elle hésitait.

— Un instant plus tard, une ombre noire a dégringolé les escaliers. C'est arrivé si soudainement... quelqu'un m'a heurtée, envoyant

voltiger ma chandelle, avant de prendre la fuite.

— Et alors ?

— J'ai grimpé les marches.

— Sans chandelle ?

— Des lampes étaient allumées, comme maintenant. Et c'est alors que j'ai vu le corps de sœur Siomha.

— Vous avez vu le corps décapité sur le sol ?

Le visage de l'abbesse Draigen s'anima sous l'effet d'une brusque colère.

— La personne qui m'a bousculée était sœur Berrach. Je n'ai aucun doute là-dessus. Vous l'avez rencontrée et vous admettez qu'on ne peut pas se tromper.

Fidelma le lui accordait volontiers, mais elle tenait à s'en assurer.

— C'est justement ce qui me dérange, répliqua-t-elle. Vous avez déclaré que Berrach « a dégingolé les escaliers ». Or nous savons toutes deux qu'elle souffre d'une difformité. Êtes-vous certaine qu'il s'agissait de Berrach ? Souvenez-vous, votre chandelle vous a été arrachée des mains quand cette personne vous a bousculée dans l'obscurité.

— J'admets que dans mon agitation, je n'ai pas choisi les termes les mieux appropriés. Disons que cette silhouette se déplaçait avec rapidité... et puis l'allure de Berrach est reconnaissable entre toutes.

En effet, l'infirme pouvait difficilement passer inaperçue.

— Et après qu'elle vous a repoussée ?

— Je suis venue immédiatement vous trouver pour que vous portiez témoignage sur cet acte de folie.

— Très bien. Il ne nous reste plus qu'à partir à la recherche de sœur Berrach, dit Fidelma d'un ton lugubre.

Maintenant que l'abbesse Draigen s'était libérée en relatant ces événements, elle semblait avoir recouvré son sang-froid.

— À l'heure qu'il est, elle aura fui l'abbaye, grommela-t-elle avec cynisme.

— Même dans ce cas, sans cheval, car je suppose qu'elle ne monte pas, elle n'est sûrement pas allée bien loin.

Puis Fidelma se tut en entendant un pas léger sur les marches.

L'abbesse allait s'avancer à la rencontre de la visiteuse quand Fidelma la tira en arrière et posa un doigt sur ses lèvres. Quelqu'un montait dans la salle de la clepsydre.

Fidelma était crispée, ce qui l'agaça. Elle avait été entraînée à ne pas répondre émotionnellement aux sollicitations extérieures afin d'être toujours prête à garder le contrôle d'elle-même et à exercer son intelligence. Elle se concentra, sentit ses muscles se détendre et se plaça de telle façon, avec l'abbesse, que la personne qui apparaîtrait leur tournerait le dos.

Fidelma vit immédiatement qu'il s'agissait d'une personne d'un certain âge et elle la reconnut avant même qu'elle leur fît face.

— Sœur Brónach ! Que faites-vous ici à cette heure ?

Saisie par cet accueil, Brónach faillit tomber à la renverse. Puis elle se calma en reconnaissant Fidelma et l'abbesse.

— J'arrive de la cellule de sœur Berrach. Elle est dans un état épouvantable. Elle m'a affirmé qu'un meurtre avait été commis en ces lieux.

— Vous l'avez vue ? demanda Draigen. Elle vous a réveillée ?

— Non, je ne dormais pas et je m'apprêtais justement à venir à la tour, expliqua Brónach. Trop de temps s'était écoulé depuis le dernier coup de gong. Au moins plusieurs quarts d'heure. Je me suis donc levée, craignant que la sœur qui gardait la clepsydre ne soit souffrante. J'étais sur le point de quitter ma cellule quand j'ai entendu quelqu'un dans le couloir. J'ai compris qu'il s'agissait de sœur Berrach, que j'ai trouvée assise sur son lit dans un état d'agitation extrême. Elle m'a assuré que sœur Síomha était morte et j'ai couru jusqu'ici pour voir si elle n'était pas la proie de...

À cet instant, elle vit le corps sur le sol derrière Fidelma et écarquilla les yeux en portant la main à sa bouche.

— C'est bien sœur Síomha, confirma l'abbesse Draigen avec solennité. Fidelma, dont l'attention était concentrée sur Brónach, crut lire sur ses traits une expression fugitive de soulagement qui s'évanouit avant qu'elle ait eu le temps d'en avoir confirmation. Sans compter que les lampes déformaient les expressions du visage.

— Sœur Brónach, arrangez-vous pour faire repartir la clepsydre, dit l'abbesse qui était maintenant en pleine possession de ses moyens. Pendant des générations, cette communauté s'est prévaluée de l'exactitude de sa pendule à eau. Je vous charge de rétablir la justesse de nos calculs.

Sœur Brónach parut perplexe, mais hocha la tête en signe d'assentiment.

— Je ferai de mon mieux, mère abbesse, mais...

Elle jeta un coup d'œil effrayé au cadavre.

— Ne vous inquiétez pas, je vais réveiller certaines de nos sœurs pour qu'elles emportent notre infortunée compagne dans le *subterraneus*. Vous ne resterez pas longtemps seule.

Fidelma s'achemina vers l'escalier puis changea d'avis et revint vers Brónach.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'après chaque coup de gong, la gardienne devait noter l'heure sur une tablette d'argile ?

Sœur Brónach acquiesça.

— C'est la coutume au cas où nous perdrons le fil du temps.

— Quand Síomha l'a-t-elle fait pour la dernière fois ?

Sœur Brónach jeta un coup d'œil circulaire, vit la tablette qui gisait près de la cheminée en pierre et alla la ramasser.

— Eh bien ? s'impatienta Fidelma.

— Elle a marqué la deuxième heure du jour ainsi que le *pongc* qui a suivi.

— Donc elle a été tuée entre deux heures quinze et deux heures trente ce matin.

— Est-ce si important ? s'impatienta l'abbesse Draigen. Nous savons déjà qui a commis cet acte abominable.

— Et maintenant, quelle heure est-il ? insista Fidelma.

— Aucune idée.

— Je vais vous le dire, intervint Brónach.

Elle alla à la fenêtre, fixa le ciel qui avait pâli et conclut avec un rien de suffisance :

— Nous avons largement dépassé la quatrième heure du jour et nous nous approchons maintenant de la cinquième.

— Merci, ma sœur, murmura distraitement Fidelma.

Son esprit fonctionnait à la vitesse de l'éclair.

— Pourriez-vous calculer quand vous avez découvert le corps ? demanda-t-elle à l'abbesse qui haussa les épaules.

— Je ne vois pas en quoi...

— Je vous en prie.

— Il y a moins d'une heure. Et je suis venue vous trouver presque aussitôt après cette macabre découverte.

— Exactement. Et nous sommes ici depuis environ une demi-heure.

— Plutôt que de perdre notre temps en détails sans importance, nous ferions mieux d'aller quérir sœur Berrach, insista Draigen.

— Ne pourriez-vous attendre le matin pour interroger cette pauvre enfant ? demanda sœur Brónach. Berrach est terriblement choquée.

— Vous a-t-elle dit qu'elle avait découvert le corps ? s'enquit Fidelma.

— Pas exactement, mais cela tombe sous le sens. Elle m'a déclaré que sœur Síomha était morte, dans la tour.

— Il nous faut interroger sœur Berrach sur-le-champ. Encore une chose...

L'abbesse poussa un soupir d'exaspération.

— ... pour vous, le nom de Morrigan a-t-il une signification particulière ?

Sœur Brónach frissonna.

— Le nom de cette maudite n'est-il pas connu de tous ? Autrefois, avant que la parole du Christ ne vienne féconder cette terre, elle était considérée comme la déesse de la mort et des batailles. Au royaume des puissances surnaturelles, elle incarnait le mal et la perversion.

— Donc vous êtes versée dans les vieilles pratiques païennes ? interrogea Fidelma.

Sœur Brónach fit la moue.

— Qui ne l'est pas ? J'ai été élevée dans les forêts qui nous entourent, où ceux qui s'accrochent aux anciennes croyances sont encore nombreux.

Fidelma hocha la tête, et, pour le plus grand soulagement de Draigen, reprit sa chandelle et précéda l'abbesse dans les escaliers. Elles étaient arrivées en bas de la tour quand un bruit sourd arrêta Fidelma, celui-là même qu'elle avait entendu dans la *duirthech*, la chapelle. On aurait dit deux barques, ou deux troncs creux, s'entrechoquant dans les profondeurs du sous-sol et résonnant dans le bâtiment.

Fidelma s'avança vers le coin de la salle d'où semblait partir l'écho, tenant devant elle sa chandelle à bout de bras.

— Par là, vous ne trouverez que l'escalier qui descend à la cave, l'avertit Draigen qui l'avait suivie.

— Personne n'a-t-il jamais repéré l'origine de ces bruits ? demanda Fidelma qui plongeait maintenant son regard dans la bouche sombre.

— Non, pour quoi faire ? s'impativa Draigen. Ce sont des bruits qui montent du *subterraneus*.

Fidelma fixait l'obscurité d'un air pensif.

— Pourtant, on jurerait que ça vient d'ici. Vous m'avez bien expliqué que ces sons provenaient sans doute d'une grotte se remplissant et se vidant au rythme de la marée ?

— Absolument, maugréa Draigen qui ne semblait pas autrement convaincue. Mais où allez-vous ? s'exclama-t-elle en voyant Fidelma s'engager dans l'escalier.

— Je voulais juste vérifier...

Elle ne finit pas sa phrase mais poursuivit son chemin.

Dans la cave, tout était vide et silencieux. Déçue, Fidelma regarda autour d'elle et ne distingua que quelques coffres dans un coin, mais aucun endroit où quelqu'un aurait pu se cacher. Étouffant un soupir, elle entreprit de remonter à l'air libre tout en s'appuyant d'une main au mur glacé.

Elle sentit sous ses doigts une substance poisseuse qu'elle reconnut aussitôt et la lumière de la chandelle confirma ses suspicions : sur le mur s'étalait une traînée de sang encore frais.

— Que se passe-t-il ? demanda Draigen qui attendait Fidelma en haut des marches.

— Rien, mère abbess. Rien du tout.

Dans la cour, elles rencontrèrent sœur Lerben qui semblait très inquiète.

— Quelque chose ne va pas, mère abbess ! lança-t-elle d'une traite. Cette nigaude de sœur Berrach sanglote dans sa cellule. J'ai vu des lumières dans la tour, mais cela fait un bon moment que je n'ai pas entendu le gong.

Draigen posa une main sur l'épaule de la jeune fille.

— Mon enfant, il faut t'armer de courage. Sœur Síomha a été assassinée et l'auteur de cette infamie est sœur Berrach.

— Rien n'est moins sûr, protesta Fidelma, allons l'interroger avant de lui faire porter le fardeau de ce crime.

Mais sœur Lerben courait déjà répandre la nouvelle qui se propagea à la vitesse de l'éclair. Elles avaient à peine traversé la cour que tout le monde ou presque était déjà levé. L'abbesse pria une novice qui passait par là de se rendre dans les dortoirs afin d'apaiser le tumulte, mais avant que la jeune fille ait eu le temps de répondre, des sœurs affolées se déversaient dans la cour et les bourdonnements de murmures hystériques remplirent l'atmosphère. On alluma des lampes et des chandelles, des sœurs qui s'étaient habillées à la hâte ou avaient jeté une cape sur leurs épaules se rassemblaient en petits cercles et s'épanchaient en des discours où résonnaient la frayeur et la colère.

Apparemment, Berrach s'était barricadée dans sa cellule. Lerben revint annoncer qu'elle entendait toujours les gémissements et les litanies de sœur Berrach, un curieux mélange de prières et d'anciennes malédictions.

— Qu'allons-nous faire, mère abbesse ?

— Je vais lui parler, annonça Fidelma d'un ton résolu.

— Ce n'est pas prudent, s'interposa l'abbesse.

— Pourquoi donc ?

— Vous connaissez la force de sœur Berrach, en dépit de sa difformité. Elle pourrait facilement s'en prendre à vous.

Fidelma eut un petit sourire.

— Je ne la crains pas. Indiquez-moi le chemin.

La jeune Lerben consulta l'abbesse du regard puis fit un geste en direction d'un des bâtiments.

— Sa cellule est la dernière dans cette bâtisse. Mais à votre place, je m'y rendrais armée.

Fidelma secoua la tête d'un air agacé.

— Attendez ici et ne venez pas avant que je vous le demande.

Elle leva la main pour abriter la flamme de sa chandelle contre la brise du matin et se dirigea vers un bâtiment en bois dont l'agencement consistait en un long couloir avec une douzaine de cellules réparties d'un seul côté. Tous les dortoirs de la congrégation étaient ainsi conçus.

Elle perçut aussitôt les sanglots de sœur Berrach dont l'écho se propageait dans tout le corridor et s'arrêta à l'entrée du dortoir.

— Sœur Berrach, c'est Fidelma ! s'écria-t-elle en s'efforçant de maîtriser l'anxiété qui l'avait envahie.

Les pleurs s'arrêtèrent et des reniflements leur succédèrent.

— Vous vous souvenez de moi ?

Après un silence, Berrach s'exclama :

— Bien sûr ! Je ne suis pas complètement idiote !

— Je ne vous ai jamais considérée comme telle, répliqua Fidelma. Et j'aimerais vous parler.

— Vous êtes seule ?

— Oui.

— Alors avancez-vous jusqu'ici que je puisse vous voir.

Fidelma leva sa chandelle et s'engagea lentement dans le couloir. Elle entendit que Berrach traînait des meubles et en conclut qu'elle libérait la porte qui finit par s'entrouvrir.

— Arrêtez ! cria Berrach.

Fidelma lui obéit, la tête de la jeune fille apparut et quand elle eut vérifié que Fidelma était seule, elle s'effaça pour la laisser entrer.

Fidelma pénétra à l'intérieur et se tint là, raide et embarrassée, tandis que Berrach poussait une table devant la porte.

— Que craignez-vous ? lui demanda-t-elle tout en étudiant le visage de la jeune fille aux yeux rouges et aux joues trempées de larmes.

Berrach rejoignit son lit en tanguant sur ses jambes déformées, s'assit et s'agrippa à son bâton.

— Vous n'ignorez pas que sœur Síomha a été tuée ? dit-elle enfin.

— Et alors ?

— Elles vont m'accuser du crime et je ne sais pas comment réagir.

Fidelma repéra une petite chaise et s'y assit tout en posant sa chandelle sur la tablette à côté.

— Pourquoi vous accuserait-on de ce forfait ?

Sœur Berrach lui adressa un regard méprisant.

— L'abbesse Draigen m'a vue dans la tour et la plupart des sœurs de cette communauté me détestent et me craignent parce que je suis difforme. Elles vont très certainement se retourner contre moi.

Fidelma se renversa sur sa chaise et croisa les mains sur ses genoux tout en observant attentivement Berrach.

— Vous ne bégayez plus, fit-elle remarquer d'une voix douce.

Le visage de la jeune fille se tordit en une grimace sardonique.

— Vous avez l'esprit rapide, sœur Fidelma. Contrairement à vous, celles qui m'entourent ne voient que ce qui les arrange. Leurs perceptions sont extrêmement limitées.

— Je suppose que vous vous appliquiez à bégayer parce que c'était ce qu'on attendait de vous ?

Berrach ouvrit de grands yeux.

— Voilà qui est bien pensé.

Elle marqua une pause.

— D'un corps disgracieux, on attend un esprit mal formé. C'est la philosophie de l'ignorance. Je bégaye parce que cela les rassure de croire que je suis simplette. Si je montrais mon intelligence, elles

croiraient que je suis possédée du démon.

— Pourtant, vous vous montrez honnête avec moi.

— Ma franchise répond à votre sincérité. Vous voyez au-delà du rideau de préjugés que les autres ne parviennent pas à percer.

— Vous me flattez.

— La flagornerie n'est pas dans ma nature.

— Dites-moi très exactement ce qui s'est passé.

— Cette nuit ?

— Oui. L'abbesse Draigen vous a vue redescendre de la salle où l'on garde la clepsydre. Sœur Síomha, comme vous le savez, y a été découverte décapitée. Dans votre fuite, vous avez repoussé l'abbesse contre le mur, expédiant du même coup sa chandelle dans les airs.

Fidelma examina les vêtements de Berrach.

— Je vois une tache sombre sur votre robe. Le sang de sœur Síomha, sans doute ?

Berrach fixa Fidelma droit dans les yeux.

— Je n'ai pas tué sœur Síomha.

— Je vous crois. Mais me faites-vous suffisamment confiance pour me raconter précisément ce qui est arrivé ?

Sœur Berrach tendit les mains en un geste pathétique.

— Tout le monde dans ce monastère s'imagine que je suis simple d'esprit parce que je souffre de déformations physiques. Or je suis née ainsi. Un problème concernant ma colonne vertébrale. Pourtant, mon corps et mes bras sont très résistants. Seules mes jambes ne se sont pas développées normalement.

Sœur Berrach s'interrompit mais Fidelma ne répondit rien, attendant que la jeune fille poursuive son récit.

— Tout d'abord, on a annoncé à ma mère que je ne vivrais pas et puis qu'il valait mieux que je meure. Ma mère ne pouvait pas s'occuper de moi dans sa communauté et mon père ne voulait rien savoir de moi. Après ma naissance, il a d'ailleurs abandonné ma mère. J'ai donc été élevée par ma grand-mère, mais elle a été tuée quand j'étais petite. J'ai survécu et on m'a amenée quand j'avais trois ans dans cette abbaye où Brónach m'a élevée. C'est le seul foyer dont je me souviens.

Berrach parlait maintenant d'une petite voix et Fidelma comprenait pourquoi sœur Brónach se montrait aussi protectrice avec la jeune fille.

— Racontez-moi ce qui s'est passé dans la tour, l'incita-t-elle d'une voix douce.

— Eh bien, chaque nuit, avant l'aube, pendant que l'abbaye dort, je me lève et je me rends dans la bibliothèque, confia Berrach. J'ai lu pratiquement tous les livres qu'elle contient.

Fidelma ne put s'empêcher d'exprimer sa surprise.

— Pourquoi y aller la nuit ?

Berrach eut un rire sans joie.

— Elles s'imaginent que je suis une niaise illettrée, incapable d'aligner deux idées cohérentes. J'ai appris toute seule à déchiffrer ma propre langue et maintenant je sais lire le latin, le grec et même un peu d'hébreu.

Fidelma contemplait le visage de la jeune fille. Elle ne se vantait pas, non, elle rétablissait la vérité. Une idée étrange surgit alors dans la tête de Fidelma.

— Saviez-vous que cette abbaye possède une copie des annales de Clonmacnoise ?

Sœur Berrach hocha aussitôt la tête.

— La copie a été calligraphiée de la main de notre bibliothécaire.

— N'êtes-vous pas effrayée de rester seule la nuit dans un tel endroit ? dit Fidelma.

— Il y a toujours une sœur qui monte la garde juste au-dessus de moi. Ces derniers temps, dit-elle en frissonnant, c'était presque toujours sœur Síomha. Et puis avant les récents événements, l'abbaye était l'endroit le plus tranquille au monde.

Fidelma fit la grimace.

— Je ne me référais pas à un danger physique. Que faites-vous de ce bruit sourd, sous la *duirthech*, qui a effrayé les sœurs, l'autre jour ? On m'a dit qu'on l'avait déjà entendu auparavant.

Sœur Berrach réfléchit un instant.

— Je vous l'accorde, mais ces phénomènes sont assez peu fréquents. L'abbesse Draigen affirme qu'il s'agit d'une grotte souterraine qui se remplit d'eau et il arrive que les sœurs s'en émeuvent. Moi, cela m'indiffère. Une personne qui a la foi ne devrait pas s'effrayer de telles manifestations.

— Cette pensée vous fait honneur. Croyez-vous comme l'abbesse que de tels chocs sont provoqués par une grotte qui se remplit avec la marée ?

— Pourquoi pas ? Cela me semble plus vraisemblable que les esprits de victimes de sacrifices païens ne trouvant pas le repos après avoir été immolées en cet endroit, dont parlent les sœurs.

— Mais vous n'êtes pas absolument convaincue.

— Parfois, comme l'autre jour dans la chapelle, l'explication de l'abbesse me paraît plausible. D'autres fois, surtout quand je travaille dans la bibliothèque la nuit, le son résonne plus faiblement, un peu comme si quelqu'un creusait ou donnait des coups dans la roche. Quoi qu'il en soit, ces bruits, naturels ou produits par la main de l'homme, sont très certainement explicables, alors pourquoi s'effrayer ?

— Vous avez raison. Et donc cette nuit vous êtes allée dans la bibliothèque ?

— Oui, au cours des heures qui précèdent l'aube. Je me suis tenue très tranquille car je ne voulais pas risquer d'inquiéter sœur Síomha, dont c'était le tour de garde auprès de la clepsydre. Son hostilité à mon égard est encore plus prononcée que celle des autres.

— Vous souvenez-vous de l'heure exacte à laquelle vous êtes entrée dans la bibliothèque ?

— Eh bien, j'ai entendu sonner la deuxième heure, et peut-être le premier quart qui a suivi mais je n'en suis pas certaine. En tout cas, il n'était pas plus tard que la troisième heure, car je ne me rappelle pas l'avoir entendue sonner.

— Continuez.

— Je suis entrée dans la bibliothèque où j'ai trouvé l'ouvrage que je cherchais.

— De quel livre s'agissait-il ?

— *L'itinéraire*, d'Aethicus d'Istrie. Je me suis installée, selon mon habitude, à une petite table dérobée aux regards, dans un coin, au cas où quelqu'un entrerait. Cet emplacement me donne le temps de me cacher. Je lisais le passage où Aethicus arrive en Irlande pour visiter nos bibliothèques et s'informer de leur fonctionnement. J'ai alors réalisé que le temps avait passé et que je n'avais pas entendu le gong. Je me suis rendue au pied des marches. Tout était tranquille. Trop tranquille.

Berrach marqua une pause et se frotta la joue.

— Prise d'un pressentiment – vous avez déjà eu cette impression, sûrement –, j'ai décidé de grimper là-haut.

— Même si vous souhaitiez que personne ne sache que vous étiez là, et encore moins sœur Síomha ?

— S'il s'était passé quelque chose de grave, mieux valait l'affronter.

— Et qu'avez-vous fait du livre ?

— Je l'ai laissé sur la table.

— Donc il doit encore y être. Poursuivez.

— J'ai grimpé les marches aussi doucement que possible et dans la salle de la clepsydre, il m'a semblé voir sœur Síomha étendue sur le sol.

— Il vous a semblé ? s'étonna Fidelma.

— Le corps était décapité. Mais je ne l'ai pas remarqué tout de suite. J'ai seulement vu une personne revêtue des vêtements d'une sœur et je me suis agenouillée pour prendre son pouls, car je pensais qu'elle s'était évanouie. En touchant son cou, je l'ai trouvé froid et moite, et puis j'ai senti quelque chose de collant. J'ai cherché sa tête-

La voix lui manqua et elle se mit à trembler.

— Jésus Marie mère de Dieu, protégez-moi ! J'ai compris à cet instant que Síomha avait été assassinée de la même manière que celle dont on a découvert le corps au fond du puits. Je crois que j'ai poussé un cri

d'horreur.

— Et puis vous vous êtes précipitée vers l'escalier ?

— Pas tout de suite. Dans la pièce, j'ai alors entendu un bruit derrière moi et je me suis retournée, le cœur battant. J'ai entrevu une ombre avec un capuchon rabattu sur les yeux qui descendait rapidement les marches.

Fidelma se pencha en avant.

— Était-ce la silhouette d'un homme ou d'une femme ?

Berrach secoua la tête.

— Hélas, je l'ignore. Il faisait sombre et cette personne se déplaçait très vite. Je n'étais pas en état d'observer avec lucidité, car j'étais paralysée par la peur. Seule dans l'obscurité avec le monstre qui avait commis cet acte abominable, je crois bien que je me suis alors approchée au plus près de la terreur de la damnation éternelle. Je ne sais pas combien de temps je suis restée là, agenouillée.

— Vous n'avez ni bougé ni appelé ?

— La peur peut faire courir le boiteux et paralyser une personne active.

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Et alors ?

— J'ai fini par me lever, je voulais de toutes mes forces sonner l'alarme et j'ai allumé les lanternes pour frapper le gong quand j'ai entendu un nouveau bruit !

— Quel genre de bruit ?

— Celui d'une porte, et maintenant quelqu'un montait les marches. Les pas se rapprochaient. Et si c'était le meurtrier qui revenait pour s'assurer que je ne parlerais pas ?

Au comble de l'émotion, elle respirait maintenant difficilement. Puis elle reprit le contrôle d'elle-même.

— En cet instant, la frayeur que je ressentais, au lieu de me clouer sur place, me donna une force inhabituelle. Je me suis précipitée vers l'escalier. Je me souviens d'avoir vu une silhouette qui s'avavançait vers moi, j'ai cru que c'était la personne encapuchonnée qui revenait, je le jure ! Je me suis jetée sur elle de tout mon poids afin de la déséquilibrer et je me suis enfuie.

— Vous rappelez-vous si cette silhouette portait une lampe ou une chandelle ?

La jeune fille réfléchit.

— Je ne m'en souviens pas. Peut-être une chandelle. C'est important ? Je l'ai entendue crier. Une fois arrivée dans la cour, j'ai compris que ce devait être l'abbesse.

— Pourquoi n'êtes-vous pas revenue sur vos pas ?

— J'étais la proie d'une terrible confusion. Après tout, peut-être que c'était l'abbesse qui était l'assassin ? Comment savoir ?...

Fidelma ne répondit rien.

— J'ai regagné ma cellule du plus vite que j'ai pu et à peine étais-je arrivée que Brónach est venue me demander ce qui se passait. Je lui ai tout raconté et elle est partie se renseigner. J'étais terrorisée, car je craignais que le meurtrier ne m'ait suivie.

— Mais à l'évidence, il ne l'a pas fait. N'avez-vous pas craint pour la sécurité de Brónach en l'envoyant seule à la tour ?

— Je ne parvenais plus à raisonner correctement.

— Alors pourquoi vous êtes-vous barricadée ?

— J'ai entendu la communauté qui se réveillait. Des lumières se sont allumées dans la tour, puis dans les dortoirs. J'allais sortir quand une des sœurs, je crois bien que c'était Lerben, a crié : « Sœur Síomha a été assassinée par Berrach ! » J'ai alors compris que j'étais condamnée. Une personne comme moi n'a aucune chance d'être traitée selon les règles de la justice. Je risque d'être châtiée pour un acte que je n'ai pas commis.

Fidelma l'observait d'un air songeur.

— Une dernière question, sœur Berrach. Avez-vous remarqué quelque chose de particulier en ce qui concerne le corps de sœur Síomha ? En dehors de la décapitation, bien sûr.

Berrach s'arracha un instant à ses tourments pour regarder Fidelma d'un air interrogateur.

— Par exemple ?

— Eh bien, le genre d'indices laissés sur l'inconnue qu'on a retrouvée dans le puits.

Sœur Berrach réfléchit.

— Je ne pense pas, non.

— Un objet attaché à son bras gauche ?

Quand elle secoua la tête, l'ahurissement de la jeune fille semblait sincère.

— Vous vous y connaissez en coutumes païennes ?

— Comme tout le monde, répliqua Berrach. Dans ces régions reculées, éloignées des villes et des cathédrales, vous savez bien que les gens vivent encore très près de la nature et s'en tiennent aux traditions immémoriales. Ici, quand on gratte un chrétien, on trouve du sang païen.

Fidelma allait lui répondre quand elle entendit des clameurs qui résonnaient de plus en plus fort. Puis elle perçut des voix qui scandaient un nom à l'extérieur du bâtiment : « Berrach ! Berrach ! Berrach ! »

Fidelma en resta figée sur place tandis que la jeune fille se mettait à gémir.

— Vous voyez ? s'écria-t-elle en pleurant. Elles sont venues pour me punir !

— Sœur Fidelma !

C'était la voix de Lerben qui se détachait sur un fond de hurlements qui diminuèrent d'intensité avant de s'éteindre.

Fidelma se leva et adressa à Berrach un petit sourire qui se voulait rassurant.

— Faites-moi confiance, dit-elle à la jeune fille.

Puis elle repoussa la table et ouvrit la porte.

À l'autre bout du couloir se tenait sœur Lerben, accompagnée d'un groupe de novices qui se pressaient derrière elle avec des lampes.

— Tout va bien, ma sœur ? demanda la jeune religieuse. Nous étions inquiètes.

— Que signifient ces vociférations dans l'enceinte d'un monastère ? Dispersez vos compagnes et dites-leur de réintégrer leurs cellules.

— Des membres de cette communauté sont venus chercher la meurtrière. L'assassinat de Síomha ne restera pas impuni. Amenez Berrach ici, les sœurs ont décidé qu'elle méritait la mort !

CHAPITRE X

Tandis qu'elles criaient le nom de Berrach, massées au bout du couloir, les novices de la communauté semblaient possédées. Leur hystérie menaçait de les faire échapper à tout contrôle et Fidelma était furieuse que Draigen n'ait pris aucune mesure pour calmer ces débordements. Lerben, à la tête d'un groupe déchaîné, semblait avoir fomenté cette frénésie gratuite. Quant à l'abbesse, elle avait tout simplement disparu.

— Les sœurs ont *décidé*, dites-vous ? dit Fidelma d'une voix glaciale.

— Cette affaire est réglée, déclara Lerben d'un ton emphatique. Pendant toutes ces années, l'abbaye a accordé l'hospitalité à une sorcière, et elle en a été récompensée par le meurtre et l'idolâtrie païenne. Elle va recevoir le châtiment qu'elle mérite, votre tâche est terminée.

Un murmure d'assentiment s'éleva des religieuses derrière elle. Fidelma comprit que la plupart étaient terrorisées et que leur peur s'était changée en folie passagère. Sœur Lerben avait détourné leur ressentiment contre Berrach, elles semblaient dans un état second et prêtes à n'importe quel acte inconsidéré. Fidelma se planta devant l'entrée et leva la main.

— Au nom de Dieu, réalisez-vous ce que vous êtes en train de faire ? lança-t-elle d'une voix puissante pour dominer le vacarme. Je suis une avocate des cours des brehons, chargée par votre roi et votre évêque de mener une enquête sur les récents événements. En faisant justice vous-mêmes, vous vous rendez coupables d'un péché mortel.

— Nous sommes dans notre droit, répliqua sœur Lerben.

— Comment cela ?

«Vous me parlez de vos droits alors que vous n'êtes qu'une novice qui n'occupez aucune fonction particulière. Où est l'abbesse Draigen ?

Un éclair de colère passa dans les yeux de Lerben.

— Elle s'est retirée dans ses appartements pour prier et m'a nommée provisoirement *rechtaire*, le temps qu'elle se remette de ce choc terrible. C'est maintenant moi qui commande ici. Remettez-nous la meurtrière.

Fidelma était atterrée par l'arrogance de cette fille.

— Vous êtes jeune, Lerben. Trop jeune pour occuper cette fonction. Ce que vous suggérez est contraire aux lois des cinq royaumes. Et maintenant calmez-vous et dites à vos sœurs de se disperser.

À sa grande surprise, Lerben n'en voulait point démordre et lui tint tête.

— Ultan, archevêque d'Armagh et chef des apôtres de la foi des cinq

royaumes, n'a-t-il point décrété que notre Église devait suivre les lois de l'Église de Pierre à Rome ? Eh bien, nous avons jugé notre sœur qui s'est égarée selon cette loi ecclésiastique et l'avons reconnue coupable.

— De quoi parlez-vous ?

Fidelma n'en croyait pas ses oreilles. Quelqu'un avait poussé cette novice, qui maintenant se proclamait hôtelière de l'abbaye, à entrer en guerre contre les lois des royaumes. Elle avait l'impression d'être engagée dans une polémique décousue où plus rien n'avait de sens.

— J'en réfère à la parole sacrée ! répliqua Lerben, que l'autorité de Fidelma n'impressionnait guère. N'est-il pas dit dans l'Exode : « Tu ne laisseras pas en vie la magicienne » ?

— Est-ce l'abbesse qui vous a ainsi instruite, Lerben ?

— Vous opposez-vous aux Saintes Écritures ?

— D'après Matthieu, Notre-Seigneur a dit : « Ne jugez pas, afin de n'être pas jugés ; car, du jugement dont vous jugez on vous jugera, et de la mesure dont vous mesurez on mesurera pour vous[4]. »

Puis Fidelma se tourna vers les religieuses qui s'étaient brusquement apaisées.

— Mes sœurs, vous avez été trompées. Retournez dans vos dortoirs, Berrach est innocente.

Les novices, qui avaient perdu de leur superbe, se mirent à chuchoter entre elles tandis que Lerben, maintenant rouge de colère, tentait de rasseoir son autorité. Elle avait à l'évidence espéré gagner le respect et l'allégeance incontestés de ses compagnes par sa connaissance des textes.

— Rejetez-vous les préceptes d'Ultan ?

— Certainement s'ils sont contraires à la vérité et aux lois de ce pays.

— Les décisions de l'abbesse Draigen ont force de loi !

— Pas du tout, répliqua Fidelma.

Si elle ne voulait pas perdre le contrôle de la suite des événements elle devait désamorcer au plus vite cette situation périlleuse, car elle venait de comprendre que ses soupçons étaient pleinement justifiés : Draigen avait à l'évidence encouragé Lerben à attiser la peur suscitée par Berrach et il était temps qu'elle use de ses pouvoirs pour remettre un peu d'ordre.

— Le haut roi m'a nommée à mes fonctions et je suis venue jusqu'ici à la requête de votre roi, de votre évêque et de l'abbé de Ros Ailithir. Celui-là, au moins, vous le connaissez. Si vous portez la main sur Berrach, vous et toutes celles qui vous imiteront serez accusées du meurtre d'un membre de sa parentèle.

Un murmure de consternation parcourut l'assistance. Elles avaient peu d'éducation, mais en savaient suffisamment pour comprendre que ce meurtre aggravé était le plus sévèrement puni du code pénal des cinq royaumes. Un roi qui s'en rendait coupable perdait tout honneur et

cela justifiait qu'il soit démis de son rang et de sa fonction. La crucifixion du Christ était considérée par les Mandais comme le meurtre ultime d'un membre de sa parentèle, car les Juifs représentaient la famille maternelle du Christ. Des textes remontant à des temps immémoriaux mettaient l'accent sur le caractère contre nature du meurtre de sa parentèle, un acte qui frappait la base même de la structure sociale basée sur la famille.

— Vous oseriez nous accuser de... s'étouffa Lerben qui commençait à perdre pied.

— Mes sœurs, lança Fidelma en tournant le dos à Lerben pour mieux haranguer les jeunes harpies maintenant gagnées par le doute. J'ai longuement interrogé sœur Berrach. Elle a trébuché sur le corps, de même que l'abbesse Draigen quelques instants plus tard, et toutes deux n'ont rien à se reprocher. Ne laissez pas la peur se substituer à la logique, elle est mauvaise conseillère. Il est trop facile de se retourner contre ce que vous craignez pour le détruire. Dispersez-vous, retournez dans vos dortoirs et j'oublierai ce que je qualifierais d'égarement passager.

Dans l'obscurité, les novices se consultèrent du regard d'un air *gêné* et déjà quelques-unes s'éloignaient quand sœur Lerben s'avança, les lèvres pincées et l'air résolu, mais Fidelma, qui venait de remarquer sœur Brónach, le visage défait, derrière les novices qu'elle avait rejointes à l'instant, décida de profiter de sa présence pour mettre fin à cette scène affligeante.

— Sœur Brónach, je veux que vous escortiez sœur Lerben jusqu'à sa chambre tandis que je me rendrai chez l'abbesse. C'est un ordre.

Puis elle tourna les talons et entra chez Berrach où elle resta debout derrière la porte, les yeux fermés et le cœur battant. Avait-elle retourné la situation ? Lerben tenterait-elle à nouveau de se saisir de Berrach en ralliant des sœurs à son sinistre projet ? Il y eut des éclats de voix et des piétinements dans le corridor, puis le silence se fit et Fidelma ouvrit les yeux.

La jeune fille, assise sur son lit, tremblait de tous ses membres. Fidelma, qui retenait son souffle, jeta un rapide coup d'œil dans le couloir désert, se détendit et prit une profonde inspiration.

— Tout va bien, dit-elle en allant s'asseoir auprès de Berrach. Elles sont parties.

— Comment peut-on être aussi mauvaises ? murmura l'infirmière. Elles s'apprêtaient à me traîner hors de ma cellule et à me tuer.

Fidelma posa une main sur son bras.

— Elles sont terrorisées. De toutes les passions, la peur est la plus mauvaise conseillère et la plus débilitante pour l'esprit, surtout quand on est aussi jeune et inexpérimentée que Lerben.

Berrach garda un instant le silence avant de s'écrier :

— Sœur Lerben m'a toujours détestée, je ne pourrai plus rester ici. Vous avez entendu ce qu'elle a dit ? L'abbesse Draigen l'a nommée hôtesse.

— Voilà un choix fantaisiste et peu sage. Lerben est bien trop jeune pour assumer les fonctions de *rechtaire*. Attendez un peu que les sœurs retrouvent la raison, Berrach. Bientôt, elles éprouveront du remords.

— Si la crainte qu'elles ressentent à mon égard a pris de telles proportions, elle ne disparaîtra point et la haine resurgira à la moindre occasion. Ici, je ne me sentirai plus jamais en sécurité.

— Accordez-leur une chance. Et laissez-moi parler à l'abbesse Draigen. Sœur Berrach ne répondit rien et Fidelma décida de prendre son silence pour un signe d'assentiment.

— Supporterez-vous de rester un instant seule ici ? lui demanda-t-elle avant de partir.

Sœur Berrach lui décocha un regard sombre.

— *Deo favente*, répliqua-t-elle. Avec l'aide de Dieu.

Fidelma la quitta le cœur lourd et grimpa jusqu'aux appartements de Draigen. En y réfléchissant, l'attitude de cette dernière était impardonnable. Comment avait-elle pu confier un tel pouvoir à Lerben tout en l'incitant ouvertement au meurtre ? Quelle malveillance nourrissait l'abbesse à l'égard de Berrach ? Où qu'elle porte ses pas dans cette abbaye, Fidelma butait contre la haine qui empoisonnait l'atmosphère. Maintenant très en colère, elle tenta de se reprendre. Publilius Syrus n'affirmait-il pas qu'il faut se garder de la colère car elle est source de folie et d'aveuglement ?

Elle se rappela les paroles de son maître, le brehon Morann de Tara : « Celui qui se jette dans le brasier de l'empirement connaîtra les glaces du regret. » Et donc mieux valait garder son calme.

Juste à cet instant de ses réflexions, elle se retrouva devant la porte de l'abbesse qu'elle ouvrit sans frapper.

Draigen se tenait dans sa chambre à coucher, le dos raide et les lèvres pincées. Debout près du feu, sœur Lerben, qui avait à l'évidence échappé à la surveillance de sœur Brónach, foudroya Fidelma du regard quand celle-ci entra au pas de charge.

— J'aimerais vous parler seule à seule, mère abbesse.

— Je suis... commença Lerben.

— Vous êtes congédiée, la coupa Fidelma.

D'un regard et d'un geste de la main, Draigen renvoya la novice qui se mordit la lèvre jusqu'au sang et sortit la tête haute.

Avant que Fidelma ait eu le temps de placer un mot, le visage de Draigen s'était déformé sous l'effet du courroux.

— C'est la deuxième fois que vous allez contre les ordres d'une personne à qui j'ai accordé ma confiance et un poste de responsabilité. Sœur Lerben a été désignée comme *rechtaire* pour remplacer sœur

Síomha.

— La peur trahit les âmes de peu valeur, répliqua Fidelma en prenant un siège où elle s'installa confortablement.

Draigen grimaça.

— C'est également la deuxième fois que vous me citez un de vos philosophes latins, ce qui ne m'affecte guère.

— Vous ne m'avez pas laissé le temps de vous tenir informée des résultats de mon entrevue avec sœur Berrach. Vous l'aviez déjà condamnée en poussant Lerben à attiser les rancœurs malsaines de votre communauté, intervint Fidelma, manifestant ainsi qu'elle n'avait pas de temps à perdre en trivialités. Vous, une abbesse responsable des actes des membres de votre congrégation, imaginiez-vous par hasard échapper à un juste châtiment dans l'éventualité où un crime aurait été perpétré en votre nom ?

Draigen croisa son regard sans sourciller.

— J'étais tout à fait consciente que Lerben et ses compagnes avaient condamné Berrach. Elles agissaient en accord avec la loi de Dieu et j'aurais respecté leur décision. Je suis convaincue que Berrach a assassiné sœur Síomha. Les signes païens parlaient d'eux-mêmes. Le Deutéronome dit que ceux qui exercent le mal sont coupables d'un sacrilège envers Dieu et doivent être supprimés. En cela, sœur Lerben suivait les enseignements de l'archevêque Ultan et j'ai approuvé son dessein, car je me soumetts à l'autorité d'Armagh.

Fidelma se dit qu'Aristote n'avait pas tout à fait tort quand il déclarait : « Laisser libre cours à sa colère n'a rien de répréhensible, à la condition de s'emporter de la bonne manière contre la bonne personne et dans la mesure qui convient. » En cet instant, son ennemie était Draigen, et non Lerben, que l'abbesse utilisait comme un simple instrument. Il ressortait de tout cela que Draigen avait donné des instructions très précises à la novice mais Fidelma devait user de la ruse, car si elle s'emportait, l'autre lui opposerait un mur d'indifférence.

— En l'état actuel des choses, les preuves contre Berrach ne sont pas plus probantes que celles que l'on pourrait rassembler contre vous ou sœur Brónach. Vous avez inspiré à Lerben une violence meurtrière nourrie par la peur secrète qu'entretient toute cette communauté à l'égard de cette pauvre sœur Berrach, dont la seule faute est la difformité. Ce n'est pas ainsi que doivent agir les membres de la foi. J'exige que vous me garantissiez l'intégrité physique de Berrach jusqu'à ce que j'aie terminé mes investigations.

L'abbesse Draigen la toisa.

— Je refuse car cela va contre les Écritures.

Fidelma eut un rire cynique.

— Je connais le passage auquel vous vous référez, mère abbesse. Il est

dans le cinquième chapitre de Matthieu. Mais alors que le Christ enseignait qu'on ne devait pas jurer sur des objets sacrés, il a exhorté le peuple à dire « oui » ou « non ». Et donc j'attends de vous une réponse claire qui assurera la sécurité de Berrach. Si vous optez pour le « non », j'en référerai à l'abbé Brocc à Ross Ailithir et me chargerai moi-même de sœur Berrach.

L'abbesse se raidit.

— Vous avez votre « oui » et maintenant restons-en là, car moi aussi j'ai l'intention d'en référer à qui de droit. Et ce ne sera pas Brocc mais Ultan d'Armagh en personne.

Fidelma plissa les paupières.

— Dois-je comprendre que vous avez opté pour la règle de Rome ?

— J'appartiens en effet à l'école romaine, concéda l'abbesse.

— Très bien. Je crois que nous y voyons déjà plus clair, rétorqua Fidelma d'une voix douce.

Fidelma connaissait tout du conflit entre Rome et l'Église des cinq royaumes d'Éireann qui touchait non seulement au domaine religieux, mais aussi aux systèmes juridiques. Les cinq royaumes suivaient de vieilles traditions remontant à douze siècles avant les travaux ordonnés par le haut roi Ollamh Fódhla, qui avait fait rassembler les lois des brehons dans un code unifié. Avec l'arrivée de la foi chrétienne, de nouvelles conceptions avaient fait leur apparition dans le pays. Depuis Rome, les avocats de la vraie foi avaient fondé leurs propres règles ecclésiastiques, au mépris de celles des contrées qu'ils avaient converties. Ce droit canon s'appuyait sur les décisions que prenaient des conciles d'évêques et d'abbés. Elles traitaient de la bonne façon de diriger les églises, le clergé et l'administration des sacrements. Elles avaient aussi commencé à défier les lois civiles des cinq royaumes.

Dans certains cas isolés, des congrégations religieuses avaient essayé de faire valoir qu'elles se situaient au-dessus des lois civiles et pénales. Quant à Ultan d'Armagh, il favorisait une collaboration plus étroite avec Rome et encourageait la législation ecclésiastique. Ultan était devenu une figure controversée. Depuis qu'il avait succédé à Commené comme archevêque six ans auparavant, il avait à plusieurs reprises manifesté la volonté de centraliser l'Église des cinq royaumes à la manière de celle de Rome.

— Je me range du côté des enseignements d'Ultan et suis pleinement convaincue par les preuves qu'il nous a apportées que nous devons renoncer aux lois des brehons, lança Draigen.

— Quelles preuves ?

L'abbesse lui tendit un petit manuscrit posé sur sa table, auquel Fidelma jeta un rapide coup d'œil.

— » Les archevêques Patrick, Auxilius et Isernius accueillent les

prêtres, les diacres et les ecclésiastiques... »

Elle en avait lu assez et reposa l'ouvrage.

— Je connais bien ce document que fait circuler Ultan, déclara Fidelma. Il s'agirait d'un rapport « fidèle » d'un concile qui se serait tenu il y a deux siècles et auquel assistaient ceux qui ont joué une part essentielle dans la conversion des cinq royaumes à la nouvelle foi. L'archevêque Ultan affirme que les trente-cinq ordonnances de ce prétendu synode représentent la base de la loi ecclésiastique. La première ordonnance établit même que tout membre de l'Église qui fera appel aux cours de justice séculières d'Éireann sera excommunié. L'abbesse Draigen la fixa avec surprise.

— Vous semblez, en effet, bien connaître ce texte, sœur Fidelma, admit-elle à contrecœur.

Fidelma haussa les épaules.

— Suffisamment pour en questionner l'authenticité. Si à cette époque de tels règlements avaient été édictés dans ce pays, nous n'aurions pas manqué d'en être informés.

Draigen fit la moue.

— Il est évident qu'ils ont été escamotés par ceux qui refusaient à Rome le droit de diriger l'Église.

— L'ennui, c'est que personne n'a jamais vu le manuscrit original mais seulement des copies rédigées sur l'ordre d'Ultan.

— Vous osez vous opposer à Ultan ?

— Oui, dans la mesure où ce livre établit des règles qui sont en accord avec Rome mais vont à l'encontre des lois civiles et pénales d'Éireann.

— Et alors ? ricana Draigen. Cela explique que nous soutenions les croyants qui ignorent les lois civiles et se tournent vers les lois ecclésiastiques pour se guider. Comme le stipulent les lois de Patrick, aucun membre de la foi ne devrait faire appel à un juge séculier sous peine d'excommunication.

Fidelma s'amusait beaucoup.

— Cet argument est en lui-même une énigme, car nous savons très bien, par divers documents et témoignages irréfutables, que Patrick chargea son propre brehon, Ere de Baile Shláine, de le représenter dans toutes les procédures judiciaires des cours de justice de ce royaume.

L'abbesse s'agita.

— Je ne pense pas...

— Plus étonnant encore, nous disposons d'un document écrit de la main de Patrick qui soutient les lois de ce pays. Le livre qui vous sert de référence n'est rien d'autre qu'un faux établi par votre faction proromaine, pour la bonne raison que Patrick et ses compagnons, les évêques Benignus et Cairenech, avaient été enrôlés dans la commission de neuf personnes éminentes, rassemblées à la requête du

haut roi Laoghaire. Cette commission a étudié et révisé les lois des brehons avant de les transcrire en caractères latins. Cela s'est passé en l'an 438. Vous reconnaîtrez avec moi, Draigen, qu'il aurait été difficilement concevable pour Patrick et ses compagnons ecclésiastiques d'œuvrer comme conseillers pour les lois civiles et pénales d'Éireann qu'ils appuyaient inconditionnellement, et d'édicter parallèlement un ensemble de règles qui contredisaient ces textes et stipulaient que les membres de l'Église qui refusaient de s'y soumettre seraient passibles d'excommunication.

Maintenant, un silence pesant régnait dans la pièce tandis que l'abbesse tentait vainement de mettre sur pied une réfutation logique. Fidelma sourit à Draigen qui s'était empourprée, et se pencha en avant tout en tapotant le manuscrit d'Ultan de l'index.

— Dans les premières lignes de cet ouvrage douteux, vous lirez cependant qu'il vaut mieux argumenter que se mettre en colère.

L'abbesse, drapée dans sa dignité, demeurait muette.

— Une chose m'intrigue, mère abbesse. Si vous croyez dans ce que vous affirmez, pourquoi avez-vous demandé à l'abbé Brocc de vous envoyer un brehon afin de mener des recherches sur cette affaire ? De votre propre aveu, vous ne respectez pas les lois séculières.

— Nous sommes toujours gouvernés par elles, répliqua Draigen d'une voix sifflante. En tant que *bô-aire*, Adnár s'arroge les compétences de magistrat. Je reconnaîtrais l'autorité du diable en personne pour contrer le pouvoir de mon frère et l'empêcher de se mêler de la vie de cette abbaye.

Fidelma était choquée au-delà de toute expression.

— Donc vous ne souscrivez à la loi des brehons que quand elle vous agréée ? Voilà un très mauvais exemple pour votre communauté.

Draigen détourna les yeux.

— Vous ne me convaincrez pas. Je soutiens la déclaration d'Ultan et en ce qui me concerne, je reconnais la validité de ce texte.

Fidelma fit la moue.

— C'est votre privilège, mère abbesse. Mais permettez-moi cependant de vous faire remarquer que les lois ecclésiastiques de Rome que Lerben m'a citées tout à l'heure ne correspondent à rien.

— Comment cela ?

— Celles dont elle affirmait qu'elles lui conféraient l'autorité de se saisir de sœur Berrach et de la tuer. Même si Berrach avait été coupable de ce dont on l'accusait, rien ne justifiait le crime que Lerben et ses compagnes s'apprêtaient à commettre. Il ne fait aucune doute que la jeune Lerben suivait vos instructions. Elle a cité l'Exode, chapitre vingt-deux, verset dix-sept.

Draigen hocha la tête.

— Puisque vous connaissez si bien les Écritures vous savez que c'est la

loi. « Tu ne laisseras pas en vie la magicienne. » D'après ce verset, s'il était démontré que Berrach s'adonnait à des pratiques païennes, elle était passible de la mort.

— Vous qui tenez en si haute estime la déclaration d'Ultan et cherchez une justification dans ce traité qui se présente comme les lois du premier synode de Patrick, lisez-moi donc la seizième loi, je vous prie. Le regard de Draigen vacilla devant la calme assurance de son adversaire. Après un moment d'hésitation, elle prit le manuscrit et s'absorba dans sa lecture.

— Je vous écoute, insista Fidelma.

— À quoi bon vous lire un acte que vous connaissez déjà, répliqua l'abbesse d'un air ennuyé.

Fidelma lui prit doucement l'ouvrage des mains.

— «Un chrétien qui croit qu'il existe dans le monde une chose telle qu'une enchanteresse ou une sorcière, et accuse quiconque de cela, sera excommunié et ne pourra plus franchir le seuil d'une église à moins qu'il n'ait révoqué cette accusation criminelle et fait pénitence avec une rigueur pleine et entière. »

Fidelma referma tranquillement le livre qu'elle reposa sur la table avant de se renverser sur son siège d'un air pensif.

— Vous situez-vous toujours du côté des décrets d'Ultan, mère abbesse ? Dans ce cas, il me semble que vous devez accepter cette loi ecclésiastique.

Draigen observa un silence embarrassé.

— Les conséquences d'une transgression sont claires, ajouta Fidelma d'une voix méprisante. L'excommunication ou l'abjuration et une pénitence sévère.

L'abbesse avala sa salive avec difficulté.

— Vous êtes aussi rusée qu'un serpent, murmura-t-elle. Vous ne croyez pas à cette loi et pourtant vous l'avez utilisée pour me prendre au piège.

— Vous vous trompez, répliqua Fidelma, ignorant délibérément l'insulte. *Veritas simplex oratio est*. Le langage de la vérité est simple.

— Vous ne croyez pas dans cette loi que vous essayez maintenant d'appliquer, s'obstina l'abbesse.

— C'est vous qui proclamez que vous la respectez, auquel cas la logique veut que vous y obéissiez. C'est vous qui vous y êtes référée pour vous justifier d'une attitude criminelle.

Le tintement de la cloche retentit et sœur Lerben pénétra d'un air hautain dans la pièce en adressant un regard suffisant à Fidelma.

— La cloche sonne pour les matines, mère abbesse. La congrégation vous attend.

— J'ai des oreilles, Lerben. Quand ma porte est fermée, soyez assez gentille pour y frapper avant d'entrer.

La novice, qui ne s'attendait pas à une telle réception, s'immobilisa, pétrifiée. Elle rougit et ouvrit la bouche pour répliquer quand elle croisa le regard courroucé de l'abbesse et battit précipitamment en retraite.

— Désirez-vous rejeter les enseignements d'Ultan ? poursuivit Fidelma quand elle fut sortie. Peut-être vaudrait-il mieux que vous preniez l'avis de votre *anam-chara*, votre âme sœur ?

Draigen sauta brusquement sur ses pieds.

— Sœur Síomha était mon *anam-chara*, lança-t-elle avec colère, puis elle serra les dents et les muscles de ses mâchoires se crispèrent.

— Très bien, je retirerai mes accusations contre Berrach, lâcha-t-elle enfin.

Fidelma se leva à son tour avec une indifférence étudiée.

— Parfait. Que ce soit devant la communauté puisque c'est devant elle que ces accusations ont été portées. Et n'oubliez pas qu'à votre acte de contrition devra succéder une pénitence pour vos offenses.

Une expression mauvaise passa sur le visage de Draigen.

— J'ai déjà accepté vos conditions.

— Alors pourquoi attendre ? La congrégation est justement rassemblée dans la chapelle. Moi, je vais y escorter sœur Berrach, qui serait terrorisée de s'y rendre seule dans la mesure où elle a été exposée à une sentence de mort dans un sanctuaire de la foi.

Puis Fidelma s'éclipsa.

Dehors, elle s'arrêta un moment et respira à fond. Elle commençait à éprouver une certaine sympathie pour Adnár dont la sœur était une bien curieuse personne. Quant aux récents événements, elle n'aurait d'autre choix que d'en référer à l'abbé Brocc, car si Draigen était innocente des assassinats, elle était coupable d'une incitation au meurtre de sa parentèle par personne interposée. Et elle avait profité de la jeunesse et du manque d'expérience d'une novice pour la pousser à un acte inqualifiable. Cela ne pouvait s'absoudre. Décidément, la personnalité de Draigen révélait des aspects d'une perversité repoussante.

Au son de la cloche, les religieuses pressaient le pas en direction de la *duirthech*. Dans la cellule de Berrach, Fidelma trouva sœur Brónach qui réconfortait sa protégée. Elle leur raconta rapidement son entrevue avec l'abbesse.

Quand Berrach arriva dans la chapelle, escortée de Fidelma et de sœur Brónach, la communauté était au grand complet. L'abbesse se tenait derrière l'autel et la grande croix en or qu'il supportait, tandis qu'une religieuse entonnait un cantique en latin :

Munther Beara Beata fide Jundatacerta, spe salutis ornata, caritate perfecta

Fidelmase demanda si l'abbesse Draigen avait choisi ce cantique

exprès. Les paroles en étaient simples : « La communauté bénie de Beara, fondée sur la foi, gratifiée de l'espoir du salut, perfectionnée par la charité. » Les sœurs chantaient avec conviction.

Quand Fidelma s'avança, l'unisson des voix se brisa, des têtes se levèrent et une onde d'appréhension parcourut les bancs tandis que Fidelma serrait le bras de Berrach pour l'encourager dans sa progression maladroite.

Les voix s'éteignirent et l'abbesse Draigen passa devant l'autel d'un air majestueux.

— Mes enfants, je me présente devant vous pour vous prier de m'accorder votre pardon car j'ai gravement péché. Sur mon conseil, une personne jeune et inexpérimentée s'est elle aussi détournée du droit chemin.

Il régnait maintenant un silence absolu dans la chapelle.

— En outre, je me suis rendue coupable d'une terrible offense envers une sœur de notre communauté.

Des membres de la congrégation, qui commençaient à comprendre, lançaient des regards pleins de honte en direction de Berrach. Elle se tenait debout, appuyée sur son bâton, et gardait les yeux baissés. À ses côtés, sœur Brónach, la tête haute, semblait accepter les excuses en son nom propre. Quant à Fidelma, elle fixait l'abbesse sans ciller.

— Les événements qui sont survenus dans cette abbaye ont semé l'alarme et la peur parmi nous. Ce matin, comme vous le savez, notre *rechtaire*, sœur Síomha, a été cruellement assassinée. Agissant sur des renseignements incomplets, j'ai accusé une personne de notre congrégation. Dans mon désir de châtier celle que je prenais pour la coupable, j'ai oublié les enseignements de Notre-Seigneur car n'est-il pas dit dans l'évangile de Jean « Que celui qui n'a jamais péché jette la première pierre » ? Je suis une pécheresse et j'ai jeté une pierre. Pour mes actions injustes, j'implore votre pardon et ferai une pénitence journalière pendant un an à dater de ce jour. C'est vous, mes sœurs, qui me la prescrirez.

L'abbesse se tourna vers Lerben qui se tenait au premier rang, le menton relevé et le regard étincelant. Fidelma fut troublée par l'intensité de la colère rentrée qui s'exprimait sur son visage et elle se dit qu'avec elle, les problèmes ne faisaient que commencer.

— De plus, poursuivit l'abbesse, j'ai mal conseillé notre jeune sœur Lerben qu'après avoir nommée *rechtaire* j'ai incitée à exécuter mes consignes. Je prends sur moi l'entière responsabilité de ces agissements. Lerben n'avait pas suffisamment d'expérience pour comprendre que je m'égarais et je vous demande pardon en son nom.

Devant la congrégation stupéfaite, sœur Lerben sortit en faisant résonner ses pas sur le sol, telle une enfant mal élevée.

Draigen la suivit du regard d'un air triste, puis marqua une pause

avant de se tourner vers Berrach.

— Sœur Berrach, devant Dieu et cette assemblée, j'implore votre pardon. Ce sont la peur et l'horreur suscitées par la mort abominable de sœur Síomha et de l'âme inconnue découverte dans notre puits qui m'ont poussée à vous accuser de sorcellerie, incitant par là même la communauté à retourner sa colère contre vous. C'est ma très grande faute et je me tourne vers vous pour vous demander l'absolution.

Tous les yeux étaient maintenant fixés sur Berrach qui s'avança d'un pas et resta un instant immobile. Fidelma voyait les muscles du visage de l'abbesse tressaillir, comme si elle avait du mal à contrôler son émotion. Fidelma se demanda si Berrach n'allait pas rejeter les excuses de Draigen. Puis la jeune fille parla.

— Mère abbesse, vous avez cité les paroles de l'évangile de Jean. Jean a dit que nous nous mentons à nous-mêmes si nous affirmons que nous sommes purs de tout péché. En reconnaissant vos fautes et en les confessant, vous avez fait un pas en direction du salut. Je vous pardonne... mais ne puis vous absoudre, car l'absolution appartient au Très-Haut.

L'abbesse Draigen la fixait comme si elle avait reçu une gifle. Apparemment, ce n'était pas là les paroles qu'elle attendait. Et un murmure de surprise parcourut l'assemblée qui avait constaté que sœur Berrach ne bégayait plus, mais s'exprimait dans une langue froide, claire et bien articulée.

Puis Berrach, usant de son bâton, se retourna et se dirigea vers la sortie en se balançant péniblement d'un pied sur l'autre.

La porte se referma sur elle, laissant les sœurs pétrifiées.

— Elle a bien parlé. Seul Dieu peut nous absoudre, nous autres ne pouvons que pardonner.

Les têtes se tournèrent vers sœur Brónach qui venait de s'exprimer d'un ton serein et dépourvu de rancœur.

— Amen ! lança Fidelma d'une voix forte quand elle vit que la communauté tardait à réagir.

Un long murmure d'approbation parcourut les bancs et avant de regagner sa place, l'abbesse Draigen inclina la tête en signe de soumission devant le verdict de ses compagnes.

Une sœur se leva et entonna :

Maria de tribu Juda, summi mater Domini, opportunam dedit curam aegrotanti homini...

« Marie, de la tribu de Judas et mère du Seigneur tout-puissant, nous a apporté le remède tant attendu pour l'humanité malade. »

Fidelma fit une génuflexion rapide devant l'autel et sortit de la chapelle pour rejoindre Berrach.

Le remède tant attendu pour une humanité malade ? Fidelma pinça les lèvres. Il ne semblait pas y avoir de guérison possible pour ce qui

suintait des murs de cette abbaye. Elle-même n'était pas en mesure d'établir un diagnostic sur cette maladie dont la haine n'était que le symptôme le plus visible. Quelque chose lui échappait. Il ne s'agissait pas seulement de découvrir qui avait tué et pourquoi.

On avait trouvé deux femmes, chacune poignardée dans le cœur puis décapitée avant qu'on lui glisse un crucifix dans la main droite et qu'on lui attache une baguette de tremble écrite en ogham au bras gauche. Quel était le lien entre ces deux femmes ? Si elle le savait, elle découvrirait peut-être la cause. Jusqu'ici, la somme de ses investigations n'avait pratiquement rien révélé d'intéressant qui pourrait l'orienter vers un mobile, et encore moins vers un coupable. Tout ce qu'elle savait, c'est que le Saumon des trois sources était gouverné par une femme à la forte personnalité dont les attitudes étaient pour le moins sujettes à caution.

Les matines avaient cédé la place aux laudes, les psaumes qui marquaient la première heure du jour.

Maintenant, les voix des sœurs avaient pris des intonations d'une véhémence étrange.

Que les fidèles exultent dans la gloire, que de leur place ils crient de joie : les éloges de Dieu à pleine gorge, à pleines mains l'épée à deux tranchants pour exercer sur les peuples vengeance, sur les nations le châtiment, pour lier de chaînes leurs rois, d'entraves de fer leurs notables, pour leur appliquer la sentence écrite : gloire en soit à tous ses fidèles !

Alléluia[5] !

Fidelma frissonna.

Ces paroles recelaient-elles un sens caché qui lui échappait ?

Pourtant, les laudes reprenaient toujours les psaumes 148, 149 et 150, chantés en chœur chaque matin, comme un long psaume marquant la première heure du jour.

Les paroles n'avaient pas changé. Pourquoi y percevait-elle une vague menace ?

Quelqu'un la prenait pour une idiote, elle en avait la conviction, mais elle ignorait autour de quoi exactement tournait cette mauvaise plaisanterie.

CHAPITRE XI

Sœur Fidelma pressait le pas dans la cour pour rejoindre sœur Berrach quand elle entendit quelqu'un tousser près d'elle.

— On m'a dit que vous exigiez ma présence ici ce matin, ma sœur.

Elle tourna la tête et croisa le regard bleu et amusé de frère Febal. Enveloppé de la tête aux pieds dans une cape de laine doublée de fourrure et munie d'un capuchon, il arborait toujours les paupières noires qui mettaient ses yeux en valeur et tenait à la main un solide *cambutta*, la canne de marche traditionnelle.

Elle le fixa d'un air déconcerté. Depuis sa discussion de la veille avec Adnár, les événements s'étaient précipités et il lui fallut un certain temps pour rassembler ses pensées.

— Effectivement, je vous attendais, dit-elle d'un ton sec.

Puis elle lui indiqua le sentier qui descendait vers la baie. Ce n'était pas le moment de contrarier l'abbesse Draigen ou une de ses compagnes par cette visite impromptue.

— Si cela ne vous dérange pas, nous deviserons en chemin.

Frère Febal l'examina d'un air curieux et hocha la tête tandis qu'ils s'éloignaient côte à côte sous un soleil pâle qui ne parvenait pas à réchauffer l'atmosphère.

— De quoi voulez-vous parler ? demanda-t-il d'un ton railleur.

— J'ai juste quelques questions à vous poser, répliqua-t-elle.

— *Adsum*, lança-t-il avec emphase. Je suis à votre disposition.

— Avez-vous appris qu'on avait ici commis un nouveau meurtre, Febal ?

— Les nouvelles vont vite dans ce pays, sœur Fidelma. On m'en a informé à Dún Boí.

— Qui donc ?

— Il me semble que c'est un serviteur qui a colporté la tragique nouvelle. Et à part ça, on m'a demandé de vous transmettre un message de la part d'Adnár et du seigneur Olcán. Ils vous prient de venir festoyer à Dún Boí, ce soir. Le seigneur Torcán espère vous faire oublier la peur qu'il vous a infligée dans la forêt hier, et Adnár se propose de vous envoyer son batelier qui vous ramènera à bon port dans la soirée.

Puis il sourit tout en fouillant dans un sac en cuir accroché à sa ceinture dont il sortit une bourse.

— J'oubliais. Voici le montant de l'amende à laquelle vous avez condamné les deux guerriers de Torcán. J'ai cru comprendre qu'elle serait reversée aux bonnes œuvres de l'abbaye.

Fidelma prit distraitement la bourse et, sans prendre la peine de

recompter, la mit dans sa propre *crumena*.

— Je veillerai à ce que cet argent soit bien utilisé, dit-elle d'un air absent.

Désireuse d'en savoir plus sur l'effet produit par les derniers événements sur les habitants de Dún Boí, elle décida d'accepter la proposition.

— Dites à Adnár que j'attendrai son batelier.

Ils firent quelques pas en silence.

— Connaissiez-vous sœur Síomha ? demanda Fidelma.

— Tout le monde la connaissait.

— Vous m'étonnez.

— En tant que *rechtaire*, sœur Síomha occupait la fonction la plus importante au monastère après l'abbesse, et elle se rendait régulièrement à la forteresse de mon maître.

— Dans quel but ? s'étonna Fidelma.

— Adnár n'étant pas dans les meilleurs termes avec sa sœur, Síomha se chargeait des affaires courantes entre l'abbaye et mon seigneur.

— Traitaient-ils souvent ensemble ?

— En tant que chef de cette côte, Adnár contrôle une bonne partie du commerce, or le monastère a besoin de marchandises qu'il doit déclarer à Adnár. Ils se voyaient donc assez souvent.

— Sœur Síomha entretenait de bonnes relations avec Adnár ?

— Excellentes.

Fidelma jeta un bref coup d'œil au visage inexpressif de frère Febal. Avait-elle rêvé la légère inflexion moqueuse perçue dans ses propos ?

— Et vous, connaissiez-vous bien sœur Síomha ?

— Pas vraiment.

La réponse était catégorique.

Ils avaient maintenant atteint l'appontement. Fidelma descendit quelques degrés taillés dans la pierre et s'arrêta près d'un rocher au bord du rivage, qui semblait offrir une bonne protection contre le vent du nord. Le soleil, maintenant haut dans le ciel clair, procurait une certaine chaleur à condition de bien s'abriter. Le cri des mouettes se mêlait au chuchotement des vagues.

Fidelma s'assit confortablement sur le rocher, offrant son visage aux rayons, et attendit que Febal s'installe près d'elle.

— Quand vous m'avez parlé de l'abbesse Draigen hier, vous avez omis de me signaler que vous aviez été mariés.

— C'est important ?

— C'est essentiel, surtout si on considère la teneur de vos propos. Adnár a insinué que la suggestion de sa responsabilité dans la mort de la jeune fille trouvée dans le puits venait de vous. Vrai ou pas, j'en déduis que vous vous appréciez modérément.

Le moine rougit et baissa les yeux sur ses sandales.

— Il est évident que vous n'aimez guère votre ancienne épouse, Febal. Comment l'avez-vous rencontrée ?

Il fronça les sourcils.

— Quand je suis entré à l'abbaye du Saumon des trois sources, j'avais dix-sept ans. À l'époque, c'était un monastère double, un *conhospitae* dirigé par l'abbesse Marga, une dame sage et éclairée. Elle fut la première à encourager la venue des scribes qui se sont employés à copier les manuscrits de la bibliothèque pour les vendre ou les échanger contre d'autres ouvrages.

— Pourquoi avez-vous rejoint cette abbaye ? Vous portiez un intérêt particulier aux livres ?

Febal secoua la tête.

— Pas particulièrement. Je ne voulais pas suivre la voie de mon père, un pêcheur qui a fini noyé. A peine atteint l'âge du choix, j'ai donc choisi la vie religieuse.

— Vous étiez ici quand Draigen est arrivée ?

— Oui. Elle avait quinze ans et avait déjà atteint l'âge du choix. Ses parents étaient morts, ce qui explique, je crois, qu'elle soit elle aussi entrée en religion.

Draigen fut éduquée par les membres de la communauté.

— Quel poste occupiez-vous alors ?

Febal bomba le torse.

— J'étais déjà *doirseór*, portier de l'abbaye.

— Une position de confiance. Comment Draigen est-elle devenue votre femme ?

— Comme vous le savez, dans certaines maisons, les frères sont encouragés à se marier pour élever leurs enfants au service du Christ. J'avoue que j'étais attiré par Draigen, une femme belle et intelligente. Quant à elle, j'ignore ce qu'elle me trouvait, en dehors de la fonction que j'occupais au monastère.

— Essayez-vous de me dire qu'à votre avis elle vous a épousé par intérêt ?

— C'est une raison aussi bonne qu'une autre.

— Comment la situation a-t-elle évolué ? Comment Draigen est-elle parvenue à se hisser à la tête de cette abbaye ? Et pourquoi vous êtes-vous séparés ?

Le visage de Febal exprimait maintenant une certaine amertume.

— Elle s'est faufilée jusqu'au sommet de la hiérarchie en déployant la ruse d'un serpent.

Fidelma se retint de sourire à cette formulation qui faisait écho à celle employée par Draigen peu de temps auparavant.

— La vieille abbesse Marga était une âme bonne et confiante. Avec les années, Draigen s'épanouit. Oh, je ne nie pas son intelligence ! Elle profita de l'éducation qu'on lui dispensait et passa du statut de fille

d'un pauvre fermier à celui de lettrée qui parlait et écrivait couramment le grec, le latin et l'hébreu. Elle connaissait les Écritures et citait les chapitres et les versets de mémoire. Mais son esprit vif et aiguisé dissimulait un mauvais caractère et une personnalité retorse. Je suis bien placé pour le savoir, conclut Febal avec une vilaine grimace.

— Mais vous l'avez épousée.

Febal lui jeta un bref coup d'œil.

— Ce qui ne veut pas dire que j'approuvais son ambition. Franchement, elle a dépassé les bornes de la féminité.

Fidelma pinça les lèvres.

— Quelles sont ces bornes ?

— Vous le savez, puisque vous appartenez à la foi chrétienne, répliqua Febal d'un petit air suffisant.

— Rappelez-moi en quoi elles consistent.

Une personne plus sensible n'aurait pas manqué de remarquer l'irritation de Fidelma.

— Le bienheureux Paul n'a-t-il pas écrit : « Que les femmes se taisent dans les assemblées, car il ne leur est pas permis de prendre la parole ; qu'elles se tiennent dans la soumission... Si elles veulent s'instruire sur quelque point, qu'elles interrogent leur mari à la maison ; car il est inconvenant pour une femme de parler dans une assemblée[6]. » C'est dans l'épître aux Corinthiens.

— Donc vous pensez que les femmes n'ont pas leur place dans les abbayes et les églises ?

Fidelma connaissait cet argument par cœur.

— Dans l'Église, les femmes doivent obéir aux hommes, poursuivit Febal. Paul, dans cette épître, dit aussi que « ce n'est pas l'homme qui a été tiré de la femme mais la femme de l'homme ; et ce n'est pas l'homme qui a été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme[7] ». Et dans son épître à Timothée, il dit : « Pendant l'instruction, la femme doit garder le silence, en toute soumission. Je ne permets pas à la femme d'enseigner ni de faire la loi à l'homme. Qu'elle garde le silence[8]. » On ne peut être plus clair.

— Ce sont les paroles d'un homme, Paul de Tarse, et non celles du Christ. Pourtant, cela ne vous a pas empêché de rejoindre un *conhospitae* et d'épouser une religieuse.

La rancœur brûlait dans le regard de Febal.

— J'étais jeune. Mais d'après vos réponses, il semblerait que vous refusez l'enseignement de Paul, divinement inspiré par le Christ.

— Paul n'était pas le Christ, reprit Fidelma d'une voix posée. Et en Irlande, les hommes et les femmes sont égaux devant Dieu.

La voix de Febal se fit sarcastique.

— Jean Chrysostome a également observé que quand les femmes se

mêlent d'instruire, elles troublent l'entendement. Et Augustin d'Hippone souligne que la femme, contrairement à l'homme, n'est pas faite à l'image de Dieu.

Fidelda adressa un regard triste à frère Febal qui déployait une véhémence regrettable sur un sujet qui lui tenait à cœur. Dans certaines maisons religieuses des cinq royaumes, des avocats de la nouvelle foi défiaient même les anciennes lois, tout comme Draigen.

— Dois-je en déduire, frère Febal, que vous n'acceptez pas les lois de Fénechus ?

Febal plissa les paupières.

— Seulement quand elles rejoignent les préceptes de la foi.

— Et sur quels textes vous appuyez-vous ?

— Sur les pénitentiels de Fínian de Clonard et de Cuimmíne Fata de Clonfert.

Curieux comme les époux séparés tenaient des raisonnements similaires. Du moins, Fidelda connaissait les pensées qui motivaient certaines des attitudes de Febal.

— Mais alors, si vous pensiez que les femmes n'avaient rien à faire dans une église, je suppose que vous avez beaucoup souffert de vous retrouver dans un *conhospitae* ? Pourquoi avez-vous justement rejoint une institution de ce genre ? Quant à ce mariage avec Draigen...

— Mettez-le sur le compte de mon manque d'expérience. Je n'avais pas encore suffisamment étudié les Écritures. Je n'avais pas encore lu Fínian ni Cuimmíne. Et quand je l'ai connue, Draigen était une jeune fille tranquille et obéissante. J'ignorais qu'elle s'employait à parfaire son éducation tout en attendant son heure.

— Est-ce quand elle est devenue *rechtaire* que vous avez cherché à faire annuler le mariage ?

— Un an après notre union, nous avons déjà cessé d'être mari et femme et suivions des chemins séparés dans l'abbaye. Je la détestais, inutile de le nier. En tant que portier, quand la *rechtaire* est morte, j'aurais logiquement dû prendre sa place. Mais la vieille abbesse Marga s'était prise d'affection pour Draigen...

— Quel âge avait Draigen, à cette époque ?

Febal fronça les sourcils.

— Environ vingt-cinq ans. Oui, c'est bien cela.

— Et l'abbesse Marga en fit son hôtelière ?

— Oui. Et Draigen adorait l'exercice du pouvoir.

— Comment cela se traduisait-il ?

— Elle commença par rendre la vie difficile aux hommes de la communauté où elle introduisit de plus en plus de femmes. Elle se montrait désagréable avec les hommes de talent dont les qualités lui déplaisaient.

Elle les envoyait en mission ou leur donnait des pénitences qui les

obligeaient à faire des pèlerinages à l'étranger. Bientôt, il ne resta pratiquement plus aucun mâle au monastère.

— Diriez-vous que Draigen n'aimait pas les hommes ?

— Elle les détestait !

— Et votre méfiance envers les femmes remonte-t-elle à cette époque ou à une période antérieure ?

— Mon attitude est fondée sur la logique, répondit Febal sans s'émouvoir. Et je ne prétends pas que toutes les femmes me déplaisent. Mais saint Colomban a écrit :

Tout esprit pieux doit éviter le poison mortel de la langue arrogante d'une femme mauvaise. La femme a détruit la fleur de la vie...

« Dans ce poème, il rappelle que notre chute a été provoquée par Ève, ajouta-t-il avec fatuité.

— Je constate que vous avez oublié le dernier vers de la strophe, répliqua Fidelma, « Et lui a donné ses joies les plus pérennes ». Dans ce vers, il se réfère à la Vierge Marie, la mère de notre Sauveur.

Frère Febal s'empourpra d'être ainsi corrigé.

— Elle connaissait sa place, répliqua-t-il sur un ton acide. Contrairement à Draigen qui est l'image même de celle qui utilise le pouvoir religieux à des fins personnelles.

— J'oubliais que d'après Adnár Draigen a alors commencé à s'attacher aux jeunes femmes.

— Elle a eu bon nombre d'amantes, assura Febal sans l'ombre d'une hésitation. Sans doute des femmes plus âgées qu'elle, qui l'ont aidée à s'élever rapidement dans la hiérarchie de l'abbaye.

Fidelma se pencha vers frère Febal et le fixa froidement dans les yeux.

— Il est maintenant de mon devoir, en tant que *dálaigh* des cours de justice, de vous mettre en garde. Si vous désirez que ces accusations soient officiellement consignées, vous devrez étayer votre réquisitoire. S'il s'avère que ces dénonciations sont fausses, alors vous encourez...

— Je connais la loi et je maintiens mes accusations. Tout le monde sait que l'abbesse Draigen a couché avec plus d'une novice.

D'après la législation, l'homosexualité n'était pas considérée comme une offense, à moins que Draigen n'ait usé de sa position pour forcer des jeunes filles à partager son lit. Cependant, d'après le *Cáin Lanamma*, l'homosexualité était recevable comme motif de divorce par l'une ou l'autre partie. Dans l'abbaye de Kildare à laquelle Fidelma appartenait, il était de notoriété publique que Brigitte, la fondatrice de la communauté, avait une amoureuse du nom de Darlughdaca. Un jour que Darlughdaca regardait avec une certaine complaisance un jeune guerrier séjournant à Kildare, Brigitte fit une violente crise de jalousie et on raconte que pour la punir, elle obligea Darlughdaca à marcher sur des charbons ardents. Mais quand Brigitte mourut, c'est Darlughdaca qui lui succéda.

— Qui savait ? insista Fidelma.

— Tout le monde.

— Donc il s'agit d'une simple rumeur. Avant que j'accepte votre déposition, il faudrait que vous me présentiez au moins un témoin. Et maintenant, contez-moi plus précisément comment Draigen est devenue abbesse.

Febal se gratta pensivement le bout du nez.

— Par la volonté du diable, je suppose. Marga était âgée, elle souffrait de la poitrine. Sur la fin, Draigen insista pour être la seule à lui prodiguer des soins.

Elle préparait les médicaments et veillait à toutes les tâches domestiques dans sa chambre. La mort de Marga ne fut une surprise pour personne.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a cinq étés. La communauté s'est alors rassemblée, comme le veut la coutume dans toutes les fondations des cinq royaumes, pour discuter des mérites respectifs des candidats.

— Draigen était la seule à se présenter ?

— J'ai personnellement déposé une réclamation et exigé que mon nom soit pris en considération.

— Et ?

— À cette époque, il n'y avait plus que moi et deux frères âgés dans l'abbaye et on nous a ri au nez. Draigen fut élue. Aussitôt, elle annonça que l'abbaye cessait d'être un *conhospitae*. Je fus destitué de ma position de *doirseór* et avec les deux frères, on nous a enjoint de quitter les lieux.

— C'est alors que vous avez rejoint Adnár ?

— Oui. Mes deux compagnons décidèrent d'aller vers le nord pour intégrer la communauté d'Emly. Moi, je suis resté ici, car Adnár recherchait un religieux qui puisse être son âme sœur et célébrer la messe à la forteresse.

— Quand avez-vous connu le frère de Draigen ?

— Il y a longtemps.

— Mais encore ?

— Adnár quitta l'armée de Gulban Œil-de-Faucon quelques années avant que Draigen ne devienne *rechtaire*. À cette époque, on parlait beaucoup du litige qui l'opposait à Draigen au sujet de l'héritage de son père. Il fut débouté de ses doléances et ne fut pas dédommagé pour la terre qui lui revenait et que Draigen avait confisquée.

— Pourtant, les revendications d'Adnár semblaient justifiées, dit Fidelma en fronçant les sourcils.

— Il a néanmoins perdu. Tout le monde savait que j'avais été l'époux de Draigen et Adnár ressentait une certaine sympathie pour moi.

— Avez-vous tiré avantage de cette situation ?

— Je ne comprends pas.

— Votre amertume et vos griefs à l'égard de Draigen ont-ils influencé votre attitude quand vous vous êtes mis au service de son frère ?

Febal sourit.

— Ils se détestaient depuis toujours. Adnár blâmait sa sœur pour la perte des terres qui lui revenaient et Draigen pour la mort de son père et de sa mère.

— On pourrait argumenter que vous avez recherché une position dans la maison d'Adnár pour jouer le frère contre la sœur et attiser les dissensions entre eux. On pourrait même vous soupçonner d'avoir répandu des calomnies sur Draigen. Par exemple à propos de son goût pour les novices.

— C'est faux. Adnár m'offrit l'hospitalité à Dún Boí et j'acceptai. Pour moi, l'essentiel était que Draigen ne soit pas parvenue à m'éloigner de ce pays où je suis né.

— Mais vous entretenez des sentiments très hostiles à l'égard de Draigen.

— Personne ne connaît l'étendue de la haine que je nourris pour cette femme. Mais puisque vous prétendez que je mens, demandez donc à sœur Brónach si sœur Lerben ne partage pas la couche de Draigen.

Fidelma fut surprise qu'il porte soudain des accusations aussi précises.

— Je n'y manquerai pas. Mais laissez-moi vous rappeler, mon frère, que la rancœur n'appartient pas à la doctrine de la foi. Jean n'a-t-il pas rapporté les propos de notre Sauveur qui a dit : « Ce que je vous commande c'est de vous aimer les uns les autres » ?

Frère Febal éclata d'un rire forcé.

— Le Christ parlait d'aimer son prochain. Or Draigen est un serpent, un démon... Pierre ne nous a-t-il pas appelés à la vigilance en nous adjurant de haïr le malin ? J'obéis à Pierre et j'exècre le serpent qui préside aux destinées de cette institution.

Fidelma ressentait physiquement l'intensité de la haine de Febal et elle savait qu'une plaie aussi purulente n'avait aucune chance de guérir.

— Est-ce la colère qui vous a poussé à dire à Adnár que sa sœur avait probablement assassiné la jeune religieuse retrouvée dans le puits ? Sinon, sur quoi fondez-vous de telles accusations ? Ne me dites pas que tout le monde partage votre opinion...

Bref coup d'œil de Febal à Fidelma.

— Saviez-vous qu'elle avait déjà tué ?

La religieuse ne s'attendait pas à cette réponse.

— Expliquez-vous. Qui a-t-elle tué ?

— Une vieille femme qui vivait dans la forêt non loin d'ici.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Juste avant qu'elle rejoigne la communauté, quand elle avait quinze ans.

- Donc vous ne portez pas un témoignage direct ?
- Non, mais l'histoire est connue.
- Ah ! Elle est connue ! s'exclama Fidelma d'un ton sarcastique. Et de qui, s'il vous plaît ?
- On a raconté...
- Les racontars ne sont pas des preuves.
- Demandez donc à sœur Brónach.
- Pourquoi elle ?
- Draigen a tué sa mère.

Fidelma fixa Febal d'un air hébété.

- Vous dites que l'abbesse Draigen aurait tué la mère de sœur Brónach ? Nous parlons bien de celle qui est aujourd'hui *doirseór* ?
- La même, grommela Febal avec indifférence.
- Et Brónach en est informée ?
- Bien sûr. Et elle vous confirmera que Lerben partage la couche de Draigen.

Fidelma réfléchit.

- À l'évidence, vous croyez à ce que vous racontez. Un récit aussi curieux ne peut être que véridique, sinon, il serait facilement démenti. Cependant, vous ne m'avez pas précisé s'il s'agissait d'un meurtre illicite.
- Parce qu'il y a des meurtres licites ? se moqua Febal.
- Certains assassinats sont jugés plus graves que d'autres. Par exemple s'ils sont prémédités. Connaissez-vous les détails de cette affaire ?

Le beau religieux haussa les épaules.

- Renseignez-vous auprès de Brónach, cela vaudra mieux. Ainsi, vous ne pourrez prétendre que je vous ai induite en erreur.
- Très bien. Mais il y a loin entre un meurtre remontant à vingt ans et celui de la jeune fille dont le corps a été découvert au monastère. Et si Draigen était responsable de cette mort, la logique voudrait qu'elle ait également tué sœur Síomha.

Frère Febal eut un geste dédaigneux.

- C'est une éventualité envisageable, sœur Fidelma.
- Je vous l'accorde. En admettant que vos allégations se révèlent fondées.

Febal frémit d'indignation.

- Me traiteriez-vous de menteur ?

Fidelma secoua la tête.

- Mais résumons vos griefs. Draigen a commis un meurtre avant d'arriver dans cette abbaye et elle entretient des relations amoureuses avec des novices. Or même si vous aviez été le témoin de tels actes, il n'y aurait pas forcément matière à procès.
- Aux yeux de Dieu, elle est coupable, grommela Febal.

— Et maintenant vous parlez à la place de Dieu ? remarqua Fidelma d'une voix douce, qui se fit soudain plus cassante. Vous ne m'avez rien appris qui puisse dans une cour être une preuve contre Draigen pour l'accuser des meurtres commis dans cette abbaye. Et vos allégations pourraient bien vous valoir une condamnation pour diffamation et divulgation de rumeurs illégitimes. Devant une cour, un bon avocat vous débouterait en faisant valoir que vous avez été marié à Draigen et démis de vos fonctions avant d'être expulsé de l'abbaye. Vous vous retrouvez dans une position de faiblesse, frère Febal.

Le religieux sauta sur ses pieds.

— J'aurais dû m'y attendre !

Fidelma resta de glace.

— Comment cela ?

— Tout esprit pieux doit éviter le poison mortel de la méchante langue des femmes ! Vous vous soutenez les unes les autres !

— Vous avez cité le poème de travers, ironisa Fidelma.

— Le sens y est. Et vous qui aimez citer les textes grecs et latins, voilà une maxime pour vous, Fidelma de Kildare, elle est d'Euripide : « La femme est l'alliée naturelle de la femme. » Cela explique que vous mettiez tout votre pouvoir dans la balance pour soutenir Draigen.

Fidelma croisa les bras et sourit.

— Je ne m'offenserai point de votre dépit, Febal. Je le mettrai sur le compte de votre haine de Draigen. Retournez à Dún Boí et calmez-vous. La colère vous égare.

Frère Febal, renonçant à poursuivre la polémique, s'en alla à grands pas.

Fidelma le regarda s'éloigner, puis disparaître le long du rivage, et une soudaine tristesse l'envahit. Un sentiment de solitude. Une réaction fréquente quand elle croisait le chemin d'une personne aussi aigrie. Et elle comprit immédiatement pourquoi elle se sentait seule. Elle pensait à frère Eadulf. Voilà un homme qui aimait la vie et les gens. Il n'y avait en lui aucune méchanceté alors que Febal ne songeait qu'à nuire. Son hostilité était empreinte de malveillance.

Après coup, un homme peut toujours trouver de nombreuses justifications à ses émotions. La misogynie qui se manifestait dans le pénitentiel de Fínián justifiait le dégoût de Febal... qui avait peut-être d'autres racines. Et un homme capable de manifester des sentiments aussi violents pouvait certainement les exprimer par d'autres voies. Par exemple le meurtre.

Elle se leva et s'étira. Elle aussi ressentait du dégoût, non pas pour la misogynie personnelle de Febal mais pour le mouvement qu'il représentait dans l'Église. Fidelma avait grandi dans une culture qui évoluait rapidement sous l'influence de la Grèce et de Rome. En même temps que le christianisme se renforçait, les valeurs enseignées dans

les abbayes et les monastères des cinq royaumes en étaient profondément affectées. Pourtant, les femmes avaient eu une part aussi active que les hommes dans la conversion de l'Irlande à la nouvelle religion, et leurs noms brillaient au firmament de la sagesse : les cinq sœurs de Patrick, chef des apôtres des cinq royaumes, Darerca, Brigitte, Ita, Étáin et bien d'autres. Fidelma pouvait réciter leurs noms d'une seule traite, comme une litanie...

Mais après deux siècles d'exercice de la foi, qui s'était étendue dans tout le pays, des hommes et même des femmes œuvraient à rejeter les lois civiles, et, menés par Fínian de Clonard, avaient conçu des lois ecclésiastiques qui visaient à remplacer celles de Fénechus, qui gouvernaient les cinq royaumes.

Febal avait mentionné le pénitentiel de Cuimmíne, inspiré par les lois de Fínian qui circulaient maintenant de monastère en abbaye, avec l'approbation d'Ultan d'Armagh. Cuimmíne était mort il y avait quatre ans seulement et déjà ses règles faisaient des adeptes chez les religieux qui se convertissaient, tout comme Febal, aux préceptes fondés sur les écrits de Paul de Tarse.

Fidelma avait de bonnes raisons de réprouver le pénitentiel de Cuimmíne, responsable de la mort de son amie d'enfance, Liadin, élevée avec elle à Cashel. Liadin s'était révélée une religieuse accomplie et une poétesse de grand talent. Elle avait rencontré un poète du royaume de Connacht, du nom de Cuirithir, et ils étaient tombés amoureux. Cuimmíne, l'abbé de la communauté à laquelle appartenait Cuirithir, renvoya ce dernier en lui interdisant de revoir Liadin. Bien entendu, il avait justifié cette décision en s'appuyant sur les arguments de Paul de Tarse. C'était un abbé d'un ascétisme excessif. Cuirithir quitta les rivages des cinq royaumes et on ne le revit jamais plus. Quant à Liadin, elle tomba malade et mourut de tristesse.

Fidelma tenait en peu d'estime les lois qui rendaient les gens malheureux pour des raisons injustifiables et refusaient aux êtres humains leur plus belle aventure -l'amour. Liadin et Cuirithir n'auraient pas dû tenir compte de l'ascétisme tyrannique de Cuimmíne, et montrer suffisamment de force pour partir ensemble. Sur son lit de mort, la jeune Liadin avait composé son dernier chant qui se terminait ainsi :

Pourquoi devrais-je cacher qu'il demeure au cœur de mon désir et que rien ne peut le remplacer ?

Un souffle brûlant d'amour a fondu mon cœur.

En son absence, il ne peut plus battre.

Quelques jours plus tard, son cœur s'arrêtait et elle rendait l'âme.

Fidelma poussa un soupir et secoua la tête. À quoi bon remuer ces souvenirs ? Mieux valait s'abstenir de porter des jugements et chercher les preuves qui identifieraient la personne responsable de deux

meurtres abominables.

Du moins, elle n'avait pas de questions à se poser quant à sa prochaine démarche, car elle devait s'entretenir rapidement avec sœur Brónach.

Elle se leva et se dirigea vers la jetée en bois.

Alors qu'elle grimpait les marches qui menaient à l'appontement, elle remarqua une voile blanche se détachant sur le vert et le brun des collines marquant l'entrée du bras de mer. Elle entendit le son d'un cor, résonnant dans la baie depuis la forteresse d'Adnár. Sans doute un signal qui avertissait ses occupants de l'arrivée d'un navire.

La main en visière, Fidelma fixa les eaux étincelantes et soudain, son cœur se mit à battre plus vite.

C'était le *Foracha*, la *barc* de Ross, qui filait vers le port abrité.

Oubliant Febal et Draigen, elle ne songeait plus qu'au mystère du navire breton. Si son cœur s'emballait, c'était de crainte que le capitaine ne lui apporte de mauvaises nouvelles sur le sort d'Eadulf.

CHAPITRE XII

Fidelma sauta dans la barque de l'abbaye et rama avec une telle énergie qu'elle rejoignit le navire de Ross avant même que l'équipage ait terminé d'amener les voiles. Son embarcation heurta la quille du *Foracha*, on lui lança une corde et elle grimpa à bord tandis qu'un marin amarrait son canot.

Ross s'avança vers elle avec un grand sourire.

— Quelles nouvelles ? lança Fidelma, hors d'haleine, avant même de le saluer.

Ross lui fit signe de le suivre.

— Allons dans ma cabine, nous y serons plus tranquilles.

Une fois assis, Ross offrit à Fidelma du *cuirm*, un hydromel très alcoolisé, qu'elle refusa. Il se servit et but une gorgée, perdu dans ses pensées.

— Ne me faites pas languir ! s'exclama Fidelma qui ne pouvait plus contenir sa curiosité.

— Eh bien, j'ai découvert l'endroit où le navire marchand était amarré, il y a trois nuits de cela.

— Avez-vous trouvé des traces de la présence d'Ead... de l'équipage ou des passagers ?

— Je vais vous raconter mon périple tel qu'il s'est déroulé mais pour répondre à votre question, non, nous n'avons repéré aucun indice allant dans ce sens.

Déçue, Fidelma baissa la tête.

— Très bien, je vous écoute.

— Comme je vous l'avais déjà expliqué, deux emplacements auraient pu accueillir le navire breton si on en jugeait par les marées et les vents. Le premier, au sud-est de la péninsule, est appelé « la Tête du mouton » et j'ai commencé par là. Les pêcheurs qui avaient jeté leurs filets dans ces eaux pendant toute la semaine nous ont assuré qu'ils n'avaient rien vu. Nous avons donc mis les voiles pour le second port.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Dóirse – les portes –, un havre situé au bout de cette péninsule, sur une île tout en longueur qui commande l'accès à la partie sud-ouest de la région. Nous avons d'abord navigué autour de l'île sans rien remarquer de particulier. Pour avoir souvent fait du commerce avec eux je connais bien les insulaires et j'ai donc décidé de leur rendre une petite visite. Et j'ai demandé à mes hommes d'ouvrir grandes leurs oreilles, au cas où ils entendraient des commérages sur le navire breton. Nous n'avons pas eu à chercher bien loin.

Il marqua une pause et but à son gobelet en terre.

— Qu’avez-vous appris ? s’impatiente Fidelma.

— Une histoire très étrange. La veille du jour où nous avons croisé la route du navire en pleine mer, des guerriers étaient arrivés à son bord dans le port, bien après la tombée de la nuit.

— Des Bretons ?

Ross secoua la tête.

— Non. Des guerriers du clan des Uí Fidgenti.

Fidelma fronça les sourcils.

— Et ils avaient avec eux un prisonnier breton, un marin, précisa Ross.

— Aucun signe d’un moine saxon ? demanda aussitôt Fidelma, déçue.

— Non, pas de moine. Les habitants de l’île, des gens très accueillants, invitèrent les nouveaux arrivants à venir se restaurer à terre, car il apparut qu’il ne leur restait plus de provisions. Un garde resta à bord avec le prisonnier. Le lendemain matin, le vaisseau avait disparu. Il avait pris le large tandis que les guerriers sombraient dans un sommeil auquel les beuveries n’étaient pas étrangères. Le cadavre du guerrier qui montait la garde flottait dans la rade.

— Qu’ont-ils déduit de cette aventure ?

— Que le prisonnier s’était libéré et avait maîtrisé son geôlier qu’il avait jeté par-dessus bord avant de s’enfuir.

— Un seul homme est-il en mesure de manœuvrer un vaisseau de cette taille ?

Ross haussa les épaules.

— S’il est suffisamment déterminé et bon marin, pourquoi pas ?

— Et alors ?

— Furieux, les guerriers réquisitionnèrent des embarcations pour rejoindre la côte.

Fidelma réfléchit.

— Voilà un récit surprenant. Le navire marchand arrive dans le port de Dóirse piloté par une bande de guerriers des Uí Fidgenti accompagnés d’un seul marin breton, qu’ils retiennent captif. Au matin, le navire a disparu avec le marin. Les guerriers reviennent alors accoster sur cette péninsule et, plus tard dans la matinée, nous tombons sur le vaisseau déserté, toutes voiles dehors.

— C’est effectivement très étonnant.

— Les informations récoltées à Dóirse sont-elles fiables ?

— Je connais les habitants de Dóirse depuis des années, des gens très indépendants qui ne se considèrent pas comme les sujets de Gulban Œil-de-Faucon, bien qu’ils se situent théoriquement sur son territoire. Ils estiment ne devoir allégeance qu’à leur *bó-aire* et ne se gênent pas pour divulguer les secrets de ceux qui ne sont pas de l’île.

— Les guerriers des Uí Fidgenti ont-ils donné des explications au *bó-*

aire local sur les raisons de leur présence sur ce navire breton ?

— Ils feraient du commerce avec des mines.

Fidelma se redressa brusquement.

— Des mines de cuivre ?

Ross la regarda avec surprise avant de hocher la tête.

— Plusieurs mines de cuivre sont exploitées le long du rivage dans la région de Dóirse. Leurs exploitants font du commerce avec la côte, mais aussi avec la Gaule.

Fidelma tambourina nerveusement sur la table.

— Vous vous souvenez de cette boue rouge dans la cale du navire marchand ? demanda-t-elle.

Ross acquiesça.

— Je crois qu'il s'agissait de dépôts de cuivre, provenant directement d'une mine ou alors d'un entrepôt. C'est là que se cache la réponse au mystère qui nous tourmente. Mais je ne comprends pas pourquoi des hommes des Uí Fidgenti avaient pris les commandes de ce vaisseau. Le territoire de leur clan est très éloigné, bien plus au nord. Où étaient donc passés les hommes de Beara, le clan de Gulban ?

— Je peux toujours retourner là-bas pour essayer d'obtenir d'autres informations, proposa Ross. À moins que je rejoigne directement les mines de cuivre sous prétexte de faire du commerce et là, je me renseigne sur ce qui se passe.

Fidelma agita la main.

— Trop dangereux. Et le mystère s'épaissit quand on sait que Torcán, le fils du prince des Uí Fidgenti, loge à la forteresse d'Adnár dont il est l'invité.

Le visage de Ross exprima une stupeur mêlée de crainte.

— Il y a certainement un rapport.

— Oui, mais lequel ? Cette énigme présente de graves dangers. Si vous retournez là-bas, vous risquez d'éveiller la méfiance. Inutile de donner l'alarme si nous pouvons l'éviter. Il nous faut d'abord essayer de découvrir à qui nous avons affaire. Ces mines de cuivre sont-elles très éloignées d'ici ?

— A deux ou trois heures de navigation, en suivant la côte.

— Et en traversant la péninsule ? Combien de miles ?

— À vol d'oiseau ? Cinq. Et dix par une route de montagne.

Fidelma s'abîma dans un profond silence tandis qu'elle réfléchissait.

— Que décidons-nous ? s'impatienta Ross.

Fidelma en était justement venue à la conclusion qu'elle devait prendre elle-même les choses en main.

— Ce soir, profitant de l'obscurité, nous traverserons la péninsule à cheval pour rejoindre l'endroit où sont situées ces mines de cuivre. J'ai le sentiment que nous pourrions bien y trouver la solution.

— Pourquoi ne pas partir tout de suite ? Rien ne nous empêche de

louer des chevaux dans une ferme, un peu plus loin le long de la côte.
— Non, nous attendrons minuit et cela pour deux raisons. D'une part, personne ne doit savoir que nous nous rendons dans ces mines. Si Torcán ou Adnár sont impliqués dans des trafics illégaux, il ne faut surtout pas qu'ils aient vent de nos intentions. D'autre part, ce soir, j'ai accepté d'assister à un banquet à Dún Boí avec Adnár et ses invités, Torcán et Olcán. Peut-être y glanerai-je quelques renseignements qui nous permettraient d'avancer plus vite.

Ross parut contrarié.

— Tout cela ne présage rien de bon, ma sœur. Cela fait maintenant quelques semaines qu'il court de drôles de rumeurs. Les Eoganán des Uí Fidgenti convoiteraient Cashel.

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Fidelma.

— Voilà qui n'est pas nouveau. Les Uí Fidgenti ont toujours aspiré à régner sur Cashel. Leur dernier soulèvement, sous le règne du haut roi Aed Slane, remonte à vingt-cinq ans.

À l'ouest du royaume de Muman vivait le grand clan des Uí Fidgenti dont les princes et les chefs s'accordaient le titre de rois, affirmaient être les authentiques descendants des premiers souverains de Cashel et tentaient de faire valoir leurs droits sur ce trône pour destituer la famille de Fidelma. À la naissance de Fidelma, son père régnait sur Cashel et maintenant son frère, Colgú, souverain des provinces de Muman, avait succédé à son cousin. Colgú ne répondait de ses actes que devant le haut roi et Fidelma avait grandi dans les conflits attisés par les Uí Fidgenti. Le plus provocateur et le plus belliqueux d'entre eux était sans nul doute le prince Eoganán.

Ross parut soucieux.

— Ce sera comme vous le souhaitez, mais votre frère n'a été intronisé que depuis quelques mois. Il est jeune, peu expérimenté et mal assuré dans ses fonctions. Si Eoganán des Uí Fidgenti veut entreprendre une action pour renverser Colgú, le moment est parfaitement choisi.

— À quel type de tentative pensez-vous ? La légitimité de mon frère a été confirmée par la grande assemblée à Cashel et le haut roi a approuvé la décision depuis Tara.

— J'ignore quel complot ourdit Eoganán, mais les rumeurs enflent et il paraîtrait qu'il prépare un mauvais coup.

Fidelma médita un instant sur ces mises en garde.

— Raison de plus pour que j'assiste à la fête de ce soir, car Torcán me mettra peut-être sur la voie des plans de son père.

— Vous prenez de gros risques, objecta Ross. Torcán peut très bien découvrir qui vous êtes...

— Il le sait déjà. Nous nous sommes rencontrés dans la forêt, hier.

Elle marqua une pause tandis que l'incident de la flèche qui l'avait manquée de peu lui revenait en mémoire. Se pourrait-il que Torcán ait

délibérément décoché cette flèche sachant qu'elle était la sœur de Colgú ? Mais pourquoi attenter à sa vie ? Cela ne concernait en rien les problèmes de succession à Cashel. Non. La logique se refusait à cette interprétation. De plus, Torcán et ses hommes s'étaient montrés très surpris en découvrant son identité et avaient cherché à masquer leur erreur. Cette flèche ne lui était pas destinée. Et puis ils auraient pu aisément la tuer dans les bois si tel était le but qu'ils recherchaient. Ross l'observait avec anxiété.

— Serait-il déjà arrivé un événement fâcheux ? lui demanda-t-il en la dévisageant avec une attention soutenue.

— Non. En tout cas, rien qui mérite que nous changions nos projets, rectifia-t-elle, honteuse de son mensonge. Je vous retrouverai à minuit comme prévu avec un homme à vous, dans les bois derrière l'abbaye. Procurez-vous trois chevaux et ce faisant, faites bien attention à ne pas éveiller les soupçons.

— Très bien. J'amènerai Odar, un homme capable en qui j'ai toute confiance. Mais si Torcán assiste au banquet, je préférerais que vous vous décommandiez.

— Il ne peut rien m'arriver chez un magistrat des cours de justice des cinq royaumes. En ces circonstances, même un roi ne se risquerait pas à me porter préjudice.

Tout en prononçant ces paroles auxquelles elle ne croyait qu'à moitié, elle pria ardemment pour que tout se passe bien.

Puis elle se leva et Ross la suivit jusqu'au bastingage. Il était clair qu'il ne l'approuvait pas, mais avait-il d'autre choix que d'accepter sa décision ?

Alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre sa barque, il demanda :

— Et comment évolue l'affaire qui vous a amenée jusqu'ici ?

Il désigna l'abbaye d'un geste du pouce.

— Le problème a-t-il été résolu ?

Fidelma se sentit vaguement coupable car pendant sa conversation avec Ross, le mystère du cadavre sans tête et de la mort de Síomha lui était sorti de l'esprit.

Elle fit la grimace.

— Pas vraiment. Un autre assassinat a été commis. La *rechtaire*, sœur Síomha, a été tuée de la même façon que l'inconnue. Cependant, je crois que cette énigme commence à s'éclaircir, même si le mal rôde dans le monastère.

— Si jamais vous vous sentez en danger, dit Ross d'une voix grave, n'hésitez pas à faire appel à moi et à mes hommes. Ne serait-il pas préférable que dès maintenant vous vous déplaciez avec quelqu'un qui vous protège ?

— Pour prévenir mon gibier que la chasse s'approche de son terrier ? Surtout pas.

Elle posa une main sur le bras du marin pour le rassurer et lui sourit.
— Soyez dans la forêt à minuit avec Odar et trois chevaux, et assurez-vous que personne ne vous aura suivis.

Fidelma traversait la cour pour se rendre dans la cellule de Berrach où elle espérait trouver Brónach quand elle aperçut cette dernière, le visage chagrin selon son habitude, qui sortait justement du bâtiment. Fidelma l'arrêta alors qu'elle semblait vouloir l'éviter.

— Comment va Berrach, ma sœur ?

Brónach hésita.

— Pour l'instant, elle dort. Elle a eu une nuit terrible et une matinée éprouvante.

— Je vous l'accorde. Mais elle a bien de la chance d'avoir une amie telle que vous. Allons marcher un peu, voulez-vous ?

Sœur Brónach acquiesça à contrecœur et elles déambulèrent à pas lents dans la cour pavée tout en se dirigeant vers l'hôtellerie des invités.

— Que puis-je pour vous, ma sœur ?

— J'aimerais que vous répondiez à quelques questions.

— Je suis toujours à votre disposition. Et je ne vous ai pas encore remerciée pour votre intervention courageuse.

— C'est tout naturel, je n'ai fait que suivre mon jugement et ma conscience.

Brónach lui adressa un regard morose.

— N'est-il point normal de remercier quelqu'un qui a sauvé la vie d'une amie ?

— J'ai juste accompli mon devoir de religieuse, je vous assure. Je reconnais néanmoins que certaines sœurs se laissent facilement entraîner par des émotions répréhensibles.

— Vous voulez parler de l'abbesse Draigen ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Mais vous le pensez, chuchota Brónach sur le ton de la confidence. Avez-vous remarqué qu'ici, toutes les sœurs sont jeunes ? Moi-même et sœur Comnat, notre bibliothécaire, sommes les plus âgées. En dehors de l'abbesse, la communauté ne compte personne de plus de vingt et un ans.

— Oui, j'ai noté que la moyenne d'âge était anormalement basse. Cela est d'autant plus étrange qu'une congrégation est censée abriter différentes générations, car les sœurs qui ont de l'expérience ont beaucoup à apprendre aux nouvelles venues.

— Cela s'explique facilement, répliqua Brónach avec amertume. L'abbesse tient à ce que l'on accepte son autorité sans discuter. Elle peut facilement manipuler les jeunes filles alors que les autres repèrent ses erreurs et sont dans divers domaines plus compétentes ou mieux informées qu'elle. Elle n'a jamais pu oublier qu'elle était la fille

d'un pauvre fermier qui n'avait reçu aucune éducation avant d'entrer ici.

— Donc vous blâmez l'abbesse ?

Sœur Brónach s'arrêta devant la porte de l'hôtellerie et jeta un regard anxieux autour d'elle afin de s'assurer qu'elles n'étaient pas observées.

— Rentrons ici, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Elle conduisit Fidelma jusqu'à une petite pièce où elle réglait les affaires qui la concernaient en tant que portière et surveillante de l'hôtellerie. Puis elles s'assirent sur les deux seuls sièges disponibles.

— Maintenant, vous pouvez me poser vos questions, dit Brónach.

— Oui, pour en revenir à ce qui nous préoccupe, il est évident que Draigen a utilisé l'inexpérience de sœur Lerben pour menacer la vie de sœur Berrach. Je suppose que cette attitude vous semble critiquable ?

Le visage de Brónach exprimait maintenant un profond dégoût.

— Toute personne sensée condamnerait l'action de l'abbesse, bien que je sois prête à reconnaître que Draigen n'en est pas entièrement responsable.

— Vraiment ?

— Selon moi, Lerben n'est pas étrangère à ce qui s'est passé.

Fidelma était perplexe.

— Je croyais sœur Lerben entièrement dominée par Draigen. De mon point de vue, elle est trop jeune pour représenter autre chose qu'un pion dans le jeu de l'abbesse. Quelqu'un m'a informée qu'il existait entre elles une relation très étroite et qu'elles dormaient parfois dans le même lit. La même personne a assuré que vous confirmeriez les faits.

La religieuse à la mine affligée se mit à rire aux éclats. Cette gaieté effaça la solennité dont elle ne se départait jamais et elle parut soudain beaucoup plus jeune.

— Il arrive en effet à Lerben de partager la couche de Draigen pour la bonne raison qu'elle est sa fille. Voilà deux jours que vous êtes à l'abbaye et vous ne le saviez pas ?

Fidelma en resta la bouche ouverte.

— Mais je croyais que Lerben...

Puis elle se tut, confuse.

Sœur Brónach riait toujours.

— Ainsi vous vous étiez imaginé qu'elles étaient amantes ? Ah, vous avez écouté de bien vilaines histoires !

Fidelma se pencha en avant.

— Et sœur Síomha a-t-elle jamais été la maîtresse de Draigen ?

— Non, pas à ma connaissance. Et pour autant que je le sache, les inclinations de Draigen ne l'ont jamais portée dans cette direction. L'abbesse est une femme lunatique et capricieuse, une misanthrope qui se méfie des hommes et les évite. Si elle s'entoure de jeunes filles

afin de les dominer intellectuellement, cela n'implique en aucun cas une inclination sexuelle.

Fidelma réfléchit. Dans ce cas, les motivations avancées par Adnár et Febal, qui semblaient si plausibles, tombaient d'elles-mêmes. Cela changeait tout.

— On m'a rapporté beaucoup de contes déplaisants sur Draigen. Selon vous, sont-ils tous faux ? Vous affirmez qu'elle se méfie des hommes et pourtant elle a été mariée à frère Febal.

— Febal ? Un mariage qui a duré moins d'une année. Oh, ils étaient bien accordés ! Un misogyne et une misanthrope... ils se détestaient.

— Vous connaissiez Febal du temps où il appartenait à la congrégation ?

— Oui, je le connaissais bien...

Ses yeux brillèrent d'un étrange éclat.

— ... avant même que Draigen ne vienne à l'abbaye.

— Pourquoi se sont-ils mariés s'ils ne s'appréciaient pas ?

Brónach haussa les épaules.

— Il faudra le leur demander.

— La vieille abbesse Marga approuvait-elle cette relation ?

— À l'époque, nous vivions ici dans un monastère double avec plusieurs couples mariés qui élevaient leurs enfants au service du Christ. Marga était une femme de l'ancien temps. Elle encourageait les mariages entre membres de sa communauté. Peut-être cela explique-t-il les épousailles de Draigen. Peut-être voulait-elle lui plaire. Draigen a toujours été calculatrice.

— Vous ne la portez pas dans votre cœur et pourtant vous restez dans cette abbaye. Pourquoi ?

Fidelma étudiait avec attention le visage de Brónach. La religieuse cligna des yeux et ses traits exprimèrent douleur et tristesse.

— Parce que je le dois, dit-elle avec rancœur.

— Mais Draigen vous révulse.

— Elle est mon abbesse.

— Ce n'est pas une réponse.

— Je n'en ai pas d'autre.

— Alors laissez-moi vous aider. Dans votre jeunesse, connaissiez-vous Draigen ?

Sœur Brónach jeta un coup d'œil inquisiteur à Fidelma.

— Oui, admit-elle d'un ton neutre.

— Et votre mère ?

Brónach prit une profonde inspiration.

— Donc on vous a parlé. Les gens ici ne savent pas tenir leur langue.

— J'aimerais entendre cette histoire de votre bouche, sœur Brónach.

— Très bien. Je déteste Draigen avec une intensité que vous n'imaginez même pas, déclara la portière.

Puis elle se tut et garda si longtemps le silence que Fidelma s'apprêtait à intervenir quand elle tourna des yeux troublés vers son interlocutrice.

— Chaque jour dans mes prières je demande à Dieu de me soulager de ma peine. Mais mes sentiments n'évoluent guère. Est-ce la volonté de Dieu que je sois rongée par le tourment ?

— Mais pourquoi restez-vous ici ? s'étonna Fidelma.

— C'est un peu comme demander à l'océan pourquoi il reste en place. Je n'ai nulle part où aller. Est-ce ma pénitence pour mes péchés de servir celle qui m'a ravi ma mère ? Mais ne vous méprenez pas, loin de souhaiter la mort de Draigen, j'aimerais qu'elle vive très longtemps dans les douleurs de l'expiation.

— Racontez-moi l'histoire.

— Draigen avait quinze ans lors du drame et moi trente-cinq. Je servais déjà l'abbesse Marga en tant que religieuse. Ma mère, Suanach, n'appartenait pas à la foi, elle préférait faire allégeance aux anciens dieux et déesses de cette terre. C'était une femme sage, qui connaissait les fleurs et les plantes par leur nom et savait soigner. Elle ne faisait qu'un avec la forêt.

— Et votre père ?

— Je ne l'ai jamais connu. Mais je n'ai jamais manqué d'amour car ma mère m'a chérie tendrement.

— Continuez.

— Près de notre maisonnette vivait un *oc-aire*, qui cultivait son lopin de terre dont il tirait une maigre subsistance pour lui et sa famille. Cet homme, Adnár Mhór, était le père de Draigen.

— Et d'Adnár.

— Et du *bó-aire* de la forteresse, oui. Ma mère aidait parfois la jeune Draigen. Quand Adnár partit rejoindre l'armée de Gulban Œil-de-Faucon, son père tomba malade et ma mère ressentit de la pitié pour la jeune fille. Quand il mourut, Suanach l'accueillit et la réconforta. Peu après, la mère de Draigen suivit son mari dans la tombe et Draigen alla vivre avec ma mère.

— À cette époque, vous viviez au monastère ?

Brónach hocha la tête d'un air absent.

— Draigen avait alors quatorze ans et ce fut une année de chagrin.

Les yeux de la religieuse se remplirent de larmes et Fidelma eut le sentiment qu'elle ne pleurait pas seulement sur sa mère.

— Que s'est-il passé au juste ?

— Draigen est une personne obstinée, parfois sujette à de terribles colères. Un jour, prise d'une rage incontrôlée, elle saisit un couteau que l'on utilisait pour dépiauter les lapins et poignarda ma mère, Suanach.

Fidelma attendait des explications plus détaillées qui ne vinrent pas.

Elle n'osa pas poser d'autres questions.

— Après la mort de ses parents et le départ de son frère qu'elle vécut comme un abandon, Draigen devint très possessive. Et aussi coléreuse et très jalouse de moi, la fille naturelle de Suanach. Pourtant, je ne leur rendais que de rares visites, car mes tâches à l'abbaye ne me laissaient guère de loisirs. Heureusement, car avec Draigen, nous nous serions heurtées avec une violence accrue.

— Parce que vous entreteniez des rapports difficiles ?

— Dès que j'apparaissais et que ma mère s'occupait de moi, Draigen exigeait le double d'attentions.

— Mais quand elle a attaqué votre mère...

— Elle...

Brónach chercha ses mots.

— Suanach avait pris en nourrice un bébé, l'enfant d'une... parente.

Fidelma nota la formulation hésitante.

— Elle pensait que Draigen l'aiderait à élever le nourrisson, mais il suscitait chez elle la même jalousie que tous ceux qui approchaient Suanach, et dont elle estimait qu'ils lui volaient l'affection qui lui revenait.

Un violent sentiment de répulsion envahit Fidelma.

— Elle a tué votre mère parce que, selon elle, elle consacrait trop de temps au nouveau-né ?

— Oui. Son geste meurtrier était celui d'une personne qui a perdu l'esprit. Elle avait alors quinze ans et l'enfant trois. Le brehon qui jugea l'affaire estima que Draigen n'était pas responsable d'homicide au plus haut degré. Il ordonna le paiement d'une compensation s'élevant au produit de la vente du lopin de terre qui appartenait aux parents de Draigen. En tant qu'héritière de Suanach, cette somme me revenait, mais comme j'appartenais à une communauté, l'argent alla à l'abbaye. Et maintenant, c'est Draigen qui est l'abbesse du Saumon des trois sources. Quelle ironie !...

Brónach eut un rire amer.

— Après cela, difficile de croire en un dieu de justice, non ?

— L'enfant fut-il blessé par Draigen ?

Sœur Brónach secoua la tête.

— Il fut rendu... à sa mère.

— Je suppose que le brehon imposa à Draigen certaines contraintes, fit observer Fidelma.

— Elle reçut l'ordre d'entrer dans une communauté religieuse où on la surveillerait tandis qu'elle se dévouerait pour ses semblables. Là encore, l'ironie du sort voulut qu'elle soit hébergée au Saumon des trois sources.

— Maintenant je comprends, l'interrompt Fidelma, pourquoi Adnár n'est pas parvenu à récupérer son héritage. Comme la terre avait été

vendue pour satisfaire au paiement d'une amende, Adnár, en tant que frère de Draigen, s'est vu déchu de ses droits de propriété car un parent doit payer une part de la compensation si le coupable n'est pas en mesure d'en régler la totalité.

— Exactement.

— Selon la loi, Draigen avait donc accompli sa réparation et expié pour son crime.

— Oui, et l'abbesse Marga lui accorda une absolution pleine et entière. Et depuis qu'elle a assassiné ma mère, j'ai dû chaque jour supporter sa présence en punition de mes péchés.

Fidelma la fixa d'un air ahuri.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi vous êtes restée ici. Vous auriez pu rejoindre une autre communauté où vous auriez guéri de vos souffrances, ou exiger que Draigen soit envoyée ailleurs.

Sœur Brónach poussa un profond soupir.

— Je viens de vous en donner la raison. L'expiation de mes fautes.

— Mais quelles sont-elles pour vous avoir poussée à passer votre vie en compagnie de celle qui avait tué votre chair et votre sang ?

Sœur Brónach hésita, puis se redressa.

— Au moment où ma mère subit l'assaut de Draigen, je n'étais pas là. Je n'ai pas su l'assister quand elle avait besoin de moi.

— Je ne vois là aucune raison de vous sentir coupable. Vous n'avez commis aucun péché qui mérite pénitence.

— Je me sens pourtant responsable.

L'explication de Brónach laissait Fidelma sceptique. Quelque chose sonnait faux.

— Je ne peux pas vous aider sur ce point. Peut-être que si vous aviez une âme sœur...

— Voilà vingt ans que je me débats avec ce problème et il ne se résoudra pas en un quart d'heure.

— Vous vous tourmentez trop, la réprimanda Fidelma. Et puis, tentons de voir ces événements à la lumière de la charité. D'après ce que vous m'avez raconté, il y a vingt ans, Draigen était une jeune fille immature. La personne qu'elle est devenue aujourd'hui n'est sans doute pas celle que vous connaissiez par le passé.

— Vous êtes très charitable, ma sœur, mais je ne puis malheureusement pas adopter votre point de vue. Draigen n'a pas changé. Elle est toujours jalouse, rancunière et d'une ambition insatiable.

La religieuse leva la main pour prévenir toute protestation.

— Ne vous méprenez pas. J'ai porté ce fardeau pendant vingt ans et je continuerai. Je n'ai jamais quitté mon pays et d'ici, j'ai du moins le plaisir, quand je regarde les montagnes, de voir la tombe de ma mère et il m'arrive parfois de monter là-haut pour passer un peu de temps

avec elle.

— N'avez-vous jamais songé à châtier Draigen ?

Brónach se signa.

— Vous voulez dire porter atteinte à son intégrité physique ? *Quod avertat Deus !* Que Dieu m'en préserve. Où allez-vous chercher des idées pareilles ?

— Cela s'est déjà vu, fit observer Fidelma.

— Je suis incapable de m'en prendre à un être humain, peu importe le mal qu'il m'ait fait. La vie est sacrée, cela je l'ai appris de ma mère, non de la vraie foi. Certes, j'aimerais que Draigen souffre, mais mon hostilité ne va pas au-delà.

Le visage de Brónach exprimait une sincérité digne et Fidelma comprenait très bien son attitude sauf sur un point : son obstination à vivre sous le même toit que Draigen, surtout maintenant que celle-ci était devenue abbesse.

— Je n'ai pas le sentiment que Draigen pâtisse beaucoup de ses fautes, Brónach.

— Vous avez sans doute raison. Peut-être a-t-elle oublié et s'imagine-t-elle que moi aussi. Mais une nuit, elle se réveillera en sursaut et la mémoire lui reviendra.

— Frère Febal se souvient lui aussi, fit observer Fidelma.

Brónach rougit légèrement.

— Febal ? Qu'a-t-il dit ?

— Fort peu de chose. Quelqu'un d'autre connaît-il cette histoire ?

— En dehors de moi et de Febal, qui a une mémoire très sélective, je ne vois pas.

— Et Adnár ?

— Il fut effectivement informé de cette affaire quand il assigna Draigen devant la cour de justice pour récupérer sa part d'héritage.

— D'où j'en déduis qu'ici, personne d'autre ne connaît le passé de Draigen ?

— Personne.

Soudain, Fidelma réalisa qu'elle avait oublié de tirer une conclusion essentielle de cette histoire. Si Lerben était la fille de Draigen, alors Febal était sûrement son père. Et voilà un homme qui avait accusé sa propre fille et son ancienne femme d'entretenir des relations contre nature ! Quel genre d'individu était-il donc ?

— Febal sait-il que Lerben est sa fille ? demanda-t-elle à sœur Brónach qui parut surprise.

— Bien sûr. Enfin, je le suppose.

Fidelma réfléchit.

— Vous venez de me confier que votre mère suivait la foi païenne. Vous-même êtes-vous férue de paganisme ?

Sœur Brónach la regarda d'un air étonné.

— Je suis la fille de ma mère. Elle m’a appris les coutumes qui remontent à des temps immémoriaux.

— Donc vous connaissez les dieux et les déesses, les symboles des arbres et les textes en ogham ?

— Comme je vous l’ai dit, je lis l’ogham mais je comprends très mal la langue qu’il transcrit.

Cet alphabet servait à écrire un irlandais archaïque connu sous le nom de *Bérla Féini*, « la langue des cultivateurs de la terre », qui dans l’ancien temps n’était étudiée que des brehons ou des juristes.

— Dites-moi, ma sœur, quelle est la signification d’une baguette de tremble maintenue dans la main gauche ?

Brónach sourit.

— Ça, c’est facile. Le tremble est l’arbre sacré d’où l’on coupe le *fé*, la branche servant à mesurer une tombe. Une ligne de texte y est toujours gravée, c’est une tradition qui a subsisté dans tout le pays.

— Je vous l’accorde, mais pourquoi attacher le *fé* au bras gauche et non au bras droit ? Vous aviez mentionné ce détail à Draigen après avoir découvert le corps de l’inconnue dans le puits.

— Quand un meurtrier ou une personne qui s’est donné la mort est enterrée, un *fé* est placé dans sa main gauche...

Elle s’arrêta net et porta la main à sa bouche.

— ... les mots gravés en ogham sont généralement une invocation à la déesse de la mort...

— ... et des batailles ? La Morrigan ?

— Oui, admit Brónach d’un ton sec.

— Je vous écoute, insista calmement Fidelma.

— J’ignore la formule exacte de ce que l’on pourrait considérer comme une incantation. Le corps tiré du puits...

— ... de même que celui de sœur Síomha...

— Suggérez-vous... ?

— Je ne suggère rien, l’interrompit Fidelma. Je m’inquiétais simplement de savoir si vous connaissiez la signification de ce symbole.

— Oui, mais maintenant, je suis un peu perdue. Le corps sans tête serait-il celui d’une meurtrière ?

— Auquel cas il faudrait suivre le même raisonnement en ce qui concerne sœur Síomha.

— Cela n’a pas de sens.

— Sauf, peut-être, pour l’assassin. Dites-moi, sœur Brónach, à part vous, qui d’autre s’y connaîtrait en paganisme, ici, à l’abbaye ?

La portière haussa les épaules.

— Le temps passe et les anciennes coutumes sont peu à peu oubliées. Je doute que les jeunes aient été initiés au sens de ces rituels.

Brusquement, elle ouvrit de grands yeux.

— Insinuez-vous que je pourrais être la coupable ?

Fidelma ne fit rien pour la rassurer.

— Pourquoi pas ? Mon devoir consiste à examiner les motivations de chacun. Si l'abbesse Draigen avait été assassinée, je dirais que vous aviez d'excellentes raisons de la tuer et en tant que suspect, vous auriez ma préférence. Mais vous n'avez aucun mobile pour le meurtre de sœur Síomha. Pour l'instant du moins.

Brónach fixa Fidelma d'un air indigné.

— Vous avez un sens de l'humour assez déplacé. Quant aux traditions irlandaises, vous trouverez ici des personnes tout aussi férues que moi dans ce domaine.

— Vous m'avez pourtant déclaré que les jeunes sœurs qui vivent maintenant dans cette abbaye se sont détournées de ces usages. Qui d'autre, à votre avis, s'intéresserait aux cérémonials magiques ?

Sœur Brónach réfléchit un instant.

— Sœur Comnat, notre bibliothécaire, je ne vois personne d'autre, à moins que...

Elle s'interrompit, les yeux brillant d'une lumière dure tandis que Fidelma l'étudiait attentivement.

— Qu'alliez-vous dire ?

— Rien.

— Mais si. Nous savons toutes deux quelle pensée vous a traversé l'esprit, répliqua Fidelma d'un ton détaché. Vous étiez fière des connaissances que votre mère vous a transmises. À qui d'autre votre mère aurait-elle pu communiquer son savoir ? Une personne qu'elle aurait hébergée, bien sûr. Allons, vous avez son nom sur le bout de la langue.

Sœur Brónach fixait ses pieds.

— Je reconnais que l'abbesse Draigen possède ces connaissances sur le bout des doigts et...

— Et ?

— Et elle a déjà démontré qu'elle était capable de tuer.

Sœur Fidelma se leva et hocha gravement la tête.

— Vous êtes aujourd'hui la deuxième personne à me l'avoir fait remarquer.

CHAPITRE XIII

Sœur Lerben était dans la chapelle où elle avait descendu pour mieux l'astiquer la grande croix d'or finement ciselée qui se dressait sur l'autel. Penchée sur son ouvrage, les sourcils froncés, son joli visage exprimait une extrême concentration. Quand la porte se referma derrière Fidelma, elle releva la tête et la regarda remonter l'allée centrale entre les bancs désertés puis s'arrêter juste devant elle. Une lueur belliqueuse brillait dans les beaux yeux de Lerben.

— Eh bien ? lança-t-elle de sa voix claire et glaciale.

Fidelma songea qu'elle lui inspirait de la peine plutôt que de la colère. Elle lui apparaissait comme une petite fille irascible en quête de protection, furieuse d'avoir été surprise par une adulte en train de se livrer à des activités défendues. Son masque d'arrogance avait cédé la place à une agressivité maussade.

— J'aurais besoin de vous poser quelques questions, lui répondit Fidelma avec amabilité.

La jeune fille remit la croix en place et replia soigneusement son chiffon. Fidelma avait déjà remarqué qu'elle agissait avec précision et un calme délibéré. Puis elle glissa les mains dans les manches de sa robe de bure et se résolut enfin à faire face à Fidelma, tout en se refusant à croiser son regard. Elle fixait un point juste au-dessus de l'épaule de la religieuse.

D'un geste las, Fidelma lui indiqua un des bancs.

— Allons nous asseoir un instant, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

— S'agit-il d'un entretien officiel ? lança Lerben.

— Oui, si vous entendez par là que je désire vous entendre dans le cadre de mes fonctions de *dálaigh*, déclara Fidelma avec indifférence. Mais les informations que nous échangerons ne seront pas consignées par écrit.

Sœur Lerben s'assit à contrecœur.

— En tout cas, je puis vous assurer que ce que vous me direz ne sera pas rapporté à votre abbesse, enchaîna Fidelma pour essayer d'amadouer la jeune fille.

Elle prit place auprès d'elle tout en réfléchissant à la meilleure manière de procéder.

— Oublions le conflit qui nous a opposées, Lerben. Moi aussi j'étais fière et irréflectie quand j'avais votre âge et je me croyais très savante. Permettez-moi de préciser qu'en ce qui concerne les lois ecclésiastiques, vous avez été mal informée. Après tout, je suis une avocate des cours de justice et si vous tentez de mesurer vos

connaissances aux miennes, vous vous retrouverez nécessairement en position d'infériorité. Je ne me vante pas, je me contente d'appréhender les circonstances de la manière la plus réaliste possible. La jeune fille ne broncha pas.

— Je sais que vous avez été conseillée par l'abbesse Draigen, poursuivit Fidelma pour l'inciter à réagir.

— Elle possède des connaissances très étendues ! s'écria Lerben. Pourquoi devrais-je mettre sa parole en doute ?

— Vous l'admirez et c'est tout à votre honneur, mais en matière de droit, ses informations présentent des lacunes.

— Elle défend les droits des femmes, s'obstina Lerben.

— Pourquoi donc devrait-elle se battre pour elles ? Les lois des cinq royaumes sont suffisamment précises sur ce point. Elles protègent les femmes du viol, des vexations et des injures. Pour la justice, elles sont considérées les égales des hommes.

— Parfois, cela ne suffit pas, répliqua l'adolescente avec le plus grand sérieux. L'abbesse Draigen a constaté des lacunes dans notre société et veut y remédier.

— Là, je ne vous suis plus. Pourquoi rejette-t-elle les lois de Fénechus pour mieux soutenir les lois ecclésiastiques ? Pourquoi se range-t-elle du côté des pénitentiels qui tirent leur philosophie du droit romain, plaçant les femmes dans un rôle subalterne ?

Sœur Lerben exposa avec empressement son point de vue :

— Dans le droit canon, soutenu par Draigen, le meurtre d'une femme est plus sévèrement puni que celui d'un homme. Une vie pour une vie. Or les lois des cinq royaumes stipulent qu'il suffit de payer une compensation pour que le meurtrier soit réhabilité. Celles proposées par l'Église romaine suggèrent que l'agresseur doit payer son crime de sa vie et mourir dans les souffrances physiques. L'abbesse m'a montré des passages des pénitentiels qui affirment que si un homme tue une femme, on doit lui couper une main et un pied avant de l'exécuter.

Devant la jeune fille assoiffée de sang, Fidelma ressentit une vague de dégoût.

— Et pour la même offense, une femme peut être brûlée vive, fit remarquer Fidelma. N'est-il pas préférable de tenter de réhabiliter le criminel et d'aider la victime par le biais d'un dédommagement, plutôt que d'exercer une vengeance douloureuse qui ne procure qu'un bref instant de satisfaction ?

— Draigen cite la loi du talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied[9]. »

— On se réfère souvent à ces paroles du Deutéronome, l'interrompit Fidelma avec un soupir. Mais vous feriez mieux d'écouter le Christ qui a prôné de nouvelles pratiques. Saint Matthieu dans son Évangile rapporte ses paroles : « Vous avez entendu qu'il a été dit : *Œil pour œil*

et dent pour dent. Eh bien ! moi je vous dis de ne pas tenir tête au méchant : au contraire, quelqu'un te donne-t-il un soufflet sur la joue droite, tends-lui encore l'autre[10]. » Voilà ce que prêchait Jésus, notre maître.

— Mais l'abbesse Draigen...

Fidelma leva la main.

— Aucun système juridique n'est parfait, mais je ne vois pas l'intérêt de rejeter des lois équitables pour y substituer des lois douteuses. Ici, les femmes ont des droits, elles sont protégées, on leur reconnaît l'égalité. La nouvelle législation qui s'introduit dans ce pays par le biais des pénitentiels permettra aux riches de se défendre tandis que les autres seront laissés pour compte,

— Mais l'abbesse Draigen...

— N'est pas une experte dans ce domaine, l'interrompt Fidelma avec fermeté.

Elle refusait de se laisser entraîner plus avant dans une controverse stérile, avec une jeune fille ne sachant rien d'autre que ce qu'elle avait appris d'une autorité manquant totalement d'objectivité et qui s'employait à saper les lois des cinq royaumes.

Sœur Lerben se renfrogna.

— Je sais que vous admirez l'abbesse, plaida Fidelma. Il s'agit d'ailleurs d'une attitude tout à fait respectable venant d'une fille pour sa mère.

— Alors vous savez ? lâcha Lerben en relevant le menton.

— Une abbaye n'est pas un endroit où il sied de faire de cachotteries. Surtout qu'aucune loi des Églises de Rome ou d'Irlande n'interdit l'amour et le mariage entre les hommes et les femmes de la foi.

Et elle ne put s'empêcher d'ajouter :

— Ceux qui appuient les nouvelles lois ecclésiastiques ne reconnaissent pas l'amour marital.

Fidelma savait qu'au cours des deux derniers siècles en Europe, un petit groupe avait exprimé avec véhémence ses doutes sur la compatibilité du mariage et de la vie religieuse. Jérôme et Ambroise avaient pris la tête des partisans du célibat, qui selon eux permettait d'atteindre un niveau spirituel plus élevé que le mariage. L'ami de Jérôme, le pape Damase, avait été le premier à accueillir favorablement cette idée. Jusqu'à présent, même à Rome, ceux qui favorisaient le célibat demeuraient minoritaires, mais ils formaient une clique influente et affectionnaient tout particulièrement les pénitentiels. Jusqu'à présent, les lois ecclésiastiques de Rome refusaient de les soutenir.

Sœur Lerben l'observait, le visage fermé.

— Depuis combien de temps vivez-vous dans cette communauté, Lerben ? Depuis votre naissance, je suppose ?

— Non. À l'âge de sept ans, on m'a envoyée dans une famille adoptive.

Dans les riches familles des cinq royaumes, la coutume voulait qu'à sept ans on envoie les enfants auprès d'un maître. Les garçons terminaient leur apprentissage à dix-sept ans et les filles à quatorze.

— Quand êtes-vous revenue ici ?

— Il y a trois ans.

— Vous n'avez pas songé à rejoindre une autre abbaye que celle de votre mère ?

— Non, pourquoi ? En mon absence, bien des choses avaient changé et ma mère avait exclu tous les hommes.

— Ils vous déplaisent donc tant que ça ? demanda Fidelma, surprise.

— Oui ! répondit la jeune fille avec fougue.

— Pourquoi donc ?

— Ce sont des animaux répugnants.

Devant cet emportement, Fidelma se demanda ce qui avait bien pu influencer ainsi l'opinion de Lerben sur la gent masculine.

— Sans eux, la race humaine s'éteindrait, fit-elle remarquer d'une voix douce. Votre père est un homme.

— Qu'il crève ! Mon père est un porc.

La haine qu'exprimaient les traits de la jeune fille impressionnèrent la religieuse.

— Je suppose que vous parlez de Febal ?

— Oui.

— Est-ce à lui que vous devez une opinion aussi tranchée sur les hommes ?

— Mon père... qu'un tison lui brûle la gorge ! Qu'il s'étouffe dans son sang !

C'étaient là des imprécations d'une violence rare.

— Qu'a-t-il donc fait pour que vous le haïssiez à ce point ?

— Il s'est très mal comporté avec ma mère. Je ne veux pas parler de lui.

Lerben était maintenant blanche comme un linge. En voyant son corps mince frissonner de dégoût, Fidelma comprit à quel point son rejet était profond.

— Avez-vous trouvé la paix ici ? demanda-t-elle. Entretenez-vous des liens d'amitié avec certaines de vos compagnes ?

La jeune fille haussa les épaules avec indifférence.

— Quelques-unes.

— Je suppose que vous ne comptez pas sœur Berrach parmi elles.

Lerben tressaillit.

— Cette infirme ? Elle aurait dû mourir à la naissance.

— Et sœur Brónach ?

— Une stupide vieille femme toujours à tourner autour de cette niaise

de Berrach. Elle a eu son temps.

— Et sœur Síomha, l'hôtelière ?

— Elle ne se prenait pas pour n'importe qui, celle-là. Une sale dégoûtante !

— Pourquoi ces qualificatifs injurieux, Lerben ? s'étonna Fidelma.

— Elle avait un amant.

— Ah bon ? Et qui donc ?

— Cela tombe sous le sens. Ces dernières semaines, elle ne s'occupait que fort peu de la clepsydre pendant son tour de garde. Je l'ai vue rentrer à l'aube de la forteresse d'Adnár. Et comme Síomha ne se serait pas abaissée à entretenir une liaison avec des guerriers ou des serviteurs ordinaires... il n'y a pas besoin de chercher longtemps pour savoir avec qui elle s'est profanée.

— Vous voulez parler de votre oncle, Adnár ?

— Inutile de souligner mon lien de parenté avec lui, je l'ai renié. Quant à Síomha, cette vaniteuse, toujours à donner des ordres et des conseils...

— Dans la mesure où elle était la *rechtaire* de cette abbaye, cela peut se comprendre. Aviez-vous abordé ce sujet avec votre mère ?

Lerben leva la tête en un geste de défi.

— Non. Et maintenant c'est moi qui suis *rechtaire*.

— À dix-sept ans ? répliqua Fidelma en souriant. Vous avez encore beaucoup à apprendre sur la vie religieuse avant d'aspirer à un pareil office.

— Draigen m'a nommée *rechtaire*. Un point c'est tout.

Préférant ne pas poursuivre sur ce terrain glissant, Fidelma changea de sujet.

— Vous connaissez bien les sœurs Comnat et Almu ?

Déconcertée, Lerben cligna des yeux.

— Je les connaissais, concéda-t-elle avec mauvaise humeur.

— Pourquoi parlez-vous d'elles au passé ? Comnat est toujours bibliothécaire et Almu son assistante, que je sache.

— Voilà plusieurs semaines qu'elles ont disparu, ce qui explique qu'elles me soient sorties de la tête.

— Quand vous rencontrez-vous ?

— La vieille Comnat, je la vois pendant les services. Elle est encore plus âgée que Brónach.

— Vos chemins se croisent rarement ?

— Oui, car elle passe la majeure partie de son temps à travailler dans la bibliothèque et à prier dans sa cellule.

— Vous ne vous intéressez pas aux livres ?

— Je ne sais pas bien lire et écrire. Draigen me donne des leçons.

Fidelma fut choquée.

— Je croyais qu'on vous avait envoyée étudier auprès d'un maître ?

— Mon père avait soi-disant tout arrangé pour mon éducation. On m'a expédiée chez un fermier, un ivrogne, à Eadar Ghabhal, non loin d'ici, à dix miles à l'est. En réalité, on m'a utilisée comme servante et on m'a réduite en esclavage.

— Et on ne vous a rien appris ?

— Non.

— Vos parents étaient-ils informés de l'endroit où l'on vous avait envoyée ?

— Mon père savait très bien ce qu'il faisait. Depuis lors, ma mère ne l'a plus jamais laissé se mêler de nos vies. Il rendait souvent visite au fermier.

La voix de Lerben était pleine de passion contenue.

— J'ai alors compris que les hommes étaient des porcs. Le fermier... il m'a violée. C'est seulement quand je suis parvenue à m'échapper que ma mère a découvert ce qui s'était passé. Mon père lui avait tout caché. Il avait organisé ce guet-apens pour se venger d'elle. Le fermier s'est présenté ici, complètement soûl, et mon père l'accompagnait. Ils ont essayé de me ramener là-bas en prétendant que j'avais volé le fermier et brisé le contrat établi par mon père. Ma mère m'a accordé le droit d'asile et les a renvoyés.

— Qu'est-il arrivé au fermier ?

— Il a péri quand sa ferme a brûlé.

Fidelma étudia attentivement les traits inexpressifs de la jeune fille qui semblait avoir renoncé à toute émotion.

— Avez-vous revu votre père depuis ?

— Seulement de loin. Ma mère l'a prévenu qu'il ne ferait pas de vieux os sur cette terre si jamais il s'avisait de me faire du mal.

Fidelma tourna et retourna cette information dans sa tête.

— Et l'abbesse s'est employée à vous éduquer depuis votre retour à l'abbaye ?

— Quand elle en a le temps.

— Et sœur Almu ? Elle n'est pas beaucoup plus âgée que vous et possède des connaissances étendues. Elle ne vous est pas venue en aide ?

Lerben hésita.

— Nous ne nous entendons pas très bien. Elle n'a qu'un an de plus que moi, mais elle s'est prise d'amitié pour sœur Síomha.

— Almu est-elle jolie ?

— Cela dépend de ce que vous appelez jolie.

Fidelma estima que c'était une réponse avisée.

— Vous l'appréciez ?

— Je ne la connais pas vraiment. Elle aussi travaille à la bibliothèque et elle passe son temps à recopier de vieux livres moisiss. Pourquoi me posez-vous ces questions ?

— Oh, juste pour me faire une idée sur la vie à l'abbaye.

Elle se leva.

— D'ailleurs, j'en ai terminé.

— Très bien. Il faut que je me remette au travail.

Fidelma hocha distraitement la tête, descendit l'allée centrale, s'arrêta devant la porte et se retourna avant de sortir.

— Qu'entendez-vous par « sœur Brónach a eu son temps » ? demanda-t-elle avec brusquerie.

Lerben, qui astiquait maintenant une des statuettes en or, releva la tête et regarda Fidelma d'un air étonné, puis son visage s'éclaira.

— À cause de son âge. Draigen dit qu'elle a eu un homme, un enfant, et que la vie ne lui réserve plus rien. Draigen dit...

Mais Fidelma avait déjà disparu.

Quand un batelier d'Adnár se présenta à l'hôtellerie de l'abbaye pour emmener Fidelma à la forteresse du *bó-aire*, elle le suivit, plongée dans ses pensées. Des lanternes étaient suspendues à l'avant et à l'arrière de l'embarcation. Bientôt, les rameurs fendaient l'eau avec une telle rapidité qu'ils traversèrent le bras de mer en un rien de temps. Puis un des hommes tendit la main à Fidelma pour l'aider à sauter sur l'appontement désert et, muni d'une lampe, il éclaira son chemin jusqu'à la forteresse.

À l'intérieur des murs, le fort était brillamment illuminé avec des torches, et de la musique s'échappait du bâtiment principal. Des guerriers patrouillaient discrètement dans la citadelle paisible et accueillante.

Adnár descendit les marches pour venir à sa rencontre.

— Bienvenue, sœur Fidelma. Je suis heureux que vous ayez accepté mon invitation.

Ils se rendirent dans la salle des banquets où elle avait pris son petit déjeuner la veille. Un véritable festin avait été servi et dans l'énorme cheminée ronflait un feu qui réchauffait la pièce. Un musicien dans un coin jouait d'un instrument à cordes.

Adnár aida Fidelma à ôter sa cape et la conduisit à la table circulaire. Là, un serviteur se pencha pour lui retirer ses chaussures. La coutume voulait, dans les communautés ecclésiastiques ainsi que dans un cadre séculier, que l'on retire ses chaussures avant de prendre le repas du soir.

Olcán était là, ainsi que Torcán. Les deux hommes saluèrent Fidelma avec de telles manifestations d'amitié qu'ils semblaient faire un concours d'amabilités. Seul frère Febal se tenait à l'écart, les yeux baissés, dans une attitude maussade. Fidelma s'efforça de ne pas laisser transparaître la répulsion qu'il lui inspirait, car si ce que Lerben lui avait raconté était vrai, cet homme ne méritait que son mépris.

Ce fut Olcán qui entama la conversation.

— Comment va votre enquête ? On m'a rapporté que vous aviez interrogé frère Febal. Serait-il par hasard le meurtrier si redouté qui décapite les jeunes femmes ?

Frère Febal ne sembla guère apprécier ce trait d'humour.

— Avant qu'un jugement ne soit prononcé, il vous faudra attendre la fin de mes recherches, répliqua Fidelma d'un air grave.

Adnár haussa les sourcils d'un air faussement étonné.

— Ma parole, Febal, mais il semblerait qu'elle vous compte parmi les suspects !

Ce dernier haussa les épaules.

— Je n'ai rien à craindre de la vérité.

Le visage cireux d'Olcán se fendit d'un grand sourire.

— Si nous ne mangeons pas, je crois bien que je vais défaillir. Sœur Fidelma, nous ferez-vous l'honneur de dire les grâces ?

Fidelma baissa la tête.

— *Benedic nobis, Domine Deus, et omnibus donis Tuis quae ex largia...*

Après la prière, ils s'assirent et des serviteurs s'avancèrent pour verser le vin et présenter les plats. En sus du couteau fourni à chaque convive, car la coutume voulait que l'on tienne un couteau de la main droite et que l'on mange avec ses doigts de la main gauche, chaque convive eut droit à un *lámhbrat*, une pièce de tissu que l'on posait sur ses genoux, et qui servait à s'essuyer les mains à la fin du repas. Un tel raffinement ne se rencontrait qu'à la table des rois et des évêques et Fidelma se dit que les prétentions sociales d'Adnár perçaient dans des détails de ce genre.

— Préférez-vous du vin ou de l'hydromel, Fidelma ?

Des gobelets d'argent remplis de vin rouge importé ou d'hydromel local étaient posés au centre de la table. Fidelma choisit le vin et remarqua que Febal préférait l'hydromel. Quant aux plats, ils étaient riches et variés : bœuf, mouton, venaison, poissons, œufs d'oie et même du *rôn*, de la viande de phoque. Ce mets, autrefois très apprécié, était maintenant plutôt rare. Selon une vieille légende, une famille de l'Ouest avait été métamorphosée en phoques par un druide et depuis lors, plus personne n'osait toucher à cet animal, de crainte de manger des parents.

Fidelma se servit de la venaison cuisinée avec de l'ail sauvage, des galettes d'orge et des panais.

— Sérieusement, insista Adnár, où en est votre enquête ? Avez-vous découvert l'identité du corps décapité ?

— Je n'en suis pas certaine, répondit Fidelma après avoir bu une gorgée de vin.

Le regard inquisiteur de Torcán croisa celui de Fidelma.

— Ce qui signifie que vous avez des soupçons.

Fidelma, qui avait pris garde de se remplir la bouche, mâcha en

silence.

— Moi, je crois savoir qui a fait le coup, grommela frère Febal.

Olcán agita son couteau dans sa direction.

— Vous avez déjà manifesté votre préférence pour Draigen, qui à l'évidence ne vous inspire aucune affection.

— Elle en inspire à sa fille, laissa tomber Fidelma d'un air innocent.

— Donc vous avez parlé à Lerben ? grommela Febal, apparemment peu ému par cette nouvelle. Elle est bien du même bois que sa mère, celle-là !

— À moins qu'elle ne soit comme son père, ironisa Fidelma.

L'autre ouvrit la bouche, se ravisa et étudia le visage de Fidelma pour tenter de sonder ses intentions.

— Si elle m'a accusé... commença-t-il en s'empourprant.

— De quoi aurait-elle bien pu vous accuser ?

Febal secoua la tête.

— Rien. Cette fille est une menteuse invétérée, voilà tout.

— Et vous affirmez toujours que sa mère préfère les femmes aux hommes ? Vous maintenez cette accusation ainsi que celle de relations contre nature entre la mère et la fille ?

— Oui, vous m'avez très bien entendu.

— Sœur Brónach, que vous m'avez désignée comme témoin, n'a pas confirmé vos dires.

— Personne dans cette abbaye n'a le courage de s'attaquer à Draigen, et surtout pas Brónach qui souffre d'une irrésistible vocation de martyr.

Fidelma remarqua que Torcán regardait frère Febal avec une expression curieuse. Et comme d'habitude, ce fut Olcán qui intervint pour détendre l'atmosphère.

— De mon point de vue, le meurtrier est un fou. Il court des histoires étranges sur des hommes des montagnes qui assassinent les gens. Quelle personne saine d'esprit décapiterait une jeune fille ?

— Donc selon vous, nos ancêtres étaient détraqués, dit Torcán en souriant, car il y a bien longtemps de cela, il était du devoir d'un guerrier de trancher la tête d'un adversaire.

— Ce n'est pas la première fois que j'entends parler de cette coutume, intervint Fidelma. Pourriez-vous m'en dire plus sur ce sujet ?

Le fils du prince des Uí Fidgenti choisit un morceau de viande et l'embrocha avec un signe de tête affirmatif.

— Autrefois, après la bataille, les chefs coupaient les têtes de leurs ennemis qu'ils accrochaient à leurs chars, cela faisait partie de leur code et leur valait une rentrée triomphale dans leurs forteresses. Le célèbre héros Conall Cearnach n'avait-il pas juré de ne plus jamais dormir sans appuyer ses pieds sur la tête d'un ennemi ?

— Voilà des mœurs bizarres, commenta Olcán. Un homme a déjà bien

de la peine à demeurer en vie au cours d'un assaut, alors à quoi bon se livrer à un exercice aussi gratuit qu'inutile ?

Ce fut Fidelma qui fournit la réponse.

— Dans nos contrées, avant l'arrivée de la vraie foi, on supposait que l'âme d'une personne logeait dans sa tête, centre de l'intellect et de la raison, car elle seule était à même de produire des pensées. Et l'âme s'y attardait après la mort, avant de partir pour l'autre monde. N'ai-je pas raison, frère Febal ?

Frère Febal, gêné par la soudaine amabilité de Fidelma, hocha la tête à contrecœur.

— Oui, votre explication est la bonne. Et jusqu'à récemment, poser sa tête sur la poitrine d'une personne en signe de bienvenue signifiait qu'on lui témoignait respect et affection.

— Oui, mais je ne comprends toujours pas le sens de ce geste et je me demandais...

Torcán interrompit Olcán :

— Par ce rituel, un soldat capturait l'âme d'un ennemi. Et si le défunt était connu et estimé, il s'attribuait ainsi une part de sa grandeur.

— Une idée assez primitive, grommela Olcán.

— Sans doute, concéda Torcán. Mais quand vous en aurez assez de la vie des saints et des exégèses sur la nouvelle foi, lisez donc les épopées de nos héros, comme Cúchullain, qui arriva à Dún Dealg avec des centaines de têtes décorant son char.

— Voilà une conversation bien peu convenable en présence d'une femme, les admonesta Adnár.

— C'est pourtant une pratique que nos guerrières n'ont pas dédaignée, fit remarquer Torcán.

— Dites-moi, enchaîna Fidelma, puisque vous semblez vous y connaître dans ce domaine, pourriez-vous me dire si on décapitait les meurtriers ?

Torcán parut surpris.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Simple curiosité.

— Autrefois, le problème ne se posait pas dans ces termes. Il s'agissait simplement de savoir si le vaincu était un grand guerrier, un champion ou un chef.

— Si quelqu'un, s'inspirant des anciennes traditions, considérait son ennemi comme un meurtrier, ne pourrait-il le décapiter en se réclamant d'un geste symbolique ancestral ?

Les lèvres minces d'Olcán s'étirèrent en un sourire moqueur.

— Je commence à comprendre où nous mènent les questions de notre invitée.

Frère Febal plongea le nez dans sa chope d'hydromel avec un grognement indigné, quant à Torcán, il semblait perplexe.

— Oui, c'est possible, Fidelma, mais je ne vois pas où vous voulez en venir.

— Elle soupçonne que sœur Síomha et l'inconnue du puits ont croisé sur leur chemin un de nos ancêtres barbares ! ricana Febal.

Fidelma se garda bien de mordre à l'hameçon du religieux.

— Loin de moi cette idée, Febal. Mais il est clair cependant que le meurtrier a pratiqué un rituel.

Adnár se pencha en avant.

— Lequel ?

— Voilà ce qu'il me faut découvrir. Il est également évident que l'assassin a voulu que ceux qui découvriraient les corps connaissent et apprécient la signification de cette mise en scène.

— En somme, il vous donnerait des indices quant à ses motivations ? dit le jeune Olcán d'un air songeur.

— Il ou elle, précisa Fidelma. Je suis persuadée que les cadavres étaient porteurs d'un message.

Frère Febal reposa sa chope avec un grand bruit.

— Sottises ! Ces meurtres sont le fruit d'un esprit malade. Et je sais qui a l'esprit le plus corrompu sur cette péninsule.

Adnár poussa un soupir contrit.

— Ce n'est pas moi qui vous contredirai. Ces symboles dont vous parlez, sœur Fidelma, ne sont peut-être qu'un piège pour vous égarer dans vos investigations. Une ruse pour vous entraîner sur des pistes qui ne mènent nulle part.

Fidelma hocha la tête.

— Pourquoi pas ? admit-elle. Quoi qu'il en soit, essayer de comprendre ces symboles m'est d'une grande utilité. Cela m'aidera à rentrer dans l'esprit et les motivations du coupable et à découvrir son identité. Voilà pourquoi je vous remercie encore de vos informations, Torcán.

— Ah ! lança Olcán en prenant un petit air supérieur. Si je ne m'abuse, Torcán, vous êtes devenu suspect aux yeux de notre bonne sœur. N'ai-je point raison, Fidelma ?

Elle l'ignora.

— Cela m'étonnerait, répliqua Torcán. Sœur Fidelma se doute bien que si j'avais conçu de tels stratagèmes, je ne bavarderais pas inconsidérément sur leur signification de crainte d'attirer l'attention sur moi.

Fidelma se tourna vers lui.

— D'un autre côté, dit-elle avec malice, vous pourriez très bien décider d'adopter un tel comportement afin de troubler mon jugement.

Olcán tapa sur l'épaule de son ami Torcán.

— Et voilà, il ne vous reste plus qu'à trouver un *dálaigh* pour vous

défendre !

— Quelles bêtises ! s'écria Torcán. Je n'étais même pas là quand le premier meurtre a été commis...

Puis il sourit d'un air penaud en comprenant que son ami se moquait de lui.

— Olcán a toujours eu un sens de l'humour assez bizarre, commenta Adnár. Allons, Fidelma ne parlait pas sérieusement.

— Je ne faisais que répondre aux théories de Torcán, répliqua Fidelma. De toute façon, le suspect serait la dernière personne que j'informerais de mes soupçons... à moins que cela ne serve mon projet.

— Bien répondu, dit Adnár, qui feignit d'ignorer sa dernière remarque. Et maintenant, si nous parlions d'autre chose ? Cette conversation est un peu morbide.

— Vous m'en voyez désolée, soupira Fidelma. Malheureusement, dans l'office que j'occupe, les récits malsains sont légions. Et Torcán m'a fourni des précisions très précieuses.

— Seule m'intéresse la façon de guerroyer de nos ancêtres, dit Torcán sur un ton d'excuse.

— Mais je croyais que vous portiez un intérêt particulier aux annales historiques ?

— Moi ? Pas du tout. Ce sont Olcán et Adnár qui aiment à se plonger dans les livres. En ce qui me concerne, j'ai reçu une éducation de guerrier et étudié les codes qui allaient avec, mais cela ne va pas plus loin.

Fidelma hésitait à lui demander de confirmer qu'il avait bien demandé qu'on lui fasse parvenir de la bibliothèque de l'abbaye une copie des annales de Clonmacnoise quand Febal prit la parole.

— Je vois que le bateau de Ross est revenu au port.

Tout le monde ayant remarqué le retour de Ross dans la baie cet après-midi-là, personne ne fit de commentaire.

Olcán, qui était de plus en plus rouge et semblait avoir très soif, se resservit du vin.

— On m'a rapporté qu'on l'avait aperçu sur l'île de Dóirse, poursuivit Febal.

Cette fois, elle ne put ignorer sa remarque. Décidément, la rapidité des communications chez les sujets de Gulban était admirable !

— Il me semble que Ross fait du commerce dans la région, répliqua-t-elle pour dissimuler son embarras.

— Je ne vois pas très bien ce qu'il pourrait vendre à Dóirse, cette île lugubre battue par les vents, ironisa Adnár.

— J'ignore tout des routes commerciales de cette côte, lança Fidelma d'un air distrait.

À cet instant, des serveurs entrèrent pour débarrasser les plats et apporter le dessert : des pommes, du miel et des fruits secs.

— Non loin d'ici, nous possédons des mines de cuivre assez rentables, dit Olcán avant de vider son gobelet.

Fidelma se servit des amandes et du miel tandis que Torcán l'examinait avec attention.

— Oui, j'ai déjà entendu parler de ces mines de cuivre, dit Fidelma qui estimait qu'il valait mieux, autant que possible, s'en tenir à la vérité. Vous traitez beaucoup avec l'étranger ?

— Des navires bretons viennent ici assez régulièrement troquer du vin contre du métal, répondit Adnár.

Fidelma leva son gobelet vide en souriant, et aussitôt Adnár le lui remplit.

— Cela semble un échange équitable.

— Et comment va votre frère, notre roi ? s'enquit Torcán.

Fidelma perçut une tension autour de la table. Aussitôt sur ses gardes, elle se demanda si les rumeurs colportées par Ross étaient avérées. D'un autre côté, cette question tombait bien car elle désirait sonder ses hôtes.

— Colgú ? Je ne l'ai pas revu depuis le procès de Ros Ailithir.

— Ah, oui. Mon père était présent, grommela Olcán en croquant une pomme.

— Moi aussi, ajouta Torcán d'un ton froid. On m'a rapporté que Colgú avait de grands projets pour Muman.

— Nous n'avons pas vraiment eu le temps d'en parler, dit négligemment Fidelma. Ma communauté est située à Kildare, dans la maison de la bienheureuse Brigitte, et je prête peu d'attention aux affaires du royaume.

— Ah !

Olcán se tourna alors vers elle avec un regard glauque.

— Mais vous étiez à Ros Ailithir quand l'assemblée des Loígde a élu Bran Finn fils de Mael Ochtraighe comme chef et rejeté mon père.

Fidelma le reconnut.

— Cela nous a beaucoup contrariés, poursuivit Olcán. Vous connaissez Bran Finn, bien sûr ?

Les autres semblaient maintenant mal à l'aise.

— Je le connais, répliqua-t-elle. Il a une bonne réputation de guerrier, et aussi de poète.

— Mon père, Gulban, le voit comme un usurpateur.

— Olcán ! s'écria Torcán d'un ton courroucé.

— J'espère qu'il se montrera un meilleur dirigeant que Salbach, dit doucement Fidelma.

Adnár adressa un regard appuyé à Torcán tout en désignant Olcán du menton. Puis il se tourna vers Fidelma avec un sourire absent.

— J'en suis persuadé, et il est accompagné par tous les vœux du peuple, de même que votre frère Colgú. N'est-ce pas, Torcán ?

- Ce n'est pas l'avis de Gulban, grommela Olcán.
- Ne lui prêtez pas attention, s'énerma Torcán. Le vin lui trouble l'esprit.
- Je lui pardonne volontiers, lança Fidelma d'un ton léger tandis qu'il lui revenait à l'esprit le proverbe romain *in vino veritas*, la vérité est dans le vin.
- Nous attendons avec impatience le moment de nous rendre à Cashel pour prêter allégeance en personne à Colgú, lui assura Torcán. Pris d'une quinte de toux, Olcán cracha dans son gobelet et renversa du liquide sur lui.
- J'ai... avalé de travers, s'excusa-t-il en jetant un regard penaud autour de lui.
- Torcán lui tendit un gobelet d'eau.
- Je pense que vous avez assez bu de vin pour ce soir, le réprimanda-t-il.
- Mais Fidelma se levait déjà, prétextant l'heure tardive.
- Il est près de minuit et il faut que je rentre à l'abbaye.
- Vraiment ? regretta Torcán avec affabilité. Adnár est pourtant très fier de ses musiciens et nous n'en avons encore entendu qu'un seul.
- Je vous remercie mais demain une dure journée m'attend.
- Adnár fit signe à un serviteur et lui chuchota des instructions avant de se tourner vers Fidelma.
- Le bateau va vous ramener. Peut-être reviendrez-vous écouter mes musiciens ?
- Avec plaisir, dit Fidelma tandis qu'un domestique lui apportait ses chaussures et l'aidait à mettre sa cape autour de ses épaules.
- Tandis que l'embarcation s'éloignait du quai de Dún Boí dans la nuit étoilée, Fidelma se sentit soulagée de s'être échappée de cette sinistre forteresse. Elle avait le sentiment d'avoir frôlé un péril extrême.

CHAPITRE XIV

Les échos du gong annonçant minuit résonnèrent dans la campagne. Étroitement enveloppée de sa cape de laine doublée de castor, Fidelma marchait dans les bois recouverts d'un linceul blanc. La neige poudreuse crissait sous ses pieds et son haleine se condensait en petits nuages. Les rayons de la lune pleine et ronde se reflétaient sur le tapis d'un blanc mat.

Certaine que personne ne l'avait vue quitter l'hôtellerie, Fidelma sortit du domaine de l'abbaye pour s'enfoncer dans la forêt. Elle s'était arrêtée une ou deux fois pour scruter l'obscurité derrière elle mais rien ne bougeait au cœur de la nuit d'une tranquillité surnaturelle. Elle accéléra le pas et se retrouva rapidement essoufflée, à cause du froid. Quand elle entendit le doux hennissement d'un cheval, elle se sentit rassurée. Bientôt, elle distingua Ross et Odar qui l'attendaient, tenant les animaux par la bride.

— Je vous félicite, Ross !

— Tout va bien, ma sœur ? demanda l'autre d'une voix anxieuse. Quelqu'un vous a-t-il vue sortir du monastère ?

Elle secoua la tête.

— Et maintenant dépêchons-nous, car je crois que cette nuit nous n'allons pas chômer.

Odar s'avança pour l'aider à se mettre en selle sur une jument à la robe sombre. Puis les deux hommes sautèrent sur leurs montures et le capitaine, qui connaissait la route, prit les devants, suivi de Fidelma, puis d'Odar qui fermait la marche.

— Qui vous a procuré les chevaux ? demanda Fidelma tandis qu'ils progressaient sur le chemin forestier. Ce sont de belles bêtes.

— Un petit fermier qui vit non loin d'ici, du nom de Barr, expliqua Odar d'un ton bourru. Depuis la dernière fois que j'ai traité avec lui, il semble s'être enrichi. Autrefois, il n'avait pas les moyens de s'offrir de telles bêtes. Je lui ai loué celles-ci pour une nuit.

— Barr ?

Fidelma fronça les sourcils.

— J'ai déjà entendu ce nom-là quelque part. Ah oui, s'exclama-t-elle brusquement. Je me souviens. Barr a-t-il retrouvé sa fille disparue ?

Odar lui jeta un regard étonné.

— Sa fille ? Barr n'est pas marié et n'a pas d'enfants.

Fidelma se mordit la lèvre et ne répondit rien. Elle frissonna dans le vent glacé qui s'était levé et balayait les flancs des montagnes.

Ross pointa un sommet du doigt.

— Nous allons suivre la piste qui grimpe jusque là-haut avant de

redescendre de l'autre côté de la péninsule, jusqu'aux mines de cuivre et au hameau qui s'est construit juste à côté.

— J'ai apporté une gourde de *cuirm* qui nous aidera à résister au froid, annonça Odar. En voulez-vous une gorgée, ma sœur ?

— Excellente idée pour plus tard, le remercia Fidelma, car quand nous quitterons l'abri de la forêt pour escalader les contreforts rocheux à découvert, nous serons gelés.

— Voilà une sage décision, reconnut Odar, impassible.

Ils chevauchèrent en silence, la tête baissée contre la bise qui leur soufflait de la neige poudreuse en plein visage. Des nuages arrivaient de l'est et Fidelma ne savait pas si elle devait s'en inquiéter ou s'en réjouir. La lune, aux apparitions maintenant sporadiques, éclairait leurs silhouettes qui se détachaient sur le paysage blanc et les rendait vulnérables. D'un autre côté, si la neige se mettait à tomber, leur expédition risquait de devenir très périlleuse.

Transis après un trajet de cinq miles, ils s'arrêtèrent dans une petite clairière entourée de rochers dont certains ouvraient sur des grottes, et tous trois burent du *cuirm* à tour de rôle, puis, réconfortés, ils se remirent en selle. Ils n'avaient pas parcouru un mile que le chemin s'inclina et ils commencèrent leur descente, par des sentiers tortueux menant aux collines rondes qui bordaient le rivage. Brusquement, ils aperçurent la mer d'un noir d'encre.

Pour ajouter à l'atmosphère sinistre, des loups se mirent à hurler et les chevaux à regimber, brusquement ombrageux. Fidelma leva la tête vers les sommets et aperçut des ombres qui filaient sur la neige.

— La reine de la nuit est trop brillante, murmura Ross.

Fidelma s'interrogea un instant sur la signification de cette remarque, puis elle se rappela que les marins ne se référaient jamais directement à la lune ou au soleil dont les noms étaient tabous. Ils disaient « la reine de la nuit » ou « la chatoyante ». Dans la langue d'Éireann, les termes désignant la lune pour éviter de l'interpeller directement étaient nombreux. Il s'agissait d'une vieille tradition païenne remontant à l'époque où l'astre était considéré comme une déesse qu'aucun mortel n'avait le droit d'évoquer en prononçant le vocable qui la représentait.

— Dieu merci, la couche de nuages va s'épaissir avant que nous n'atteignons les habitations, répliqua Fidelma.

Les hurlements de la meute de loups s'éloignèrent et moururent.

Après ce qui sembla une éternité, Ross arrêta son cheval et indiqua le bas de la colline où Fidelma aperçut des feux qui rougeoyaient faiblement.

— Là, dans des champs en bordure d'une falaise, se dressent les bâtiments qui entourent les mines. Au-dessous, vous avez la grève et le port d'où le vaisseau breton était parti, si on en croit les habitants de

Dóirse.

Fidelma plissa les paupières. Un peu plus tôt, leur projet semblait assez simple. Il s'agissait de traverser la péninsule pour rejoindre les mines et découvrir ce qui était arrivé à l'équipage du navire breton. Vu de là, les difficultés de l'entreprise étaient criantes.

— Bon, alors, que faisons-nous ? lança Ross.

Fidelma ne laissa rien paraître de son inquiétude.

— Combien de personnes vivent là ?

— Beaucoup. Essentiellement des mineurs et leurs familles.

— Sont-ils tous prisonniers, otages ou esclaves ?

Ross haussa les épaules.

— La majorité mais pas tous. Si les Bretons se trouvent parmi eux, ils seront faciles à repérer. On devrait facilement nous les signaler.

— Et les gardes, combien sont-ils ?

— Je l'ignore. La dernière fois que j'ai fait du commerce ici, j'ai repéré assez peu de guerriers. Mais d'après ce que les insulaires m'ont raconté sur les Uí Fidgenti, je ne serais pas surpris qu'à l'heure actuelle, on en compte une cinquantaine ou plus.

— Connaissez-vous le plan du camp ? À votre avis, où les prisonniers sont-ils retenus ?

Pour toute réponse, Ross sauta de son cheval et, de la pointe de son épée, il traça quelques repères dans la neige.

— Là, vous avez l'entrée des mines et là, un chemin qui mène au camp. Les baraquements et les cabanes où vivent les mineurs sont éparpillés par ici. Je n'en sais pas plus.

Fidelma fixa le plan en soupirant.

— Très bien. Nous allons descendre un peu plus bas, puis vous m'attendrez avec Odar et les chevaux pendant que je me rendrai à pied au village.

Elle leva la main pour prévenir les protestations de Ross.

— Je me débrouillerai bien mieux toute seule qu'en votre compagnie. Je ne tiens pas à attirer l'attention.

— Mais vous ignorez sur quoi vous allez tomber ! protesta Ross. Cet endroit est peut-être un camp en état de guerre où les étrangers sont très mal vus.

Mais Fidelma était déjà remontée en selle et partait au petit trot vers les lumières vacillantes, suivie par ses compagnons. Un chien se mit à aboyer et son maître, d'une voix rauque, le maudit, pensant – du moins est-ce ce que Fidelma conclut – qu'il en avait après les loups. Fidelma conduisit ses compagnons jusqu'à un abri dans un petit bois où ils mirent pied à terre. Sans un mot, elle tendit les rênes de sa jument à Ross et secoua la tête avec véhémence en voyant qu'il s'apprêtait à protester.

Puis, serrant plus étroitement sa cape autour d'elle, elle se mit en

route sur le terrain boueux. Le camp n'était pas fermé et les baraques semblaient disséminées au hasard. Elle n'avait aucune idée du chemin à prendre ni préparé aucune stratégie. Elle se contentait d'avancer d'un pas hardi, comme si elle se trouvait là de plein droit. Quelqu'un émergea d'entre les cabanes, une lanterne à la main : un guerrier de haute taille avec un bouclier et une lance accrochés dans le dos. Il passa près de Fidelma sans lui accorder un seul regard.

Le cœur battant, elle se retourna.

— Guerrier ! lança-t-elle d'une voix autoritaire.

L'homme fit volte-face. Il ne sembla pas surpris de rencontrer une inconnue qui l'accostait dans l'obscurité. Et Fidelma s'était placée de façon que la lumière de sa lanterne tombe sur le crucifix accroché autour de son cou.

— Oui, ma sœur ?

Sa voix ne trahissait aucune méfiance, juste la curiosité et le respect. Elle distinguait mal *son* visage, mais jugea qu'il n'était pas particulièrement menaçant et risqua le tout pour le tout.

— Parmi les prisonniers, il y a un religieux saxon que je dois interroger. Savez-vous où il se trouve ?

— Un Saxon ?

L'homme réfléchit un instant.

— Ah, oui. Il est détenu avec des religieuses. Vous voyez la deuxième cabane, près de ces arbres ? Vous le trouverez là.

— Merci, guerrier.

L'homme, un grand gaillard aux larges épaules, leva la main en signe de salut et partit d'un pas chaloupé.

Une maxime de Terence revint à la mémoire de Fidelma : *Audentes fortuna juvat* – la fortune sourit aux audacieux. Son maître, le brehon Morann de Tara, y avait ajouté sa propre devise : « À moins de rentrer dans la tanière du loup, impossible de s'emparer des louveteaux. » La chance lui souriait et elle avait pénétré dans la tanière avec une facilité déconcertante.

Elle pressa le pas vers la grande cabane isolée à l'orée de la forêt, distante d'une centaine de pieds du bâtiment le plus proche. Une faible lumière filtrait par une fenêtre calfeutrée par de la toile de jute. Elle s'approcha et prêta l'oreille. Un bruit étrange lui parvint, un grincement métallique. Se hissant sur la pointe des pieds, elle écarta un peu la toile et lorgna à l'intérieur.

La masure semblait divisée en deux pièces et, dans la première, une lanterne pendait d'une poutre, éclairant des épieux qui soutenaient le toit. Quand Fidelma vit la silhouette assise au pied d'un de ces piquets, un homme en robe de bure qui examinait ses pieds, son cœur battit à tout rompre. Il arborait la tonsure de saint Pierre de Rome. Elle s'assura qu'il était seul et, constatant qu'il était impossible de

pénétrer par la fenêtre à barreaux de bois, contourna la maisonnette et trouva une porte fermée de l'extérieur par une lourde barre. Après un bref regard circulaire pour s'assurer que personne ne la regardait, elle souleva la barre de ses supports en fer.

Elle se glissa prestement à l'intérieur et referma derrière elle. S'adossant à la porte, elle examina la pièce.

L'homme s'était laissé tomber sur le sol et feignait le sommeil.

Fidelma s'avança vers lui avec un petit sourire.

— Ce n'est pas le moment de dormir, frère Eadulf, murmura-t-elle.

L'homme sursauta comme si on venait de lui jeter un seau d'eau froide à la figure, se redressa, et, en voyant la silhouette sombre de la jeune femme, étouffa un cri.

Elle fit un pas de plus et la faible lumière de la lanterne tomba sur son visage.

— Dieu du ciel ! C'est bien vous ? chuchota la voix incrédule du moine saxon.

Fidelma se pencha et saisit les mains qu'Eadulf lui tendait. Elles étaient libres, mais elle remarqua qu'il avait une cheville enchaînée à un poteau de bois. Sale, visiblement rongé par l'angoisse, il semblait ne pas avoir mangé ni dormi depuis une semaine et s'accrochait à Fidelma comme s'il craignait qu'elle ne soit une apparition sur le point de se dissiper.

— Fidelma !

Pendant quelques instants, ils ne purent prononcer une seule parole. Puis la jeune femme brisa le silence.

— De toutes les personnes sur terre, Eadulf, dit-elle d'une voix enrouée, vous êtes bien la dernière que j'imaginai rencontrer dans mon pays.

— En vérité, répliqua Eadulf avec une grimace tragi-comique, je n'avais plus d'espoir d'y rencontrer qui que ce fût de ma connaissance. Mais comment êtes-vous arrivée jusqu'ici ? Cela m'étonnerait que vous soyez affiliée à ces gens.

— Ce serait trop long à vous expliquer. En attendant, il nous faut fuir d'ici au plus vite, avant que l'on nous découvre. Comment êtes-vous attaché ?

Eadulf ravala les mille et une questions qui lui brûlaient la langue et désigna l'anneau de fer lui enserrant la cheville.

— J'ai essayé de le scier mais je ne possède pas les bons outils.

Fidelma examina l'écrou et se concentra, les sourcils froncés. Le mécanisme était simple, une longue tige de métal suffirait à le déverrouiller. Elle prit un couteau dans sa *crumena* et tenta de l'introduire dans le cadenas, mais sans succès car la lame était trop large.

Tandis qu'elle cherchait autour d'elle un morceau de métal plus

adapté, Eadulf l'observait d'un air sceptique.

— J'ai déjà regardé partout. En vain.

Sans lui prêter attention elle se leva, examina la lanterne qui pendait au pieu, la posa à terre, et, avec son couteau, parvint à extraire le long clou enfoncé dans le bois qui servait à accrocher la lampe. Puis elle se remit au travail.

— J'ai beau me creuser la tête, je ne comprends pas comment vous êtes arrivée jusqu'ici, dit Eadulf en la regardant s'escrimer à enfoncer la pointe de métal dans l'écrou.

— Je vous l'expliquerai plus tard mais pour l'instant, le plus important est que vous me contiez comment on vous a amené jusqu'ici.

— J'avais payé ma traversée sur un navire marchand breton et figurez-vous que quand le capitaine mouilla dans un port pour y faire du commerce, des gens envahirent le vaisseau et nous firent tous prisonniers.

— Où sont les autres captifs ?

— La plupart travaillent dans les mines. Il y a ici des mines de cuivre...

— Je sais. Ah ! nous y sommes !

Ils entendirent un clic et Fidelma ouvrit le fer. Eadulf se mit à masser sa cheville meurtrie.

— Pour tout vous avouer, je ne serai pas mécontent de fausser compagnie à ces gens dont l'hospitalité laisse à désirer, grommela-t-il. Puis il jeta un coup d'œil vers l'autre pièce.

— Cependant...

— Quoi donc ? demanda Fidelma qui se dirigeait déjà vers la sortie. Partons vite, il ne faut pas abuser de notre chance.

— Il y a là une religieuse âgée, retenue depuis plusieurs semaines dans cet endroit infect. Ne pouvons-nous l'emmener ?

— Est-elle seule ?

Eadulf hocha la tête.

Fidelma prit la lanterne, ouvrit la porte et se glissa dans la pièce à côté où une vieille femme aux cheveux blancs était allongée sur une paillasse. Elle dormait, une cheville prise dans un cercle de fer attaché au mur par une chaîne.

Fidelma la secoua doucement.

La religieuse se réveilla et Fidelma posa un doigt sur ses lèvres en souriant tandis qu'elle écarquillait les yeux de frayeur.

— Chut... je suis ici pour vous aider. Je suppose que vous êtes sœur Comnat ?

Abasourdie, la femme hocha la tête.

Fidelma, armée de son clou, se pencha sur l'anneau.

— Je vais vous libérer rapidement.

Le regard de sœur Comnat allait de Fidelma à Eadulf qui se tenait

dans l'embrasure de la porte et se frottait la jambe pour faire circuler le sang.

— Dieu soit loué ! chuchota la vieille nonne. Je suppose que sœur Almu est parvenue à s'échapper ?

Fidelma pinça les lèvres et secoua la tête.

— Nous en reparlerons plus tard.

En un rien de temps Fidelma avait ouvert l'anneau car, maintenant, elle maîtrisait le mécanisme.

— Bon alors, que faisons-nous ? s'inquiéta Eadulf. Cet endroit est infesté de guerriers.

Fidelma aida la frêle religieuse à se remettre debout.

— Des amis nous attendent non loin d'ici avec des chevaux. Il ne faut pas traîner.

Elle passa un bras autour de la taille de sœur Comnat qui titubait de faiblesse et la soutint jusqu'à la porte de la cabane.

— Allez jeter un coup d'œil à l'extérieur pour voir comment ça se présente, dit-elle à Eadulf.

Le grand moine acquiesça et revint quelques instants plus tard.

— Il n'y a personne en vue, annonça-t-il.

— Alors allons-y.

Es se glissèrent dehors et Fidelma fit signe à Eadulf de remettre la barre de bois en place. Puis ils contournèrent la cahute. Un chien se mit à japper mais ses aboiements se confondirent avec les hurlements des loups au loin. Ils entendirent un homme jurer, puis un glapissement. Apparemment, le propriétaire de l'animal venait de lancer quelque chose sur la pauvre bête.

Le trio, Fidelma en tête, se fonda rapidement dans la forêt où poussaient de jeunes arbres à l'écorce verte, des ifs et des houx aux baies rouges dont les feuilles, suffisamment nombreuses, les dissimulaient à la vue. Tout en évitant les épines et les ronces, Fidelma ouvrait le chemin.

— Mes amis ne devraient plus être très loin, murmura-t-elle en indiquant un sentier.

Ils contournèrent le camp en silence et retrouvèrent Ross et Odar qui les attendaient avec une impatience non dissimulée. Campé sur ses deux jambes, le capitaine examina avec stupéfaction les compagnons de Fidelma.

— Pas le temps de vous expliquer pour l'instant ! s'exclama-t-elle afin de couper court à ses questions. Il faut nous éloigner d'ici dans les plus brefs délais.

Aussitôt, Ross réagit à l'urgence de la situation.

— Le mieux serait de rejoindre les grottes à flanc de colline, à quelques miles d'ici. La vieille... la sœur montera derrière vous, Fidelma, et le moine avec moi.

Fidelma enfourcha son cheval.

— Odar, aidez sœur Comnat à grimper derrière moi.

La sœur, encore un peu sidérée, fut hissée sur la jument tandis qu'Eadulf chevauchait avec Ross qui prit la tête de l'expédition. Après une demi-heure d'ascension dans les bois, ils s'arrêtèrent dans une petite clairière, devant l'entrée rocheuse d'une vaste caverne. Hommes, femmes et chevaux s'y glissèrent, et se retrouvèrent bientôt à l'abri des regards d'éventuels poursuivants. Les chevaux furent attachés loin de l'entrée de la grotte tandis que la petite troupe s'installait sur des rochers bien secs, formant des sièges presque confortables.

— Je crois que quelques gorgées de *cuirm* seraient les bienvenues, Odar, lança Fidelma d'un ton solennel.

Le vigoureux marin solidement bâti alla chercher l'outre dans le sac attaché à la selle de son cheval, en ôta le bouchon et la présenta à sœur Comnat. Elle toussa un peu en avalant le liquide et sourit avec gratitude en faisant passer la gourde à Fidelma qui la tendit à Eadulf.

— Après vous, vous en avez davantage besoin que moi.

Eadulf ne discuta pas et but une bonne lampée de *cuirm* avant de rendre l'outre à Fidelma avec une grimace d'excuse tout en s'essuyant la bouche du revers de la main.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas avalé quelque chose d'aussi réconfortant, confessa-t-il.

— Que s'est-il passé, Eadulf ? demanda Fidelma quand ils se furent réchauffés et eurent retrouvé leurs esprits grâce au *cuirm*. Comment avez-vous été fait prisonnier dans cet endroit ? Quand je vous ai quitté à Rome, vous étiez conseiller de notre nouvel archevêque de Cantorbéry, et je m'imaginais que vous resteriez au moins deux ans dans cette ville avant de rejoindre votre pays.

— Moi aussi c'est ce que je croyais, dit Eadulf d'un ton peiné, mais comme dit Virgile : *Dis aliter visum*. Les dieux en ont décidé autrement. En d'autres termes, on ne peut pas échapper à son destin.

Comme autrefois, le côté compassé d'Eadulf irrita Fidelma qui retint une réplique caustique, puis s'amusa de l'incongruité de cette pensée. Elle risquait sa vie pour sauver son ami et sa première réaction quand il ouvrait la bouche était l'agacement ! Eadulf la contemplait d'un air perplexe.

— Poursuivez, l'invita Fidelma avec un grand sourire. Vous étiez à Rome où vous vous attendiez à faire un séjour prolongé.

— Théodore de Tarse s'apprêtait à partir pour Cantorbéry où il devait être intronisé archevêque. Il avait décidé d'envoyer des émissaires pour préparer son séjour dans cette ville. Depuis le synode à l'abbaye d'Hilda, il y a deux ans de cela, de même que sur cette terre vous avez choisi Armagh comme siège des successeurs de Patrick, les royaumes

saxons ont reconnu Cantorbéry comme heu de résidence de leur nouvel évêque.

— Oui, oui, le coupa Fidelma, maîtrisant son impatience avec difficulté. Mais que faites-vous ici, en Éireann ?

— J'y arrivais, protesta Eadulf, blessé. Après l'expulsion du clergé irlandais des royaumes saxons, l'archevêque désirait faire la paix et dépêcher des ambassadeurs dans les royaumes d'Irlande. Il voulait établir un dialogue avec l'Église irlandaise, d'autant qu'il avait été informé que de nombreux ecclésiastiques ici voulaient introduire les lois romaines dans les établissements religieux.

Fidelma fit la grimace.

— Effectivement, des hommes comme Ultan d'Armagh seraient ravis d'entamer de tels pourparlers. Auriez-vous par hasard été envoyé comme ambassadeur auprès de l'archevêque Ultan ?

— Pas exactement. On m'a chargé d'aller parlementer avec le nouveau roi de Muman, à Cashel.

— Colgú ?

— Lui-même. Je dois servir d'intermédiaire entre Cantorbéry et Cashel.

— Mais alors comment se fait-il que vous ayez atterri dans cette région perdue du royaume ?

— J'ai voyagé de Rome jusqu'en Gaule. Là, je suis parti en quête d'un bateau qui m'emmènerait directement à Muman. Et j'ai trouvé à m'embarquer sur un navire marchand qui se rendait dans un port de Muman où se trouvent des mines de cuivre.

« Le capitaine de ce vaisseau devait y transporter une cargaison et il m'assura qu'une fois qu'il l'aurait déchargée, il me conduirait dans un endroit du nom de Dún Garbhán, où je pourrais me procurer un cheval et gagner Cashel. Ayant passé plusieurs années à étudier dans ce pays, cela ne me posait pas de problèmes particuliers car je connaissais à peu près la route...

Fidelma savait qu'Eadulf avait étudié au collège ecclésiastique de Durrow, puis à celui de médecine de Tuaim Brechain. Il parlait couramment l'irlandais, et d'ailleurs ils avaient toujours communiqué dans cette langue.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'ignorais quel type de cargaison allait être transporté sur ce navire, mais j'avais remarqué que l'équipage comportait bon nombre de Francs. J'ai discuté avec l'un d'entre eux qui était assez bavard. Apparemment, il appartenait à un groupe de mercenaires prêts à vendre leurs services au plus offrant.

— Des soldats ? Pour quelles raisons un navire marchand breton aurait-il transporté des soldats francs dans cette région des cinq royaumes ?

— Je me suis fait la même réflexion. Mon ami franc se vantait des importantes sommes d'argent que lui et ses compagnons allaient gagner. Je crois qu'il s'était pris de sympathie pour moi parce que je suis saxon. Il s'avéra que ces recrues peu ordinaires étaient spécialement entraînées à manier les engins de siège.

Fidelma regarda Eadulf d'un air perplexe. Eadulf avait utilisé le terme latin de *tormenta*, sans équivalent en irlandais.

— Je ne comprends pas les termes militaires, Eadulf. Expliquez-moi ce dont il s'agit. Ce *tormentum* serait-il un instrument pour hisser des charges, par exemple un treuil ?

— C'est surtout un engin conçu pour propulser des projectiles. Les anciens Romains s'en servaient souvent au cours de leurs batailles. La *ballista*, de même que la *catapulta*, pilonne l'ennemi avec des pierres de différentes tailles.

Fidelma frissonna.

— Dieu merci, de telles machines de destruction n'ont jamais été utilisées en Irlande. Ici, quand les guerriers s'affrontent, c'est face à face, avec des boucliers et des lances, et souvent un conflit se résout grâce au combat singulier d'un champion contre un autre.

Puis elle s'interrompit brusquement et fixa Eadulf avec de grands yeux.

— Voulez-vous dire...

— Pourquoi des étrangers entraînés à l'art d'utiliser ces *tormenta* viendraient-ils jusqu'ici s'ils n'étaient accompagnés des machines leur permettant d'exercer leurs talents ?

— Et donc la cargaison...

— Après les confidences du soldat franc, je décidai de me rendre dans la cale du navire pour vérifier par moi-même ce qu'elle contenait. Elle était bourrée de ces engins. Des *catapultae* surtout.

— Comment se présentent-elles exactement ?

— Elles sont tractées sur le champ de bataille par des chevaux. Une *catapulta* consiste en un grand arc monté sur un coffre avec des roues, un peu comme un chariot. Elle peut tirer des javelots à une distance de mille cinq cents pieds.

Fidelma se rappela l'écheveau de corde de boyau trouvé dans la cale du navire.

— Ce grand arc fonctionne-t-il avec des boyaux ?

— Oui, l'arc est bandé grâce à des écheveaux entremêlant cheveux et nerfs torsadés. L'arc, dont les deux moitiés sont séparées, chacune étant maintenue en place par son propre écheveau, est tendu par un treuil. À l'avant de l'engin, un bras y est relié, avec une cuiller au bout, qui peut recevoir divers projectiles dont des torches enflammées. Dès que la machine est prête, on tire sur une corde qui libère le levier. Celui-ci va buter contre la barre transversale et envoie les projectiles

placés dans la cuiller.

— La cale contenait combien de ces engins ?

— Une vingtaine au moins. Et une soixantaine de Francs. Mais je considérais que ce n'était pas mon affaire.

— Alors quand vous en êtes-vous inquiété ?

— Dès que nous accostâmes ces rivages hostiles. Après avoir mouillé dans le port près du camp, un jeune chef grimpa à bord. J'ignore qui il est, mais il ordonna au capitaine de décharger. Les soldats francs veillèrent à la manœuvre. Sous les yeux des guerriers, des esclaves furent amenés qui sortirent les engins de la cale à dos d'homme. Ils étaient sales et couverts de boue. Plus tard, je découvris qu'ils travaillaient dans les mines de cuivre.

Il marqua une pause.

— Ensuite, des chevaux tirèrent ces machines vers les cavernes d'où on extrait le cuivre, et où, apparemment, elles devaient être dissimulées. Elles y sont encore.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Ross.

Eadulf éclata d'un rire amer.

— Je te découvris en me comportant comme un imbécile. À peine les soldats francs et tout leur attirail étaient-ils sortis du navire que des guerriers montaient à bord et se saisissaient de l'équipage et de moi-même. Le jeune chef nous annonça alors que nous étions retenus en otages.

CHAPITRE XV

— Cela défie toutes les lois de l'hospitalité ! s'indigna Ross. C'est monstrueux. Si les marchands ne peuvent plus faire du commerce sans être réduits en esclavage, où va le monde ?

— Le capitaine breton a violemment réagi, fit remarquer Eadulf, et en des termes moins châtiés que les vôtres.

— Ils n'ont pas opposé de résistance ? demanda Fidelma.

— La surprise était totale. Et ce que le jeune chef appelait « retenir en otages » signifiait, en réalité, réduire en esclavage. On emmena l'équipage travailler dans les mines mais comme j'étais un religieux, je fus mieux traité, on m'accorda certains privilèges et je fus enfermé dans une cabane où je fis la connaissance de sœur Comnat. Là, je fus outragé de la voir enchaînée, comme un animal.

Sœur Comnat intervint pour la première fois depuis qu'ils parlaient.

— Frère Eadulf dit vrai. J'ai été retenue prisonnière pendant plus de trois semaines. Grâce à Dieu, vous êtes arrivée, ma sœur. J'avais raison d'espérer que sœur Almu trouverait quelqu'un pour nous porter secours.

Fidelma prit les mains tremblantes de la vieille femme dans les siennes.

— Ce n'est pas sœur Almu qui a donné l'alerte.

— Alors comment êtes-vous arrivée jusqu'à nous ?

— C'est une longue histoire, mais, pour l'instant, il faut absolument que vous me contiez la vôtre, car de votre récit dépendent beaucoup de choses. Si j'ai bien compris, sœur Comnat, vous avez quitté l'abbaye du Saumon des trois sources avec sœur Almu il y a environ trois semaines. Que s'est-il passé ?

La vieille bibliothécaire hésita, puis s'écria :

— Qu'est-il arrivé à sœur Almu ?

Fidelma prit une profonde inspiration.

— Je crois qu'elle est décédée. Je suis désolée.

La vieille femme se montra terriblement choquée. Elle vacilla un peu et frère Eadulf tendit le bras pour la retenir.

— Nous sommes entre amis, ma sœur, la rassura-t-il. Fidelma de Kildare est avocate devant les cours de justice et je la connais bien. Racontez-nous sans crainte votre aventure.

La vieille femme resta un instant silencieuse. Elle éprouvait visiblement des difficultés à rassembler ses idées et se passa la main sur le front d'un air égaré.

— Fidelma de Kildare ? Celle qui a résolu le mystère des meurtres à Ros Ailithir ?

— Oui, c'est bien moi.

— Alors vous êtes la sœur de Colgú, le roi de Cashel. Il faut que vous préveniez votre frère dans les plus brefs délais.

Sa voix était soudain devenue stridente, et Fidelma posa une main apaisante sur les siennes.

— Je ne comprends pas. De quoi dois-je l'aviser ?

— Son royaume est en danger. Il faut l'avertir.

— Expliquez-moi. Que s'est-il passé depuis votre départ ?

— Il y a trois semaines, je me mis en route avec sœur Almu pour l'abbaye d'Ard Fhearta, avec une copie de l'ouvrage que nous avions calligraphié à son intention. Arrivées à la forteresse de Gulban, nous demandâmes un abri pour la nuit. On nous accorda l'hospitalité mais, au matin, quelle ne fut pas notre surprise en voyant des centaines de guerriers qui traînaient autour du fort, dont certains semblaient étrangers.

« Parmi eux, sœur Almu reconnut Torcán des Uí Fidgenti. Les Uí Fidgenti sont traditionnellement hostiles au peuple de Loígde, et nous commençâmes à nous poser des questions. Almu tomba sur une jeune femme qu'elle avait connue avant d'entrer en religion. Elle lui apprit que Gulban avait formé une alliance avec Eoganán des Uí Fidgenti.

— Dans quel but ? demanda Ross d'un air anxieux.

— Il semblerait que Gulban se soit rebellé contre la décision de l'assemblée des Loígde d'élire comme chef Bran Finn, fils de Mael Ochtraighe, en lieu et place de Salbach.

— Gulban a prétendu que cette fonction, déshonorée par Salbach, lui revenait, dit Fidelma. J'ai assisté à l'assemblée.

— Faute d'appuis suffisants, Gulban n'a pas été élu. Aujourd'hui, il semblerait qu'il s'apprête à recourir à des moyens plus expéditifs, observa Ross.

— Prévoirait-il de s'attaquer à Bran Finn avec l'appui des Uí Fidgenti ?

— Bien pire, répliqua sœur Comnat. Les puissants princes des Uí Fidgenti s'apprêtent à marcher sur Cashel pour renverser Colgú. Dans les terres des Uí Fidgenti se rassemblent des troupes dont Eoganán doit prendre la tête. Si Colgú est détrôné, alors il ne fait aucun doute qu'Eoganán récompensera Gulban de ses services en l'imposant comme souverain des Loígde et de tout le sud de Muman.

— Vous êtes certaine de ce que vous avancez ?

Fidelma ne parvenait pas à croire à une telle duplicité de la part des Uí Fidgenti, même si elle connaissait depuis longtemps leurs prétentions sur Cashel.

— Admettons que les propos de la jeune amie d'Almu, qui pensait que nous étions acquises à la cause de Gulban, soient sujets à caution. Oublions les guerriers de Gulban que j'ai vus de mes propres yeux s'entraîner sous la direction de Torcán des Uí Fidgenti. Mais que

faites-vous alors de ma capture et de celle d'Almu ? Ne confirment-elles pas largement mon récit ?

— Comment et pourquoi vous a-t-on inquiétées ?

— Après ce que nous avons découvert, sœur Almu et moi-même discutâmes sur ce qu'il convenait de faire. En tant que personnes loyales à Bran Finn, lui-même vassal de Colgú, nous étions maintenant convaincues qu'il fallait les prévenir au plus vite. Mais en reprenant la route de l'abbaye plutôt que de poursuivre notre chemin vers Ard Fhearta, nous fûmes assez stupides pour éveiller les soupçons des hommes de Gulban, car nous leur avions dit que nous nous rendions au monastère d'Ard Fhearta.

— Gulban vous a donc fait prisonnières ?

— Nous n'avons pas eu affaire à lui directement, mais ses guerriers nous emmenèrent dans les mines de cuivre où vous m'avez découverte. Nous fûmes autorisées à veiller aux besoins spirituels des otages qui travaillaient là, et à les soigner, en attendant que Gulban statue sur notre sort.

— C'est à ce moment-là que j'ai rencontré la sœur, précisa Eadulf, une semaine après que sa compagne se fut enfuie.

— Connaissez-vous les plans d'Eoganán concernant Cashel ? demanda Fidelma à Comnat.

— Pas dans le détail. Sœur Almu et moi-même étions enchaînées tous les soirs. Almu, qui était plus jeune et vigoureuse que moi, résolut de s'évader. J'appuyai sa décision et la poussai à saisir la première opportunité qui se présenterait. Il fallait qu'elle retourne à l'abbaye et alerte la communauté sur ce qui se tramait. Quant à moi, il serait toujours temps de me secourir par la suite.

— Et elle parvint à s'échapper ?

Sœur Comnat poussa un grand soupir.

— Lors de sa première tentative, elle fut rattrapée et fouettée avec une branche de bouleau ! Les mots me manquent pour décrire ce sacrilège. Il lui fallut plusieurs jours pour se rétablir.

Fidelma se rappela les marques sur le dos du cadavre. Maintenant, elle n'avait plus besoin d'indices supplémentaires pour l'identifier.

— Il y a dix jours, un soir, poursuivit sœur Comnat, on ne l'a pas ramenée à la cabane où nous étions enchaînées pour la nuit après le travail. Plus tard, j'appris qu'elle avait disparu alors qu'elle soignait des malades. Elle s'était enfuie dans les bois et des cris retentirent dans le camp, des guerriers couraient en tous sens. Je crois cependant qu'on avait favorisé sa fuite, car elle s'était liée d'amitié avec un jeune homme des Uí Fidgenti qui était en position de l'aider.

— Peut-être même exerçait-il une autorité sur eux, fit prudemment observer Fidelma. Vous avait-elle avertie qu'elle songeait à s'enfuir ?

— Peut-être.

— Expliquez-vous.

— Ce matin-là, avant de partir, elle m'a souri et m'a dit qu'elle allait chasser le sanglier. Enfin, quelque chose comme ça. J'avoue que je n'ai pas compris.

— Le sanglier ? s'exclama Fidelma.

— En tout cas, elle n'est jamais revenue. On m'a raconté que les gardes n'avaient même pas pris la peine d'envoyer des équipes à sa recherche. Chaque jour, je priais pour le succès de son entreprise, mais une rumeur se répandit comme quoi elle était morte dans les montagnes. Je ne perdais pas espoir. J'attendais que l'on vienne me délivrer.

La vieille femme demeura un instant prostrée, le regard vide.

— Et puis de nouveaux prisonniers sont arrivés, des Bretons, et aussi ce moine saxon, Eadulf, qui parle si bien notre langue.

— Le récit de sœur Comnat, intervint Eadulf, s'accorde parfaitement au mien. Je veux parler de l'arraisonnement du navire breton chargé de *tormenta*. Des armes très certainement achetées par Gulban au nom des Uí Fidgenti.

— Pour aider Eoganán à renverser Colgú ? demanda Ross, les yeux écarquillés.

— Ce sont de bonnes armes de siège, confirma Eadulf.

— Et grâce aux guerriers francs entraînés à l'art de les utiliser, grommela Ross, elles sèmeraient la terreur à Cashel. Dans les cinq royaumes, personne n'a jamais été confronté à ces machines. Nos guerriers combattent de front et à l'épée. Mais avec ces armes, Eoganán ou Gulban peuvent penser avoir le dessus.

— Les Francs et leurs *tormenta* auraient vraiment un avantage décisif ? interrogea Eadulf. Elles sont très répandues dans les royaumes saxons, en Gaule et ailleurs.

— Voilà bien des années que je suis marchand, répliqua Ross avec solennité, mais quand le roi de Cashel a fait appel à son peuple au nom de la sainte croix, j'ai répondu présent. Le jeune homme que j'étais alors s'est battu à Carn Conaill, pendant la fête de Pentecôte. Je ne pense pas que vous vous en souveniez, Fidelma. Non ? C'était quand Guaire Aidne de Connacht a essayé de renverser le haut roi, Dairmaí Mac Aedo Sláine. Naturellement, Cúan, fils d'Almalgaid, le roi de Cashel, conduisait l'armée de Muman, pour appuyer le haut roi. Mais son homonyme Cúan, fils de Conall, le prince des Uí Fidgenti, soutenait Guaire. Les Uí Fidgenti ont toujours été des intrigants qui cherchent un raccourci pour parvenir au pouvoir. Ce fut un affrontement sanglant. Les deux Cúan y ont perdu la vie. Mais Guaire s'est enfui du champ de bataille et le haut roi fut proclamé victorieux. Ce fut mon baptême de la guerre. Et grâce à Dieu, mon dernier combat.

Fidelma rongea son frein.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec les *tormenta* ? lui demanda-t-elle enfin.

— Eh bien, j'imagine facilement les dommages qui pourraient être infligés par de tels engins dans des circonstances semblables. Les guerriers tomberaient comme des mouches et Cashel se retrouverait sans défense. Les fortifications seraient facilement enfoncées. D'après le Saxon, la portée de ces machines est de mille cinq cents pieds et j'ai entendu dire en Gaule qu'elles rendaient les Romains pratiquement invincibles.

Fidelma considéra ses compagnons d'un œil sombre.

— Voilà pourquoi l'importation de ces armes devait être tenue secrète. Gulban et Eoganán des Uí Fidgenti se préparent à attaquer Cashel par surprise.

— Nous avons tout compris, soupira Eadulf. Et si les hommes de Gulban se sont emparés du navire breton et de son équipage, c'était pour que la rumeur de cette importation ne s'ébruite pas. J'avais décidément mal choisi mon embarcation.

— Racontez-moi comment le capitaine breton s'est échappé, l'invita brusquement Fidelma.

— Mais comment savez-vous cela ? J'en arrivais justement à cet épisode.

— Ce serait trop long à vous expliquer mais sachez seulement que nous avons retrouvé le navire breton.

— J'ai parlé à des gens qui avaient vu un prisonnier breton à bord, intervint Ross. Ils m'ont dit qu'il s'était échappé et que le vaisseau avait disparu pendant que les guerriers des Uí Fidgenti festoyaient.

Fidelma lui fit signe de se taire.

— D'abord le récit d'Eadulf.

— Très bien. Il y a quelques jours, le capitaine et deux de ses marins parvinrent à s'échapper des mines. Ils empruntèrent un petit bateau et mirent le cap sur une île à quelques encablures du rivage.

— Dóirse ! s'écria Ross.

— Le navire était encore dans le port. Des gardes hissèrent les voiles et se lancèrent à la poursuite de l'embarcation. Le lendemain, ils revinrent sans le bateau et les trois Bretons.

— Que s'était-il passé ?

Eadulf haussa les épaules.

— D'après les rumeurs qui ont couru chez les prisonniers dont j'avais la charge, mais j'ignore si elles sont fondées, les guerriers auraient coulé l'embarcation, tuant deux des marins et sauvant le capitaine qui fut fait prisonnier. Entre-temps, la nuit était tombée. Les guerriers s'abritèrent dans le port de Dóirse et se rendirent à terre pour profiter de l'hospitalité du chef local. À l'exception, toutefois, d'un guerrier et

du capitaine breton. Au cours de la nuit, celui-ci parvint une fois de plus à s'enfuir. Après avoir tué le guerrier chargé de le surveiller, il serait parvenu à prendre la mer aux commandes du navire en plein milieu de la nuit. C'était un excellent marin. J'espérais qu'il organiserait une expédition pour nous porter secours.

Eadulf marqua une pause.

— Mais apparemment, vous l'avez sauvé, lui et son navire.

Fidelma secoua la tête.

— Non, Eadulf, il n'a pas survécu. Le lendemain matin, nous avons retrouvé le navire mais sans personne à bord.

— Mais alors...

— Je crois que j'ai résolu ce mystère, annonça Fidelma.

Ross et Odar, les yeux fatigués, attendaient avec impatience la solution de l'énigme qui les avait tenus en haleine ces derniers jours.

— Vous êtes sûre ? s'étonna Ross.

— Oui, et ce capitaine breton a montré beaucoup de courage. Comment s'appelait-il, Eadulf ?

— Waroc.

— Eh bien, Waroc était un brave. Il s'est échappé de l'île de Dóirse où le bateau était amarré. Cela, nous le savons grâce à Ross qui a recueilli des informations sur l'île, et elles corroborent votre récit, Eadulf. Waroc, ayant pour la deuxième fois échappé à ses gardiens, décida de manœuvrer seul son navire. Une entreprise audacieuse et pleine de dangers. Il prévoyait de longer le rivage pour rejoindre des terres plus accueillantes où il trouverait du secours.

— Comment a-t-il procédé ?

— Il a coupé les filins d'amarrage avec une hache : nous avons vu les cordes tranchées quand nous sommes montés à bord du vaisseau.

Odar hocha la tête d'un air sombre en se souvenant qu'il avait lui-même fait constater ce détail troublant à Ross et Fidelma.

— Puis il s'est laissé dériver avec la marée qui l'a entraîné hors du bras de mer, dit Ross.

— Il est parvenu à hisser la grand-voile, poursuivit Fidelma. Mais la principale difficulté était le hunier. Nous ne saurons jamais s'il a été blessé par ses geôliers au cours de ses évasions ou pendant ses manœuvres périlleuses. Il a réussi à grimper dans la mâture et il a bien failli parvenir à ses fins. Mais peut-être que le bateau s'est déporté, ou alors Waroc a été pris dans une rafale de vent, à moins qu'il n'ait fait un faux pas... Toujours est-il qu'il est tombé. Un clou ou un espar a déchiré sa chemise et sa chair. Nous avons découvert un morceau de tissu taché de sang dans le gréement. En tombant, il a désespérément tenté de se raccrocher à quelque chose. Sa main a tenté sans succès d'attraper la rambarde, où j'ai trouvé une empreinte sanglante, et il est tombé à l'eau. Vu la température de la mer en cette saison, il est

mort très vite.

Tous se taisaient, attristés.

— Plus tard dans la matinée, conclut Fidelma, Ross, à bord de sa *barc*, repéra le navire qui errait sur les flots. En marin expérimenté, il évalua les vents et les courants et en déduisit qu'il ne pouvait venir que de deux endroits. Et je l'ai incité à partir à votre recherche, Eadulf, car j'étais bien décidée à vous retrouver.

Eadulf manifesta sa surprise.

— Parce que vous aussi vous naviguiez sur cette *barc* ?

— J'avais été sollicitée pour enquêter sur la découverte d'un cadavre à l'abbaye du Saumon des trois sources, où vit sœur Comnat.

— Mais comment saviez-vous que je me trouvais à bord de ce navire ? Ah ! Je crois que j'ai compris ! Vous avez découvert ma sacoche à livre dans ma cabine.

— Oui, votre missel est maintenant en sûreté à l'abbaye de sœur Comnat, non loin d'ici, confirma Fidelma. Et nous devons y retourner avant l'aube, sinon, on ne manquera pas de me poser des questions embarrassantes.

— Vous avez mentionné un cadavre, dit Comnat d'un air anxieux. Et vous avez également précisé que sœur Almu n'était pas parvenue à s'échapper...

— Je suis à peu près certaine que le corps qui a été découvert il y a environ une semaine est celui de sœur Almu.

— Pourquoi ce doute ? Quelqu'un l'a bien identifiée ?

Fidelma aurait préféré ne pas ajouter au chagrin de la sœur, mais à quoi bon lui dissimuler ce qui lui serait de toute façon révélé ?

— Elle avait été décapitée. Mais le corps était celui d'une jeune fille d'à peine dix-huit ans, avec des taches d'encre sur le pouce, l'index et le petit doigt, ce qui signifie qu'elle travaillait comme copiste dans une bibliothèque. Une de ses chevilles portait la trace d'un anneau en fer et son dos des marques de flagellation.

Sœur Comnat reprit sa respiration avec difficulté.

— Alors il s'agit bien de la pauvre sœur Almu, dit-elle d'une voix entrecoupée, mais... où a-t-on découvert le corps ?

— Dans le puits principal de l'abbaye.

— Je ne comprends pas. Si elle a été attrapée par les hommes de Gulban ou des Uí Fidgenti, pourquoi attirer l'attention sur elle en la plongeant dans le puits ?

Fidelma se mordit la lèvre.

— C'est un mystère que je n'ai pas encore résolu.

— Il faut se dépêcher de dresser un plan ! s'exclama Ross. Le jour ne va pas tarder à se lever et les hommes du camp vont organiser des battues.

Fidelma l'approuva et ajouta :

— L'un de nous doit voguer jusqu'à Ros Ailithir pour alerter Bran Finn et mon frère. Il faut qu'ils envoient ici des guerriers afin que ces machines infernales – les *tormenta*, comme les appelle Eadulf – soient détruites avant d'être utilisées contre Cashel.

— Nous devons tous partir, répliqua Ross. L'abbaye n'est plus un endroit sûr, car si Adnár se doute de quelque chose... il tient la forteresse située en face de l'abbaye, expliqua-t-il à l'adresse d'Eadulf. Et au moment où je vous parle, il héberge des invités : Olcán, le fils de Gulban, et Torcán, des Uí Fidgenti.

Eadulf émit un sifflement.

— Tout cela n'augure rien de bon.

— Et Adnár, s'il est impliqué dans cette conspiration, a certainement des complices à l'abbaye, fit remarquer Fidelma d'un air pensif.

— Donc nous montons tous dans ma *barc* et nous faisons voile pour Ros Ailithir. Nous y serons demain matin.

— Non, Ross. Vous allez emmener sœur Comnat avec vous et informer l'abbé Brocc. Sœur Comnat vous servira de témoin. Il faut aussi envoyer des messagers à mon frère, à Cashel, afin qu'il se prépare à une attaque des Uí Fidgenti. Et demandez à Bran Finn de dépêcher des guerriers dans les mines de cuivre afin que les *tormenta* soient détruites et les mercenaires francs capturés avant qu'ils ne se mettent en route pour Cashel.

— Et nous ? demanda Eadulf.

— Moi, je retourne à l'abbaye, sinon ils comprendront qu'ils ont été percés à jour et avanceront l'assaut de Cashel. Le navire breton demeure là où il est pour ne pas alerter nos ennemis. Quant à vous, Eadulf, vous accompagnerez Odar qui garde ce navire avec un des marins de Ross. Vous vous cacherez à bord. Si jamais je suis découverte, je vous rejoindrai et nous fuirons sur ce vaisseau.

— Et s'ils vous soupçonnent déjà ? Ils savent que vous êtes la sœur de Colgú, objecta Ross. Ils peuvent très bien vous retenir en otage.

— C'est un risque à courir. Si tout se passe bien, vous serez de retour dans trois jours.

— Et pendant cette période, qui va garantir votre sécurité ? s'inquiéta Eadulf. Je reste avec vous.

— Impossible !

Mais Ross hochait la tête en signe d'assentiment.

— Le Saxon a raison, ma sœur. Vous avez besoin que quelqu'un vous protège.

— Soyez raisonnables ! s'obstina Fidelma. Dès qu'ils comprendront que Comnat et Eadulf se sont échappés, ils viendront les chercher à l'abbaye. Non, mieux vaut qu'Eadulf se mette à l'abri sur le navire breton.

— Cela est tout aussi dangereux, intervint Odar, car dès que les Uí

Fidgenti sauront où il se trouve, ils vont s'en emparer.

— Ils savent déjà où il est, objecta Fidelma. Ils l'ont repéré dès que Ross l'a amené devant Dún Boí. Et voilà pourquoi Adnár a tenté de se l'approprier au nom des lois des prises de mer : cela lui aurait permis de le récupérer sans attirer l'attention. Je crois que pour le moment, cela arrange nos ennemis de le laisser au mouillage en face de Dún Boí. Le navire breton est bien le dernier endroit où ils iront vous chercher,

Eadulf. Au cas où je me retrouverais en difficulté, nous allons mettre au point un système de signaux pour que vous et Odar en soyez informés.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi il faut que vous restiez à l'abbaye, grommela Eadulf.

— Le mal qui y est à l'œuvre doit être éradiqué et il me faut respecter mon serment de *dálaigh*. Je ne parviens pas à comprendre ce qui se passe, mais je ne pense pas que cela soit lié au complot. Le monastère a été le théâtre de deux assassinats et il faut que je démasque les coupables.

Un gémissement s'échappa des lèvres de sœur Comnat.

— Deux assassinats, dites-vous ? Mais qui d'autre a péri à l'abbaye, ma sœur ?

— Síomha, la *rechtaire*.

Comnat porta la main à sa bouche.

— L'amie de sœur Almu ?

— Elles ont été assassinées de la même manière et je ne partirai pas d'ici avant d'avoir détruit la malfeasance qui a causé leur perte.

— Ne vaudrait-il pas mieux attendre que Ross revienne avec du secours ? suggéra Eadulf. Vous pourrez alors poursuivre vos investigations sans craindre le pire.

Fidelma sourit au moine saxon.

— Pour le moment, personne ne soupçonne que le complot a été découvert, ce qui me facilite la tâche. Car si contrairement à ma première hypothèse la conjuration et les crimes sont liés, ma proie pourrait bien s'enfuir avant que j'aie résolu l'énigme.

Sœur Comnat secoua la tête.

— Je regrette de ne pouvoir vous apporter aucune lumière.

— En faisant un compte rendu à l'abbé Brocc et à Bran Finn, le chef des Loígde, de tout ce que vous avez appris ici, vous me rendrez un grand service. Et maintenant, il est temps de partir.

Fidelma aida Comnat à se mettre debout tandis que Ross ne cessait de scruter les cieux, visiblement inquiet de l'approche de l'aube.

— Calmez-vous, Ross, l'admonesta Fidelma en souriant, et souvenez-vous des conseils d'Horace dans ses *Odes* : *Aequamemento rebus in arduis servare mentem* – gardez l'esprit clair quand vous vous attaquez

à des tâches difficiles. Emmenez cette bonne sœur jusqu'à votre *barc*.
Je vous donne rendez-vous d'ici à trois jours.

Elle se tourna vers Odar.

— Quand vous aurez mis Eadulf en sécurité sur le navire breton, n'oubliez pas d'aller rendre les chevaux. Inutile que Barr se mette en quête de ses bêtes et alerte Adnár.

Puis elle donna le signal du départ en enfourchant sa jument, et tous s'éloignèrent au trot rapide de leurs montures alors que le ciel, à l'est, commençait à se dissoudre en teintes plus claires, à l'horizon.

CHAPITRE XVI

Quelqu'un la secoua, la tira d'un chaud cocon obscur pour la précipiter dans le froid sous une lumière grise. Fidelma gémit, ouvrit les yeux, et vit sœur Brónach qui la secouait par l'épaule.

— Vous avez trop dormi, ma sœur, il est tard, lui dit-elle d'un ton cajoleur.

Fidelma cligna des paupières, son cœur s'accéléra et il lui fallut un certain temps pour se rappeler où elle se trouvait. Puis la mémoire lui revint. Elle avait regagné l'hôtellerie à l'aube après s'être séparée de ses compagnons dans les bois derrière l'abbaye. Épuisée et frigorifiée, elle avait couru jusqu'au monastère, rejoint sa cellule, et s'était déshabillée à la hâte avant de se glisser avec délices dans son lit. Il lui semblait qu'elle venait à peine de s'endormir. Fidelma se leva à regret et entreprit en claquant des dents de casser la glace dans la cuvette qui l'attendait pour ses ablutions du matin. Consciente que sœur Brónach l'observait, elle se rafraîchit le visage en évitant son regard.

— Un jeune guerrier vous attend, finit par dire sœur Brónach d'un air réprobateur.

Fidelma sentit les muscles de sa nuque se contracter.

— Ah bon ? Connaissez-vous son nom ? demanda-t-elle en tendant la main vers la serviette.

— Oui, c'est le jeune Olcán, le fils du chef des Beara.

Fidelma se mordit la lèvre. Les guerriers des mines de cuivre auraient-ils déjà prévenu Olcán de l'évasion de Comnat et Eadulf ?

— Dites-lui que je le rejoins dans quelques instants.

Fidelma continua de s'affairer à sa toilette tandis que sœur Brónach quittait la pièce. Elle était recrue de fatigue et n'avait qu'une envie : retourner se glisser sous les couvertures alors qu'il fallait qu'elle paraisse reposée après une longue nuit d'un sommeil réparateur.

Dix minutes plus tard, elle retrouvait Olcán, assis dans la *duirthech*. Un feu brûlait dans le brasero au fond de la chapelle. Pour les visiteurs, qui n'étaient pas autorisés à pénétrer à l'intérieur des bâtiments du monastère, c'était le seul endroit chauffé.

— Bonjour à vous, ma sœur, lança Olcán en se levant d'un air joyeux. J'ai cru comprendre que vous ne vous étiez pas réveillée ?

Fidelma regretta le manque de discrétion de sœur Brónach.

— La fête d'Adnár hier était très plaisante, répliqua-t-elle. Mais je ne suis pas habituée à l'excellent vin et à la nourriture riche, et je crains d'en avoir un peu abusé.

— Pourtant, vous êtes partie tôt...

Qu'insinuait-il ? se demanda Fidelma.

— Pour vous, mais pas pour une religieuse. Je suis arrivée à l'abbaye à minuit.

— Et maintenant, il est plus de huit heures, déclara Olcán.

Il se dirigea vers une des fenêtres qui donnaient sur la baie.

— Je vois que la *barc* de Ross s'est déjà envolée. Il a dû partir tôt avec la marée ce matin.

À quel jeu Olcán jouait-il ? Elle alla le rejoindre. Seul le navire, avec ses hauts mâts, se balançait dans le port sur les eaux calmes. Elle poussa un discret soupir de soulagement en constatant que Ross s'était éclipsé sans encombres et lâcha d'un air indifférent :

— En effet, il est parti.

Olcán lui jeta un regard inquisiteur.

— Vous ignoriez qu'il devait le faire ?

La question était brusque.

— Je ne suis pas la confidente de Ross. Je sais qu'il fait du commerce le long de cette côte et je suppose qu'il reviendra bientôt. Il a laissé des hommes sur le bateau qu'il revendique maintenant comme sa propriété et il doit me ramener à Ros Ailithir dès que j'en aurai terminé avec mes investigations.

— En verrons-nous bientôt la conclusion ?

— Comme je vous l'ai déjà dit hier, il me manque des éléments.

— Je croyais que la situation avait évolué.

Elle le regarda avec de grands yeux, feignant l'étonnement.

— Depuis hier au soir ? Auriez-vous eu connaissance de nouveaux développements qui m'auraient échappé ?

— Je pensais...

Olcán hésita puis haussa les épaules.

— Rien. Juste une idée.

Il semblait embarrassé.

— Sœur Brónach m'a dit que vous désiriez me voir, lança-t-elle, profitant de son avantage. Je suppose que vous ne vous êtes pas déplacé jusqu'ici pour m'informer que la *barc* de Ross avait disparu ? Son ironie parut troubler Olcán.

— Oh, c'est juste que Torcán et moi allions à la chasse et nous nous demandions si vous voudriez vous joindre à nous. Vous appréciez les anciens sites et nous passerons justement devant des endroits fascinants.

Il était évident qu'Olcán venait d'inventer cette excuse.

— C'est très gentil d'avoir pensé à moi mais aujourd'hui, il faut que je poursuive mon enquête.

— Très bien. Dans ce cas et avec votre permission, je vais rejoindre Torcán. Le veneur d'Adnár a repéré une harde de cerfs sur la montagne, à l'ouest.

Fidelma raccompagna le jeune homme jusqu'à la porte de la chapelle

et le regarda traverser la cour. Quelques instants plus tard, elle le vit chevaucher dans les bois en direction de la forteresse d'Adnár.

A l'évidence, il était venu aux renseignements.

Elle retourna en hâte à l'hôtellerie où elle retrouva sœur Brónach.

— Désolée d'être restée couchée si tard, s'excusa-t-elle. J'ai festoyé avec Adnár et ses amis hier soir. Pourriez-vous me faire porter de quoi rompre le jeûne puisque je n'ai pas entendu la cloche du premier repas ?

Sœur Brónach l'étudia un instant avec curiosité.

— La fête a dû durer longtemps, remarqua-t-elle avec malice en l'entraînant dans la salle commune de l'hôtellerie. Venez, je vous ai déjà préparé à manger.

Fidelma s'assit avec gratitude devant des œufs d'oie, du pain au levain et du miel, et elle se servait un gobelet d'hydromel quand elle comprit brusquement la signification de la réflexion de la portière.

Jetant un coup d'œil interrogateur au visage maussade, comme de coutume, de Brónach, elle surprit l'ombre d'un sourire sur ses lèvres.

— Je suis depuis trop longtemps en charge de cette hôtellerie pour ne pas connaître les allées et venues des invités, lança la religieuse.

— Bien sûr.

— Mais je me garderais bien de m'interroger sur leurs agissements nocturnes dans la mesure où cela n'interfère pas avec la bonne conduite de cette communauté.

— Sœur Brónach, vous savez pourquoi je suis ici. Il est important que personne n'ait connaissance de mon absence. J'ai votre parole ?

La *doirseór* fit une moue dédaigneuse.

— Je vous l'ai déjà donnée.

Après son repas, Fidelma se dirigea vers la bibliothèque et rencontra en chemin l'abbesse Draigen qui l'accueillit fraîchement.

— Il semblerait que vous n'ayez pas beaucoup progressé dans votre travail depuis votre arrivée, dit-elle d'un ton moqueur.

Fidelma se garda bien de mordre à l'hameçon.

— Au contraire, mère abbesse, répliqua-t-elle avec un large sourire. Je crois que j'avance à grands pas.

— Vraiment ? Un nouveau meurtre est commis au cours de votre séjour et vous prétendez que vous avancez ? Pour moi, et pour autant que j'en puisse juger, je n'ai été le témoin que de votre incompetence.

— Vous connaissez bien l'histoire de cette abbaye ? demanda Fidelma, ignorant ses piques.

Draigen parut déconcertée.

— En quoi l'histoire de l'abbaye concerne-t-elle votre enquête ?

— La connaissez-vous ? insista Fidelma.

— Sœur Comnat aurait mieux été à même de vous renseigner. Ce monastère a été fondé il y a un siècle par Necht la Très Pure.

— Oui, je sais. Mais pourquoi a-t-elle choisi ce lieu ?

— N'est-ce pas un endroit magnifique pour y fonder une congrégation de la nouvelle foi ? dit Draigen avec emphase.

— Certainement. Mais j'ai entendu dire que les sources étaient utilisées par des prêtres païens.

— Necht les a bénites et purifiées.

— Donc elles servaient aux païens qui vivaient ici dans les grottes.

— Oui. On raconte que Necht a débattu de la doctrine du Christ avec Dedelchú, leur chef.

— Dedelchú ?

— C'est le récit qu'on nous a transmis.

— Savez-vous pourquoi Necht a appelé cette abbaye « Le Saumon des trois sources » ?

— Il s'agit d'une image pour le Christ.

— Et comme par hasard, il y a ici trois sources.

— Cette plaisante coïncidence n'a certainement pas échappé à Necht.

— Dans l'ancien temps, on disait de certaines sources qu'un saumon de la sagesse habitait leurs profondeurs.

L'abbesse Draigen haussa les épaules.

— Je ne vois pas ce qui vous intéresse dans ces vieilles légendes. Le « saumon de la connaissance » appartenait effectivement au registre des superstitions. Quand nous saluons le Christ comme le Saumon des trois sources, il est possible que nous rendions également hommage à la fontaine de toute lumière. Vous croyez vraiment que ce genre de recherche va vous mener au coupable des meurtres commis ici ?

— Peut-être. Merci, mère abbesse.

Et Fidelma s'éloigna à grands pas, laissant derrière elle une Draigen figée par l'étonnement.

Alors qu'elle s'approchait de la tour elle entendit une voix étouffée qui l'appelait.

— Sœur Fidelma !

Elle regarda autour d'elle et aperçut Lerben qui se tenait dans l'embrasure de la porte de la resserre, le bâtiment de pierre contigu à la tour.

Fidelma obliqua vers elle.

— Bonjour, sœur Lerben.

La jeune fille lui fit signe d'entrer, comme si elle ne voulait pas être surprise à discuter avec Fidelma qui s'exécuta en fronçant les sourcils.

Dans la remise, Lerben était en train de trier des herbes à la lumière d'une lanterne car si dehors il faisait clair, à l'intérieur régnait la pénombre.

— Que puis-je faire pour vous, ma sœur ?

— Hier vous m'avez posé des questions, commença Lerben.

Puis elle s'arrêta et Fidelma attendit.

— Et je vous ai raconté des choses sur... sur Febal, mon père.
— Vous voulez vous rétracter ?
— Pas du tout !
— Alors que craignez-vous ?
— Avez-vous répété à quelqu'un ce que je vous ai dit ? L'abbesse Draigen a... m'a maintenant bien expliqué ce qu'était un *dálaigh*. Et... et je ne voudrais pas que ce que je vous ai rapporté, sur mon père et le fermier, soit révélé à tout le monde.

Son entretien avec Fidelma l'avait visiblement bouleversée et l'avocate, qui s'était d'abord montrée distante, se radoucit.

— Si ce sujet ne concerne pas directement mon enquête sur la mort d'Almu et Síomha, alors il ne sera pas évoqué.

— Mais quand le saurez-vous ?

— Dès que j'aurai terminé. Et à ce propos, j'ai été surprise, l'autre jour dans la forêt, de vous voir porter un livre à Torcán à la forteresse d'Adnár. Ne craigniez-vous pas de rencontrer votre père ?

— Lui ?

La voix de Lerben monta dans les aigus.

— Je n'en ai plus peur. C'est fini.

— Comment avez-vous connu Torcán ?

— Je ne l'ai jamais rencontré.

— Mais alors... comment s'appelait cet ouvrage, déjà ?

Sœur Lerben haussa les épaules'.

— Des chroniques, je crois. Comme je vous l'ai déjà expliqué, je ne suis pas très compétente en lecture et en écriture.

— Je croyais que seule la bibliothécaire avait autorité pour prêter un ouvrage de la bibliothèque de l'abbaye.

— Avec la *rechtaire*. C'est sœur Síomha qui m'avait demandé de le porter à la forteresse pour le donner à Torcán.

— Et cela se passait la veille de sa mort ?

— Je crois bien, oui.

— Síomha a-t-elle expliqué pourquoi Torcán était autorisé à emprunter cet ouvrage plutôt que de venir le consulter à l'abbaye ?

— Non, elle ne m'a pas donné de précisions.

Fidelma ressentit une immense frustration. À chaque fois qu'elle pensait avoir avancé sur un point précis, d'autres questions surgissaient qui lui embrouillaient l'esprit. Elle remercia sœur Lerben et quitta la réserve pour rejoindre la bibliothèque.

Dans la salle principale plongée dans la pénombre, Fidelma chercha en vain une lampe.

Elle s'apprêtait à grimper à l'étage supérieur quand elle entendit du bruit, comme si quelqu'un tirait un sac sur le sol, au-dessus de sa tête.

Elle resta immobile un instant, puis monta précautionneusement les marches.

Le bruit traînant reprit.

Quand la tête de Fidelma émergea dans la salle du troisième étage, elle vit quelqu'un qui lisait, assis près de la fenêtre.

Fidelma poussa un soupir de soulagement.

Les sons inquiétants qu'elle avait perçus venaient de Berrach qui se déplaçait péniblement.

— Bonjour, ma sœur ! lança Fidelma.

La jeune fille sursauta et faillit laisser échapper son livre.

— Ah, c'est vous, sœur Fidelma !

— Que faites-vous ici ?

Berrach releva le menton.

— Je m'instruis. Comme les sœurs Comnat et Almu ne sont pas revenues à l'abbaye et que Síomha n'est plus là pour me commander, je ne suis plus obligée de me glisser ici la nuit pour m'adonner à l'étude.

Fidelma s'assit près de Berrach.

— Je voulais consulter des documents, mais je n'ai pas trouvé de lampe.

— Vous avez des chandelles, ici.

Berrach indiqua la table.

— Cherchez-vous un ouvrage en particulier ?

— Oui, des annales dont on m'a dit qu'elles étaient rangées ici. Mais que lisez-vous ?

Fidelma jeta un coup d'œil au texte.

— *Eó na dTri dTobar...* Le Saumon des trois sources ! s'écria-t-elle, frappée par la coïncidence. De quoi cela traite-t-il ?

— Il s'agit d'un bref récit de la vie de Necht la Pure qui a fondé cette abbaye.

— Mentionne-t-il son entrevue avec Dedelchú, le prêtre païen ?

Sœur Berrach se redressa d'un air surpris.

— Vous en savez des choses ! Moi qui ai vécu ici toute ma vie, je commence seulement maintenant à m'informer sur les origines de ce monastère.

— Oh, toutes les histoires finissent par se recouper, Berrach ! Cet ouvrage donne-t-il des précisions sur Dedelchú ? Quel drôle de nom ! La dernière syllabe signifie « le molosse de » - le molosse de Dedel. Je me demande qui est ce Dedel. À moins qu'il ne s'agisse d'un lieu. Je suis fascinée par l'origine des noms, pas vous ?

Sœur Berrach secoua la tête.

— Pas particulièrement. Je m'intéresse davantage à l'histoire, à la vie des gens. Mais nous avons ici une copie du *Glossaire* de Longarad.

— Vraiment ? Donc certaines annales vous sont familières ?

— J'ai lu toutes celles qui ont été entreposées dans cette bibliothèque.

— Connaissez-vous celles de Clonmacnoise ?

— Oui, bien sûr. Sœur Comnat a passé six mois à les calligraphier à l'abbaye du bienheureux Ciarán, avec la permission de l'abbé. Vous les trouverez sur l'étagère, ici.

— Elles ne sont plus dans l'abbaye. D'après sœur Lerben, elles ont été prêtées à Torcán, un invité d'Adnár.

Berrach parut très étonnée.

— Torcán, le fils d'Eoganán des Uí Fidgenti ? Mais que veut-il en faire ?

— J'espérais que vous pourriez me renseigner. Je crois qu'il s'intéressait à la vie de Cormac Mac Art. Un passage en particulier avait été consulté à plusieurs reprises. Il traitait de la mort de Cormac. Est-ce que par hasard vous vous en souviendriez ?

Berrach fronça les sourcils et se concentra.

— J'ai le don de la mémoire, murmura-t-elle.

Puis elle marqua une pause avant de reprendre :

— Ce passage parle de la façon dont Cormac a assassiné son ennemi Fergus avant de devenir un haut roi sage et vertueux. On rapporte comment il a écrit son livre d'instructions, et ensuite... ah oui, il est fait allusion à l'objet d'un culte, un veau d'or, à Tara. Les prêtres de cette religion demandent à Cormac de venir adorer l'idole, mais il refuse en disant qu'il préférerait vénérer l'artisan qui a fabriqué une aussi belle sculpture. Alors le grand prêtre le maudit et le haut roi meurt, au cours d'un repas, de trois arêtes de saumon plantées dans la gorge.

Fidelma était fascinée par la facilité avec laquelle Berrach s'était rappelé le récit.

— Autre chose ?

La nonne secoua la tête.

— Non. Je suppose qu'il s'agit d'un genre de parabole, un prêtre païen tue Cormac avec trois arêtes de saumon.

— Pourquoi *trois* ? Quel symbole voyez-vous là ?

— Je suppose qu'il donne une indication sur le prêtre. Cormac a peut-être bien été assassiné, mais quant à mourir de trois arêtes de saumon plantées dans le gosier, on ne peut parvenir à un tel résultat qu'en faisant appel à des pratiques magiques.

Berrach eut un sourire mélancolique.

— Or n'avez-vous pas contribué à persuader cette communauté que la sorcellerie n'existait pas ?

— Auriez-vous d'autres informations sur le culte du veau d'or ?

— Je possède une connaissance assez exhaustive des différentes annales, mais je n'ai trouvé aucune autre référence à cette idole qui, si elle a existé, devait valoir une petite fortune.

À cet instant, Fidelma perçut un bruit de pas feutrés. Aussitôt, elle se tourna vers Berrach, le doigt posé sur les lèvres. Elle allait se lever

pour se diriger vers l'escalier quand apparut la tête de sœur Brónach, puis sœur Brónach tout entière.

— Excusez-moi de vous déranger, murmura-t-elle d'un air penaud. J'allais prendre mon tour de garde à la clepsydre.

Fidelma eut le sentiment qu'il s'agissait d'une excuse inventée à la hâte mais Berrach ne sembla rien remarquer d'anormal, et elle sourit à Brónach qui poursuivit son chemin. Fidelma se tourna à nouveau vers Berrach.

— Si ma mémoire est bonne, le roi Cormac est décédé il y a environ quatre siècles, c'est bien cela ?

— Oui, c'est exact, et maintenant que vous m'en parlez, sœur Comnat a récemment acheté une copie des instructions de Cormac à un mendiant. Cela s'appelle le *Teagasg Rí*, « Les Instructions du roi ». Un jour, un vieil homme qui vit dans les montagnes est venu à l'abbaye et a expliqué à Comnat que sa famille possédait ce livre depuis fort longtemps et désirait l'échanger contre de la nourriture. Je passais près d'eux et j'ai entendu leur conversation. Si vous vous intéressez à Cormac, alors cela vaut la peine de le consulter. Il est ici.

Fidelma ne répondit rien pour la bonne raison qu'elle avait déjà vu cet ouvrage et constaté par elle-même qu'il était taché de boue rouge.

— Quand cette transaction a-t-elle eu lieu ?

— Environ une semaine avant que les sœurs Comnat et Almu ne se mettent en route pour l'abbaye d'Ard Fhearta.

Fidelma se leva, prit une chandelle et l'alluma.

— Je vous remercie, sœur Berrach. Je vais maintenant aller jeter un coup d'œil à ce livre. Vous m'avez été d'un grand secours.

Elle prit le *Teagasg Rí* dans la sacoche accrochée à une patère qu'elle avait déjà repérée, puis elle alla s'asseoir près d'une fenêtre et posa sa chandelle sur le rebord. En tournant les feuilles de vélin, elle retrouva les étranges taches de boue rouge qui ne dessinaient pas exactement les mêmes contours que la dernière fois. Puis elle s'aperçut qu'il manquait deux feuilles, récemment coupées avec une lame, celle d'un couteau, sans doute, car la troisième page était légèrement entaillée sur toute la longueur.

Elle scruta le texte avec attention. Ce chapitre n'avait rien à voir avec le reste du livre, où Cormac traitait de différents sujets. Il s'agissait d'une biographie du haut roi. Et les pages précédentes ne lui fournirent aucune information intéressante.

L'ouvrage était ancien, copié de façon assez grossière par un scribe peu éclairé. Seule la petite biographie de Cormac se présentait comme un original de facture provinciale. Elle regrettait maintenant que sœur Comnat ne soit pas restée sur le navire breton avec frère Eadulf car elle aurait pu la consulter.

Eadulf ! Elle réalisa qu'elle n'avait plus pensé à lui depuis qu'à l'aube

elle s'était affalée sur sa couche. Le plaisir de le savoir vivant et en bonne santé la submergea mais en se remémorant son escapade de la nuit précédente, elle se sentit soudain épuisée. Il fallait absolument qu'elle dorme un peu.

Replaçant le livre dans sa sacoche, elle bâilla. Elle s'apprêtait à souffler la chandelle quand elle se rappela le mot « Dedel », dont elle trouva la définition dans le *Glossaire* de Longarad. Il correspondait bien à ce qu'elle imaginait.

C'est alors qu'une pensée la frappa.

Étouffant un nouveau bâillement, elle prit la bougie, descendit les marches et remarqua au passage que le sang dans l'escalier avait séché. Dans son esprit, il s'agissait de celui de Síomha. La sœur avait-elle été tuée dans le *subterraneus* et emmenée à la tour ou tuée dans la tour et sa tête... ?

Elle décida d'en avoir le cœur net, retrouva l'entrée voûtée de la cave et le dessin primitif gravé dans la pierre dont elle parcourut les lignes avec son doigt. Puis elle poussa un profond soupir.

— Dedelchú ! murmura-t-elle. Le molosse de Dedel.

Elle étudia attentivement la caverne.

Les quatre cierges et le corps d'Almu avaient disparu. En leur lieu et place restait un roc oblong et plat que les sœurs utilisaient comme table. Partant de la droite, Fidelma explora les murs avec attention, ce qui n'était pas particulièrement facile à la lumière vacillante de sa chandelle qui n'éclairait pas grand-chose. Elle ne remarqua rien de particulier, sinon des coffres empilés d'un côté et de l'autre, des rangées d'amphores et de récipients divers accompagnés d'une légère odeur de vin et d'alcool.

De cette fouille, Fidelma en retira que la cave possédait deux entrées : une près des marches qui montaient à la réserve en pierre et l'autre près de l'escalier de la tour. Elle s'apprêtait à s'en retourner quand un bruit la fit sursauter et elle rattrapa sa bougie de justesse.

C'était un son sourd et violent, comme le heurt de deux barques.

Il avait résonné juste derrière elle... là où il n'y avait qu'un grand mur de pierre grise qu'elle fixa avec irritation. Puis le choc sépulcral retentit à nouveau. Elle plaça une main contre la pierre humide et froide et attendit dans un profond silence.

Elle allait partir quand son attention fut attirée par une tache sombre sur le sol pavé. Elle se pencha et découvrit de la terre d'un brun rougeâtre, encore humide et collante, qui formait des traces de pas comme si quelqu'un, après avoir marché dans de l'argile rouge, avait traversé la cave. Elle suivit la piste, qui allait de l'entrée aux coffres de bois.

Quand elle voulut déplacer celui du sommet, elle comprit qu'elle n'avait pas assez de force. C'est alors que le bruit caverneux gronda à

nouveau, se répercutant à travers les coffres. Puis la pièce retomba dans un profond silence.

CHAPITRE XVII

Fidelma s'éveilla dans l'obscurité de sa cellule, étendue sur sa couche. Tout d'abord désorientée, elle se rappela son retour à l'hôtellerie des invités après son exploration infructueuse de la caverne sous l'abbaye. Ensuite, elle s'était effondrée sur son lit pour plonger dans un profond sommeil. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. La grisaille de la lumière hivernale indiquait une heure tardive, mais l'angélus du soir n'avait pas encore sonné. Elle se rafraîchit le visage avec l'eau glacée de la cuvette et se sécha. Ayant dormi tout habillée, maintenant elle avait vraiment froid. Elle s'étira et s'agita un peu pour se réchauffer. Elle avait faim... et manqué le repas de midi.

Une fois dans le couloir éclairé par des chandelles, elle se dirigea vers la pièce principale, espérant que personne n'avait remarqué son absence. Là, à sa grande surprise, elle trouva un plateau recouvert d'une serviette qu'elle souleva, découvrant un repas.

Sœur Brónach !

Impossible de dissimuler quoi que ce soit à la *doirseór*, se dit Fidelma. Cela la mit mal à l'aise. Brónach savait qu'elle était rentrée à l'aube la nuit précédente et aussi qu'elle avait passé une bonne partie de la journée à dormir. Si la portière était loyale à Cashel et ignorait tout du complot contre Colgú, alors il n'y avait pas de raison de s'inquiéter. Mais dans ces terres de Beara, Fidelma ne faisait confiance à personne. Après tout, les habitants de cette région étaient naturellement enclins à appuyer leur chef, Gulban.

Elle s'assit et se restaura avec les plats que Brónach lui avait mis de côté. Puis, reposée et rassasiée, elle quitta l'hôtellerie à l'instant où résonnait le gong suivi de la cloche qui appelait la communauté aux prières du soir. Il n'avait pas fallu longtemps pour rétablir le fonctionnement de la clepsydre, songea Fidelma. Grâce à sœur Brónach. Il fallait du courage pour monter la garde pendant la nuit, dans la tour, après le meurtre de sœur Síomha.

Elle pressa le pas et se dissimula dans l'ombre à l'instant où des religieuses, en groupes ou isolées, se dirigeaient vers la *duirthech*. Puis elle se dit que l'instant serait bien choisi pour rejoindre discrètement le navire breton et demander l'assistance d'Eadulf, car elle avait déjà prévu quelle serait la prochaine étape de son enquête.

Elle attendit que s'élèvent les voix de la communauté chantant le Confiteor, qui précédait les prières du soir et tenait son nom du premier mot de la confession générale. Quand tout fut tranquille, elle se glissa hors de l'abbaye et se dirigea vers l'appontement.

La nuit commençait à tomber et deux lanternes brillaient sur le pont du vaisseau. Fidelma détacha l'amarre de la barque, y grimpa, s'éloigna du quai et rama d'un mouvement lent et régulier vers le navire.

Le ciel était nuageux, il régnait sur la baie un profond silence. Elle n'entendait pas les oiseaux nocturnes, seulement les rames, qui plongeaient dans les vaguelettes, et le ruissellement de l'eau tandis qu'elle filait sur l'eau.

— *Hóigh !*

Elle reconnut la voix d'Odar.

— C'est moi ! Fidelma !

Des mains l'attrapèrent prestement et immobilisèrent sa barque. Odar et Eadulf étaient sur le pont pour l'accueillir.

— Nous nous inquiétions pour vous, grommela Eadulf. Cet après-midi, nous avons eu un visiteur.

— Olcán ? s'enquit aussitôt Fidelma.

Odar hocha la tête.

— Comment le saviez-vous ?

— Il est également venu me poser des questions à l'abbaye. Je le soupçonne de savoir que Comnat et Eadulf se sont évadés. Ce qui l'intéressait tout particulièrement, c'était de savoir où était parti Ross.

— Il m'a déplu dès le premier regard, déclara Odar. Pendant sa visite, on a caché Eadulf dans l'entrepont.

— A-t-il soupçonné quelque chose ?

— Non. Je lui ai dit que Ross était parti faire du commerce le long de la côte et il a prétendu qu'il voulait vérifier si Ross était bien dans son droit en réclamant ce vaisseau comme prise de mer.

— Parfait. Cela correspond très exactement à ce que je lui ai raconté. Je crois que nos conspirateurs sont très inquiets à l'idée qu'Eadulf ou Comnat donnent l'alarme avant que leurs préparatifs soient terminés. Odar ouvrit le chemin vers la cabine du capitaine.

— Auquel cas, ne vaudrait-il pas mieux quitter cet endroit au plus vite ?

Fidelma refusa de la tête.

— Pas maintenant, je n'ai pas terminé ma tâche à l'abbaye et je pense toucher au but.

— Nous savons déjà qui a tué Almu, intervint Eadulf. Avec Odar, nous avons bien réfléchi aux récents événements : selon toute logique, Almu a été assassinée par le jeune homme des mines de cuivre qui l'a aidée à s'échapper. Qu'il ait été en mesure de favoriser sa fuite sans éveiller les soupçons désigne un personnage haut placé, peut-être un chef. Et je pencherais pour Olcán.

— Avez-vous reconnu Olcán ?

— Non, admit-il. Mais tout semble le désigner.

Fidelma lui adressa un sourire malicieux.

— Je vois que vous n'êtes pas resté oisif. Le problème avec votre théorie, Eadulf, c'est qu'il n'y a pas de mobile. Pourquoi laisser Almu prendre la fuite pour aussitôt la tuer ? Toute action a un motif, même si elle provient d'un esprit malade. Or Olcán n'a jamais donné aucun signe de folie. Et comment expliquez-vous la mort de sœur Síomha ?

Eadulf haussa les épaules.

— J'avoue que je n'ai pas encore réfléchi à ce problème.

— Alors peut-être serai-je bientôt en mesure de vous éclairer, répliqua Fidelma, les yeux pétillants. Au matin, j'aurai besoin de votre aide. Il y a un endroit mystérieux sous l'abbaye, où je dois entrer, mais je ne peux pas y arriver seule. Vous connaissez mes méthodes, nous avons déjà travaillé ensemble et j'apprécierais que vous m'escortiez.

Eadulf étudia Fidelma avec attention. Il connaissait cette expression sur son visage : inutile de l'interroger davantage, elle ne lui en dirait pas plus. Il soupira.

— Ne serait-il pas préférable d'attendre le retour de Ross avant de nous embarquer dans cette aventure ?

— Plus le temps passe, plus les meurtres d'Almu et de Síomha ont des chances de rester impunis. Non, demain avant l'aube, je veux que nous nous retrouvions pour visiter les caves de la tour. Et prenez garde, venez quand il fera encore nuit car au dernier étage il y a toujours une sœur qui veille sur la clepsydre.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Parce que je me méfie de la *doirseór*, sœur Brónach. Elle sait que j'ai passé la nuit dehors, elle a des soupçons et me surveille en permanence.

— Vous croyez qu'elle est impliquée dans cette histoire ?

— Peut-être, mais à quel titre ? Et j'ignore si elle est mêlée au complot ou aux meurtres.

— Vous semblez certaine qu'il s'agit de deux problèmes distincts, fit remarquer Eadulf.

— Oui, j'en suis convaincue. Et j'espère que la journée de demain nous révélera la vérité.

Fidelma se leva dans l'obscurité, se lava le visage et s'habilla à la hâte. Puis elle jeta un manteau sur ses épaules et alla à la fenêtre. Il avait neigé en montagne et dehors la cour centrale était recouverte d'une couche de givre. Fidelma regardait les étoiles pour évaluer l'heure quand son attention fut attirée par deux taches sombres qui bougeaient sur une pente. Plissant les paupières, elle vit que c'était deux cavaliers progressant dans la neige à une allure périlleuse. Devant cet exploit, Fidelma demeura un instant fascinée. Ces hommes étaient bien téméraires pour persuader des chevaux d'accomplir un pareil parcours. Elle remarqua que les visiteurs matinaux se

dirigeaient vers la forteresse d'Adnár et se demanda quel message urgent ils lui portaient.

Puis, revenant à ses préoccupations, elle quitta l'hôtellerie sans faire de bruit et s'engagea sur la surface glacée. La croûte de givre crissait sous ses pas et elle se dépêcha de traverser la cour. Elle n'eut pas longtemps à attendre Eadulf, car, presque aussitôt, elle l'entendit qui amarrait sa barque et il ne tarda pas à apparaître, enveloppé lui aussi dans une chaude pelisse.

— Quel froid ! s'exclama-t-il quand il l'eut rejointe.

Fidelma posa un doigt sur ses lèvres.

— Chut !

Puis elle l'entraîna dans la resserre où elle frotta des pierres à feu pour allumer une lanterne qui illumina la pièce.

— Où allons-nous ? s'enquit le moine.

— Explorer une caverne, répondit Fidelma dans un souffle.

Elle s'engagea dans l'escalier qui menait aux caves, suivie de son compagnon.

— On ne peut pas dissimuler grand-chose dans cet endroit, dit Eadulf en lorgnant par-dessus son épaule. Et où mène cet autre escalier ?

— À la tour. Mais venez par ici, je vais vous montrer pourquoi j'ai besoin de votre aide.

Elle le mena jusqu'aux coffres et posa avec précaution sa lampe sur le sol.

— Il faut les soulever le plus silencieusement possible, murmura-t-elle. A sa grande surprise, seuls les deux du haut étaient lourds. Très lourds. Aussitôt, le moine en considéra un et en souleva le couvercle pour en examiner le contenu qu'il fixa d'un air déçu.

— De la terre... de la terre et des cailloux. À quoi cela peut-il bien servir ?

Satisfaite d'être sur la bonne piste, Fidelma ne donna aucune explication à son compagnon tandis qu'ils déplaçaient très vite les coffres vides. Quand la voie fut dégagée, elle adressa un grand sourire à Eadulf.

Ils se trouvaient devant un trou pratiqué dans le mur, une ouverture sombre de deux pieds sur trois.

Elle y passa la tête. Il s'agissait d'un petit passage visiblement creusé il y avait peu et qui s'agrandissait rapidement. De toute évidence, le contenu des deux premiers coffres provenait de cette excavation, qui ne concernait que la partie étroite, dont un examen attentif révélait qu'elle avait été bouchée depuis un certain temps et récemment rouverte.

Fidelma tendit le bras pour éclairer l'intérieur avec sa lanterne. Un peu plus loin, le goulet s'élargissait mais sans dépasser cinq pieds sur quatre. Elle réfléchit tout en respirant l'air humide et fétide qui s'en

dégageait, un peu comme des relents d'eau stagnante. À son avis, ce boyau devait mener quelque part car on avait pris trop de soin pour en dissimuler l'entrée.

— Il ne me reste plus qu'à me glisser là-dedans, annonça-t-elle.

Eadulf parut dubitatif.

— C'est très étroit. Et si vous restiez coincée ?

Fidelma lui jeta un regard agacé.

— On verra bien, vous n'aurez qu'à m'attendre ici.

À peine s'était-elle engagée dans l'ouverture qu'elle se sentit glacée jusqu'aux os. La surface pleine d'aspérités de la galerie l'égratignait, déchirait ses vêtements, et quand le passage s'élargit, elle n'éprouva aucun soulagement. La sensation d'étouffement ne la quittait pas. Elle tourna sur la droite et tourna encore, jusqu'à ce qu'elle débouche sur une grotte basse de plafond qui permettait néanmoins de se tenir debout. Ce qui la frappa tout d'abord, ce fut l'atroce odeur de putréfaction.

En se redressant pour éclairer les lieux, elle perdit l'équilibre, s'appuya au mur et entra en contact avec une matière bizarre, froide et douce, un peu comme de la fourrure mouillée.

Elle retira aussitôt la main et dirigea la lumière sur la paroi.

Une vague de nausée la submergea et elle faillit hurler de dégoût.

Dissimulée dans une niche naturelle, une tête de femme dont les longs cheveux noirs collaient au visage à moitié décomposé la fixait avec un rictus horrible. Et il y en avait une autre. La puanteur était intolérable. Pas besoin d'être devin pour comprendre qu'il s'agissait de sœur Almu et de sœur Síomha, dont les traits étaient d'ailleurs facilement reconnaissables.

Quand Fidelma sentit une main peser sur son épaule, elle poussa un grognement terrifié, faillit laisser échapper sa lampe et se retourna pour se retrouver face à un frère Eadulf perplexe.

— Que votre hameçon attrape un renard la prochaine fois que vous irez à la pêche ! s'écria-t-elle avant de s'accrocher à lui.

Eadulf cligna des paupières, peu habitué à entendre des jurons irlandais sur les lèvres de la jeune religieuse.

— Désolé. Je croyais que vous saviez que je vous suivais.

Il s'interrompit devant la macabre découverte de Fidelma et avala sa salive avec difficulté.

— Ce sont... ?

— Oui, répondit Fidelma qui ne s'était toujours pas remise du choc qu'elle venait de recevoir.

— Je ne comprends pas. Pourquoi les a-t-on placées ici ?

— Je suis tout aussi désorientée que vous. Continuons notre exploration.

Fidelma n'avait pas fait un pas qu'Eadulf enserrait son poignet et la

tirait en arrière.

— Ce n'est pas le moment de prendre un bain ! expliqua-t-il quand elle lui jeta un regard affolé.

À ses pieds s'étendait une surface lisse et noire qui reflétait la lanterne. La plus grande partie de la caverne était inondée et deux tonneaux vides flottaient sur l'eau. De temps à autre une vaguelette les mettait en mouvement : ils se croisaient, se frôlaient et à l'instant où ils se toucheraient, songea Fidelma, ils produiraient ce bruit sourd montant de la cave jusque dans la chapelle qui servait de chambre de résonance.

Et à part les deux barriques sur cette nappe liquide qui semblait alimentée par un goulet communiquant avec la mer, rien. Ce bassin plus ou moins stagnant ne devait pas beaucoup bouger avec la marée. Fidelma remarqua de la boue rouge sur les dalles qui pavait la caverne. Levant sa lanterne pour examiner les parois rocheuses, elle vit qu'elles étaient traversées de veines verdâtres.

— Incroyable ! s'écria brusquement Eadulf. Pourriez-vous éclairer par ici ?

Fidelma le rejoignit alors qu'il fixait sur un pan de mur un dessin ressemblant étonnamment à la figure gravée sur l'arche donnant accès aux sous-sols de la tour, derrière eux.

— Le molosse de Dedel, murmura Fidelma d'une voix éteinte.

Eadulf fit la moue.

— Un molosse ? Pour moi, cela ressemble plutôt à une vache.

— Dedelchú. Le dessin du molosse de Dedel. Un prêtre païen...

Eadulf poussa un cri et à peine Fidelma s'était-elle retournée qu'il basculait sur elle. Déséquilibrée, elle alla se cogner à la paroi et parvint de justesse à rétablir son équilibre tout en se cramponnant à sa lampe. Puis, ne comprenant pas ce qui était arrivé à Eadulf, elle s'accroupit près de lui et vit avec stupéfaction qu'il saignait au front. Levant la tête, elle aperçut à la pâle lumière de la lanterne une silhouette qui brandissait une épée.

Chaque muscle de son corps se crispa.

— C'était donc vous, Torcán ! s'exclama-t-elle d'une voix mal assurée malgré tous ses efforts pour dissimuler sa peur.

Le visage du jeune prince des Uí Fidgenti était impassible.

— Je suis venu pour...

Puis tout bascula.

La lame qu'il tenait au-dessus de la gorge de Fidelma recula, comme si le fils d'Eoganán s'apprêtait à frapper, puis Torcán s'immobilisa, parut surpris, tituba et de sa bouche entrouverte s'échappa un filet de sang. Il oscillait, avec sur le visage une expression désolée, presque comique, l'épée lui glissa des mains, tinta sur le sol et il tomba à genoux au ralenti, puis s'effondra d'un bloc sur les dalles.

Sa chute révéla l'ombre qui se dressait derrière lui.

Fidelma serrait si fort la lampe que personne n'aurait pu la lui arracher.

L'homme s'avança, portant une épée luisante du sang de Torcán.

Il y eut un silence, puis Eadulf se mit à quatre pattes en gémissant.

— Quelqu'un m'a frappé, grommela-t-il.

— Difficile de le nier, ne put s'empêcher d'ironiser Fidelma, sans quitter des yeux le nouvel arrivant.

Adnár de Dún Boí s'avança dans le cercle de lumière.

— Vous êtes blessée ? demanda-t-il en rengainant sa lame.

Eadulf parvint à se relever. Il fixa le corps de Torcán, écarquilla les yeux et s'apprêtait à parler quand Fidelma le saisit par le bras.

— Je n'ai rien mais mon compagnon nécessite des soins urgents.

Puis, se penchant sur le jeune prince, Fidelma constata que le coup porté par Adnár lui avait été fatal.

Elle s'adressa alors au chef de Dún Boí.

— Il semblerait que vous m'ayez sauvé la vie, Adnár.

Le chef contemplait le cadavre à ses pieds d'un air désolé.

— Je n'avais nullement l'intention de prendre la sienne pour sauver la vôtre, confessa-t-il. J'espérais simplement l'amener à parler.

— De quoi s'agit-il ?

— Je viens d'apprendre des nouvelles graves, Fidelma.

Adnár jeta un rapide coup d'œil à Eadulf.

— Je suppose que vous êtes frère Eadulf ? Vous avez l'air mal en point. Sortons au plus vite de cet endroit malsain.

Fidelma examina son compagnon.

— Une blessure superficielle, fut sa conclusion. Mais il faut la nettoyer. Torcán a dû vous frapper avec une pierre. Venez, Adnár nous montrera le chemin.

Le chef se glissa dans le boyau, suivi des religieux.

Une fois dans le *subterraneus* de l'abbaye, Eadulf s'assit sur un des coffres en bois tandis que Fidelma prenait une pièce de tissu sur une étagère et demandait à Adnár de lui apporter une des jarres qui dégageaient une odeur de *cuirm*. Elle mouilla le chiffon et l'appliqua sur le front d'Eadulf.

— Quelle est cette grave nouvelle que vous vous apprêtiez à m'annoncer, Adnár ? demanda-t-elle tandis que son compagnon émettait un faible gémissement de protestation sous l'effet de la brûlure de l'alcool.

— Il faut envoyer un message à Colgú. Il est en danger. Le père de Torcán, Eoganán des Uí Fidgenti, organise un soulèvement contre votre frère à Cashel. Torcán faisait partie du complot, j'ai surpris une conversation. Olcán est impliqué ainsi que son père, Gulban Œil-de-Faucon, car Gulban, en se joignant à la conjuration, avait obtenu

l'assurance qu'Eoganán ferait de lui le chef des Loígde. J'ai placé Olcán sous bonne garde et suivi Torcán jusqu'ici, pensant qu'il avait rendez-vous avec des complices. Quand j'ai vu qu'il allait vous frapper, j'ai aussitôt réagi. Je regrette de l'avoir tué par maladresse, car j'aurais voulu qu'il m'en apprenne davantage sur la haute trahison qui se prépare.

La surprise de Fidelma n'était pas feinte. Elle était convaincue qu'Adnár soutenait le complot des Uí Fidgenti et voilà que sa déclaration l'amenait à changer radicalement de point de vue.

— Gulban est votre chef, Adnár, objecta-t-elle. Votre loyauté vous porte tout naturellement à vous soumettre à ses ordres.

— Pas quand il conspire contre mon roi et les Loígde. Vous désapprouvez ma fidélité aux Loígde et à Cashel ?

Fidelma secoua la tête et Adnár poursuivit :

— Je ne comprends pas quel but visait Torcán en voulant vous tuer. Il eût mieux valu pour lui et ses acolytes qu'ils vous retiennent en otage, dans l'éventualité où leur attaque contre Cashel aurait échoué.

— Plus étonnant encore, derrière nous sont entreposées les têtes de sœur Síomha et de sœur Almu, qui s'est échappée des mines de cuivre de Gulban. Et j'ai acquis la certitude qu'elle tentait d'avertir l'abbaye du soulèvement qui se préparait.

Adnár la fixa d'un air hébété.

— Suggérez-vous que Torcán les a assassinées ? Mais pourquoi ? Pour les empêcher de révéler ses fatals desseins ?

Fidelma, qui avait terminé de nettoyer la blessure d'Eadulf, se redressa. En ce qui la concernait, la nature de cette dernière confirmait qu'elle avait été causée par une pierre lancée par Torcán. A moins qu'il ne l'ait laissée choir sur la tête du Saxon.

— Si ce que vous dites est vrai il est de mon devoir, en tant que magistrat, de vérifier votre découverte, dit Adnár.

Comme Fidelma n'y opposait aucune objection, il revint sur ses pas et s'introduisit dans le passage qui menait à la grotte.

— Cela vous dérangerait-il de m'expliquer ce qui se passe ? grommela Eadulf en se tenant le front.

— Eh bien, mon cher Eadulf, je crois que les brouillards de la confusion commencent à s'éclaircir, lui chuchota Fidelma à l'oreille.

— Pas pour moi, soupira le moine dont la perplexité ne faisait que croître. En tout cas, l'homme qui vient d'être occis est celui-là même qui m'a capturé et retenu prisonnier aux mines de cuivre.

— Je me doutais d'une histoire de ce genre. Je vous prierai cependant de la garder pour vous pour l'instant.

— Mais qui est cet homme ?

Fidelma céda à ses instances et le lui expliqua rapidement. Quand Adnár réapparut, il semblait pétrifié par l'horreur.

— Je les ai vues, ma sœur, haleta-t-il. Il s'agit là d'une atroce découverte. En tant que *dálaigh*, vous êtes mieux placée que moi pour juger des décisions à prendre. Comment entendez-vous conduire cette affaire ?

Fidelma aida Eadulf à se remettre debout, prenant son temps pour répondre.

— Eh bien, Adnár, dit-elle enfin, nous allons emmener frère Eadulf à l'hôtellerie où on lui fera un pansement avec des plantes cicatrisantes et pendant qu'il se repose, nous nous entretiendrons sur la meilleure façon de procéder.

Plus tard dans la matinée, Fidelma et Eadulf, accompagnés d'un petit groupe, retournaient dans la caverne. L'abbesse Draigen, qui ignorait ostensiblement la présence de son frère, était accompagnée de sœur Brónach. Chacune à son tour identifia les terrifiantes têtes des sœurs Almu et Síomha. Deux nonnes les placèrent alors dans un sac afin de les enterrer plus tard avec les corps, et partirent avec sœur Brónach.

Draigen fixait avec dédain le cadavre de Torcán, qui n'avait pas été déplacé.

— Peut-être que votre compagnon, dit l'abbesse à Fidelma, pourrait aider Adnár à transporter ce cadavre ailleurs. Il n'a rien à faire dans l'enceinte de cette abbaye.

— Volontiers, mère abbesse, dit innocemment Eadulf, peu réceptif à l'agressivité de Draigen.

Mais Fidelma le retint un instant et se pencha sur le corps car son regard exercé avait repéré un renflement.

— Curieux, murmura-t-elle en glissant la main sous la tunique du défunt d'où elle retira des feuilles de vélin.

La lanterne révéla qu'elles étaient maculées de taches rougeâtres.

— Eh bien ? demanda l'abbesse.

Fidelma replia les pages en silence et les plaça dans sa *crumena*.

— Maintenant, vous pouvez faire enlever le corps, lança-t-elle à l'abbesse sans lui répondre. Mais peut-être serait-il préférable qu'Adnár envoie chercher des serviteurs de Torcán pour se charger d'une besogne qui sied mal à un *bó-aire* et à un frère de la foi ?

L'abbesse renifla avec hauteur et se détourna.

— Comme il vous plaira, du moment qu'il disparaît du monastère.

Puis elle s'éclipsa tandis qu'Adnár levait les yeux au ciel d'un air exaspéré.

— Il sera fait comme vous le souhaitez, dit-il à Fidelma. Je vais envoyer un messenger quérir des domestiques de la maison de Torcán.

Et comme Fidelma ne faisait aucun commentaire, il prit congé.

Plus tard dans sa cellule de l'hôtellerie, Fidelma, assise en face d'Eadulf, étala sur la table les feuilles de vélin qu'elle avait subtilisées.

— Et alors ? De quoi s'agit-il ? demanda le moine saxon. L'abbesse n'a

guère apprécié que vous lui fassiez des cachotteries quant au contenu de ce document.

À peine Fidelma avait-elle entrevu le texte qu'elle avait compris qu'il s'agissait des pages manquantes du *Teagasg Rí*, celles de la biographie de Cormac Mac Art, qui venaient en appendice à ses règles de sagesse. Elle les parcourut rapidement. Et comme elle s'en était doutée, elles traitaient bien de l'histoire du veau d'or, et plus précisément du fameux épisode qui narrait la vengeance du prêtre supposé avoir assassiné Cormac grâce à trois arêtes de saumon restées coincées dans la gorge du roi.

— Après cette infamie, lut Fidelma à haute voix, le prêtre maudit se retira, emportant avec lui la fabuleuse idole qui valait plus que le prix de l'honneur de tous les rois des cinq royaumes d'Éireann et du haut roi réunis. Le prêtre retourna dans son pays aux confins du royaume, au lieu dit des Trois Saumons, et il dissimula dans une caverne le veau d'or qui le moment venu renverserait la nouvelle foi. Et pendant les générations qui suivirent, chaque prêtre du culte de la bête fabuleuse, en attendant le jour de gloire, prit le nom de Dedelchú.

Eadulf fronça les sourcils.

— Le molosse de Dedel ? Vous l'avez déjà mentionné.

Fidelma sourit.

— Le molosse du veau. J'ai vérifié dans le *Glossaire* de Longarad : *Dedel* est un mot ancien, tombé en désuétude, et qui signifie très précisément le petit d'une vache.

— Ne vous avais-je point fait remarquer que le dessin dans cette cave ressemblait plus à un veau qu'à un chien ? s'exclama un Eadulf rayonnant.

Fidelma poussa une exclamation agacée.

Le lendemain, en entendant une sonnerie de trompette provenant de la forteresse d'Adnár, Fidelma sortit de l'hôtellerie. Deux bateaux venaient d'entrer dans le bras de mer et se dirigeaient vers le port abrité. Elle reconnut sans peine la *barc* de Ross. Quant au long vaisseau dans son sillage, c'était un navire de guerre, et il battait pavillon de Cashel. Fidelma poussa un soupir de soulagement. L'attente était terminée et pour la première fois depuis le départ de Ross, elle respirait.

CHAPITRE XVIII

Tout le monde était descendu à l'appontement pour accueillir les nouveaux venus : Fidelma, Eadulf, l'abbesse Draigen et sœur Lerben que Draigen, ignorant les conseils de Fidelma, avait confirmée dans son rôle de *rechtaire*. Ils regardèrent Ross amarrer le petit bateau de sauvetage.

Ross se hissa sur le débarcadère et tendit la main à un homme aux cheveux argentés d'apparence imposante. Malgré les ans, le vieil homme qui sauta à quai était encore beau et énergique. Sur son habit, il portait un collier d'or, symbole de sa fonction. Si son allure ne l'avait déjà distingué, cet emblème le désignait comme une personne de haut rang.

Ross, rayonnant de plaisir à la vue de Fidelma, alla la saluer la première, oubliant le protocole qui voulait qu'il présente d'abord ses respects à l'abbesse.

— Dieu merci, vous êtes saine et sauve, ma sœur. Depuis que je vous ai quittée, j'avais perdu le sommeil.

Puis il adressa en souriant un petit hochement de tête à Eadulf.

Fidelma lui rendit son salut.

— Nous sommes en excellente santé, Ross.

— *Deo adjuvante* ! murmura le vieil homme. Votre frère ne m'aurait jamais pardonné s'il vous était arrivé malheur.

Ross répondit alors à la question qu'il lisait dans les yeux de Fidelma.

— Je vous présente Beccan, chef brehon et juge du clan des Loígde.

Le vieux brehon tendit les mains à Fidelma, le visage grave et les yeux pétillant de malice.

— Sœur Fidelma ! J'ai beaucoup entendu parler de vous. On m'a demandé de me substituer à Bran Finn, le chef du clan des Loígde, pour juger qui est coupable et de quels délits en liaison avec cette trahison.

Fidelma, qui avait à juste titre supposé que Bran Finn enverrait son plus haut magistrat pour présider l'audience, lui présenta Eadulf.

— Le seul crime de vous avoir retenu captif était déjà suffisamment ignoble pour mériter notre colère, scanda Beccan avec solennité. Dans notre royaume, la transgression des lois de l'hospitalité envers les étrangers est considérée comme se répercutant sur tout notre peuple, depuis le haut roi jusqu'au plus misérable d'entre nous. Pour cela, je vous prie de nous pardonner et vous promets que vous recevrez une compensation proportionnelle à l'offense.

— La seule compensation que je réclame, répliqua Eadulf avec une égale dignité, est que justice soit rendue et que la vérité l'emporte.

— Bien dit, Saxon, lança Beccan, visiblement surpris par la maîtrise du gaélique d'Eadulf. Votre éloquence proclame que vous avez étudié dans nos collèges. Vous parlez parfaitement notre langue.

— J'ai passé quelques années à étudier à Durrow et à Tuaim Breacain, expliqua Eadulf.

Draigen, vexée d'être tenue à l'écart, s'empessa d'intervenir. Dans des circonstances normales, le protocole aurait exigé qu'elle soit la première à accueillir le brehon.

— Je suis heureuse que vous soyez venu jusqu'ici, Beccan. Il y a encore bien des choses à résoudre dans les affaires qui nous intéressent. Malheureusement, cette jeune *dálaigh* envoyée par Brocc n'a pas semblé capable d'élucider ces mystères.

Beccan haussa les sourcils d'un air interrogateur en direction de Fidelma.

— Voici l'abbesse de cette communauté, et voici sa *rechtaire*.

Beccan inclina la tête, tandis que la déception se peignait sur le visage de Draigen qui s'était vue dans l'obligation d'être présentée par Fidelma.

— Venez, abbesse, montrez-moi le chemin, amenez donc avec vous votre jeune hôtelière et nous déciderons de ce qu'il convient d'organiser.

Escorté des deux femmes, le brehon s'éloigna avec un demi-sourire à l'adresse de Fidelma.

— Voilà un homme avisé, remarqua Ross. Il sait que nous avons besoin d'un peu de temps pour nous accorder en l'absence de Draigen. Il marqua une pause et secoua la tête.

— J'ai vraiment craint pour votre vie, Fidelma. Je vous imaginai déjà prise dans ce soulèvement...

— Quelles nouvelles de ce côté-là ? Que s'est-il passé ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Je me suis donc rendu à Ros Ailithir avec sœur Comnat. À une demi-journée de navigation d'ici, j'ai par chance croisé un bateau de guerre des Loígde loyal à Cashel. Je connais le capitaine et il a pris sur lui de se rendre directement aux mines de cuivre de Gulban. Puis nous avons poursuivi notre route jusqu'à Ros Ailithir et là, nous sommes entrés en relation avec l'abbé Brocc et Bran Finn, qui a immédiatement mobilisé son clan et envoyé des messagers à votre frère. Bran m'a donné un bateau de guerre comme escorte et avec le brehon, nous sommes revenus ici aussi vite que possible. Sœur Comnat a insisté pour nous accompagner.

— Mais aucune attaque n'a été lancée contre Cashel ? demanda Eadulf qui se doutait bien que Fidelma était dévorée d'inquiétude pour son frère.

— Nous ne savons rien, répondit Ross. Beccan a reçu pour mission

d'emprisonner Adnár ainsi que tous ceux qui pourraient apporter leur soutien à Gulban. Il protégera l'abbaye jusqu'à ce qu'il reçoive d'autres instructions de Bran Finn. Dès que nous serons informés de ce qui se passe à Cashel, Beccan présidera une audience sur les événements qui ont plus particulièrement affecté l'abbaye.

Fidelma réfléchit un instant.

— Tout compte fait, cela m'arrange, Ross. Je mettrai ce délai à profit pour éclaircir un ou deux points avant ma plaidoirie. Mais sommes-nous, ici, suffisamment à l'abri des hommes de Gulban ?

Ross pointa du doigt le bateau de guerre ancré dans la baie.

— Voilà une garantie qui me semble suffisante, grommela Eadulf.

Puis il plissa les paupières.

— Voici notre chef local, Adnár, qui vient se présenter au brehon.

Un bateau venait de quitter le quai de Dún Boí et traversait le bras de mer. Adnár, reconnaissable à sa crinière d'un noir de jais, était assis à la poupe.

— Si cela ne vous dérange pas, Ross, dit Fidelma qui répugnait pour l'instant à se confronter à Adnár, j'aimerais m'entretenir avec sœur Comnat.

Aussitôt, Ross aida Fidelma à grimper dans son embarcation, Eadulf la suivit, et ils voguaient déjà vers le *Foracha* quand Adnár accosta à l'embarcadère.

Ils trouvèrent sœur Comnat dans la cabine de Ross. Malgré ses traits tirés, elle avait bien meilleure mine que lors de sa première rencontre avec Fidelma.

— Tout va bien ? demanda aussitôt sœur Comnat en voyant entrer Fidelma et Eadulf.

— Nous ne serons pleinement rassurés que dans un jour ou deux, ma sœur, répliqua Fidelma. Toutefois Torcán des Uí Fidgenti a été ajouté à la liste des récents décès à l'abbaye.

— Le fils d'Eoganán des Uí Fidgenti ? Que faisait-il au monastère ?

L'inquiétude se peignit sur les traits de la vieille bibliothécaire.

Fidelma prit place sur la couchette et fit signe à Comnat de se rasseoir.

— Vous avez bien mentionné que vous l'aviez vu entraîner les hommes de Gulban quand vous avez été capturée avec sœur Almu ?

— Oui.

— Frère Eadulf l'a identifié comme étant le jeune chef en charge des mines.

— Oui, il se trouvait aux mines de cuivre.

— Dites-moi, sœur Comnat, vous qui êtes une fine lettrée, connaissez-vous la signification du nom de Torcán ?

Comnat parut perplexe.

— Est-ce vraiment important ?

— Je vous en prie.

- Attendez que je réfléchisse... cela doit venir de *torcc*, le sanglier.
- Vous m'avez rapporté qu'avant de disparaître, sœur Almu avait prononcé des paroles dont la signification vous avait échappé.
- Oui. Elle a dit...
- Comprenant brusquement où Fidelma voulait en venir, elle laissa sa phrase en suspens, puis se reprit.
- Peut-être ai-je mal interprété sa remarque. Almu a effectivement mentionné un sanglier, c'est du moins ce qu'il m'a semblé... Suggérez-vous que c'est Torcán qui a aidé Almu à s'échapper avant de l'assassiner ? Mais pourquoi donc ? Cela n'a pas de sens.
- Vous avez mentionné qu'Almu était une amie de Síomha.
- Comnat hocha la tête.
- Elles étaient très proches.
- Dans ce cas, si Almu est rentrée à l'abbaye sans encombres, sa première réaction a dû être de partir à la recherche de Síomha, avant même de prévenir l'abbesse.
- Peut-être.
- Revenons à ce jour où un vieux mendiant est venu vous vendre une copie de l'ouvrage du haut roi Cormac, *Teagasg Rí* Vous souvenez-vous de cet homme ?
- En d'autres circonstances, sœur Comnat n'aurait pas manqué de demander à son interlocutrice ce qui motivait un changement de sujet aussi abrupt, mais l'étincelle qu'elle surprit dans les yeux de Fidelma l'amena à répondre sans plus d'atermoiements.
- Je m'en souviens. Cela se passait une semaine avant que sœur Almu et moi-même ne partions pour Ard Fhearta.
- Le mendiant s'est-il rendu directement à la bibliothèque ?
- Non. Il a d'abord montré le livre à Draigen, qui m'a fait venir pour que j'estime sa valeur. L'abbesse, qui est dotée de nombreux talents, ne s'intéresse pas beaucoup aux livres. J'ai alors constaté qu'il s'agissait d'une bonne copie.
- Des pages avaient-elles été coupées ou endommagées ?
- Non, il était en excellent état pour un ouvrage aussi ancien. Mais ce qui faisait son prix était contenu dans l'appendice relatant la vie du haut roi. J'ai donc conseillé d'acheter cet ouvrage au vieil homme ou de l'échanger contre de la nourriture.
- Je vois. L'abbesse a-t-elle gardé le livre pour en prendre connaissance ?
- Non. Je l'ai emporté avec moi et j'ai demandé à sœur Almu d'en étudier les caractéristiques et de le consigner dans le catalogue.
- Malgré son jeune âge, sœur Almu était-elle une érudite ?
- Oui, une jeune fille très compétente. Elle calligraphiait admirablement et connaissait le grec, le latin aussi bien que l'hébreu.
- Déchiffrait-elle l'ogham et la langue des Féine ?

— Bien sûr. Je les lui avais appris moi-même. Elle avait l'esprit vif. Sans vouloir offenser sa mémoire, la propagation de la foi la concernait d'assez loin, mais elle appréciait les livres et plus particulièrement les anciennes chroniques.

— Donc sœur Almu a examiné attentivement ce texte ?

— Tout à fait.

— Si elle y avait trouvé un épisode digne d'intérêt, à qui en aurait-elle parlé ?

Sœur Comnat fronça les sourcils.

— Je suis la bibliothécaire.

— Admettons qu'elle ne veuille pas vous déranger, dit Fidelma en choisissant soigneusement ses mots pour ne pas désobliger la vieille nonne, aurait-elle pu s'adresser à son amie Síomha ?

— C'est concevable, mais pourquoi aurait-elle agi ainsi, je me le demande.

Fidelma se leva brusquement.

— Je vous remercie, sœur Comnat, je crois que je commence à comprendre bien des choses.

Sur le pont, Fidelma demanda à Ross si un de ses marins pouvait l'emmener en barque avec Eadulf jusqu'à la forteresse d'Adnár. Pendant la traversée, Fidelma, qui avait exposé dans le détail les événements survenus à l'abbaye à son compagnon, confessa sa perplexité sans s'étendre davantage sur ce qui la contrariait. Il n'insista pas car il ne connaissait que trop bien cette expression absente et butée que montrait parfois la religieuse : plus elle s'approchait de sa proie, plus elle répugnait à révéler ses pensées.

Mais, devant sa déception, elle posa une main rassurante sur son bras.

— Le procès ne s'ouvrira que quand Beccan sera prêt. Entre-temps, vous aurez tout le loisir, vous aussi, de réfléchir aux données du problème.

— Auriez-vous dans l'idée qu'Almu et Síomha partageaient un secret qui a précipité leur mort et aurait pu provoquer la nôtre car il intéressait Torcán de très près ?

— Vous avez l'esprit vif, Eadulf, lança Fidelma avec un grand sourire. À cet instant, l'embarcation accosta au débarcadère et ils grimpèrent à la forteresse dont un guerrier interdisait l'entrée.

— Adnár est en visite à l'abbaye, ma sœur.

— Ce n'est pas Adnár que je souhaite rencontrer mais Olcán.

— Il est retenu prisonnier et je ne suis pas autorisé à le laisser s'entretenir avec quiconque.

— Et moi je suis *dálaigh* des cours de justice et vous devez vous soumettre à mon autorité.

Le guerrier hésita mais l'expression de Fidelma le convainquit de battre en retraite.

— Par ici, ma sœur, murmura-t-il.

Olcán, qui était enfermé dans une cellule des sous-sols de la forteresse, apparut échevelé et furieux.

— Mais que se passe-t-il ? s'écria-t-il en bondissant de sa paillasse. J'attends des éclaircissements, ma sœur : pourquoi m'a-t-on jeté ici ?

Fidelma attendit que le guerrier soit ressorti du cachot.

— Adnár ne vous a-t-il rien expliqué ?

Le fils de Gulban fixa Fidelma, puis Eadulf, et ouvrit les mains en un geste de stupéfaction impuissante.

— Il m'accuse d'être un conspirateur !

— Votre père Gulban a bel et bien conspiré avec les Uí Fidgenti pour renverser le roi de Cashel.

— Mon père ! s'exclama Olcán avec amertume. Mais il ne me confie jamais ses plans ! Qu'y puis-je, si je suis le fils de mon père ?

— Adnár affirme que vous étiez impliqué dans ce complot avec Torcán. Niez-vous avoir eu connaissance qu'il se préparait un soulèvement dont votre ami Torcán était l'un des organisateurs ?

Olcán semblait outragé.

— Torcán était un invité de mon père qui désirait que je l'accompagne à la chasse et à la pêche. On m'a demandé de lui tenir compagnie, de multiplier les amabilités et de prévenir ses moindres désirs.

— L'autre jour, vous êtes venu à l'abbaye pour me poser des questions et ensuite, vous vous êtes rendu sur le navire breton pour enquêter auprès d'Odar. Pourquoi cela ?

— J'agissais à la demande de Torcán.

Cette réponse surprit Fidelma.

— Vous obéissez à Torcán sans lui demander d'explications ? Depuis quand lui servez-vous de domestique ?

— Non, ce n'est pas ça. Torcán m'a raconté qu'il vous suspectait, vous et Ross, de manigancer un mauvais coup pour empêcher Adnár de récupérer ce navire, auquel il avait droit au nom des lois des prises de mer.

— Et vous l'avez cru ?

— Avouez qu'il se passait des choses bizarres sur ce vaisseau ! Et vous-même et Ross sembliez y être associés.

— Vous m'assurez que vous ignoriez tout du complot jusqu'à ce qu'Adnár vous jette en prison ?

— Je vous le jure. Hier matin, alors que je dormais, Adnár et ses hommes m'ont réveillé pour m'amener ici. Plus tard dans la journée, Adnár est venu me raconter qu'il avait tué Torcán. Il m'a alors appris qu'avec mon père et Eoganán des Uí Fidgenti, il était impliqué dans une conjuration visant à renverser le roi Colgú. Par la sainte croix, ma sœur, je n'ai jamais porté le moindre intérêt au pouvoir. Je ne connais strictement rien en ce domaine.

Fidelma secoua la tête d'un air pensif.

— Votre histoire est tellement invraisemblable, Olcán, qu'il se peut que vous disiez vrai. Un conspirateur, et qui plus est un meurtrier, s'arrangerait pour échafauder un conte un peu plus crédible.

Eadulf fixa Fidelma avec surprise. Lui-même n'avait pu s'empêcher de juger les justifications d'Olcán parfaitement fantaisistes et il décida d'intervenir.

— Fidelma, sœur Comnat m'a rapporté que la capitale de Gulban était un camp militaire où Torcán entraînait les hommes de ce chef. Comment Olcán aurait-il pu l'ignorer ?

— Je n'ai pas vu mon père depuis des mois. Nous nous entendons très mal et n'avons rien de commun. Je vous l'ai déjà expliqué.

— Depuis combien de temps êtes-vous l'invité d'Adnár ? demanda Fidelma.

— Je suis arrivé deux jours avant vous.

— Donc vous n'étiez pas ici quand on a découvert le corps décapité dans l'abbaye ?

— Non, comme je vous l'ai déjà précisé.

— Et avant cela, où séjourniez-vous ?

— Chez un chef du clan des Duibhne.

— Vous y avez passé combien de temps ?

— Trois mois.

— Il nous suffira d'envoyer un messenger au chef des Duibhne pour le vérifier.

— Faites, je n'ai rien à cacher.

— Et quand êtes-vous revenu chez les Beara ?

— Un peu avant mon arrivée chez Adnár. Je suis venu directement ici, sachant qu'il m'accueillerait plus cordialement que mon père. Gulban a déjà désigné un de mes cousins comme *tánaiste*, héritier présomptif. Je ne nourris aucune ambition dans le clan de mon père.

— Alors comment se fait-il que Gulban vous ait prié d'organiser les plaisirs de Torcán ? s'étonna Eadulf.

— Le lendemain de l'arrivée de Fidelma, Torcán s'est retrouvé ici porteur d'un message qui me priait de l'accompagner à la chasse. Mon père sait que mes goûts me portent vers ce type d'activité. Je crois même que j'ai gardé ce billet qui doit être quelque part dans mes bagages.

— Les rumeurs de complot ne sont pas parvenues jusqu'à vous ?

— Mais non, je vous le jure !

— Comment Adnár a-t-il eu vent de la conjuration contre Cashel ? insista Eadulf.

— Je suppose qu'il a surpris une conversation entre Torcán et un de ses hommes. En réalité, je l'ignore.

— Mais il a pourtant dit...

La porte du cachot s'ouvrit et frère Febal apparut, l'air furieux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? De quel droit vous êtes-vous introduite ici, ma sœur ? tonna-t-il en reconnaissant Fidelma. Ce jeune homme est un prisonnier d'Adnár. Il est accusé de comploter contre Cashel.

— De quel droit, dites-vous ? Mais en raison de celui que me confèrent mon rang et ma fonction, répliqua calmement Fidelma. Je m'étonne que vous l'ignoriez, Febal.

— Je ne peux vous autoriser à une telle démarche sans le consentement d'Adnár.

— Vous n'êtes en rien concerné.

Fidelma étudia pensivement Olcán.

— J'en ai maintenant terminé. Bientôt cette affaire sera tranchée par le chef brehon des Loígde. En attendant, Olcán, vous devrez vous accommoder de cette situation.

— Mais je suis innocent !

— Alors profitez de cette infortune passagère pour réfléchir à la destinée humaine, répliqua Fidelma avec un sourire narquois. Sénèque, dans *De Providentia*, nous a transmis un précieux enseignement : *Ignis aurum probat, miseria fortes viros*, le feu met l'or à l'épreuve, l'adversité fait de même avec les hommes forts. Puissent ces tribulations vous révéler à vous-même.

Elle quitta la cellule, suivie d'Eadulf et de frère Febal tandis que le garde refermait la porte de la geôle.

— Adnár ne manquera pas d'être averti de votre intrusion ! grommela Febal.

— Mon cher Febal, tout le monde dans cette forteresse doit maintenant répondre de ses faits et gestes devant les soldats à bord du bateau de guerre des Loígde ancré dans la crique, et devant Beccan, le chef brehon des Loígde, qui agit en nom et place de Bran Finn, votre chef.

Frère Febal lui adressa un regard plein de ressentiment.

— Personne n'est plus impatient que moi de voir ouvrir ce procès, ma sœur. Tout ce dont j'accuse Draigen sera enfin révélé au grand jour.

Avant qu'il ait pu ajouter quoi que ce soit, Fidelma avait déjà entraîné Eadulf hors de la forteresse. Ils regagnèrent leur barque et Fidelma surprit Eadulf en demandant aux rameurs de les ramener au navire marchand. Une fois à bord, elle pria Odar de se joindre à eux pour une brève expédition.

— Je veux que vous m'emmeniez voir ce fermier qui vous a loué les chevaux, lui déclara-t-elle.

— Barr ?

— Oui. Où habite-t-il ?

— Dans la montagne, à une bonne heure de marche, répondit le marin.

Barr, un petit homme robuste à la barbe broussailleuse et d'une saleté assez repoussante, était dans son jardin. En les voyant arriver, il les examina de ses petits yeux marron plantés dans sa face ronde, et Fidelma songea qu'à côté de lui, un cochon ne manquait pas d'attrait.

— Bonjour, Odar, lança Barr à l'adresse du marin. Si vous venez pour me louer les chevaux, je les ai vendus. Pendant l'hiver, le *cuirm* est d'un plus grand réconfort que les bêtes.

— Nous ne sommes pas venus pour les chevaux, déclara Fidelma. L'homme la regarda d'un air interrogateur.

— Avez-vous retrouvé votre fille ? demanda la religieuse. Il éclata de rire.

— Je n'ai pas de fille. Qu'est-ce que-

Puis il s'empourpra. À l'évidence, Barr était un piètre menteur.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous raconté à l'abbesse que vous étiez sans nouvelles de votre fille ?

Barr paraissait désarmé.

— On vous a payé pour vous rendre à l'abbaye, c'est bien cela ?

— Il n'y a pas de mal à ça ! protesta le fermier. Ce jeune homme m'ajuste prié d'aller examiner un cadavre en prétextant que ma fille avait disparu. J'étais censé m'assurer que ce n'était pas elle.

— Bien sûr. Il vous a proposé de l'argent ?

— Assez pour acheter trois bons chevaux.

Le fermier fit la grimace.

— J'ai marchandé avec lui. Il tenait à mes services.

— Qu'attendait-on de vous exactement ?

— D'étudier attentivement le corps et de le décrire au jeune homme.

— C'est tout ?

— Oui. De l'argent facilement gagné, avouez-le.

— En mentant à l'abbesse d'une communauté. Aviez-vous déjà rencontré ce jeune homme ?

— Non, mais il avait passé la nuit ici. Il attendait une femme.

— Quelle femme ?

— Une femme qu'il devait retrouver à la ferme mais elle n'est pas venue. Au matin, il est parti mais le lendemain, il a frappé à ma porte et c'est là que nous avons conclu notre affaire.

— Pouvez-vous me le décrire ?

— Mieux que ça. Il se déplaçait avec une escorte et j'ai entendu un de ses hommes l'appeler par son nom. C'était le seigneur Torcán.

Deux jours plus tard, alors que les membres de la communauté sortaient du réfectoire après le premier repas, un nouveau navire de guerre arriva dans la crique et prit position à côté de celui des Loígde, non loin de la *barc* de Ross et du vaisseau breton. Il arborait les bannières des Loígde et de Cashel.

Fidelma et Eadulf se joignirent à Draigen, Beccan et Ross pour

descendre au débarcadère. De là, ils virent une embarcation où avaient pris place un religieux et un guerrier de belle stature. Bientôt, le guerrier agile sautait à quai et aidait le religieux à prendre pied sur l'appontement.

Le guerrier se dirigea droit sur Beccan, qu'à l'évidence il connaissait, et le salua.

— Je vous présente Máil des Loígde, annonça Beccan.

Le moine, un jeune homme au visage de chérubin, leva les mains et inclina la tête pour saluer le petit groupe. Malgré de bonnes joues rouges et des traits enfantins, il dégageait un air d'autorité.

— Je suis frère Cillín de Mullach, annonça-t-il.

— Frère Cillín, qui a récemment rejoint la confrérie de Ros Ailithir, a été mandaté ici par l'abbé Brocc et Bran Finn, suite à certaines rumeurs, précisa Máil.

Le moine s'adressa alors à eux avec solennité :

— J'ai été chargé de toutes les congrégations religieuses de cette péninsule...

L'abbesse Draigen émit une exclamation étouffée qui n'échappa point à Cillín. Avec un sourire froid, il laissa son regard flotter dans sa direction.

— L'abbé Brocc m'a confié la tâche de réorganiser les religieux, de les ramener aux préceptes de la foi et à l'obéissance envers leurs chefs légitimes. Je ne resterai ici qu'un jour ou deux avant de gagner la capitale de Gulban, plus au nord.

Fidelma, qui surveillait Draigen du coin de l'œil, se dit que des affrontements sévères s'annonçaient.

Elle s'avança de quelques pas et fit les présentations, puis, s'adressant au moine, lui posa la question qui lui brûlait les lèvres :

— Quelles nouvelles de Ros Ailithir ?

— Eoganán et ses rebelles sont passés à l'attaque. Personne ne vous a-t-il encore rien raconté ?

Le cœur de Fidelma se mit à battre plus vite.

— Eoganán s'est donc effectivement révolté contre Cashel ? Comment va mon frère Colgú ? interrogea-t-elle d'une voix frémissante malgré le calme délibéré avec lequel elle avait posé sa question.

— Ne craignez rien, intervint aussitôt le guerrier. Colgú est en sécurité à Cashel et le soulèvement a été dompté. Il était d'ailleurs condamné avant même d'avoir commencé.

— Avez-vous plus de détails ? demanda Beccan, car Fidelma était restée muette de soulagement.

— Il semblerait que Colgú ait ordonné à ses guerriers de frapper Eoganán et les Uí Fidgenti avant qu'ils aient terminé leurs préparatifs. Le soulèvement devait être lancé au printemps, quand le sol est plus ferme, et permet de mieux manœuvrer ces engins de destruction

francs dont Gulban avait fait l'acquisition.

Le clan Arada porta directement la bataille à l'intérieur du territoire des Uí Fidgenti.

— Continuez, le pressa Fidelma.

Elle savait que le clan des Arada Cliach occupait des territoires situés à l'ouest de Cashel, entre la vieille capitale et les terres des Uí Fidgenti. Depuis des temps immémoriaux, les membres de ce clan étaient réputés dans les cinq royaumes pour leurs prouesses de cavaliers et de conducteurs de chars.

— Eoganán, reprit Máil, qui appréciait visiblement l'attention dont il était l'objet, comprit qu'il ne pouvait plus attendre l'aide de Gulban et il mobilisa les hommes de son clan pour le défendre. Les deux armées croisèrent le fer au pied de la colline d'Áine.

Au cours de ses nombreuses pérégrinations, Fidelma s'était déjà rendue à Áine, située sur une hauteur où s'élevait une forteresse dominant les plaines à perte de vue. On disait que c'était le trône de la déesse dont elle portait le nom.

— De notre côté, les pertes ont été assez légères...

— *Deo gratias !* s'écria Beccan.

— La victoire est allée aux Arada et à Cashel. Les Uí Fidgenti ont fui le champ de bataille où gisait, tué avec bon nombre de rebelles, Eoganán, leur roi auto-proclamé. Cashel est sauvé. Votre frère se porte à merveille.

Fidelma resta longtemps silencieuse, tête baissée.

— Et quelles nouvelles de Gulban et de ses mercenaires francs ? demanda Eadulf.

Cette fois, ce fut Cillín qui fournit la réponse.

— Un de nos navires de guerre, alerté par Ross il y a quelques jours, s'était aussitôt dirigé vers les mines de cuivre. Le hasard a voulu qu'il arrive à l'instant où Gulban en personne faisait manœuvrer ses engins de mort. Comment les appelle-t-on déjà ? des *tormenta* ?

Les guerriers de Loígde ont attaqué avant que Gulban puisse organiser sa défense et toutes les machines ont été brûlées et détruites. Les Francs qui n'avaient pas été tués ont été capturés. Quant aux prisonniers, Bretons ou autres, ils ont été libérés.

— Et quand tout cela est-il arrivé ? demanda Fidelma.

— Il y a quatre jours, répondit Máil en fronçant les sourcils. Mais si vous tenez à savoir la date exacte, je suppose que c'est pour écrire une chronique ?

Fidelma éclata de rire et les autres la fixèrent comme si elle avait perdu l'esprit.

— Vous n'êtes pas loin de la vérité, Máil. Quatre jours, dites-vous ?

Elle se tourna vers Beccan.

— Dans ce cas, je pense qu'il est inutile de remettre plus longtemps

l'audience. Je suis dès maintenant en mesure de révéler l'identité de la personne responsable des meurtres qui ont endeuillé l'abbaye.

— Comment cela ?

C'était la voix de l'abbesse Draigen.

— Cette question a déjà été résolue ! s'exclama-t-elle. L'assassin est le fils d'Eoganán, Torcán des Uí Fidgenti. Il ne reste plus à Beccan qu'à s'accorder avec...

— Torcán est-il ici ? l'interrompt Máil, brusquement très intéressé. J'ai reçu l'ordre de l'emmener à Cashel où il doit être jugé pour son implication dans la conspiration de son père.

— Non, il est mort, lui apprend Fidelma. Adnár, le chef local, l'a transpercé de son épée alors qu'il tentait de me tuer. Par contre, Olcán, le fils de Gulban, est ici retenu prisonnier par Adnár qui l'accuse d'être impliqué dans la rébellion.

— Je vois.

En réalité, Máil était clairement dépassé par les événements.

— Je crois plutôt que vous verrez bientôt, se moqua gentiment Fidelma. Ou du moins je l'espère. Je suis prête à exposer ma version des faits devant Beccan.

— Très bien, trancha le juge. Les débats se tiendront cet après-midi dans les bâtiments de l'abbaye. Dressez la liste de ceux dont les témoignages vous seront nécessaires, ma sœur, et nous veillerons à ce qu'ils comparaissent devant nous.

CHAPITRE XIX

La *duirthech* de l'abbaye du Saumon des trois sources fut choisie par Beccan comme salle d'audience. Le fauteuil sculpté de l'abbesse avait été placé devant l'autel, face à la croix d'or. Beccan s'y installa. Son scribe personnel prit place à sa droite auprès de lui, sur un tabouret, pour consigner la plaidoirie de Fidelma qui s'assit sur le premier banc à droite de l'allée centrale, Eadulf à ses côtés. Ross et le frère Cillín de Mullach occupaient le banc juste derrière eux. Un rang plus loin se tenaient Adnár, frère Febal et le vieux fermier, Barr, que Fidelma avait fait convoquer. Derrière eux, Olcán, encadré par deux guerriers des Loígde, paraissait très abattu.

Sur le premier banc, de l'autre côté de l'allée, étaient réunies l'abbesse Draigen, sœur Lerben et sœur Comnat, et sur le deuxième, sœur Brónach accompagnée de sœur Berrach, l'air embarrassé.

Tous les membres de la communauté qui avaient pu entrer se pressaient dans une chapelle bondée. À la porte, Máil et deux guerriers montaient la garde.

Les lanternes avaient été allumées et leurs lumières vacillantes se reflétaient sur la grande croix d'or. La chaleur était suffisante pour qu'il ne soit pas nécessaire d'allumer le brasero.

Beccan ouvrit la séance en annonçant qu'il présidait cette audience afin de prendre connaissance des preuves rassemblées par Fidelma de Kildare, *dálaigh* des cours de justice, dans l'affaire de la mort inexplicquée de deux sœurs de la communauté. En fonction des éléments qu'elle apporterait, il déciderait de la nécessité ou non d'ouvrir un procès pour juger le ou les coupables qui lui auraient été désignés. Ce procès se tiendrait à Cashel à une date ultérieure.

En ayant terminé avec les formalités préliminaires, Beccan fit signe à Fidelma qu'elle pouvait commencer.

Elle se leva et prononça la formule rituelle, « *Pace tua* » qui signifie « avec votre permission », puis tomba dans un profond silence, les mains croisées et la tête baissée, comme si elle examinait quelque curieux motif sur le sol.

— J'ai rarement vu une telle accumulation de tristesse dans une abbaye, furent ses premiers mots qui résonnèrent avec une telle force que la communauté fut parcourue par une houle réprobatrice. Cet endroit, reprit-elle, dégage une atmosphère de haine incompatible avec une maison consacrée à la foi... j'ai découvert dans cette congrégation l'illustration vivante des paroles du psaume 55 – *plus onctueuse que la crème est sa bouche et son cœur fait la guerre ; ses discours sont plus doux que l'huile et ce sont des épées nues.*

L'abbesse Draigen fit mine de parler mais le brehon Beccan l'arrêta d'un geste vif.

— Nous sommes maintenant dans une cour de justice, non dans une chapelle, et ici c'est moi qui décide qui doit s'exprimer, l'admonesta-t-il. Un *dálaigh* débute toujours par une introduction et ses paroles pourront être contredites en temps utile.

Fidelma poursuivit son discours comme si de rien n'était.

— L'abbesse Draigen a fait appel à son supérieur dans la foi, l'abbé Brocc de Ros Ailithir, pour qu'il lui adresse un *dálaigh*, après qu'un corps décapité eut été découvert dans le puits principal de l'abbaye. Certains objets attachés à ce cadavre revêtaient en la circonstance une signification particulière puisqu'il tenait un crucifix dans la main droite, et, lié au bras gauche, une baguette de tremble gravée en ogham, en d'autres termes un *fé*, un instrument de mesure pour une tombe. L'inscription se référait à la déesse païenne de la mort et des batailles, la Morrigan. D'après sœur Brónach, le symbolisme de cette mise en scène sied à un meurtrier ou à un suicidé.

« Quelques jours plus tard, l'hôtesse de ce monastère, sœur Síomha, fut découverte assassinée en haut de la tour et portant sur elle les mêmes symboles. Dès mon arrivée, on m'affirma que la seule personne qui avait des motifs pour commettre un tel acte était l'abbesse Draigen. On ajouta qu'elle avait un goût prononcé pour les jeunes novices qu'elle attirait ici...

Cette fois, Draigen bondit sur ses pieds et protesta bruyamment mais Beccan la rappela à l'ordre en des termes peu amènes.

— Je vous ai déjà expliqué que vous pourriez vous défendre ultérieurement. A la prochaine interruption de votre part, je me verrai dans l'obligation de vous infliger une amende pour outrage à brehon. L'abbesse Draigen se rassit d'un air rageur tandis que Fidelma levait une main conciliante.

— Mais ces histoires étaient motivées par la malveillance et avaient des visées plus sinistres encore, comme je l'ai découvert plus tard. Si Draigen avait été coupable de tels méfaits, elle ne se serait pas risquée à faire appel à l'abbé Brocc pour qu'il dépêche un *dálaigh* chargé de mener une enquête sur un meurtre perpétré dans ces murs. Cependant, l'abbesse a démontré qu'elle préférait les règles des pénitentiels à nos lois séculières. Cette contradiction me troubla puis je compris, et l'abbesse elle-même me le confirma, que sa décision de faire appel à un *dálaigh* par l'intermédiaire de Brocc était motivée par le refus de laisser son frère, Adnár, se mêler des affaires de l'abbaye en tant que magistrat local.

L'abbesse la fixa d'un air outragé mais ne broncha point.

— Ma première tâche fut d'identifier le cadavre du puits. C'était celui d'une jeune fille dont le pouce, l'index et le petit doigt étaient teintés

de bleu. Je pensai aussitôt à une scribe. Quand je découvris que deux sœurs de la communauté avaient disparu, Comnat, la bibliothécaire, et sœur Almu, sa jeune assistante, je soupçonnai qu'il pouvait s'agir du cadavre de cette dernière. Trois semaines auparavant, les deux religieuses s'étaient mises en chemin pour le monastère d'Ard Fhearta et on ne les avait plus revues. Pour ne pas fatiguer mon auditoire, je dirai simplement que par la suite, mes suspicions s'avérèrent correctes. Il s'agissait bien de la dépouille d'Almu.

« Ayant découvert l'identité du corps, il ne me restait plus qu'à élucider le mobile du meurtre. Comment sœur Almu était-elle revenue à l'abbaye ? Pourquoi avait-elle été assassinée avant d'être décapitée ? Que signifiaient les objets trouvés sur elle ? L'examen du corps avait révélé qu'elle avait été enchaînée et maltraitée avant son décès. D'autre part, ses pieds et ses ongles présentaient des traces de boue rouge. Sœur Brónach m'apprit que cette coloration provenait d'une terre chargée de cuivre particulièrement abondante en cette région. N'est-ce pas, sœur Brónach ?

La sœur au visage sévère se leva, hocha la tête et se rassit.

— Quant à la mort de sœur Síomha, elle se présentait sous un jour plus mystérieux encore, puisqu'elle fut retrouvée décapitée dans la tour et affublée des mêmes objets qu'Almu. Cependant, contrairement à son amie, elle n'avait pas été déshabillée. Sans doute le meurtrier savait-il que l'on découvrirait immédiatement son identité ou, mieux, tenait-il à ce qu'on la reconnaisse. Ce qui m'intrigua, ce fut de retrouver de la boue rouge sous les ongles de sœur Síomha, or, quand je l'avais vue quelques heures auparavant, ses mains étaient parfaitement nettes.

« Puis je découvris des traces de sang dans l'escalier de la tour qui mène au *subterraneus*. Son meurtrier lui aurait-il tranché la tête dans la salle de la clepsydre avant d'emporter son funeste trophée dans la cave ? Oui, mais dans quel but ?

« S'agissait-il de l'œuvre d'un fou ? Fallait-il chercher ses motivations dans sa détestation de l'abbaye, de l'abbesse, des religieuses en général ? Frère Febal correspond à cette description, car sa haine de Draigen, qui a été son épouse, ne connaît pas de bornes. Ce fut lui qui tenta de me convaincre que Draigen entretenait des relations contre nature avec de jeunes novices. Frère Febal était un suspect sérieux. Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à frère Febal qui la fixait avec une expression vipérine sur son beau visage.

— Il s'avéra que les accusations portées par Febal contre Draigen étaient fausses.

Pour la première fois, Draigen parut vaguement satisfaite.

— Mais, poursuivit Fidelma après un silence, n'étais-je pas en présence d'un complot plus subtil que celui suggéré par Febal ?

Beccan s'éclaircit la voix.

— En êtes-vous venue à des conclusions plus précises ?

— Oui. Et pour une meilleure compréhension de ma démarche, je vous demanderai de me laisser développer l'histoire de mes recherches dans un ordre chronologique. Tout ce que j'affirme, je peux maintenant le prouver.

— Nous vous écoutons, ma sœur.

— Il y a quatre siècles, les annales mentionnent qu'un veau d'or d'une valeur inestimable fut conçu et adoré. Mais le haut roi Cormac Mac Art considéra cet acte comme sacrilège et il condamna ce culte. Rendu furieux par son verdict, le prêtre du culte du veau d'or tua Cormac grâce à trois arêtes de saumon fichées dans la gorge du roi qui s'étouffa. Là encore nous nous retrouvons confrontés à un conte symbolique car les trois arêtes de saumon ont une signification bien précise.

« Peu de temps avant que les sœurs Comnat et Almu ne se mettent en route pour Ard Fhearta, un homme vint frapper à la porte de l'abbaye avec une copie du *Teagasg Rí* de Cormac, « Les Instructions du roi ». Cet homme traversait une mauvaise passe et désirait échanger le livre contre de l'argent ou de la nourriture. Il ignorait probablement son contenu. Quand il le présenta à l'abbesse, elle envoya chercher sœur Comnat. Cette dernière estima que l'ouvrage méritait que la bibliothèque en fit l'acquisition, car une annexe sur la vie de Cormac, à la fin du traité, lui donnait une certaine valeur. Puis elle demanda à sœur Almu, son assistante, d'examiner le livre et de le consigner dans le catalogue.

« Ainsi fut fait. Et maintenant, imaginez l'excitation d'Almu quand elle découvrit dans le texte l'histoire du veau d'or. D'après ce manuscrit, la bête fabuleuse, en or massif, avait bel et bien existé. De plus, le prêtre du culte était originaire de la région. Le symbole de la déesse connue sous l'appellation de la Vieille Dame de Beara n'est-il pas une vache ? La forteresse d'Adnár ne porte-t-elle pas le nom de Dún Boí, la déesse-vache ? Sans compter que le petit de cet animal est un veau.

— Nous connaissons depuis des lustres cette vieille légende ! Ne va-t-on pas bientôt en arriver aux choses sérieuses ? s'écria Draigen à bout de patience.

Beccan, fâché par ses constantes interruptions, décida de sévir.

— Je vous avais prévenue, mère abbesse, et je me vois dans l'obligation de vous condamner à une amende d'un *sét*. Je suis cependant d'avis, sœur Fidelma, que votre plaidoirie traîne en longueur. En quoi votre récit se rattache-t-il au sujet qui nous préoccupe ? Venons-en aux faits.

— Et au symbolisme des trois saumons ! répliqua Fidelma. Nous savons que le site de cette abbaye était autrefois un lieu de culte

païen. D'autre part, le monastère porte le nom de Saumon des trois sources. Il ne s'agit pas seulement d'une image pour le Christ, mais d'un lien avec le passé païen. Le fabuleux veau d'or fut dissimulé dans les grottes, sous cette abbaye. La plupart d'entre vous ont certainement remarqué le dessin d'un veau grossièrement gravé sur le mur de la cave qui sert de remise. Eh bien, il en existe une réplique dans la cave adjacente.

Un murmure d'excitation s'éleva de l'assemblée.

— Sœur Almu fut la première à comprendre de quoi il retournait en lisant le texte, qui disait que les prêtres du culte du veau d'or vivant ici dans l'isolement avaient pris le nom de Dedelchú, les molosses du veau. Puis vint Necht la Pure qui convertit cette terre à la nouvelle foi et en expulsa les prêtres païens. D'après le manuscrit, voilà quatre siècles que sous l'abbaye est cachée la statue d'un veau d'or massif, probablement oubliée puisqu'on n'y fait référence que dans cet ouvrage local. Imaginez alors l'excitation d'Almu !

— Pouvez-vous prouver ce que vous avancez ? demanda Beccan.

Fidelma se tourna vers Eadulf qui lui tendit les deux pages de vélin souillées.

— Ces deux feuilles ont été récemment coupées dans le livre qui narre cet épisode. Elles ont été trouvées sur le corps de Torcán.

— Poursuivez.

— Je découvris que sœur Almu était la meilleure amie de Síomha. Il est donc naturel de supposer que Síomha fut la première informée de sa découverte, et de leurs échanges naquit le désir de s'approprier le veau d'or. La constante de toute cette histoire est la cupidité. D'après le poète Lucan, si vous offrez à une personne affamée de l'or en quantité suffisante, elle peut très bien céder le peu de nourriture qu'elle possède pour se l'approprier. Le lucre est un vice maudit et dans cette histoire, sœur Síomha ignorait que sa faim, particulièrement pressante, était en réalité d'une nature morale et spirituelle.

« Síomha, dont l'âme était tombée dans la dépravation, trahit son amie Almu. Elle la persuada de ne parler à personne de sa découverte et ajouta sans doute qu'elles en reparleraient dès son retour d'Ard Fhearta. Après le départ d'Almu, Síomha s'empessa d'impliquer un troisième personnage dans l'affaire, auquel elle narra toute l'histoire. Usant des pages du livre comme guide, Síomha et son compagnon repérèrent l'endroit où ils supposaient que la bête fabuleuse avait été cachée aux yeux du commun des mortels, mais l'entrée de la grotte dans le *subterraneus* de l'abbaye était bouchée depuis longtemps.

« Afin de faciliter le travail de son comparse chargé de dégager le passage donnant accès à la caverne dont ils pensaient qu'elle recelait le trésor, Síomha se porta volontaire pour assumer le plus grand

nombre de gardes de nuit possible dans la salle de la clepsydre. Une seule personne entendit du bruit tandis qu'on dégageait le goulet : sœur Berrach. Cette jeune femme intelligente, qui subissait les préjugés de ses compagnes et prétendait être à moitié idiote pour se protéger de leur malveillance, étudiait en cachette la nuit dans la bibliothèque, au cours des quelques heures qui précédaient le lever du soleil. Mais même sœur Berrach estima que les coups qu'elle entendait n'étaient que le prolongement des percussions relativement fréquentes que l'on percevait en ces lieux, et qui semblaient provenir d'une grotte sous la chapelle. À ce propos, ces sons cavernaux étaient dus à deux tonneaux de bois flottant sur un bassin souterrain, montant et descendant avec les marées. Et donc l'interprétation de l'abbesse Draigen de ces bruits s'est avérée correcte.

Fidelma marqua une pause en remarquant que le scribe de Beccan éprouvait quelques difficultés à la suivre, puis elle reprit :

— À peine le compagnon de Síomha venait-il d'achever son travail d'excavation que la situation se compliqua. Sœur Almu revint inopinément à l'abbaye. Par un terrible coup du sort, les sœurs Comnat et Almu avaient été capturées et emprisonnées après avoir découvert que Gulban, le chef des Beara, avait décidé d'appuyer les Uí Fidgenti dans leur complot contre Cashel.

« Sœur Almu désirait s'évader. Or un jeune prince des Uí Fidgenti se trouvait dans les mines de cuivre où les nonnes étaient détenues. Almu, qui après une tentative d'évasion avortée avait été cruellement flagellée, savait qu'elle avait peu de chances de parvenir à ses fins si elle ne trouvait pas un appui à l'intérieur du campement. Et elle entreprit de se rendre utile auprès de ce jeune homme. Almu, que je n'ai point connue, était à l'évidence très astucieuse. Elle avait jaugé la personnalité du jeune homme et n'ignorait pas que le lucre était un de ses vices majeurs. Elle fit donc allusion à l'histoire du veau d'or, puis elle promit de lui confier son secret, ignorant que son amie l'avait déjà trahie.

— Je suppose que vous voulez parler du prince Torcán ? intervint Beccan.

— Effectivement. Torcán, poussé par la cupidité, ramena Almu à l'abbaye après avoir convenu d'un rendez-vous à la ferme de Barr. Comment Síomha et son compagnon accueillirent-ils Almu ? Maintenant nous le savons. Quant à Torcán, il l'attendit toute la nuit à la ferme et ne la voyant pas, il s'inquiéta, pensant qu'il avait été dupé. « Au matin, il partit. Puis il réapparut. Il avait alors appris qu'on avait découvert un cadavre dans le puits du monastère. Torcán paya le fermier pour qu'il demande à examiner le corps sous prétexte qu'il avait perdu sa fille et la recherchait dans tout le pays. D'après la description du fermier, et bien qu'elle fut décapitée, Torcán reconnut

Almu à la description de Barr. À propos, Barr est ici pour confirmer mes dires.

Les cous s'allongèrent et les têtes se tournèrent en direction du fermier qui gardait les yeux baissés en dodelinant de la tête d'un air embarrassé.

— Ainsi Torcán est parvenu à mettre un nom sur le cadavre alors que nous-mêmes avons échoué dans cette tâche ? ironisa l'abbesse. Difficile à croire !

— C'est pourtant la vérité. Vous avez toutes été trompées par le refus obstiné de Síomha de reconnaître son amie, qui avait sans aucun doute possible confié à Torcán que Síomha était dans le secret. Et quand Torcán apprit que Síomha n'avait pas identifié Almu, il commença à la soupçonner de vouloir garder le trésor pour elle.

— Insinuez-vous que c'est sœur Síomha qui a tué Almu ?

Draigen avait une fois de plus bondi sur ses pieds et interpellé Fidelma avec des trémolos dans la voix, faisant fi des avertissements du brehon.

— Si elle n'a pas perpétré le crime de ses mains, elle en était l'instigatrice. J'ai commencé à avoir des doutes sur l'innocence de Síomha quand elle s'est présentée comme l'intime de l'assistante de la bibliothécaire pour ensuite affirmer que la victime ne pouvait en aucun cas être Almu. Ensuite, Síomha a menti quand elle a prétendu avoir tiré de l'eau du puits peu de temps avant sa découverte du cadavre avec sœur Brónach. Síomha et son complice avaient forcément plongé la victime dans le puits avant l'aube, sinon les risques d'être surpris auraient été trop grands. Le troisième indice qui me permit de tirer des conclusions sur l'implication de Síomha dans l'assassinat fut ses erreurs de calcul, cette nuit-là, sur les tablettes où elle consignait les heures.

— Quelles erreurs de calcul ? s'écria Draigen.

— Síomha, à la réputation de méticulosité extrême, se fourvoya à plusieurs reprises la nuit du meurtre d'Almu, ce que sœur Brónach me fit remarquer en passant. En d'autres termes, à un moment donné, Síomha délaissa la pendule à eau pour aller aider son compagnon à faire disparaître Almu, qui fut attirée sous un prétexte quelconque dans la cave de la tour car elle avait de la boue rouge sous les ongles. Or on me rapporta que cette même boue maculait le corps avant la toilette de la défunte. Et sœur Síomha, qui s'était trompée dans ses notations, les corrigea plus tard, ce que remarqua sœur Brónach quand elle lui succéda auprès de la clepsydre au petit matin.

— Pourquoi Torcán n'est-il pas immédiatement venu à l'abbaye pour y chercher le veau d'or ? s'étonna Beccan.

— Il était obligé de retourner aux mines de cuivre pendant quelques jours, à cause de son implication dans le complot. Quand il revint à la

forteresse d'Adnár et entra en relation avec sœur Síomha, il pensait ne traiter qu'avec elle et lui demanda d'apporter le livre où se trouvaient les références dont il avait un besoin pressant. Comme il ignorait le titre de l'ouvrage, Síomha, tirant avantage de ce détail, lui envoya une copie des annales de Clonmacnoise. Et suspectant que Torcán pouvait la trahir, elle décida de lui faire porter le livre par sœur Lerben. Et comme on ne prend jamais assez de précautions, Síomha coupa les deux pages essentielles de l'ouvrage de référence authentique, le *Teagasg Ri*, qui se trouvait toujours dans la bibliothèque, pour les confier à son acolyte.

« Le hasard voulut que ce jour-là je me rendisse à la forteresse d'Adnár au moment où Torcán attendait Síomha qui devait passer par cette même route. Il me confondit avec elle et me décocha la flèche qui lui était destinée. J'en réchappai de justesse. Quand Torcán et ses hommes comprirent leur erreur, ils tentèrent de la couvrir en prétendant qu'ils m'avaient confondue avec un chevreuil. Je n'y crus pas un seul instant et mes soupçons furent confirmés lorsque apparut sœur Lerben, en route pour la forteresse où elle devait porter un livre à Torcán.

En entendant cela, sœur Lerben devint pâle comme un linge.

— J'aurais pu être tuée ! balbutia-t-elle.

Fidelma lui jeta un bref coup d'œil et poursuivit :

— Il ne fallut pas longtemps à Torcán pour comprendre qu'il avait été joué. Aussitôt, il se précipita à l'abbaye, en quête de Síomha.

— Et il l'assassina ? demanda Beccan.

— Non, car dans cette intrigue, le compagnon de Síomha avait maintenant compris qu'elle représentait un sérieux danger.

— Ah, son mystérieux compagnon, soupira Beccan. Je l'avais perdu de vue.

— La *rechtaire* représentait maintenant un lien trop évident entre cet homme et Torcán, et elle devait mourir pour l'empêcher de découvrir la vérité.

— Mais qui est cet homme ? intervint Draigen. Vous en parlez beaucoup mais n'avez encore jamais livré son nom.

— Il s'agissait de l'amant de Síomha, déjà responsable du meurtre d'Almu.

La tension dans la chapelle était à son comble.

— Pour l'un et l'autre meurtre, cette personne s'était arrangée de façon à faire d'une pierre deux coups. Des objets symboliques furent placés sur les corps afin de leurrer les enquêteurs et semer la peur dans la communauté. Peut-être même l'assassin espérait-il que, saisies de terreur, les religieuses fuiraient l'abbaye, se croyant frappées d'une malédiction païenne. Donc les victimes se retrouvèrent décapitées, avec un crucifix dans une main et un *fé* attaché à un bras.

« À ce stade des événements, Torcán avait perdu de vue le complot de son père contre Cashel. Peut-être, d'ailleurs, ne s'y était-il jamais vraiment intéressé.

Obsédé par l'idée de cette fortune qui lui accorderait non seulement la richesse mais aussi le pouvoir, sa cupidité eut raison de son bon sens. Lancé sur la piste de l'énigme, il utilisa le jeune Olcán comme appât en l'envoyant à l'abbaye, puis sur le navire breton, pour poser un certain nombre de questions qui détourneraient aussitôt les soupçons sur lui.

«Torcán me surveillait de près. J'avoue que j'ignore jusqu'à quel point. Il me suivit, avec Eadulf, quand nous nous rendîmes dans la cave où nous repérâmes le passage qui menait au prétendu trésor. Je le soupçonne de s'être imaginé que nous avions déjà découvert le veau d'or et il s'apprêtait à nous effrayer afin que nous lui révélions notre secret.

— Adnár, lui, affirme que Torcán s'apprêtait à vous tuer quand il est intervenu pour vous sauver la vie, fit remarquer Beccan.

— Adnár s'est trompé. Aucune mort ne peut être mise sur le compte de Torcán, seulement une tentative d'assassinat quand il m'a prise pour Síomha. Torcán n'aurait jamais attenté à ma vie avant d'avoir obtenu les informations dont il me croyait détentrice.

— D'après ce que vous nous avez raconté, le mystérieux amant de Síomha dont vous n'avez pas encore révélé l'identité ne peut être qu'Adnár.

— J'aurais dû m'en douter ! s'écria l'abbesse Draigen avec dégoût.

— C'est faux ! hurla Adnár. Je n'ai jamais entretenu de relations de ce genre avec Síomha.

— Elle a pourtant passé beaucoup de temps dans votre forteresse, surtout au cours de ces trois dernières semaines, répliqua sœur Lerben. Je l'ai même signalé à l'attention de sœur Fidelma.

Des exclamations et des chuchotements parcoururent l'assemblée.

— Vous vous trompez, dit calmement Fidelma. Adnár n'était pas l'amant de Síomha.

Il se fit un profond silence.

— Nous sommes perdus, sœur Fidelma, fit observer Beccan. Ne pourriez-vous enfin parler en termes clairs ? A qui faites-vous allusion sans le nommer ?

— À celui que sœur Berrach aperçut juste après qu'il eut tué sœur Síomha, alors qu'il s'apprêtait à descendre sa tête mutilée dans le *subterraneus*. Berrach distingua une silhouette encapuchonnée. Réfléchissez. Une seule et même personne avait abreuvé Adnár de mensonges sur Draigen, tenté de me persuader de leur véracité, agi comme le serpent rusé manipulant tout un chacun dans cette tragédie en propageant des rumeurs infondées. Et une seule personne

n'appartenant pas à cette communauté portait un capuchon. A cet instant de la plaidoirie de Fidelma, frère Febal bondit sur ses pieds et se fraya un chemin jusqu'à la fenêtre de la *duirthech*, mais le guerrier Máil et ses hommes le rattrapèrent alors qu'il grimpaît sur le rebord tandis que des cris d'horreur et d'indignation fusaient de toute part.

Adnár, pâle et défait, secoua la tête tandis qu'on entravait Febal.

— Frère Febal vous a raconté que c'était Torcán l'instigateur de cette horrible affaire, n'est-il pas vrai, Adnár ? Il excellait à répandre des calomnies. Il vous donna les deux pages coupées dans le *Teagasg Rí*.

— N'avez-vous pas mentionné que vous aviez trouvé ce document sur le corps de Torcán ? s'étonna Beccan.

— Effectivement. Mais comment y était-il arrivé ? Febal l'avait remis à Adnár...

— Il m'avait affirmé les avoir découvertes dans les sacoches de selle de Torcán, avoua Adnár.

— Et n'a-t-il pas ensuite suggéré que vous les dissimuliez sur Torcán ? Adnár baissa la tête.

— J'ai réellement cru que Torcán allait vous tuer et j'ai ajouté foi aux récits de Febal. Mais l'idée de glisser ces feuilles sous la tunique de Torcán vient de moi. Après avoir regagné avec vous la première cave du *subterraneus*, j'ai craint que vous ne disposiez pas de toutes les preuves nécessaires pour démontrer la culpabilité de Torcán et c'est là que j'ai commis cet acte inconsidéré.

— Je sais. Pendant que je m'occupais de soigner la blessure d'Eadulf, vous avez trouvé une excuse pour retourner auprès du corps et avez glissé les feuilles sous sa tunique.

Adnár parut surpris.

— Comment l'avez-vous su ?

— Eh bien, vous vous souvenez que j'examinai Torcán dans la grotte, puis nous raccompagnâmes Eadulf blessé dans la première cave avant que vous ne regagniez la grotte pour vous assurer de la véracité de mon récit. Quand nous y retournâmes en compagnie d'Eadulf, de l'abbesse et de plusieurs religieuses, je remarquai un renflement sous le vêtement de Torcán qui n'était pas là auparavant. Je compris aussitôt que vous étiez l'auteur de ce stratagème.

— Adnár aurait donc été abusé et manipulé par Febal et vous l'absolvez de toute responsabilité dans cette affaire ? déclara Beccan.

— Adnár n'est nullement concerné par les assassinats d'Almu et Síomha, et il ignorait tout de la chasse au veau d'or. Il demeure cependant coupable de complicité dans la conspiration contre Cashel. Le chef se leva.

— Mais c'est moi qui vous en ai avertie alors que personne n'en avait encore été informé ! protesta-t-il en jetant des regards désespérés

autour de lui.

— Il a raison ! murmura frère Eadulf, mais Fidelma ne lui prêta aucune attention.

— Oui, Adnár, vous m'avez bel et bien mise en garde... alors que le complot avait déjà échoué. Après l'arrivée de messagers à votre forteresse aux premières heures du jour, vous avez aussitôt arrêté Olcán et suivi Torcán dans les sous-sols de l'abbaye. Ces hérauts venaient vous prévenir, vous et Torcán, de la mort de Gulban et de la destruction des engins de malheur des mercenaires francs. J'ai vu ces cavaliers chevaucher dans la neige alors que je m'apprêtais à rejoindre frère Eadulf. Sans doute ces événements contraignirent-ils Torcán à agir sans attendre et à venir à l'abbaye pour une dernière tentative désespérée de retrouver le veau d'or.

L'expression du visage d'Adnár démontrait clairement que Fidelma avait marqué un point.

— Comprenant que vous devriez bientôt vous défendre contre une accusation de sédition et pour démontrer votre loyauté, vous avez commencé par jeter Olcán dans un cachot, alors qu'il ignorait tout de ce qui se préparait. Puis vous avez suivi Torcán jusqu'ici et m'avez informée du soulèvement tout en sachant que Gulban avait échoué dans sa tentative de sédition.

Beccan échangea quelques paroles à voix basse avec son scribe avant de se tourner vers Fidelma.

— Si vous me permettez de résumer vos propos, ma sœur, Adnár est blanchi dans l'affaire des meurtres mais coupable d'avoir assassiné Torcán en s'imaginant que cela était justifié ?

— J'admets que cet écheveau est un peu difficile à démêler, déclara Fidelma, mais s'il était convaincu que Torcán était coupable d'avoir assassiné Almu et Síomha, il l'a pourtant tué de façon préméditée pour l'empêcher de révéler que lui, Adnár, faisait partie du complot.

Il y eut un moment de silence puis Adnár se ressaisit.

— Je vous mets au défi de prouver que j'étais informé de cette conspiration !

— Je relève le gant. Souvenez-vous, quand vous êtes entré dans la grotte pour tuer Torcán, vous avez appelé frère Eadulf par son nom. Comment auriez-vous connu son identité si vous n'aviez su ce qui se tramait dans les mines de cuivre dont il venait tout juste de s'échapper ?

Adnár ouvrit la bouche, puis la referma, la culpabilité peinte sur ses traits. Enfin il se laissa choir sur son siège comme si ses forces l'abandonnaient.

Beccan parut satisfait.

— Il nous reste donc Febal comme meurtrier d'Almu et Síomha, c'est bien cela ?

— Exactement. Il assassina Almu tout en cherchant à égarer les soupçons. Quand Torcán le cerna de trop près, il sacrifia Síomha. Et Síomha était sa maîtresse.

Fidelma s'adressa alors à sœur Lerben.

— Contrairement à ce que vous imaginiez, ce n'est pas Adnár que Síomha avait pris pour amant à Dún Boí mais Febal.

Febal se leva, les mains liées, entre les deux guerriers, et partit d'un rire hystérique.

— Très habile, *dálaigh* ! Ne vous avais-je pas dit que les femmes se soutenaient entre elles ? Eh bien, *dálaigh*, puisque vous êtes si maligne, si vous nous disiez maintenant où se trouve le veau d'or ? Après tous les efforts qu'il m'a coûtés, j'exige le fin mot de l'énigme !

Le brehon Beccan se tourna vers Fidelma.

— Maintenant que nous avons consigné toutes les preuves et les confessions nécessaires, il semblerait que Febal a soulevé un point intéressant. Où est passé ce fameux veau d'or qui a fait couler le sang ?

Fidelma haussa les épaules.

— Hélas, ce mystère ne sera jamais totalement résolu.

L'assemblée manifesta sa déception par des soupirs et des chuchotements.

— Vous voulez dire que mon sacrifice n'aurait de toute façon servi à rien ? hurla Febal.

— Votre sacrifice ? tonna Beccan. Vous avez tué deux membres de cette communauté et provoqué la mort de Torcán !

Il fit signe aux guerriers.

— Otez cet homme de ma vue, ainsi qu'Adnár, et emmenez-les à bord de mon vaisseau. Ils seront jugés à Cashel.

Quand les prisonniers eurent quitté la *duirthech*, Beccan adressa un regard plein de curiosité à Fidelma.

— Vous croyez réellement que ce veau d'or n'a jamais existé ?

Fidelma fit la grimace et sourit.

— Au contraire. Qui sommes-nous pour mettre en doute les anciennes chroniques ? Mais il n'est certainement plus dans cette caverne dont il a été retiré depuis des lustres. Et cela explique que le passage ait été bouché. Autrefois, sans doute avait-on accès à ce réseau de grottes depuis la crique.

— D'où tirez-vous une telle explication ?

— De cette nappe souterraine où deux tonneaux flottent et se heurtent de temps à autre.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant simple. Par quels moyens ces barriques sont-elles arrivées dans cette caverne ? Comment la statue a-t-elle pu y être dissimulée et comment a-t-on pu l'en faire sortir ? Le goulet par

lequel Febal et Síomha y pénétrèrent ne mesurait que deux pieds de large, comme Eadulf et moi-même l'avons constaté. La logique veut que ces tonneaux – et *a fortiori* la statue – y aient été introduits par une autre voie. D'autre part, pour produire ces sons caverneux quand ils entrent en collision, ces tonneaux fort peu corrompus et même relativement secs à l'intérieur ne remontent pas à plus d'un siècle. Cela me pousse à penser que lorsque ces barriques furent amenées dans la grotte, le veau d'or en fut retiré.

— Donc nous ne saurons jamais qui a dérobé le veau d'or ni ce qu'il est devenu...

Fidelma laissa errer son regard sur la grande croix d'or et les statues posées sur leur socle. Puis ses yeux bleus pétillant de malice revinrent à Beccan.

— D'après les annales, Necht la Pure purifia ces lieux pour mieux y instaurer la vraie foi et en chassa le prêtre païen Dedelchú et ses adeptes. Et le veau d'or s'évanouit avec eux...

Le brehon se leva de son siège en souriant.

— L'audience est levée. Fidelma de Kildare, permettez-moi de vous remercier. Vous avez dans cette affaire révélé un grand talent et je rends hommage à votre sagesse.

Fidelma haussa les épaules.

— *Vitam regit fortuna non sapientia.*

— Si la chance et non la sagesse gouverne la vie, alors la vôtre est insolente ! rétorqua le brehon d'un ton moqueur.

EPILOGUE

Fidelma retrouva frère Cillín à la porte de la chapelle.

— Mes félicitations, ma sœur. C'était une affaire complexe que vous avez résolue de main de maître.

— Febal n'est pas le seul ici qui se soit écarté du chemin de la foi, lança Fidelma.

Frère Cillín suivit son regard et vit Draigen plongée dans une conversation animée avec Lerben.

— Ah, oui. L'arrogance de l'abbesse. *Vanitas vanitatum, omnis vanitas*. J'ai été chargé par l'abbé Brocc de l'envoyer en pèlerinage afin qu'elle s'initie à l'humilité. Sœur Brónach sera nommée abbesse sous ma direction.

— Vous allez maintenant rejoindre la capitale de Gulban de l'autre côté des montagnes ?

— Oui. J'ai l'intention d'y fonder une nouvelle congrégation et l'abbaye du Saumon des trois sources, une fois purifiée du péché d'orgueil, prendra ses instructions de cette communauté. Prions pour que Draigen accepte la leçon et en tire un enseignement.

— *Vincit qui se vincit*, a dit Syrus – les vainqueurs sont ceux qui parviennent à se conquérir.

Frère Cillín se mit à rire.

— Il n'a pas tort : celui qui se connaît et surmonte ses conflits personnels peut accomplir bien des choses. J'espère seulement qu'il n'est pas trop tard pour Draigen dont l'arrogance risque d'entraver la progression sur le chemin du discernement.

— Elle n'est pas du genre à accepter facilement l'autorité d'un tiers. Êtes-vous certain qu'elle vous écouterait ?

— Vous m'avez raconté qu'elle avait incité sœur Lerben au meurtre de sœur Berrach, un meurtre évité de justesse grâce à votre intervention. Je vais donc lui proposer un marché : si elle refuse de partir en pèlerinage pour faire pénitence, elle devra répondre de son comportement devant un conseil de ses pairs ecclésiastiques à Ros Ailithir.

— Dans ce cas, elle ne manquera pas de se plier à vos exigences. La vanité de Draigen dissimule mal une vie gâchée dès le départ. L'arrogance est la seule armure qu'elle ait trouvée pour se protéger.

Frère Cillín fit la moue.

— Dois-je la prendre en pitié ? N'a-t-elle pas trouvé suffisamment de réconfort dans ses attitudes tyranniques ?

— Une vie brisée ne vous inspire-t-elle pas de la compassion ?

— Je réserverai ce sentiment pour Lerben, écrasée par sa mère et

maltraitée par son père. Que va-t-elle devenir ?

— À vous de lui redonner espoir, frère Cillín ! C'est maintenant votre main qui va guider ces gens sur le chemin de la foi.

— Voilà une lourde responsabilité, soupira le moine. Je préférerais porter la bonne parole chez les barbares qui n'ont jamais entendu le message du Christ, plutôt que de résoudre les conflits qui agitent ces âmes et ces esprits torturés. J'ai décidé de confier Lerben aux religieux d'Ard Fhearta, où elle passera quelque temps à s'instruire auprès de ses aînés.

— Pauvre Lerben. Elle qui était si fière d'avoir été nommée *rechtaire* !

— Elle a encore beaucoup à apprendre avant d'être en mesure d'éclairer son prochain ou d'exercer une quelconque autorité sur lui.

Frère Cillín tendit la main à Fidelma.

— *Vade in pace*, Fidelma de Kildare.

— *Vale*, Cillín de Mullach.

Puis Fidelma rejoignit Eadulf dans la cour de l'abbaye.

— Et maintenant ? demanda le Saxon d'un air anxieux.

— Eh bien, pour tout vous dire, je n'ai nulle envie de rester en ces lieux sinistres et je retourne à Cashel.

— Alors nous voyagerons de conserve, répliqua un Eadulf radieux. Ne suis-je pas l'émissaire de Théodore de Cantorbéry auprès de votre frère à Cashel ?

Sur l'appontement, Ross les attendait, ainsi que sœur Brónach qui se tenait à l'écart en compagnie de sœur Berrach, appuyée à son bâton. Elles désiraient visiblement s'entretenir avec Fidelma qui s'excusa auprès de Ross et d'Eadulf avant de les rejoindre.

— Je voulais prendre congé de vous et vous remercier pour...

— Ne me remerciez pas, Brónach, l'interrompt Fidelma.

— Je tenais aussi à m'excuser, poursuivit la religieuse au visage solennel. Je croyais que vous me soupçonniez...

— Un esprit soupçonneux est indispensable à l'exercice de ma profession, ma sœur, mais *vincit omnia veritas*, la vérité finit toujours par triompher, répondit Fidelma avec un rien d'ironie.

Sœur Berrach poussa une exclamation désabusée.

— À moins que l'on ne préfère la devise de Térence : *Veritas odium parit*.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— La vérité apporte la haine, dites-vous ?

Elle jeta un coup d'œil en direction de l'abbaye et vit que l'abbesse était engagée dans un échange fort vif avec frère Cillín.

— Oui, la vérité peut jouer ce rôle quand trop de gens s'efforcent de la dissimuler aux autres. Mais la haine la plus farouche ne naît-elle pas de ce que l'on se cache à soi-même ?

Sœur Berrach baissa la tête en signe d'acceptation de la remontrance.

— Sans vous, j'aurais été accusée d'un crime que je n'avais pas commis. Les préjugés auraient eu raison de moi.

— En vérité, les préjugés sont les enfants de l'ignorance. Souvent, les gens se détestent parce qu'ils s'ignorent, mais plutôt que d'affirmer vos croyances avec fermeté, vous-même avez posé sur votre visage le masque qu'on vous tendait. Vous jouiez le rôle d'une simple d'esprit, vous simuliez un bégaiement et prétendiez ne posséder aucune instruction tout en passant vos nuits à étudier en secret à la bibliothèque.

— Je demeure persuadée que nous ne pouvons pas éliminer les préjugés, protesta Berrach pour sa défense.

— La connaissance qui nous différencie des animaux sert à nous rendre plus humains. Sœur Comnat aura besoin d'une nouvelle assistante à la bibliothèque et si elle est informée de votre savoir, je suis certaine qu'elle vous offrira de travailler avec elle.

Sœur Berrach la remercia d'un large sourire.

— Je vous promets de ne point lui cacher mes talents.

Fidelda hocha la tête, puis, avec un regard en coin à Brónach :

— Votre mère devrait être fière d'avoir donné le jour à une telle enfant.

Le visage grave de Brónach exprimait maintenant une crainte mêlée de respect.

— Cela aussi vous le saviez ?

— Si vous n'aviez pas démontré votre maternité par votre prévenance envers Berrach, les histoires que vous m'avez toutes deux contées m'auraient suffisamment éclairée. Votre mère était Suanach et vous réprochiez les croyances auxquelles elle adhéraït, vous apparteniez à cette communauté où vous avez rencontré quelqu'un qui vous a fait un enfant. Estimant que vous ne pouviez élever votre fille ici, vous avez demandé à votre mère d'en prendre soin. Pourquoi trouviez-vous si difficile d'éduquer ce bébé à l'abbaye ? Parce qu'il avait un handicap physique qui nécessitait une attention constante.

Sœur Brónach qui avait pâli releva le menton en un geste de défi.

— C'est exact, concéda-t-elle. Et maintenant assez de vérité.

Berrach s'accrocha au bras de sa mère.

— Cela fait un certain temps déjà que je suis informée de mon lien de parenté avec sœur Brónach. Vous avez raison, ma sœur. Mon père refusait de l'aider à prendre soin de moi. Ma grand-mère, vous le savez, m'éleva jusqu'à l'âge de trois ans. À l'époque, elle s'occupait d'une autre enfant, adolescente, celle-là. Elle était malveillante et jalouse, et, dans un accès de rage, elle poignarda ma grand-mère, me laissant dans une situation désespérée. Brónach, défiant alors mon père, m'amena dans cette communauté où elle m'éleva – moi et ma difformité.

Sœur Brónach fit la grimace.

— On me permit d'amener Berrach ici à la condition que je ne révèle jamais le nom de son père. J'ai tenu ma promesse. D'ailleurs, cela n'apporterait rien à Berrach de connaître l'identité de son géniteur.

— Je suis heureuse de n'en rien savoir, lui assura Berrach. Ce n'est pas une grande perte. L'ironie du sort voulut que l'enfant qui avait tué ma grand-mère soit plus tard admise dans cette communauté pour ultérieurement y occuper la fonction d'abbesse.

— Elle ne va pas demeurer longtemps ici et Lerben non plus, la rassura Fidelma.

Berrach tira la religieuse par la main.

— Mais vous ne raconterez notre histoire à personne ?

— Je vous le jure. En ce qui me concerne, votre secret est oublié et enterré.

Sœur Brónach essuya une larme.

— Merci, ma sœur.

Fidelma prit les mains des deux femmes dans les siennes.

— Occupez-vous bien l'une de l'autre, mes sœurs, comme vous l'avez fait par le passé.

La voile tomba en place le long du mât et les marins l'arrimèrent tandis que Ross surveillait la manœuvre. Un vent violent soufflait sur la baie, qui ne parvenait pas à chasser l'amoncellement de nuages lourds de neige dans le ciel tirant sur le noir. L'air était glacé, ce qui n'empêcha pas Ross de prendre tranquillement la mer alors que, même dans la crique, la *barc* tanguait sur des eaux agitées. Les voiles se gonflèrent et, avec Odar à la barre, le bateau s'élança à vive allure sur les flots.

Sœur Fidelma et frère Eadulf se tenaient sur le pont de poupe agrippés au bastingage pour garder leur équilibre, en compagnie d'Odar et de Ross, jambes écartées et solide sur ses deux pieds. Le robuste marin se tourna vers eux d'un air d'excuse.

— Ça va tanguer, cria-t-il pour dominer les sifflements du vent, mais ça se calmera dès que nous atteindrons la pleine mer !

Devant le visage inquiet d'Eadulf, Fidelma sourit.

— Je préfère encore être au milieu de l'océan par gros temps plutôt que dans les murs de cette sinistre abbaye, lança-t-elle tandis que Ross s'affairait déjà à d'autres tâches.

— Moi aussi je quitte cet endroit sans regrets, confessa Eadulf. Aucun bon souvenir ne m'y attache.

Fidelma lui adressa un regard plein de sympathie en se rappelant ce qu'il avait enduré dans les mines de cuivre. Puis elle vit, ancré dans la crique, le grand navire breton. Il avait été restitué à son équipage et ne tarderait pas à rejoindre son pays d'origine.

— Dommage que Waroc, son brave capitaine, manque à l'appel,

soupira-t-elle.

Puis elle changea brusquement de sujet.

— Combien de temps resterez-vous à Cashel ?

— Je l'ignore. Jusqu'à ce que Théodore de Cantorbéry me fasse signe, je suppose.

— Je pense moi aussi rester quelque temps à Cashel, dit Fidelma d'un ton léger. Cela fait très longtemps que je n'ai pas séjourné chez mon frère.

— Et puis après toutes ces aventures, j'estime que vous avez droit à un peu de repos. Même en oubliant les complots et les soulèvements, l'abbaye du Saumon des trois sources demeure un lieu rempli de personnes vaniteuses, cupides et distantes. Ce sera vraiment très agréable de se retrouver enfin en compagnie de gens accueillants et chaleureux.

— Vous êtes trop dur avec cette communauté. Sœur Comnat est une vieille femme digne et intelligente. Quant à Brónach et Berrach... elles s'aiment infiniment et ont toujours fait preuve d'une grande délicatesse l'une envers l'autre.

— Oui, et je suis particulièrement désolé pour elles.

— Pourquoi cela ? Elles devraient susciter l'envie, au contraire. Il n'est pas donné à tout le monde de vivre un amour filial et maternel aussi admirable.

Puis Fidelma se pencha sur la rambarde, les yeux perdus dans le vague.

— Je me demande si Brónach révélera un jour à sa fille le nom de son père.

Elle avait obéi au regard suppliant de Brónach et s'était retenue de prononcer le nom de Febal. C'était sans doute mieux ainsi.

Mais ses paroles avaient échappé à Eadulf qui s'écria :

— Que dites-vous ?

Fidelma leva la tête vers le grand moine saxon et sur son visage apparut une expression de profond contentement.

— Je suis si heureuse que vous veniez à Cashel, Eadulf, dit-elle en posant la main sur son bras.

-
- [1] Voir *Les Cinq Royaumes*, 10/18, n° 3717.
- [2] Voir *Absolution par le meurtre*, 10/18, n° 3630.
- [3] Voir *Le Suaire de l'archevêque*, 10/18, n° 3631.
- [3] Moine grec né à Tarse en 602 et mort en 690. Il présida le concile d'Hetfield qui fixa la doctrine de l'île d'Angleterre. (N.d.T.)
- [4] Matthieu, 7,1-2. (N.d.T.)
- [5] Psaume 149,5-9. (N.d.T.)
- [6] Première Épître, 14,34-35. (N.d.T.)
- [7] *Ibid.*, 11, 8-9. (N.d.T.)
- [8] Première Épître, 2,11-12. (N.d.T.)
- [9] Deutéronome, 19, 21. (N.d.T.)
- [10] Matthieu, 5,38-39. (N.d.T.)